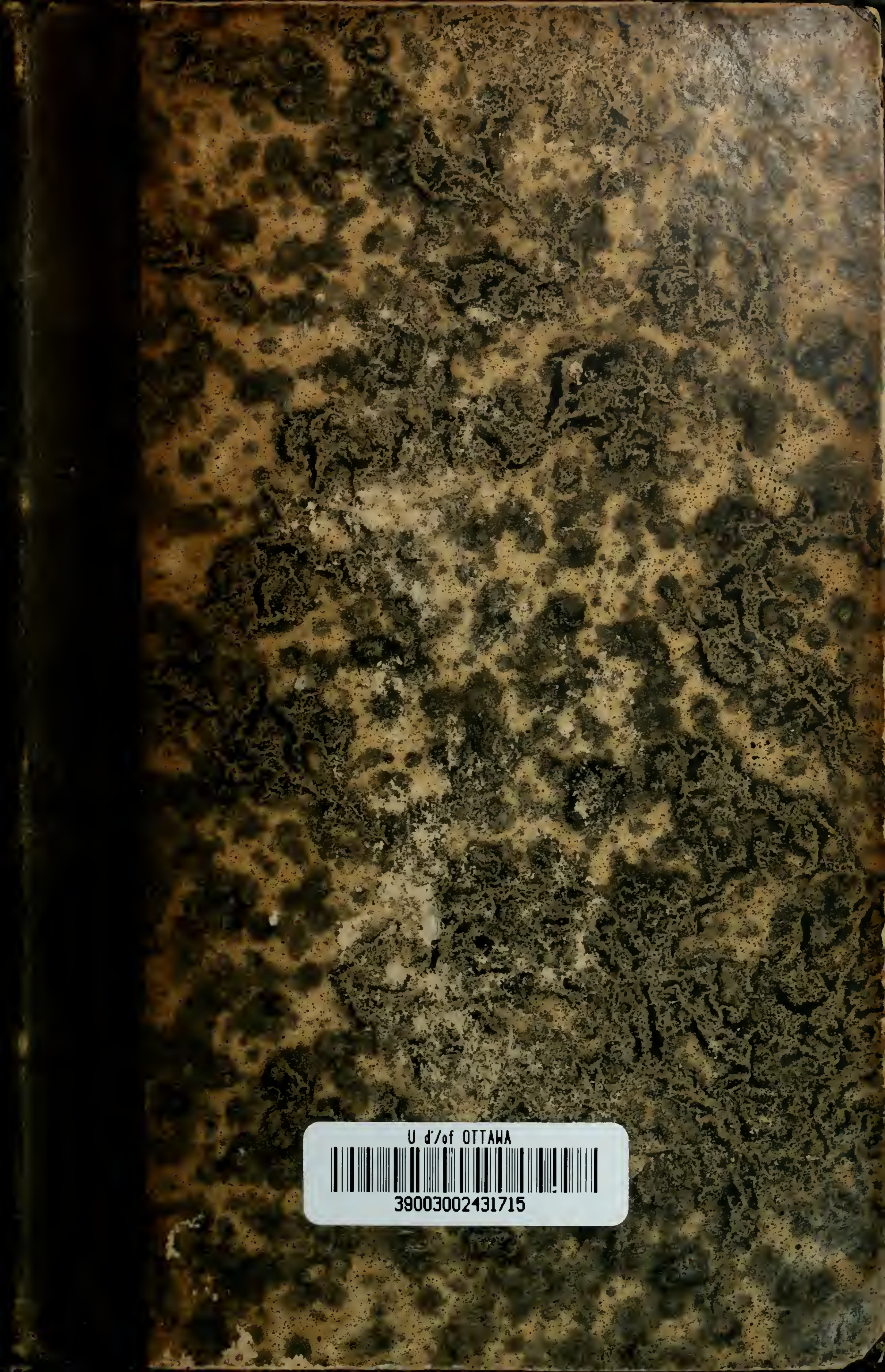


U d'/of OTTAWA
39003002431715





ŒUVRES
COMPLÈTES
DE THOMAS.
TOME III.

A PARIS,

CHEZ
VERDIÈRE, quai des Augustins, n° 25;
LHEUREUX, même quai, n° 27;
LADRANGE, même quai, n° 19;
GUIBERT; rue Gît-le-Cœur, n° 10.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE THOMAS,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE L'AUTEUR,

PAR M. GARAT.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXII.

ÉLOGE

DE RENÉ

DUGUAY-TROUIN,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL

DES ARMÉES NAVALES.

Parùm ad mortes nostras terra latè patet.
SENEC., Natur. quæst.

De tous les spectacles que l'industrie de l'homme a donnés au monde, il n'en est peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être faible et mortel, attaché à la terre, a osé se transporter sur un élément inconnu et terrible, suspendre des édifices sur les eaux, donner des lois aux vents, et voler aux extrémités de l'univers, sous un ciel qui n'était point fait pour lui.

Mais telle est notre destinée. L'esprit humain est aussi pervers qu'il est grand; et le crime se

place à côté du génie. Les hommes ont abusé de tout : des végétaux pour en former des poisons, du fer pour s'égorger, de l'or pour se corrompre, des arts pour multiplier les moyens de se détruire ; ils ont abusé surtout de l'art de la navigation. La mer est devenue un champ de carnage, et les flots ont été ensanglantés par la guerre.

Ainsi, les deux parties du globe sont également le théâtre de nos malheurs et de nos crimes. Je n'y vois qu'une différence. En promenant nos regards sur la surface de la terre, nous y apercevons des ruines, des restes d'embrasements, des champs et des forêts incultes, où étaient autrefois des villes florissantes, monuments de ravages qui peuvent nous arrêter, en nous inspirant une terreur utile; mais la mer qui a été le tombeau d'une partie du genre humain, n'offre aucun vestige de tant de désastres. Tous les jours le navigateur passe avec sécurité et avec joie sur des lieux où des milliers d'hommes ont péri.

Peut-être (1) devons-nous regretter ces temps d'une heureuse ignorance, où nos aïeux moins grands, mais moins criminels, sans industrie, mais sans remords, vivaient pauvres et vertueux, et mouraient dans le champ qui les avait vus naître. Mais on voudrait en vain persuader à

l'homme de renoncer à des forces qui lui sont pernicieuses : rien ne l'effraie autant que sa faiblesse. La navigation est devenue pour les peuples policés un fléau nécessaire, aussi utile aux États (2), que funeste au genre humain.

La France liée à toute l'Europe par son commerce, au Nouveau-Monde par ses colonies, obligée de combattre les flottes de deux peuples puissants, vit autrefois la mer remplie de ses vaisseaux; et plusieurs hommes célèbres la rendirent victorieuse sur cet élément. La Renommée, parmi ces noms, a publié long-temps le nom de Duguay-Trouin. Il a droit à la reconnaissance de sa patrie, puisqu'il en fut le vengeur.

Dans Athènes, c'étaient les plus fameux orateurs qui célébraient les vainqueurs de Salamine et de Marathon; et ils avaient pour auditeurs les Socrate et les Périclès. Je n'ai point les mêmes talents, et j'ai des juges aussi redoutables : mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand, c'est être éloquent que d'être sincère.

Je peindrai Duguay-Trouin d'abord simple armateur, et faisant dans cette école l'apprentissage de la marine. Je le peindrai ensuite dans la marine royale, et servant le Roi et l'État dans les plus grandes entreprises.

Le sujet que je traite m'annonce que j'excite-

rai l'attention de mes concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siècle pour les talents qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce qu'un homme de mer (3)? C'est un homme qui, placé sur un élément orageux où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même; connaître toutes les qualités du navire qu'il monte, en saisir d'un coup-d'œil toutes les parties; leur commander comme l'ame commande au corps, avec le même empire et la même rapidité; distinguer la direction réelle des vents, de leur direction apparente; diminuer ou augmenter à son gré leur impulsion; tirer de la même force des effets tout contraires; se rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire; enchaîner l'inconstance de tant de causes différentes, de la combinaison desquelles résulte le succès; enfin calculer les probabilités, et maîtriser les hasards : tel est l'art d'un homme de mer.

La nature sans doute contribue à le former : elle lui donne le génie des détails, ce coup-d'œil qui saisit les rapports, cet instinct qui décide

tandis que la raison balance, et le courage qui agit quand la prudence délibère. Mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage, c'est à l'homme à l'achever. Il faut qu'il ajoute les connaissances aux talents. Où les prendra-t-il? Sera-ce au milieu des cours? dans les villes? dans l'oisiveté des ports? Non : ce sera parmi les travaux, les dangers et les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuses pour la patrie : il faut que l'homme de mer soit éprouvé au plus grand risque pour lui-même, au moindre pour l'État. J'oserai donc le dire (car les préjugés nationaux n'ont point d'empire sur la vérité), nous ne serons puissants sur les mers, que lorsque la marine marchande sera la pépinière de la marine royale. L'Angleterre nous en donne l'exemple. Ayons le courage d'adopter une vérité qui nous est montrée par un ennemi (4), ou laissons-nous convaincre du moins par l'exemple de nos grands hommes. C'est du sein de la marine marchande, que sont sortis et Jean Bart, et Tourville, et le chevalier Paul (5): c'est elle qui a formé Duguay-Trouin.

Le ciel qui le destinait à faire de grandes choses, lui accorda la faveur de naître sans aïeux. La véritable noblesse est de servir l'État : le sang qui coule pour la patrie est toujours noble.

Remarquons (6), à l'honneur de la Bretagne, que cette province lui donna le jour; et à la gloire du commerce, qu'il naquit au sein de cette profession que l'orgueil dédaigne, et qui fait la grandeur des États.

La France, qui était alors toute-puissante, soutenait la guerre contre l'Europe. La superstitieuse crédulité des Anciens n'eût pas manqué d'observer que l'année de sa naissance fut marquée par trois batailles navales (7).

Accoutumé dès l'enfance au spectacle des vaisseaux, Duguay-Trouin éprouve à cette vue cette émotion secrète, ce désir inquiet et actif, qui annonce ou les grands talents, ou les grandes passions. Déjà son ame s'élance sur les mers; mais la paix règne dans l'Europe; Nimègue a désarmé les nations. Bientôt cette paix est troublée, et l'orage s'élève du sein de l'Angleterre. Un prince, qui, dans un corps faible et sous des dehors froids, cachait tout le feu et toute l'activité d'une ame ambitieuse; austère dans ses mœurs, profond dans sa politique, opiniâtre dans ses desseins, guerrier aussi habile que malheureux, assez maître de lui-même pour choisir ses vertus ou ses vices, Guillaume avait su mettre à profit pour sa grandeur, le courage altier de ce peuple qui juge ses rois.

Louis XIV, qui ne voyait point le danger par-

tout où il voyait la gloire, s'arme pour remettre Jacques II sur le trône. Tandis que Boufflers et Vauban réunis font trembler l'Allemagne, que Luxembourg, en Flandre, fait revivre Condé, que Catinat déploie en Italie l'ame d'un héros et d'un sage, les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur !

L'ame des sujets s'élève insensiblement au niveau de celle des rois; et toute nation est capable de grandes choses sous un grand prince. De toutes les provinces maritimes partent des vaisseaux (8), qui, guidés par des armateurs, vont, sous l'étendard commun de la patrie, unir la guerre au commerce. C'est sur une frégate armée par sa famille, que Duguay-Trouin commence sa carrière (9). Il commence comme Turenne; et, pour commander un jour, il apprend à obéir.

Si jamais l'homme eut occasion de développer cet instinct de courage que lui donna la nature, c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent, à la vérité, un spectacle terrible : mais du moins le sol qui porte les combattants, ne menace point de s'entr'ouvrir sous leurs pas ; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi, et les laisse diriger leurs mouvements à leur gré ; la terre entière leur est ouverte pour échapper au danger. Dans les

combats de mer, tout conspire à augmenter les périls, à diminuer les ressources. L'eau n'offre que des abymes, dont la surface balancée par d'éternelles secousses, est toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents produit les orages, trompe les efforts de l'homme, et le précipite au devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, et réunit la double horreur d'un naufrage et d'un embrasement. La terre, ou reculée à une grande distance, refuse son asyle; ou, si elle est près, sa proximité même est dangereuse, et le refuge est souvent un écueil. L'homme, isolé et séparé du monde entier, est resserré dans une prison étroite, d'où il ne peut sortir, tandis que la mort y entre de toutes parts. Mais, parmi ces horreurs, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui; c'est l'homme son semblable, qui, armé du fer, et mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, et unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents et du feu.

Duguay-Trouin avait reçu cette intrépidité d'ame qui fait voir le danger, comme si l'on n'y était pas exposé, et qui le fait braver, comme si on ne le voyait pas. Son courage était encore affermi par une espèce de philosophie guer-

rière. Il avait adopté l'opinion qui nous peint tous les événements enchaînés par un ordre absolu et irrévocable; opinion dangereuse pour le philosophe, accablante pour le citoyen paisible; mais favorable au guerrier, et qui fut celle des conquérants arabes, de Charles XII et de Pierre-le-Grand. L'intrépidité qu'elle inspire, fut la première qualité qu'on vit briller en lui. Il y a du progrès dans le génie qui ne se développe que par degrés : il n'y en a point dans la valeur, qui est tout-à-coup ce qu'elle doit être.

Quinze vaisseaux ennemis déploient le pavillon d'Angleterre, et présentent un front redoutable. Le capitaine de la frégate où est Duguay-Trouin, se livre à une terreur qu'il est en droit d'appeler prudence. Il veut fuir; Duguay-Trouin en est indigné : il prend cet ascendant que les grandes ames ont sur les faibles. On combat : il aurait eu trop de regrets, si quelqu'un avant lui se fût élancé dans le premier vaisseau ennemi. Son sang coule, il s'applaudit de le voir couler. C'est la première offrande qu'il fait à la patrie. Déjà il est vengé; et le vaisseau porte le pavillon français. C'est peu pour lui d'avoir vaincu, tandis qu'il peut encore combattre : il est prêt à s'élancer pour un second abordage; l'impétuosité du choc le précipite dans les flots; à peine échappé au naufrage, il va se couvrir du sang

des ennemis. Sa valeur a décidé cette seconde victoire; il vole à une troisième. Tout cède à son courage. Un tranquille observateur de la nature, qui, assis sur le sommet d'un rocher, a passé des heures délicieuses à contempler une belle campagne, voit avec regret, sur le soir, l'ombre qui s'épaissit, et qui vient lui dérober ce spectacle. Duguay-Trouin, vainqueur de trois vaisseaux, et tout couvert de sang, s'afflige que la lumière, en fuyant, interrompe ses triomphes.

Déjà il est digne de commander. Sa famille lui confie un vaisseau. Bientôt son roi lui confiera ceux de l'État. Une ame telle que la sienne dut être flattée d'être indépendante.

La fortune peut élever contre lui des tempêtes; mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de se signaler. Jeté sur les côtes d'Irlande, il met à profit les orages (10). La flamme des vaisseaux qu'il brûle, éclaire ces tristes campagnes, où fume encore le sang des malheureux soldats de Jacques II; et leurs ombres errantes sur deux champs de bataille, connurent au moins qu'elles avaient un vengeur. Le peuple qui découvrit et subjugua le Nouveau-Monde, commence à redouter ses efforts. Mais ce n'est point à l'Espagne, qu'il doit se rendre terrible; son destin est de la servir un jour. Les mers ensanglantées par la défaite de la Hogue, et couvertes des

débris de nos vaisseaux, virent dans le même temps triompher Duguay-Trouin (11); et l'Angleterre, après avoir vaincu la France, fut vaincue par lui.

Tant qu'il restera en Europe quelque sentiment d'humanité, l'on se souviendra avec horreur de cette machine, merveille du génie de la destruction, qui devait en un instant écraser une ville entière (12). Duguay-Trouin veut venger le lieu de sa naissance. Je le vois qui cherche partout sur l'Océan des ennemis à combattre. Mais les vaisseaux semblent fuir devant lui. Quel est cet homme extraordinaire? Quels sont ces pressentiments qu'il éprouve (13)? N'est-ce que l'effet d'une imagination ardente qui voit ce qu'elle désire? ou bien les héros ont-ils un instinct supérieur qui n'est pas même soupçonné des ames vulgaires? Le ciel le justifie, et la victoire est venue le chercher; partout elle le suit. Le pavillon de Flessingue a frappé ses regards; Flessingue, patrie de Ruyter (14)! Il croit voir ce grand homme; il se le représente, non point chargé d'honneurs, non point décoré par l'Espagne de tous les titres de la grandeur : il le voit montant, par sa valeur, des derniers rangs aux premiers, dispersant ses triomphes sur toutes les mers; il le voit mourant pour son pays. Cette image l'enflamme; il combat : trois

vaisseaux fuient ; le plus redoutable succombe et reconnaît son vainqueur.

Mais il est une école supérieure peut-être à celle de la victoire : c'est celle du malheur. Ne craignons rien pour sa gloire : c'est le caractère des héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le succès. Marius assis sur les ruines de Carthage m'étonne plus que Marius porté dans Rome sur un char de triomphe.

Six vaisseaux de guerre ont environné Duguay-Trouin (15). Il est seul, et il ose les combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers, et ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combat n'ont pas épuisé son courage. Cent pièces d'artillerie tonnent sur son vaisseau ; ses mâts sont rompus, ses voiles sont déchirées : bientôt ses débris couvriront la mer. Une ame faible n'eût pensé qu'à se rendre ; une ame bouillante et féroce n'eût pensé qu'à mourir ; Duguay-Trouin ose encore espérer de vaincre. Mais il est un point au-delà duquel les ames communes ne passent jamais. Ses soldats se révoltent, et refusent de combattre. Malheureux qui osent préférer la honte à la mort ! En même temps le vaisseau s'embrase. Duguay-Trouin fait éteindre les flammes, court à ses soldats, les anime, les ramène, mais il est lui-même frappé. Il tombe ; et il n'y a que l'instant

de sa chute, qui puisse devenir le signal de sa défaite. Guerriers, ce n'est pas vous qui disposez du sort des combats; mais votre gloire est en vos mains. Duguay-Trouin vous apprend qu'il en est une indépendante du succès. Les ennemis se rendirent maîtres de sa personne et de son vaisseau; mais ses vertus, mais ce courage altier et indomptable, cet honneur, l'idole d'un guerrier et surtout d'un Français, cette ame si fière et si élevée, rien de tout cela ne fut en leur pouvoir; et, malgré la fortune, il fut respectable dans les fers.

Il est utile pour l'État qu'un grand homme ait, ou des fautes à réparer, ou des disgraces à faire oublier. Peut-être, sans la défaite de Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes choses; et peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet, n'eût pas été vainqueur à Denain. Par quels exploits Duguay-Trouin se venge de sa prison (16)! Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théâtre de ses victoires. Déjà il traîne six vaisseaux enchaînés. Il court au-devant d'une flotte de soixante voiles escortée par deux vaisseaux de guerre. La foudre lui en a soumis un; trois abordages sanglants l'ont rendu maître de l'autre. Son Roi daigne lui envoyer une épée, présent digne de Duguay-Trouin. Il se joint à une escadre; et près d'en venir aux

mains, il donne un exemple bien grand : celui de ne pas combattre, par esprit de subordination (17).

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en est le vengeur (18). Les côtes d'Espagne le voient se couvrir de gloire, comme celles d'Angleterre. Son frère qui le seconde, combat, triomphe, et meurt à ses côtés (19). Ne le plaignons pas, puisqu'il est mort pour sa patrie : plaignons Duguay-Trouin qui perd un frère, et la France qui perd un héros.

Il est appelé à de plus hautes entreprises, et les obstacles se multiplient pour augmenter sa gloire. Ce peuple qui couvre toutes les mers de ses flottes; qui d'abord esclave de l'Espagne, a commencé par la vaincre, et a fini par la protéger; grand, dès qu'il est devenu libre, puissant et respecté dans l'Europe, conquérant et législateur dans les Indes, commerçant dans toutes les parties du monde, les Hollandais opposent à Duguay-Trouin des forces redoutables. Elles sont dirigées par une de ces ames fortes et vigoureuses, qui, dans les combats, regardent la mort comme un honneur, et n'estiment la vie que pour la victoire (20). Duguay-Trouin a trouvé un adversaire digne de sa valeur. Le feu qui l'anime enflamme ses troupes. Quatre fois

elles s'élancent à l'abordage, quatre fois elles sont repoussées; mais son destin est d'être partout victorieux. Il revole à l'attaque; il triomphe. Duguay-Trouin honore sa victoire par l'humanité; il regarde les blessures de son ennemi avec respect; il étanche ce sang généreux. Ainsi les héros savent rendre justice aux héros.

Mais quelle nuit succède à un jour de triomphe! Le vaisseau victorieux, percé de coups de canon et battu par les vents, s'entr'ouvre de toutes parts. Un équipage qui n'est composé que de blessés et de mourants, cinq cents prisonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le vaisseau, une foule de malheureux presque expirants de leurs blessures, fuyant l'eau qui les gagne, et se traînant sur les mains avec d'affreux hurlements, le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mêlés aux cris du désordre, tant d'hommes qui attendent avec terreur l'instant où ils vont être engloutis; quel spectacle pour Duguay-Trouin! Tout ce que peut l'activité de la pitié et le sang-froid de la prudence, est mis en usage; et ce jeune vainqueur triomphe des éléments comme de ses ennemis.

Nous ne l'avons vu jusqu'ici que dans ces moments rapides et terribles, où l'ame essaie ses

forces au milieu des dangers. Mais il est pour l'homme de mer d'autres études; il est des moments plus tranquilles, où, dans le calme des sens, son génie s'instruit par les sciences, et se forme par les réflexions. La marine, comme tous les autres arts, ne fut d'abord que le résultat informe de quelques combinaisons grossières : car l'esprit du genre humain a eu son enfance comme celui de tous les hommes. Le temps qui agit lentement, mais qui agit sans cesse, l'expérience qui voit tous les avantages et tous les abus, la pratique des hommes de mer, les observations de quelques hommes de génie, qui saisissent en un instant ce que des nations et des siècles n'ont point vu, l'activité des passions qui cherchent à exécuter de grandes choses; et plus que tout cela peut-être, le hasard qui découvre des choses utiles, échappées à la méditation du genre humain : toutes ces causes réunies ont étendu les idées, et changé la marine en une science vaste, dont la philosophie est l'ame, et qui embrasse l'air, les cieux, la terre et les mers.

L'art d'Euclide est le fondement des connaissances d'un homme de mer. Duguay-Trouin étudie les rapports de l'étendue. Aidé de cette science, il s'élève dans les cieux pour y chercher des points fixes; delà il mesure les mers;

il observe la nature de cet élément, les qualités qui lui sont partout communes, celles qu'il reçoit de la diversité des climats, de l'inconstance des saisons et des vents, de la distance ou de la proximité des terres (21).

C'est de ces connaissances combinées, que résulte l'art du pilotage (22); c'est par lui que Duguay-Trouin apprend à diriger le cours d'un vaisseau. Souvent il prend en main le crayon, le télescope et le compas. Son œil est tantôt fixé sur les cieux, tantôt égaré sur les mers, quelquefois attaché sur les côtes. Il s'avance, la sonde à la main; il calcule les profondeurs et les distances. Celui qui, un instant auparavant, était dans le combat un guerrier intrépide et bouillant, est ici un observateur tranquille, et qui sait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées suffisent pour former le grand homme de mer. Un vaisseau est une machine immense et compliquée : il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré sa masse; il faut le régler, malgré l'agitation de la mer et la violence des vents. Les deux éléments qui le font mouvoir, sont ses deux ennemis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile, et enchaîner ce qu'ils ont de dangereux? C'est la ma-

nœuvre qui opère ces prodiges. C'est la supériorité dans la manœuvre, qui a rendu si célèbres Tromp et Rhuiter, Tourville et Duquesne; c'est par elle, que Duguay-Trouin, moins grand à la vérité, mais à qui, pour être leur égal, il n'a manqué que d'avoir à commander d'aussi grandes flottes, a toujours vu la victoire attachée à ses pavillons (23).

Il joint à tant d'études celle des exemples. Les merveilles de la navigation et de la guerre se reproduisent sous ses yeux. Souvent, dans le silence de la nuit, tandis que tout repose, tandis que son vaisseau fend la mer d'un cours tranquille, Duguay-Trouin, seul et retiré, veille à la lueur d'un flambeau : il parcourt les annales des mers; et, lorsqu'il lit de grandes actions, son ame s'élève, il s'enflamme, et palpite de plaisir, d'admiration et de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ses talents, que tant de combats, d'études et de réflexions, ce fut son amour pour Louis XIV, et l'estime de Louis XIV pour lui. Qu'on se représente Duguay-Trouin, au sortir d'une glorieuse campagne, impatient de voir ce roi pour qui il a tant de fois prodigué sa vie, sans l'avoir jamais vu (24). Il arrive à Versailles. Ce n'est ni le faste de l'opulence, ni les noms de ses ancêtres, ni ses titres, qui l'annoncent : il

est annoncé par ses exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV : voilà la marque de sa dignité ; il vient lui montrer cette épée teinte du sang des ennemis. Ce fut un étrange spectacle pour ses courtisans oisifs et dédaigneux, qu'un homme de mer transporté du sein de ses vaisseaux au milieu de la cour, et, sans autre titre que ses services, conversant avec son roi! Quelques-uns remarquèrent peut-être qu'il n'avait pas les graces et les manières des cours : Louis remarqua sa valeur et son génie. Bientôt son devoir le rappelle. Ce n'est pas à Versailles, qu'un homme tel que lui doit faire sa cour. Il a mérité de servir dans la marine royale (25). Nous l'allons voir, fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire de plus grandes actions, et parvenir, par ses services, au plus haut point d'élévation, comme au plus haut degré de gloire.

SECONDE PARTIE.

Quoique l'armateur et celui qui commande en chef dans la marine royale, combattent tous deux sur le même élément, et qu'ils aient les mêmes obstacles à vaincre du côté de la nature, cependant ils ont des qualités qui les distinguent; et, si les difficultés font la gloire du suc-

cès, les triomphes de l'un sont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers : il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuosité de son courage. Le général de mer peut et doit moins risquer : il faut qu'il ménage la gloire et les forces de l'État. Le premier ne fait que des coups de main, il lui faut plus d'audace : le second concerte des projets, forme des plans; il lui faut plus de génie. L'un est animé souvent par l'intérêt; et ce motif si bas, mais si puissant, peut lui tenir lieu des ressorts les plus nobles : si l'autre règle ses opérations sur des vues de commerce, il se déshonore et trahit l'État. Celui-ci, maître absolu de ses expéditions, décide des lieux et des temps : celui-là est souvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choisis lui-même : le second commande quelquefois à ses rivaux, souvent à ses ennemis. L'un est en même temps le ministre et le général; son dessein ne perce que dans le moment qu'il l'exécute : le projet de l'autre est souvent divulgué, avant que son escadre soit sortie du port. Enfin, l'armateur ne commande qu'un seul vaisseau, et toutes ses vues se bornent à le diriger dans le combat : le général de mer en a plusieurs qu'il fait mouvoir de concert; il faut qu'il les place à une distance où ils

puissent se soutenir sans pouvoir se nuire; qu'il assigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, et dont les forces sont en proportion avec les siennes; qu'il donne aux capitaines des instructions qui embrassent les accidents et les hasards; qu'il ait le courage de supposer sa mort; que les mouvements combinés de tous les vaisseaux soient dirigés par une vue générale; que, sans précipitation, sans enthousiasme et sans terreur, il sache démêler et juger ces circonstances extrêmes, où il faut sortir des règles ordinaires, et sacrifier une partie de ses forces pour conserver l'autre.

Telle est la nouvelle carrière que Duguay-Trouin va courir. L'ambition de donner un maître à l'Espagne, a replongé l'Europe dans les dissensions d'où l'avait tirée une paix trop courte. On me pardonnera sans doute, si je rappelle ici le souvenir d'une guerre qui a coûté tant de larmes à la France : les triomphes de Duguay-Trouin furent mêlés à nos désastres ; et, tandis que notre sang répandu en Allemagne, en Italie et en Flandre, inondait les campagnes d'Hochstet, de Turin, de Ramillies et de Malplaquet, ce héros faisait couler sur les mers et aux extrémités du monde le sang de nos vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus

redoutable. Quelle nation sentira la première les effets de son courage? C'est la Hollande; c'est ce peuple dont la fierté républicaine veut abaisser les rois. Duguay-Trouin combat (26). Les coups pressés de l'artillerie, soutenus d'une manœuvre habile, le menacent du plus grand danger. Son vaisseau est prêt à périr ; où cherchera-t-il un asyle? Dans le vaisseau ennemi. Il va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui les lançaient : ceux qui se croyaient ses vainqueurs sont chargés de fers. Ailleurs je le vois, qui, à la tête de trois vaisseaux et de deux frégates, échappe à une escadre hollandaise de quinze vaisseaux (27). Semblable à ce Romain qui, pour favoriser la retraite des siens et mettre Rome à couvert, soutint seul l'effort d'une armée, Duguay-Trouin se dévoue seul au péril, arrête la flotte entière, la combat, lui résiste, et joint à la gloire d'avoir sauvé son escadre, celle d'avoir étonné son ennemi même. Je le suis dans ces climats du nord, où l'insatiable avidité conduit tous les ans le Batave pour s'y enrichir par la pêche de la baleine; où la nature accoutumée au silence, n'entend des voix humaines, que lorsque l'Européen, guidé par la soif de l'or, y vient enlever les dépouilles des monstres de la mer. C'est là que Duguay-Trouin poursuit le Batave (28). Le fer d'une main et le

flambeau de l'autre, il attaque, il combat, il brûle ses vaisseaux. Des mers glacées sont éclairées au loin par la lueur des flammes.

L'Angleterre éprouve encore sa valeur, qu'elle a sentie tant de fois (29). Si deux vaisseaux de guerre lui échappent, ce n'est pas lui qu'il en faut accuser : ses victoires le justifient. O trahison ! Tandis que Duguay-Trouin combat seul deux ennemis redoutables, les vaisseaux qui l'accompagnent, s'éloignent pour ne point partager son péril. Cependant il est quelque chose encore de plus honteux : c'est la protection que trouvèrent les coupables; car, soit orgueil, intérêt ou bassesse, il est des hommes qui se font un devoir de protéger tout ce qui est vil. Duguay-Trouin sent un pareil outrage avec la fierté d'un héros. Il est sur le point de quitter la mer, et de renoncer au service. Ce malheur de la France n'eût été qu'un succès de plus pour ceux qui l'y forçaient : mais il était trop citoyen pour prendre ce parti extrême. Il ne punit point la patrie du malheur d'avoir produit quelques ames basses : son ressentiment est un nouvel ennemi qu'il immole à son roi.

La victoire se hâte de le consoler. Il oublie, en honorant l'État, ceux qui l'ont avili. Dans le même temps, un nouveau titre de gloire se joint à celui de ses triomphes. Un de ses frères meurt.

encore les armes à la main (30). Famille de héros! De trois frères, deux ont donné l'exemple de mourir pour la patrie; Duguay-Trouin, celui de ne vivre que pour elle.

Il va être exposé à un des plus grands périls où se soit jamais trouvé un homme de mer. Vingt et un vaisseaux de guerre fondent sur lui, l'attaquent et l'environnent. Déjà il en a mis un hors de combat ; mais de quoi lui sert ce triomphe? Ses ennemis peuvent renaître vingt fois pour l'accabler. Tout-à-coup le vent tombe, le combat cesse, la nuit vient. Le héros, entouré de toute part, ne peut échapper. Enfin les Anglais tiennent enfermé cet homme terrible, qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaisseaux. Cependant son ame n'est point abattue. Il veut du moins dans sa défaite, entraîner une partie de ses vainqueurs. Dès que le jour paraîtra, il doit se jeter avec ses troupes dans le plus redoutable des vaisseaux ennemis. Il a inspiré à tous ses officiers ce courage de désespoir, qui est le dernier sentiment d'une ame magnanime. Le sommeil ne peut suspendre ses inquiétudes. Pendant la nuit, il laisse tristement errer ses regards sur ses ennemis, sur la mer, sur ce ciel où bientôt va reparaître le jour, qui sera témoin de son désastre. Tout-à-coup il aperçoit à l'horizon le présage d'un vent prêt à s'élever.

Il donne des ordres, on obéit en silence; toutes ses voiles sont tendues; le vent s'élève, et son vaisseau s'échappe rapidement à travers les Anglais étonnés.

C'est par tant d'actions éclatantes que Duguay-Trouin augmente tous les jours sa gloire. Il a reçu le titre de capitaine de vaisseau, et n'en a que plus d'ambition de bien servir l'État. Un nouveau peuple s'est armé contre Louis XIV. Le Portugal, ennemi de la France par politique, rival de l'Espagne par intérêt et par haine, s'est vendu par faiblesse à l'Angleterre. L'or et les diamants du Brésil s'unissent avec le fer de nos climats; et les trésors des deux mondes sont employés à désoler l'Europe. Duguay-Trouin, avec trois vaisseaux, ose attaquer une flotte portugaise de deux cents voiles, escortée par six vaisseaux de guerre (31). Bientôt il court, par les ordres de son roi, se jeter dans Cadix, menacé d'un siége. Semblable à Vendôme, après avoir été l'honneur de la France, il est destiné à devenir l'appui de l'Espagne. Tout est disposé pour la défense des postes qui lui sont confiés. Actif, infatigable, il vole du port au Conseil, du Conseil à ses vaisseaux. Il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquait des flottes (32). Mais les passions des grands sont des ennemis plus à craindre que des flottes armées.

Ce fut un crime pour Duguay-Trouin d'être sincère ; et la postérité saura que la récompense de tant de soins fut un outrage et des fers ; tant il est difficile à ceux qui n'ont que des titres, de pardonner à ceux qui n'ont que des vertus ! Louis XIV avait l'ame trop grande pour ne pas sentir le respect que l'on doit aux héros. C'est peu de venger Duguay-Trouin ; il oppose à cet affront une nouvelle marque d'estime, et l'associe à cet ordre militaire qui récompense le courage par l'honneur.

O vous qui êtes jaloux de ce grand homme, il va être plus que jamais utile à l'État ! L'Angleterre équipe une puissante flotte, pour porter des secours aux ennemis de Philippe V (33). Duguay-Trouin a été choisi pour la combattre. Il a joint ses vaisseaux à ceux d'un homme célèbre qui était, comme lui, la gloire de la marine française, mais qui avait un mérite différent. Forbin, né d'un sang illustre, avait soutenu la gloire de sa naissance : Duguay-Trouin avait fait disparaître l'obscurité de la sienne. Le premier avait donné un nouvel éclat à ses aïeux ; le second avoit créé un nom pour ses descendants : l'un avait mis à profit tous les avantages ; l'autre avait vaincu tous les obstacles : tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à se décider, féconds en res-

sources. Mais Forbin, né pour être un général de mer, ne fit le plus souvent que des exploits d'armateur : Duguay-Trouin, né pour être un simple armateur, fit presque toujours des actions d'un grand capitaine. Le premier, en servant l'État, pensait à la récompense : le second pensait à la gloire. Forbin vendait ses services : Duguay-Trouin eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célèbres aient été désunis par ce qui aurait dû former entre eux un lien éternel, l'honneur d'avoir combattu ensemble pour le bien de l'État ! Déjà les deux escadres réunies sont près de la flotte anglaise. Forbin, soit circonspection, soit lenteur, soit qu'il méditât à loisir le plan de son attaque (car il n'est permis de soupçonner aucun motif indigne d'un grand homme), Forbin a tout-à-coup ralenti sa marche, et tarde à donner le signal du combat. Duguay-Trouin, accoutumé à compter les moments, jugea qu'il est des circonstances où l'on est au-dessus des lois, et qu'il valait mieux prévenir l'ordre, que de manquer à la victoire. Si c'est une faute, c'est celle d'un citoyen et d'un héros ; il n'avait pas même besoin du succès pour être innocent. Il s'avance, la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau commandant.

Cependant l'on combat de tout côté ; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle ; les proues heurtent contre les proues ; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres ; les foudres se choquent et retentissent. Duguay-Trouin observe d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau armé de cent canons, défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups. Il préfère à un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi, l'oblige de s'écarter. Le *Devonshire*, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une main, lancent des flammes ; de l'autre, ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errant en furieux, ou palpitant immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou préci-

pitant leurs corps fumants dans la mer; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlements des mourants, les vœux de la religion, mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce, l'abyme se referme, et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres! Cependant Duguay-Trouin poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris; nos ports se remplissent de dépouilles, et tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portaient du secours ne passa chez les ennemis; les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés, l'archiduc vit échouer ses espérances, et Philippe V put dès-lors se flatter que son trône serait un jour affermi.

Je passe sous silence tant d'autres exploits de Duguay-Trouin, des projets concertés avec sagesse, des combats où il triompha toujours de la supériorité du nombre, une flotte attaquée et vaincue au milieu d'une tempête; circonstance presque unique! Je ne vous peindrai pas ce héros, tandis qu'il attend une escadre anglaise, frappé tout-à-coup d'une maladie, et presque entre les bras de la mort, plus tourmenté du désir de combattre, que du sentiment

de sa douleur. Tel Alexandre malade demandait aux dieux, ou de combattre ou de mourir. Mais je me hâte de venir à cette expédition où il déploya tant de courage et de talents, et parut aussi bon général que grand homme de mer.

Depuis que le Nouveau-Monde a été découvert, conquis et ravagé, il est ébranlé par tous les mouvements qui agitent l'Europe ; et nous ne pouvons plus être en guerre aux bords de l'Escaut ou du Rhin, sans que le sang coule aux extrémités de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. Le Brésil arraché à des peuples sauvages, mais tranquilles, a été tour-à-tour disputé par le Portugal, l'Espagne et la Hollande. Que de flots de sang ont arrosé ses mines d'or ! Déjà dans cette guerre, des vaisseaux français avaient attaqué la puissante ville de Riojaneyre(34); mais le chef de l'entreprise plus courageux qu'habile, plus soldat que capitaine, au lieu de remporter des dépouilles, s'était vu réduit à porter des fers. Duguay-Trouin a conçu le projet de venger sa patrie et son roi. Il trouvera dans lui-même les ressources qui manquent à l'État : son génie et son nom lui suffisent. L'or des citoyens opulents se prodigue à sa voix pour le bien de la patrie ; et l'intérêt des particuliers seconde la gloire de la nation. Cependant, au bruit d'un armement de Duguay-Trouin, la

Hollande équipe des flottes; l'Angleterre croyant ses rivages menacés, rappelle ses troupes pour la défendre ; des vaisseaux vont porter l'alarme dans toutes ses colonies ; une nombreuse escadre est destinée à bloquer le port qui le renferme. Ainsi les mouvements d'un seul homme sèment l'épouvante dans les deux mondes. Duguay-Trouin les a prévenus, et déjà il est en mer. Oh! si quelque génie bienfaisant portait la nouvelle de son approche aux malheureux Français, qui, dans les prisons de Riojaneyre, soulèvent leurs bras chargés de chaînes pour invoquer le ciel contre leurs vainqueurs et leurs bourreaux, de quels cris de joie retentiraient les voûtes de ces prisons! Il vole avec sa flotte; le moment de son arrivée est celui de l'attaque. Mais quelle main puissante a rassemblé dans le même lieu tant de périls et tant d'obstacles!

Je vois un port dont le passage étroit, et resserré encore par un rocher, est défendu des deux côtés par un grand nombre de forteresses. Trois cents pièces d'artillerie rangées sur son passage, et combinées dans leur action, croisent leurs feux : au milieu de l'entrée, sept vaisseaux de guerre présentent une barrière formidable : au-delà s'élèvent de nouveaux ouvrages, des tours, des boulevards, des bastions, des îles fortifiées. Après tant de barrières, reste la ville

même de Riojaneyre, située au milieu de trois montagnes qui la couvrent. Chacune de ces montagnes est couverte de batteries, dont l'artillerie semble tonner du haut des cieux. Partout je vois des forts, des retranchements, des fossés, du canon, et dans l'enceinte des remparts, une armée de douze mille hommes disciplinés dans l'Europe.

Duguay-Trouin a donné le signal pour forcer l'entrée du port. De trois côtés, la foudre vient heurter ses vaisseaux. Toujours inébranlable, il s'avance d'un pas égal à travers des torrents de feu. L'ennemi s'étonne, et l'entrée est forcée. Le jour éclaira ce triomphe; la nuit entend déjà gronder ces bombes qui volent dans l'air, et vont écraser les citoyens des villes sous leurs toits. Un nouveau combat recommence avec le jour. Une île, poste important, est attaquée et emportée d'assaut. Les Portugais ont fui; leurs propres mains embrasent leurs vaisseaux. Tout est prêt pour la descente. Des mouvements compliqués et de fausses attaques trompent l'ennemi; et déjà l'armée française est sur le rivage.

Dès ce moment on vit Duguay-Trouin, qui jusqu'alors n'avait combattu que sur mer, déployer tous les talents d'un général, former des troupes, les ranger en bataille, choisir des postes, les soutenir les uns par les autres,

prendre une exacte connaissance des lieux, profiter des fautes, éviter les surprises, fixer la victoire, ordonner les retraites, user des avantages, tantôt avec précaution, tantôt avec activité, joindre le génie des siéges à celui des batailles : tant il est vrai que ce sont des circonstances qui développent les talents! et Duguay-Trouin peut-être eût été aussi aisément le rival des Turenne et des Condé, que celui des Ruyter et des Duquesne.

Déjà il s'est emparé de deux hauteurs qui dominent la ville; il a reconnu tout le terrain qui l'environne; il a compté toutes les ressources de l'ennemi; il a découvert les lieux qui favorisent l'attaque; il a remporté une victoire dans la plaine, et dressé des batteries qui foudroient les remparts. L'artillerie des vaisseaux soutient celle des différents postes : tout est prêt; demain avec le jour l'assaut sera livré. Cependant la nuit est destinée pour s'emparer d'un poste. Nuit terrible! Son silence est tout-à-coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de Duguay-Trouin. En même temps le ciel se couvre d'orages; le feu des éclairs qui se mêle au feu continuel des batteries, le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre, les échos des rochers, les remparts qui s'écroulent, les mugissements de la mer agitée par la tem-

pète ; tous ces objets réunis dans l'obscurité d'une nuit sombre , formaient autour de Riojaneyre une scène d'horreur et d'épouvante. Les habitants prennent la fuite. L'avarice emporte ses trésors avec elle au fond des bois, et dans les cavernes des montagnes. Les soldats étonnés cèdent eux-mêmes, ils fuient, leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richesses publiques; mais, dans le sein de la terre, ils ont caché des feux secrets destinés à les venger. Duguay-Trouin s'avance avec autant de précaution que s'il n'était pas vainqueur : il achève de de mériter sa victoire en l'assurant. Quel spectacle pour lui , lorsque les Français, qui , sur cette rive étrangère , avaient gémi dans les prisons, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embrasser ses genoux, baisèrent sa main sanglante, et, l'appelant cent fois leur libérateur , lui exprimèrent cette reconnaissance vive et sensible qui n'est connue que des malheureux!

Mais la victoire est encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs troupes dispersées ; de puissants secours se hâtent de les joindre. Albuquerque approche à la tête d'une armée; Albuquerque, fameux par des triomphes : son nom est chez les Portugais le signal de la victoire. Duguay-Trouin a tout prévu pour se défendre. Trois

postes occupés assurent sa conquète; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche : la nuit le seconde. Les ennemis le croient encore sous les remparts de la ville, et déjà il est en leur présence. Les soldats, rangés en bataille, joignent à l'intrépidité des Français la fierté des vainqueurs. Cette audace de Duguay-Trouin valut pour lui une bataille. Les ennemis épouvantés, viennent traiter du rachat de leur ville, et lui offrir tout l'or de leur colonie. Déjà il a dicté des lois, et reçu des otages. En vain Albuquerque arrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes : en vain quelques Portugais, avides d'en venir aux mains, parce qu'ils se croient sûrs de vaincre, soutiennent que la victoire justifie tout, et que la perfidie heureuse n'est plus un crime. Duguay-Trouin ne permit pas à ses ennemis de faire usage de cette dangereuse maxime. Toujours prêt à combattre, il fait accomplir le traité; et ses soldats, tenant le fer d'une main, enlèvent de l'autre les richesses du Brésil.

Cet illustre vainqueur remporte dans sa patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais avec quel empire la nature avertit les héros qu'ils ne sont que des hommes! Le vengeur de deux nations, l'effroi du Portugal, celui qui, dans ce moment, vient de remporter la plus éclatante victoire

dans le Nouveau-Monde, au retour même de cette expédition, est prêt à périr dans les flots. De moment en moment il se voit sur le point d'être englouti, et n'attend que la mort (35). Enfin, après douze jours de tempête, la mer se calme, et ce héros est rendu à la France. Son nom est dans toutes les bouches : partout où il paraît, les regards se fixent sur lui (36). Le peuple, qui, moins aveuglé par l'orgueil, sent mieux la distance qui est entre lui et les grands hommes; ou qui, moins jaloux peut-être, est plus franc dans son admiration, s'assemble en foule autour de lui, le regarde, l'environne. Il est devenu un spectacle pour la France.

Louis XIV lui avait accordé toutes les récompenses qui lui étaient dues. Il en est une qui, grace aux conventions, donne, pour ainsi dire, à l'homme un nouvel être, et devient d'autant plus éclatante, qu'elle s'éloigne plus de sa source : c'est la noblesse, institution politique, plus injurieuse peut-être, qu'honorable pour l'humanité; mais utile par elle-même, et qui n'est dangereuse que par ses abus (37). Heureux les États où cette noblesse d'institution n'étouffe point la noblesse de mérite, et où, faite pour représenter la vertu, elle ne sert ni à décorer le vice, ni à justifier l'indolence, ni à relever l'orgueil! Lorsque Louis honora Duguay-Trouin de cette

distinction, personne ne demanda par où il l'avait méritée. Douze flottes attaquées et vaincues, et plus de quatre cents vaisseaux pris ou brûlés, voilà ses titres : avant que d'être noble, il fut un héros. Pourquoi, sur la mer, voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux-mêmes (38)? Jean Bart et Duquesne, tous deux nés dans l'obscurité, ont aussi fondé leur grandeur sur leurs exploits : et les mains de Ruyter, ces mains qui combattaient les rois, et guidaient les flottes de la Hollande, avaient déployé des voiles et manié des cordages.

Duguay-Trouin, de simple armateur, devenu chef d'escadre, et depuis, lieutenant-général (39), s'était trop élevé pour que l'envie ne lui en fît pas un crime. Ces hommes lâches et vains qui veulent jouir en même temps des douceurs de la mollesse et des récompenses de la vertu, osaient se vanter des actions de leurs ancêtres ; et ils ne pardonnaient pas à un héros d'avoir fait les siennes. Duguay-Trouin pouvait leur dire ce que Marius disait aux grands de Rome : Vous m'enviez ma gloire, enviez-moi donc aussi mes travaux, mes dangers, mes combats; enviez-moi le sang que j'ai versé pour la patrie.

Ce n'est pas que Duguay-Trouin irritât l'envie par ces mouvements d'une ame altière qui

sent trop sa supériorité. Dans les relations de ses combats, il était le seul à qui il ne rendît pas justice. C'était assez pour lui de mériter des éloges ; il laissait à la Renommée le soin de les faire. Sans faste dans ses actions, sans hauteur dans ses discours, les deux plus dangereux séducteurs de la vertu, la fortune et la gloire n'avaient pu le corrompre. Si sa renommée ne l'eût suivi en tous lieux, on eût oublié, en lui parlant, que c'était un héros

La mer donna toujours à ceux qui l'habitent une fierté naturelle. C'est le séjour de la liberté : on n'y respire point l'air de l'esclavage comme dans les prisons immenses des villes ; on n'y est point pressé par les tyrans. Sur cet océan sans bornes, l'ame s'étend et s'agrandit. Duguay-Trouin, à des mœurs douces joignit cette fierté noble ; mais il la réservait tout entière pour les combats. Jamais elle ne parut dans la société, que lorsque l'injustice ou l'envie osèrent lui disputer sa gloire. Il s'élève dès qu'on l'abaisse ; il brave dès qu'on l'offense.

Jamais chez lui l'intérêt ne balança l'honneur (40). Quels sont, dans les combats, les trésors qu'il veut sauver ? son pavillon et l'honneur de la France. Vainqueur du Brésil et de quatre cents vaisseaux, il mourut dans la médiocrité.

Il n'est pas étonnant qu'il respectât la valeur

dans ses ennemis; on sent un secret orgueil à honorer ceux qu'on a vaincus : mais il la voyait sans jalousie dans ceux qui servaient sous lui. Il l'inspirait à ses soldats, par une prévoyance qui embrassait tout, par une confiance qui jamais ne douta du succès, par des dispositions qui mettaient les troupes dans la nécessité d'être braves, par une sévérité de discipline, qui est pour les courages ce qu'une vie sobre et frugale est pour les corps (41), par une attention pleine d'humanité à ménager leur sang ; car il savait estimer la vie d'un soldat.

A la cour, pays où l'ambition étouffe l'amitié même, où l'on oublie tout, excepté soi et ses ennemis, il s'occupait de l'avancement de ses officiers ; il portait aux pieds du trône, des actions qui, sans lui, n'auraient jamais été connues de leur maître. Louis XIV, pour prix d'une victoire, lui accorde une pension : Duguay-Trouin prie son roi de la transporter à un officier courageux et pauvre , cruellement blessé dans le combat (42). Cette action, qui n'est que juste, doit cependant, par la corruption de nos mœurs, paraître grande.

La sensibilité fut toujours le caractère des héros. Tels furent Alexandre, César, Henri IV , Condé ; fiers et sensibles, sublimes et tendres : tel fut aussi Duguay-Trouin. On aime à le voir

frémir à la vue des embrasements et des naufrages ; voler au secours des malheureux ; consoler les vaincus; donner les plus tendres regrets à la mort de ses amis; embrasser les corps expirants de ses frères, les serrer dans ses bras, mêler ses larmes à leur sang. Quoi ! il pleure ! Est-ce donc là ce héros qui fait trembler l'Angleterre? Heureux s'il n'avait jamais eu que de si nobles faiblesses ! Mais la postérité lui rendra du moins cette justice, que le plaisir ne fut jamais pour lui que le délassement de la gloire.

Il aimait Louis XIV, non comme son maître, mais comme un grand homme ; et, lorsque ce prince mourut, Duguay-Trouin donna dans Paris le spectacle d'un sujet qui pleura son roi.

Ne croyez pas que, dans la paix, ce héros soit inutile à la France. Les jours du citoyen ne sont jamais perdus pour la patrie. Tantôt par des études savantes et des réflexions, plus utiles pour un homme de génie que les livres mêmes, il approfondit cet art qui l'a rendu si célèbre ; tantôt il s'occupe à écrire ces Mémoires qui seront une leçon éternelle pour la postérité. Dans les ports où il commande, il maintient l'ordre, qui est l'ame du service ; il veille sur la discipline, qui, dans la paix, tend toujours à s'énerver ; il s'étudie à perfectionner l'architecture navale, objet le plus important peut-être de la marine, et qui

est encore si défectueux (43). Il préside dans un conseil à cette compagnie des Indes (44), fondée par Colbert, tombée depuis en décadence, et que l'on vit renaître des débris du système, comme on voit sortir du milieu d'un tronc abattu par l'orage un rejeton vigoureux, qui bientôt croît, s'élève, et devient plus fort que l'arbre même qui lui a donné naissance. Philippe le consulte : Duguay-Trouin éclaire ses concitoyens et son prince, comme il avait vaincu ses ennemis, avec modestie, mais avec courage.

La cour se renouvelle. La confiance que l'on a en lui est toujours la même (45). Il va sur les côtes d'Afrique, réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces nations qui font trafic de la liberté des hommes. Partout il est respecté, moins comme l'Envoyé d'un grand roi, que comme un héros. Il négocie avec la supériorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carrière des combats (46)? La paix de l'Europe est troublée ; l'Angleterre équipe des flottes; nos vaisseaux s'arment dans nos ports. L'honneur de les commander enflamme Duguay-Trouin, et lui rend l'ardeur de sa première jeunesse. Ces mers, après vingt ans, vont reconnaître leur vainqueur. Mais tout-à-coup l'Europe se calme, et Duguay-Trouin, prêt à recommencer de vaincre, se félicite de ne point augmenter sa gloire.

Il semble que les maux qui le tourmentaient n'eussent été suspendus que par son zèle. Dès qu'il n'a plus l'espérance de combattre, son corps s'affaiblit, ses forces s'épuisent; et la France, qui venait de perdre Berwick et Villars, pleure le dernier des héros du siècle de Louis XIV.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé si tôt! Faut-il qu'usé par les maladies, il ait succombé lorsqu'il aurait pu encore remplir une longue carrière! Ah! si le ciel eût prolongé ses jours, même dans sa vieillesse, il aurait encore pu servir l'État. Ainsi Duquesne, affaibli par les années, rendait encore la France respectable sur les mers; ainsi Villars remportait des victoires à l'âge où les autres vivent à peine. Que du moins son ame respire encore parmi nous! Que son exemple perpétue dans notre marine et la valeur et les talents!

Dans ces entretiens si profonds qu'il avait avec Philippe, il parlait sans cesse à ce prince de l'importance et de l'utilité de la marine. Ah! s'il revivait aujourd'hui, s'il errait parmi nos ports et nos arsenaux, quelle serait sa douleur! Français, s'écrierait-il, que sont devenus ces vaisseaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuses qui dominaient sur l'Océan? Mes yeux cherchent en vain : je n'aperçois que des ruines. Un triste silence règne dans vos ports. Eh quoi!

n'êtes-vous plus le même peuple? N'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre? Allez tarir la source de leurs trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne sont plus que des guerres de commerce; qu'on achète des armées et des victoires, et que le sang est à prix d'argent? Les vaisseaux sont aujourd'hui les appuis des trônes. Portez vos regards au-delà des mers: les habitants de vos colonies vous tendent les bras; les abandonnerez-vous aux premiers ennemis qui voudront descendre sur leurs côtes? les ferez-vous repentir de leur fidélité? En vain la nature leur a donné la valeur et le zèle; leur vie, leur sûreté, leur existence est dans vos ports; vos vaisseaux sont leurs remparts; ils n'en ont point d'autres. Êtes-vous citoyens? ce sont vos frères. Êtes-vous avides de richesses? vous les trouverez dans ce nouveau monde. Vous y trouverez un bien plus précieux: la gloire. Vous avez versé tant de sang pour maintenir la balance de l'Europe! l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance sur les mers. C'est là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir. Si un seul peuple y domine, il sera tyran, et vous serez esclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les aliments de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. Français, considérez ces mers, qui, de trois côtés, baignent votre patrie. Voyez

vos riches provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui sert à la construction. Voyez ces ports creusés pour recevoir vos vaisseaux. La gloire, l'intérêt, la nécessité, la nature, tout vous appelle. Français, soyez grands comme vos ancêtres. Régnez sur la mer; et mon ombre, en apprenant vos triomphes sur les peuples que j'ai vaincus, se réjouira encore dans son tombeau.

NOTES

SUR L'ÉLOGE

DE DUGUAY-TROUIN.

(1) Page 2.

C'est un grand problême de savoir si la navigation a été plus utile que funeste aux hommes. On peut dire, d'un côté, qu'elle a servi à réunir les différentes parties de l'univers. Ce globe, partagé en cent mondes différents, n'a plus formé qu'un seul monde; les nations se sont communiqué leurs lumières; la connaissance de la terre et des cieux a été perfectionnée; les trésors dispersés par la nature, ont été rassemblés par le commerce. Mais aussi que de maux sont nés de ces biens mêmes! Les peuples, en se communiquant leurs lumières, se sont communiqué leurs vices. Le commerce, en multipliant les richesses, a multiplié les besoins, a fait naître le luxe et corrompu les mœurs. Enfin, la mer est devenue une des plus grandes causes de cette dépopulation sensible, que les philosophes croient apercevoir dans le genre humain. Tant d'hommes engloutis par les naufrages depuis le commencement des siècles; tant de pestes et de maladies cruelles que la nature avait renfermées dans certains climats, et qui ont été répandues dans le monde entier; tant de pays inondés par des brigands, à qui la mer aurait servi de barrière;

la plus vaste partie du monde, l'Amérique presque entièrement dépeuplée; enfin les combats de mer, si meurtriers et si terribles, sur-tout entre les nations modernes; tout cela déposerait contre la navigation, et devrait la faire regarder comme un des plus grands fléaux qui désolent le genre humain.

(2) Page 3.

On ne peut douter que dans l'ordre politique la navigation ne soit un bien. Nous voyons par l'histoire, que toutes les nations qui ont cultivé la marine, ont joué un très-grand rôle. Tyr, devenue la reine des mers, s'est enrichie des dépouilles du monde, et l'a peuplé de ses colonies. Athènes a eu la supériorité sur cette république d'États qui composaient la Grèce. Carthage a disputé l'empire de l'univers. Rome n'a étendu ses conquêtes, que lorsqu'elle a commencé à équiper des flottes. Venise, sortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'Orient par sa puissance, et enrichi l'Occident par son industrie. L'Espagne a presque obtenu la monarchie universelle, dans le temps que ses flottes découvraient un nouveau monde. L'Angleterre, du sein de ses rochers, et parmi les orages de son gouvernement, a souvent fait pencher la balance de l'Europe. La Hollande, pauvre et esclave, a trouvé dans ses vaisseaux la richesse et la grandeur; ses pavillons ont été l'étendard de sa liberté. La Turquie a été au plus haut point de gloire et de puissance, lorsque Dragut et Barberousse commandaient les flottes immenses de Soliman. Si nous tournons les yeux sur la France, nous y verrons la marine peu connue sous la première race de nos rois, ranimée sous Charlemagne, servir de barrière aux inondations du Nord; négligée sous ses successeurs qui négligèrent tout, rétablie sous le premier des Philippes, porter des conquérants dans l'Asie, s'élever par des

progrès lents jusqu'à François I; retombée pendant les orages funestes des guerres civiles, reparaître sous Louis XIII, où elle trouva Richelieu; étonner et faire trembler l'Europe sous Louis XIV, toujours liée à de grands événements, ou recevant l'impulsion des grands hommes d'État.

(3) Page 4.

Les victoires d'un homme de mer dépendent de trois choses : de ses vaisseaux, des vents et de la mer. Il est d'abord essentiel qu'il connaisse les qualités de ses navires, leur solidité, leurs proportions, leur vitesse ou leur lenteur. C'est sur cette connaissance, qu'il doit régler la plupart de ses opérations, pour l'attaque ou pour la défense, pour le combat ou pour la retraite.

Les vents sont le second objet de son étude; ils avaient d'abord été créés par la nature pour être les bienfaiteurs du monde, pour purifier l'air en l'agitant, pour amener ou pour dissiper les pluies, pour transporter et répandre les germes des plantes, pour fortifier les végétaux par d'utiles secousses, pour établir un commerce entre toutes les nations de l'univers. Mais, depuis qu'ils ont reçu une nouvelle destination de la fureur des hommes, ce sont eux qui décident presque toujours du succès des combats de mer. Il faut donc les connaître pour triompher de leurs obstacles, mettre à profit leurs avantages, régler sur eux le choix des postes, tirer d'eux le plus grand secours lorsqu'ils sont favorables, les forcer de servir, même lorsqu'ils sont contraires.

La mer est le troisième objet qui doit fixer l'attention d'un marin. Elle a des vagues qui choquent continuellement le navire; il faut estimer leur action. Elle a une surface toujours agitée; il faut obéir à ses différents mouvements. Elle a des courants; il faut connaître et mettre à profit leur direction.

Elle a des marées; il faut calculer leur temps, leur force, leur effet.

Enfin, l'homme de mer a des ennemis à combattre; il faut qu'il sache estimer par la saison, par les obstacles, dans quel temps les vaisseaux ennemis peuvent se trouver à telle hauteur. S'il les attend, il faut qu'il sache leur fermer le passage; s'il les poursuit, leur couper le chemin; s'il les évite, choisir celle de toutes les routes où son vaisseau a la plus grande vitesse possible. S'il les combat, il doit, par leurs mouvements, connaître leurs intentions, les forcer par sa manœuvre à souffrir l'abordage, ou savoir l'éviter soi-même. Tous ces détails, si multipliés, si combinés, ne peuvent être que le résultat de beaucoup d'études et d'expérience. L'homme a besoin d'apprendre les choses même les plus simples. Il est condamné à se traîner en rampant, d'une vérité à l'autre. Que sera-ce donc d'un art aussi compliqué que celui de la marine? Il faut une ignorance bien hardie pour se flatter d'y réussir sans l'avoir étudié. La nature donne les talents, l'autorité donne les titres, l'étude seule donne les connaissances.

(4) Page 5.

En Angleterre, la marine marchande est une école où les particuliers risquent leur fortune pour apprendre à soutenir un jour la fortune publique. Le service dans l'une est un degré pour passer à l'autre. Il n'est pas extraordinaire de voir des lords envoyer leurs enfants faire plusieurs campagnes sur des vaisseaux marchands : c'est, pour ainsi dire, une partie de l'éducation publique. Peut-être l'Angleterre doit-elle sa grandeur à ce système. Il produit du moins de grands avantages. Le commerce est honoré; la science de la marine se répand dans tous les états; la marine royale

se peuple d'officiers excellents, qui se forment même au sein de la paix; et nous, avec nos préjugés et notre orgueil, nous restons dans l'ignorance. C'est ce que l'amiral Hawk dit dans cette guerre à un officier français qui était prisonnier : « Jamais en France vous n'aurez de marine, tant que vous « croirez qu'il y a du déshonneur à servir sur des vaisseaux « marchands. Je n'étais pas né pour être matelot, ajouta-t-il, « cependant je me suis fait matelot pour apprendre la ma- « nœuvre. » Que du moins nos ennemis nous instruisent. Ces réflexions ne sont dictées ni par l'enthousiasme, ni par l'envie de censurer: c'est le cri de la raison et de la vérité.

(5) Page 5.

C'est une chose qui mérite d'être remarquée, que la plupart des grands hommes de mer, que la France a produits, se sont formés dans la marine marchande.

Jean Bart, né à Dunkerque, d'un courage intrépide, d'une force de corps extraordinaire, de simple pêcheur devint chef d'escadre; il fit les plus grandes choses, parce qu'il ne craignit jamais rien. Il mourut en 1702.

Le comte de Tourville fit ses premières armes dans un vaisseau armé en course contre les Algériens. Il livra en 1661 un combat terrible à des corsaires turcs. Il continua à s'exercer et à s'instruire dans la même école jusqu'en 1667, que le roi l'attacha à la marine royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il fut nommé chef d'escadre en 1677; lieutenant général en 1681; vice-amiral et général des armées navales du roi en 1690; maréchal de France en 1693. Il mourut en 1701 le 27 mai. Il combattit long-temps sous Duquesne, et mérita de remplacer ce grand homme. La bataille de la Hogue, quoique perdue, augmenta sa gloire.

Le commandeur Paul fit long-temps la guerre d'armateur. Il entra enfin dans la marine royale ; et en 1663, Louis XIV lui confia une escadre de six vaisseaux de guerre contre les pirates de Tunis et d'Alger. Il montra dans cette expédition beaucoup d'intelligence, de courage et d'activité; et fit trembler par ses victoires toutes les côtes de Barbarie.

Sur la fin du règne de Louis XIV, il y eut encore en France un armateur, né avec le plus grand génie pour la mer, et qui n'avait pas moins d'intrépidité que de talents ; il s'appelait Cassart. Il se distingua long-temps par la quantité et la richesse de ses prises. En 1712, il commanda une escadre de six vaisseaux de guerre et de deux frégates, à la tête de laquelle il ravagea dans une même campagne plusieurs colonies du Portugal, de la Hollande et de l'Angleterre. Mais il avait des défauts qui quelquefois tiennent au courage : un caractère dur, et une ame trop inflexible. Il choqua la cour; et la cour le laissa dans l'oubli. Un jour Duguay-Trouin était à Versailles dans l'antichambre du roi, où il s'entretenait avec plusieurs courtisans; tout-à-coup il aperçoit dans un coin un homme seul, et dont l'extérieur annonçait la misère : c'était Cassart. Duguay-Trouin quitte les seigneurs dont il était entouré, et va causer avec lui près de trois quarts-d'heure. Les courtisans étonnés lui demandent à son retour avec qui il était. *Comment!* s'écria Duguay-Trouin, *avec qui j'étais? avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui.* Il est probable que cet homme aurait pu rendre les plus grands services à la nation, s'il eût été employé : mais il n'a servi qu'à prouver par son exemple, combien la cour doit craindre d'étouffer le mérite ; et combien on doit ménager la cour, puisque c'est d'elle en partie que dépendent la réputation et la gloire. Nous avons du moins la satisfaction de rendre à sa mémoire a justice qui ne lui a pas été rendue pendant sa vie, et

d'apprendre à la France qu'elle pouvait avoir un grand homme de plus.

(6) Page 6.

René Duguay-Trouin naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673, d'une famille de négociants. Son père y commandait des vaisseaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce : il s'était acquis la réputation d'un très-brave homme et d'un habile marin. Duguay-Trouin eut trois frères. L'aîné, nommé Trouin de la Barbinais, homme intelligent et actif, fut d'abord consul de France à Malgues en Espagne ; il fut ensuite occupé, le reste de sa vie, à seconder son frère pour ses armements et toutes ses entreprises. Les deux autres, plus jeunes que lui, périrent glorieusement en servant l'État dans la marine.

(7) *Ibid.*

L'année 1673, où naquit Duguay-Trouin, Louis XIV était en guerre avec l'Empire, la Hollande et l'Espagne. Cette année même il se livra trois batailles navales consécutives, les 7, 14 et 21 de juin, entre la flotte hollandaise d'un côté, et celle de France et d'Angleterre de l'autre. La cour de Londres servait alors celle de Versailles. Bientôt tout devait changer ; et la France avait vu naître celui qui devait faire tant de mal à l'Angleterre.

(8) Page 7.

En 1680, 1681, 1682, la marine fut élevée à un point de grandeur que les Français eux-mêmes n'auraient osé espérer. Louis XIV, qui portait dans toutes les parties de l'administration la hauteur de son ame, avait formé le projet de

donner à la France l'empire de la mer. Colbert était digne d'exécuter ce projet. L'activité du ministre seconda les vues du prince. Bientôt le port de Toulon sur la Méditerranée, le port de Brest sur l'Océan, furent perfectionnés à frais immenses. La nature fut forcée à Rochefort. Dunkerque et le Havre de Grace furent remplis de vaisseaux. Un homme de génie, mais qui, sans Colbert, n'eût peut-être jamais été connu, Renaud inventa pour la construction une méthode plus régulière et plus facile. C'est à lui qu'on doit l'invention des galiotes à bombes; si cependant une telle invention est un service rendu au genre humain. Des écoles de gardes-marines furent instituées dans les ports. La foule des citoyens, ou inutiles à l'État par leur oisiveté, ou dangereux par leur occupation, ou onéreux à des provinces qui ne pouvaient les nourrir, fut enrôlée; on en forma soixante mille matelots. L'ordonnance de la marine parut; des lois justes disciplinèrent ce peuple immense et féroce; lois nécessaires sur la mer, où la société polit moins les mœurs, et où la rudesse de l'élément se communique aux esprits. La France eut alors plus de cent vaisseaux de ligne, dont plusieurs étaient armés de cent canons. D'Estrées, Duquesne, Tourville, Château-Renaud, Jean Bart et Forbin portaient de tous côtés la gloire de notre marine. Duguay-Trouin commençait à s'élever. Les Anglais et les Hollandais, jusqu'alors maîtres de la mer, furent vaincus dans plusieurs batailles rangées. Les vaisseaux ennemis se cachaient partout devant les flottes de Louis XIV. On sait que la marine française conserva cette supériorité jusqu'à l'affaire de la Hogue.

(9) Page 7.

Ce fut en 1689, que Duguay-Trouin fit sa première campagne. Il obtint de sa famille la permission de s'embarquer,

en qualité de volontaire, sur une frégate de dix-huit canons. On eût dit que la nature voulait l'éprouver : pendant cette campagne il fut continuellement incommodé du mal de mer; une tempête lui montra de près le naufrage; bientôt il fut témoin d'un abordage sanglant. Un de ses compagnons, qui était à côté de lui, en voulant sauter dans le vaisseau ennemi, tomba entre les deux vaisseaux, qui, venant à se joindre, écrasèrent ce malheureux; une partie de sa cervelle rejaillit sur Duguay-Trouin. Dans le même temps, le feu prit au vaisseau ennemi. Ces spectacles d'horreur furent les premiers que Duguay-Trouin vit sur mer.

(10) Page 10.

En 1691, sa famille étonnée du courage qu'il avait fait paraître dans la prise de ces trois vaisseaux, crut pouvoir lui confier une frégate de quatorze canons. Il n'avait alors que dix-huit ans. Il fut jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande; il s'y empara d'un château et brûla deux navires, malgré l'opposition d'un nombre de troupes assez considérable qu'il fallut combattre. C'était après la bataille de la Boine, où le roi Jacques fut défait, et la bataille de Kilconnel gagnée aussi par le parti du prince d'Orange.

(11) Page 11.

La bataille de la Hogue fut livrée le 29 mai 1692. Tourville, qui n'avait que quarante-quatre vaisseaux, reçut ordre d'attaquer les flottes d'Angleterre et de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les Français couverts de gloire, mais vaincus, cédèrent après un combat de dix heures. L'amiral anglais nous brûla quinze vaisseaux à la Hogue et à Cherbourg. Dans le même temps, Duguay-Trouin remporta plusieurs avantages sur les An-

glais. Monté sur une frégate de dix-huit canons, il combattit seul et prit deux frégates de guerre qui escortaient trente vaisseaux marchands. Quelque temps après, avec une frégate de vingt-huit canons, il prit encore six vaisseaux. Ainsi la fortune de Duguay-Trouin commençait à s'élever parmi le choc de deux empires qui s'écrasaient.

(12) Page 12.

Les Anglais étaient irrités contre la ville de Saint-Malo, à cause du nombre et de l'audace de ses armateurs qui désolaient leur commerce. Ils espérèrent détruire entièrement cette ville par le moyen de leur *machine infernale*. C'était un bâtiment en forme de galiote, de 90 pieds de long, chargé au fond de plus de cent barils de poudre, et rempli de bombes, de grenades, de boulets, de gros morceaux de fer, et de toute sorte de matières combustibles. Ils parurent devant Saint-Malo le 26 novembre 1693. La nuit du 30 au premier décembre, l'air étant serein, la mer calme, ils firent partir leur fatale machine. Elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devait être attachée sans être aperçue. Elle n'était plus qu'à 50 pas, lorsqu'un coup de vent la détourna, et la porta sur un rocher. Le vaisseau s'ouvrit; l'ingénieur qui le conduisait, se hâta d'y mettre le feu; mais l'eau avait déjà gagné les poudres du fond de cale, et la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment sauta en l'air avec un fracas horrible, toute la ville en fut ébranlée, et les vîtres et les ardoises de plus de trois cents maisons se brisèrent. L'on doit rendre grace à l'Être bienfaisant qui veille sur le genre humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité. Les hommes n'ont pas besoin d'être excités au crime par des succès aussi affreux.

(13) Page 11.

Duguay-Trouin ajoutait foi à ses pressentiments. Il assure dans ses Mémoires, qu'il a toujours suivi ces mouvements secrets de l'ame, et que jamais il n'a été trompé. Quoi qu'il en soit, il n'y a guère eu d'hommes célèbres qui n'aient eu quelque opinion singulière ; et celle-ci sur les pressentiments ne messied pas à un héros d'une imagination ardente, et plus guerrier que métaphysicien. Elle prouve du moins combien son ame était profondément occupée de vaisseaux, de combats et de victoires : c'est le génie de Socrate ; c'est le fantôme qui apparut à Brutus.

(14) *Ibid.*

Ruyter est le plus grand homme de mer qu'ait produit la Hollande. Il naquit à Flessingue en 1607. Dès l'âge de onze ans, il servit sur mer, et commença par être mousse de vaisseau. On ose dire qu'il n'en était que plus grand; et, chez des républicains, il n'en fut que plus respecté. Il devint successivement capitaine de vaisseau, commandeur, contre-amiral, vice-amiral, et enfin lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies. Il se rendit célèbre sur toutes les mers, et mourut en 1676, d'un coup de canon qu'il reçut dans la seconde bataille contre la flotte française, devant la ville d'Agouste en Sicile. Tous ceux qui connurent ce grand homme, s'empressèrent à honorer son mérite. Le roi de Danemarck lui donna une pension et des lettres de noblesse. Des Barbares sur les côtes d'Afrique, pleins d'admiration pour sa valeur, voulurent qu'il entrât dans leur ville en triomphe. D'Estrées, qui avait combattu contre lui, écrivit en 1673 à Colbert : *Je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir.* Le conseil d'Espagne lui donna

le titre et les patentes de duc. Louis XIV fut affligé de sa mort; et, comme on lui représentait qu'il était délivré d'un ennemi dangereux, *On ne peut s'empêcher*, dit-il, *d'être sensible à la mort d'un grand homme.* La Hollande, qui l'avait comblé d'honneurs pendant sa vie, lui fit dresser après sa mort un monument. Sa mémoire y est encore dans la plus grande vénération. Puisse un pareil exemple exciter l'émulation chez tous les peuples où le nom de Ruyter sera connu!

(15) Page 12.

En 1694, Duguay-Trouin monté sur une frégate de 40 canons, tomba dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglais de 50 à 70 canons. Il combattit avec courage près de quatre heures contre le plus fort; enfin, se voyant démâté, il prend la résolution hardie de sauter avec tout son équipage dans le vaisseau ennemi pour s'en emparer. Déjà tout était prêt; la méprise d'un officier qui changea la barre du gouvernail, fit échouer ce projet. En même temps, un autre vaisseau de 66 canons vient le combattre à la portée du pistolet, tandis que trois autres le canonnaient de toute part. Ses gens épouvantés quittent leurs postes, et vont se cacher à fond de cale. Duguay-Trouin indigné court à eux, et leur présente le pistolet et l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magasin des poudres. Il y descend, fait éteindre les flammes. Il fallait encore obliger ses soldats à combattre; il se fait apporter des barils pleins de grenades, et les lance dans le fond de cale. Ses soldats épouvantés retournent à leurs postes; mais lui-même, en remontant, est fort étonné de trouver son pavillon bas, soit que le cordage qui le soutenait eût été coupé par une balle, soit que, dans l'absence de Duguay-Trouin, il eût été abaissé par quelqu'un de ces hommes qui préfèrent la vie à l'hon-

neur. Il ordonne à l'instant qu'on le remette. Ses officiers le conjurent de ne pas livrer le reste de son équipage à la boucherie. Duguay-Trouin, frémissant et désespéré, ne savait quel parti prendre. Son irrésolution fut terminée par un boulet de canon, qui, étant sur sa fin, vint le frapper et le renversa. Il fut près d'un quart-d'heure sans connaissance. Le capitaine anglais, touché de sa bravoure, le fit traiter avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. L'escadre anglaise ayant relâché à Plymouth, Duguay-Trouin eut d'abord la ville pour prison; mais, bientôt après, il fut arrêté par les ordres de l'amirauté. Sa prison ne fut pas longue. Duguay-Trouin était aussi aimable que courageux. Il avait su plaire à une jeune anglaise; ce fut elle qui brisa ses fers; et l'amour rendit un héros à la France.

(16) Page 13.

On eût dit réellement que la défaite et la prison de Duguay-Trouin lui eussent donné de nouvelles forces. Peu de jours après son retour en France, il va croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit d'abord six vaisseaux. Il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de soixante voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre anglais. Il court au-devant de cette flotte, la rencontre, attaque, sans hésiter, les deux vaisseaux de guerre, et s'en rend maître. L'un d'eux était monté par un des plus braves capitaines de toute l'Angleterre. C'était lui qui, avec ce même vaisseau, avait pris à l'abordage en 1689, le fameux Jean Bart et le chevalier Forbin. Duguay-Trouin n'avait que vingt-un ans. Il commençait dès-lors à fixer l'attention du Gouvernement. Louis XIV, après cette action, lui envoya une épée. M. de Pont-Chartrain, ministre de la marine, lui écrivit une de ces

lettres obligeantes qui coûtent ou qui doivent coûter si peu, et qui produisent de si grands effets dans les ames sensibles à l'honneur.

(17) Page 14.

Sur la fin de l'année 1694, Duguay-Trouin, par ordre de la cour, se joignit à une escadre du marquis de Nesmond. Comme il était près d'aborder un gros vaisseau anglais, M. le marquis de Nesmond fit tirer un coup de canon à balle. Duguay-Trouin crut que c'était un ordre de ne point attaquer l'ennemi; et, quoiqu'il fût impatient de combattre et presque assuré de vaincre, il se retira par esprit de subordination. Cet exemple est bien frappant dans un homme tel que Duguay-Trouin. Il nous fait voir quelle idée il avait de la discipline militaire.

(18) *Ibid.*

En 1695, il prend sur les côtes d'Irlande trois vaisseaux anglais qui venaient des Indes Orientales, considérables par leur force, et encore plus par leurs richesses.

En 1696, monté sur le *Sans-pareil*, vaisseau anglais qu'il avait pris, il va croiser sur les côtes d'Espagne, et s'y rend maître, par stratagème, de deux vaisseaux hollandais. A la pointe du jour, il se trouve à trois lieues de l'armée navale des ennemis. Il prend son parti sans balancer, ordonne à ses deux prises d'arborer pavillon hollandais, et de le venir joindre par derrière, après l'avoir salué de sept coups de canon : ensuite il fait voile vers l'armée ennemie avec autant d'assurance et de tranquillité, que s'il avait été réellement un des leurs. Les ennemis, trompés par sa manœuvre et par la fabrique de son vaisseau qui était anglais, crurent que c'était un de leurs vaisseaux, qui s'était écarté pour parler à

des navires hollandais, et qui venait rejoindre la flotte. Cependant une de leurs frégates s'étant approchée un peu trop près, il osa la combattre à la vue même de l'armée ennemie; et, pour dérober cette frégate à ses coups, il fallut le secours d'une partie de la flotte.

(19) Page 14.

Duguay-Trouin avait un jeune frère plein de qualités aimables, et qui joignait le courage et la capacité à cet heureux don de plaire. Il lui avait donné une frégate de seize canons à commander. Comme ils croisaient ensemble sur les côtes d'Espagne, ils firent une descente auprès de Vigo, et forcèrent, l'épée à la main, des retranchements d'où l'on avait tiré sur eux. De là ils marchèrent à un gros bourg défendu par des milices espagnoles. Le jeune frère de Duguay-Trouin, ardent, impétueux, brûlant de se signaler, presse sa marche, vole à l'attaque, et force le premier les retranchements du bourg; mais, en les forçant, il est blessé d'un coup de fusil qui lui traverse l'estomac. Duguay-Trouin était occupé à combattre d'un autre côté où il était aussi vainqueur. On vint lui apprendre cette nouvelle. Il resta quelque temps immobile; bientôt le désespoir le rendit furieux; il court sur les ennemis, et en fait un grand carnage. Cependant une troupe de cavalerie commençait à paraître sur les hauteurs. Forcé de se retirer, il rassemble ses soldats, et court chercher son frère; il le trouve couché à terre, nageant dans son sang, qu'on tâchait vainement d'arrêter. Il se précipite sur lui, l'embrasse sans pouvoir dire un mot, le baigne de ses larmes, et le fait emporter dans son vaisseau. Ce malheureux jeune homme ne vécut que deux jours; il mourut entre les bras de son frère. On porta son corps

dans une ville portugaise, où Duguay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs qui sont dus à la valeur. Sa tombe fut arrosée des larmes de tout l'équipage; et toute la noblesse des environs, qui assista aux funérailles, pleura un jeune guerrier mort par un excès de courage, et enseveli loin de sa patrie sur une rive étrangère. Pendant long-temps rien ne put calmer la douleur de Duguay-Trouin. L'image de son frère mourant entre ses bras, le poursuivait sans cesse. Elle le tourmentait le jour; elle le réveillait les nuits. Enfin, ayant désarmé, la mélancolie profonde qu'il nourrissait, le porta à vouloir renoncer pour toujours à la gloire et au service. On peut juger, par ce dessein, de l'impression que la douleur avait faite sur cette ame sensible.

(20) Page 14.

En 1697, Duguay-Trouin, avec trois vaisseaux, va au-devant d'une flotte hollandaise, escortée par trois vaisseaux de guerre. Ils étaient commandés par le baron de Wassenaer, homme d'une intrépidité peu commune, et qui fut depuis vice-amiral de Hollande. Jamais Duguay-Trouin ne soutint de combat plus terrible. Ce ne fut qu'après quatre abordages des plus sanglants, qu'il se rendit maître du vaisseau commandant. Tous les officiers du baron de Wassenaer furent tués ou blessés. Le baron lui-même eut quatre blessures très-dangereuses; il tomba dans son sang, et fut pris, les armes à la main. Cette victoire fut suivie d'une tempête et d'une nuit affreuse. Tout ce que l'imagination peut se peindre de plus terrible, s'y trouva réuni. Duguay-Trouin fut mille fois en danger de périr. Son premier soin en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du baron de Wassenaer. Il courut sur-le-champ lui offrir tous les secours qu'il était en état de lui donner. Ayant appris que ce brave

guerrier n'avait pas été traité avec tous les égards dus à sa valeur, par ceux qui s'étaient rendus maîtres de son vaisseau, il conçut la plus vive indignation contre l'officier qui les commandait; et, quoiqu'il fût son proche parent, jamais il ne put le revoir sans un sentiment qui approchait de la haine. Lorsque le baron de Wassenaer fut guéri de ses blessures, Duguay-Trouin le présenta lui-même à Louis XIV. De pareils sentiments font plus d'honneur que dix victoires. C'est un spectacle consolant, de voir le mérite ainsi honoré par les grandes ames; tandis que, pour les ames viles et basses, il n'est qu'un objet d'envie, et, pour les ames dures ou frivoles, un objet de satire. Duguay-Trouin avait alors vingt-trois ans.

(21) Page 17.

Il n'y a aucune profession qui exige plus d'étude et de théorie que la marine. On y fait un usage continuel de l'astronomie et de la géométrie. Une connaissance profonde de la géographie n'y est pas moins nécessaire. Sans elle, il n'y aurait point de navigation. Il faut que l'homme de mer connaisse la différence des climats qui rendent la mer plus calme ou plus orageuse, plus constante ou plus inégale dans les tempêtes; la direction des courants dont l'impulsion rapide augmente ou diminue à proportion qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne des terres; les écueils et les bancs de roches ou de sable cachés sous les flots; les dangers et les abris qu'offrent les côtes; les ports et les rades qui sont favorables dans tous les temps, et celles qui ne le sont que dans certaines saisons; les îles qui, dans le cours d'une longue navigation, peuvent fournir des secours à des équipages fatigués; les fonds qui peuvent porter l'ancre, et ceux où il serait dangereux de la jeter; les déclinaisons de l'aiguille aimantée, déclinaisons qui varient sans cesse, selon les temps et les lieux; enfin,

les vents propres à chaque climat, à chaque saison, le temps précis où ils commencent, celui où ils finissent, l'étendue déterminée où ils soufflent, le degré de variation de ceux même qui sont les plus réguliers. Il serait dangereux, sur tous ces objets, de s'en rapporter à des cartes ou à des mémoires souvent infidèles : il faut, autant qu'il est possible, observer par soi-même. Une erreur qui, hors de la mer, serait indifférente, peut, sur cet élément, faire échouer les plus grands desseins, et causer la perte d'une flotte entière.

(22) Page 17.

Le pilotage est l'art de diriger la route d'un vaisseau, et de déterminer le point où il se trouve. Pour y parvenir, il faut connaître parfaitement la direction que suit le navire, et mesurer la vitesse de son sillage : mais il y a des erreurs inévitables qui entrent nécessairement dans ces calculs. Le vaisseau ne suit jamais la même ligne. Il a une dérive nécessaire causée par l'obliquité des voiles, par les mouvements secrets de la mer, par les élans inégaux des vagues, par les courants qui transportent le navire vers un côté ou vers un autre : enfin la boussole elle-même est sujette à des variations. Pour trouver la véritable route d'un vaisseau, il faut donc avoir égard à ces changements, et corriger toutes ces erreurs. On découvre la variation de la boussole en prenant la hauteur de l'étoile polaire, ou du soleil. Quoique le général ne soit pas destiné à faire les fonctions de pilote, il doit cependant être instruit de cet art, soit pour l'exercer lui-même dans des occasions pressantes, soit pour être en état de juger celui qui l'exerce.

(23) Page 18.

La manœuvre est la science des forces mouvantes, appliquée à la marine. C'est elle qui apprend à connaître tout

l'avantage qu'on peut tirer de chaque partie du vaisseau; à évaluer l'effet des machines employées; à décomposer les forces; à distribuer de la manière la plus avantageuse toutes les parties pesantes de la charge; à produire, par la situation du gouvernail, le plus grand effet possible; à se servir avec succès de la pluralité des voiles, d'où dépend presque toute la supériorité de la marine moderne; à leur donner le degré de courbure ou d'étendue qu'il faut, pour que le vent ait un tel degré de force; à les combiner de différentes manières, pour augmenter ou pour ralentir la vitesse, pour avancer en route droite ou en route oblique; à se servir du même vent pour des routes opposées; à faire succéder en pleine mer le repos au mouvement, par l'équilibre des forces qui agissent en sens contraires; à faire tourner le navire dans tous les sens, par l'effet combiné du gouvernail et des voiles, de l'eau et du vent; à calculer tout ce qui peut accélérer ou retarder l'évolution, et le temps qu'elle doit durer; enfin à rendre la manœuvre tantôt plus lente et tantôt plus rapide; et, ce qui est une loi générale, à régler toujours la force des impulsions sur la grandeur des navires et la résistance des obstacles. Cette étude est beaucoup plus nécessaire a l'officier de mer, que celle du pilotage. Dans les combats, c'est la manœuvre qui décide presque toujours de la victoire. Enfin c'est à la manœuvre que Duguay-Trouin dut la plus grande partie de sa réputation et de ses succès.

(24) Page 18.

Ce fut en 1695 que Duguay-Trouin parut pour la première fois à la cour. M. de Pont-Chartrain, ministre de la marine, le présenta à Louis XIV, qui le reçut comme un homme utile à l'État, et destiné à être un jour l'honneur de la nation. Depuis ce temps, le roi lui donna toujours les plus

grandes marques d'estime. Il se plaisait à entendre de sa bouche le récit de ses actions. La fierté noble et la franchise guerrière d'un héros intéresse plus, sans doute, l'ame d'un grand roi, que des hommages de courtisans. Un jour Duguay-Trouin faisait à Louis XIV le récit d'un combat où il commandait un vaisseau nommé *la Gloire*. J'ordonnai, dit-il, à *la Gloire* de me suivre. *Elle vous fut fidèle*, reprit Louis XIV. Aussi Duguay-Trouin avait-il pour son roi cet amour qui est le premier ressort dans un gouvernement monarchique. Jamais il ne sortit de sa présence, sans être plus enflammé du désir de servir l'État. Ce trait fait également l'éloge du prince et du sujet.

(25) Page 19.

Duguay-Trouin passa en 1697 de la marine marchande à la marine royale. Ce fut à la suite de son fameux combat contre le baron de Wassenaer. Il eut d'abord le titre de capitaine de frégate légère. En 1702, il fut nommé capitaine en second sur le vaisseau de roi, *la Dauphine*, commandé par le comte de Hautefort.

(26) Page 22.

En 1702, dans la guerre pour la succession d'Espagne, Duguay-Trouin attaqua un vaisseau de guerre hollandais de trente-huit canons. Surpris par l'activité de l'ennemi, qui tout-à-coup fit une manœuvre habile et imprévue, il se trouva dans une situation désavantageuse qui l'obligea d'essuyer tout le feu de l'artillerie, sans pouvoir y répondre. Déjà il avait reçu deux coups de canons à fleur d'eau, et sept dans ses mâts. Les ennemis le croyaient perdu. Il prend tout-à-coup le parti de se jeter dans leur vaisseau avec tout son équipage. Le plus jeune de ses frères, qui combattait

sous lui, s'y lança le premier, et fit des prodiges de valeur. Le capitaine hollandais fut tué, et son vaisseau enlevé en moins d'une demi-heure.

(27) Page 22.

En 1703, s'étant mis en mer avec trois vaisseaux et deux frégates, il rencontra le 7 juillet une escadre hollandaise de quinze vaisseaux de guerre. La brume qui était fort épaisse, ne lui permit de les bien distinguer que lorsqu'ils étaient déjà fort près. Il donne aussitôt le signal de la retraite. Mais six vaisseaux ennemis plus légers que les autres, s'avancent avec rapidité; et déjà ils étaient prêts à en joindre deux de son escadre. Il ne put se résoudre à les voir périr sans leur donner du secours. Il fait plier une partie de ses voiles, et reste derrière eux pour les couvrir. Un vaisseau hollandais de soixante canons, s'avance à la portée du pistolet; Duguay-Trouin, en quatre bordées, le met hors de combat. Quatre autres se joignent pour l'attaquer; il leur résiste et les amuse pendant quatre heures, jusqu'à ce que ses vaisseaux eussent le temps de s'échapper. Dès qu'il les voit hors de péril, il fait déployer toutes ses voiles, et se met en peu de temps hors de la portée des ennemis. De toutes les aventures de Duguay-Trouin, c'était celle dont il était le plus flatté. Il n'avait eu que trente hommes hors de combat, et il avait sauvé quatre vaisseaux qui l'accompagnaient.

(28) *Ibid.*

On sait que le commerce des Hollandais est immense. Il recueille tous les trésors des continents et des îles, et s'étend de l'équateur aux deux pôles. Une des branches de ce commerce est la pêche de la baleine, qui se fait sur les côtes de Spitzberg. Les Hollandais ont découvert ce pays en 1596.

Il est situé vers le nord, entre le Groenland et la nouvelle Zemble. En hiver, le soleil y demeure sous l'horizon quatre mois entiers. Un ciel toujours sombre, des rivages déserts, des montagnes de glace éternelles, une nature entièrement sauvage, ont fait croire aux Anciens que c'était là qu'étaient placées les bornes du monde. On voit près des côtes de cette terre une grande quantité de baleines, dont quelques-unes ont jusqu'à deux cents pieds de long. C'est là que les Hollandais en vont faire la pêche; ils partent ordinairement de Hollande au mois de mai, et reviennent en août ou septembre. Duguay-Trouin s'était mis en mer avec cinq vaisseaux pour détruire cette pêche des Hollandais. Il arriva le 30 juillet 1703 sur les côtes de Spitzberg. Il y prit, ou rançonna, ou brûla plus de quarante vaisseaux. Les brouillards qui, sur ces mers, sont extrêmement épais dans le printemps et dans l'automne, lui en firent manquer beaucoup d'autres. Dans cette navigation, il fut exposé à un très-grand danger; car il survint tout-à-coup un grand calme, pendant lequel ses vaisseaux furent poussés par l'impétuosité des courants, à quatre-vingt-un degrés de latitude nord, et contre un banc de glaces qui s'étendait à perte de vue. Peu s'en fallut que ses vaisseaux ne fussent brisés, et que le tombeau de Duguay-Trouin ne fût caché dans les déserts qui bornent le monde.

(29) Page 23.

En 1704, Duguay-Trouin désola les côtes d'Angleterre. En moins de trois quarts d'heure, il prit un vaisseau de guerre de cinquante-quatre canons, avec douze vaisseaux marchands. Peu de temps après, il fit encore trois prises anglaises. Un garde-côte de soixante et douze canons, et deux autres vaisseaux de guerre ne purent lui échapper que

par la fuite et à la faveur de la nuit. Sur la fin de la campagne il fut indignement trahi dans une action très-périlleuse. Deux gros vaisseaux de guerre qui le combattaient, l'un à droite, l'autre à gauche, avaient mis toutes ses voiles en pièces, et brisé une partie de ses mâts. Duguay-Trouin faisait feu des deux bords sur les deux vaisseaux anglais; mais il avait besoin de secours. L'*Auguste* qui l'accompagnait, loin de le secourir, déploie toutes ses voiles pour s'éloigner de lui. Deux frégates, témoins du combat, ne firent pas le moindre mouvement. On ne peut presque pas douter que leur dessein ne fût de perdre un héros. Il y a plus d'un exemple de pareille trahison, et l'histoire ramène souvent les mêmes crimes. Il n'est pas inutile de remarquer que le capitaine de l'*Auguste* devait la liberté, et peut-être la vie à Duguay-Trouin, qui, l'année précédente, s'était exposé seul pour le sauver d'une escadre hollandaise. Duguay-Trouin, arrivé à Brest, voulut faire transporter le commandement de ce vaisseau à un officier digne de commander; mais celui qui avait trahi l'État, fut protégé.

(30) Page 24.

En 1705, Duguay-Trouin prend un vaisseau de guerre anglais de soixante-douze canons. Il rencontre deux Corsaires de Flessingue, court à eux le premier, et les fait fuir. Il poursuit le plus fort, qui se défendit pendant deux heures. Duguay-Trouin, pendant le combat, vit avec admiration ce brave Corsaire, qui se portait, le sabre à la main et la tête levée, d'un bout de son vaisseau à l'autre, tranquille au milieu d'une grêle de coups de fusil qui tombaient sur lui de toutes parts. Aussi traita-t-il cet homme intrépide avec la plus grande distinction.

Peu de jours après il perdit un second frère, à qui il avait donné le commandement d'une frégate. Ce jeune homme,

plein de courage, avait déjà fait deux prises; il fut blessé mortellement d'un coup de fusil, dans le moment qu'il allait se rendre maître d'un Corsaire de quarante-quatre canons. C'est ainsi que la mort lui enleva deux frères en peu de temps, et dans la fleur de son âge. Il est probable que, pour devenir des hommes célèbres, il ne leur manqua qu'une plus longue carrière.

(31) Page 25.

Au commencement de 1706, il fut nommé capitaine de vaisseau, et reçut une lettre de Louis XIV, qui lui ordonnait d'aller avec trois vaisseaux se jeter dans Cadix, menacé d'un siége. Étant à la hauteur de Lisbonne, environ à quinze lieues en mer, il découvrit une flotte de deux cents voiles venant du Brésil, escortée par six vaisseaux de guerre portugais. Quoiqu'il n'eût que trois vaisseaux, il ne balança point d'attaquer. Le combat dura deux jours. Jamais ses dispositions ne furent mieux concertées; jamais sa valeur ne fut plus intrépide. Plusieurs circonstances malheureuses, et que le plus grand talent ne pouvait prévoir, firent échouer son projet. Cependant ce fut lui qui eut la supériorité du combat. Dans cette action il vit la mort de près : trois boulets consécutifs lui passèrent entre les jambes ; son habit et son chapeau furent percés de plusieurs coups de fusil ; il fut même blessé de quelques éclats, mais légèrement.

(32) *Ibid.*

Duguay-Trouin, arrivé dans le port de Cadix, fit toutes les dispositions nécessaires pour la défense de la place. Le marquis de Valdécagnas, un de ces hommes hauts et durs, qui, avec de très-petites ames, occupent de grandes places, était alors gouverneur de Cadix. Il avait exigé pour les vivres,

de grosses contributions : cependant il n'y en avait pas pour quinze jours. Duguay-Trouin le sut, et crut qu'il était de son devoir de le lui représenter. Son courage et son zèle déplurent. On trouva mauvais qu'il s'intéressât plus à la défense de Cadix, que celui même qui en était gouverneur. Dès ce moment, on ne manqua aucune des occasions de le mortifier. Il y avait dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres et de munitions pour l'armée ennemie; il demanda avec instance la permission de les aller brûler; il répondait du succès : on ne voulut point lui permettre de rendre ce service aux deux couronnes. Ses chaloupes furent insultées par une barque espagnole, il la fait arrêter, et va demander justice : le gouverneur, pour réponse, le fait mettre en prison. Telle fut la récompense de ses soins. Un tel abus du pouvoir eût été indigne, même contre un homme ordinaire. Louis XIV, par justice, par grandeur d'ame, et par estime, prit soin de venger Duguay-Trouin. Il exigea du roi d'Espagne que le gouvernement de Cadix fût ôté à ce marquis de Valdécagnas, et le gouvernement d'Andalousie au marquis de Villadarias, son beau-frère. Duguay-Trouin, à son retour, attaqua une flotte de quinze vaisseaux anglais, escortée par une frégate de trente-six canons; il se rendit maître de la frégate et de vingt-deux vaisseaux. Le roi le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

(33) Page 26.

Le trône de Philippe V avait paru presque abattu en 1706. Il commença à se relever en 1707, par le courage opiniâtre des Espagnols, par les secours de Louis XIV, et l'habileté du maréchal de Berwick. La bataille d'Almanza, qui, de toutes les batailles des derniers siècles, est peut-être celle qui fait le plus d'honneur au général, changea entièrement

la face des affaires. Les conquêtes furent aussi rapides que l'avaient été les défaites. Les Portugais, les Anglais et les Autrichiens, qui étaient en Espagne, étaient partout attaqués et vaincus. L'Angleterre, qui servait l'archiduc par haine contre Louis XIV, équipe alors pour le Portugal une flotte de 200 voiles, remplie de troupes et de munitions de guerre. Il était de la plus grande importance, pour les deux couronnes alliées, d'arrêter ce convoi, sans lequel l'archiduc ne pouvait se soutenir en Espagne. Ce soin fut confié à Duguay-Trouin et au comte de Forbin, qui reçurent ordre de la cour de joindre ensemble leurs escadres. Elles sortirent du port de Brest le 9 octobre 1707, faisant ensemble 14 voiles. Après avoir croisé trois jours à l'entrée de la Manche, on découvrit enfin la flotte anglaise. Elle était escortée de cinq gros vaisseaux de guerre, le *Cumberland* de quatre-vingt-deux canons, le *Devonshire* de quatre-vingt-douze, le *Royal-Oak* de soixante-seize, le *Chester* et le *Rubis* de cinquante-six chacun. Personne n'ignore les circonstances de ce fameux combat. Duguay-Trouin attendait à chaque instant que le comte de Forbin donnât le signal. Voyant enfin qu'il était près de midi, et que l'on perdait des moments précieux, il commande à son escadre d'attaquer. D'abord il se rend maître du *Cumberland*, qui était le vaisseau commandant; le *Chester* et le *Rubis* furent pris de même par deux capitaines de son escadre ; le *Royal-Oak* était sur le point d'être enlevé à l'abordage, lorsque le feu prit dans le vaisseau qui allait s'en rendre maître : il profita de cet accident, et se sauva par la fuite. Restait le *Devonshire*, monté de quatre-vingt-douze canons, et défendu par plus de mille hommes. Duguay-Trouin, qui aurait pu courir sur le *Royal-Oak*, et s'en emparer aisément, préféra le bien de l'État à l'intérêt de sa propre gloire, et s'avança sur le *Devonshire*. Le feu qui s'y alluma, l'obligea de se tenir à une certaine distance,

et de ne se battre qu'à la portée du pistolet. Bientôt l'incendie se communiqua partout avec violence, et ce grand vaisseau fut consumé en moins d'un quart d'heure. Tous ceux qu'il portait périrent au milieu des flammes et des eaux. Les deux escadres prirent soixante bâtiments de transport. Plusieurs armateurs profitèrent de la déroute de la flotte, et firent aussi des prises considérables. Le continuateur de Rapin-Thoyras, dans son Histoire d'Angleterre, dit que ce convoi dissipé fit presque autant de tort aux affaires de l'archiduc, qu'en avait fait la bataille d'Almanza.

(34) Page 30.

De toutes les expéditions de Duguay-Trouin, celle qui est la plus connue, et qui lui a fait le plus d'honneur, est la prise de Riojaneyre. Elle fit un grand bruit dans l'Europe, tant par la hardiesse de l'entreprise, que par la vigueur de l'exécution. Riojaneyre appartient aux Portugais : c'est la plus grande et la plus riche colonie du Brésil. En 1710, M. du Clerc, capitaine de vaisseau, connu par son courage et par plusieurs prises très-considérables, forma le projet d'attaquer cette place. Il partit de France avec cinq vaisseaux de guerre, et environ mille soldats de troupes; mais ces forces n'étaient point suffisantes; et il n'avait pas ce génie qui supplée aux forces. Il fut obligé de se rendre prisonnier avec six ou sept cents hommes; et, comme si, dans tous les temps, c'était le destin de l'Amérique d'être le théâtre des cruautés, les troupes prisonnières furent plongées dans des cachots où elles mouraient de faim et de misère; les chirurgiens qui pansaient les blessés, furent massacrés sur les corps sanglants des soldats; le commandant lui-même, après s'être rendu, fut assassiné dans la maison qui lui servait d'asyle. Tous ces crimes du Portugal étaient autant d'outrages pour la France. Duguay-Trouin se présenta à la cour pour en tirer vengeance.

Le mauvais succès de la première entreprise n'était pour lui qu'un aiguillon de plus. Mais l'État épuisé par dix années de guerre, par tant de batailles perdues, par la famine et la stérilité qui suivirent l'hiver de 1709, ne pouvait lui donner aucun secours. Une compagnie de négociants fit ce que l'État ne pouvait faire. L'escadre fut préparée avec autant de secret que d'activité. Duguay-Trouin mit à la voile le 9 juin 1711, et arriva le 12 septembre à l'entrée de la baie de Riojaneyre. On a tâché de peindre cette grande entreprise avec tout ce qu'elle a d'intéressant dans les détails. On n'a exagéré ni les difficultés, ni les périls. L'orateur n'est ici qu'historien; exposer les faits, c'est louer le héros; et le plus bel éloge, peut-être, qu'on pourrait faire de Duguay-Trouin, ce serait de mettre sous les yeux des lecteurs, le plan des fortifications de Riojaneyre. En onze jours, il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnent. La perte des Portugais fut immense : six cent dix mille cruzades de contribution, une quantité prodigieuse de marchandises pillées, ou consumées par le feu, ou transportées sur l'escadre française, soixante vaisseaux marchands, trois vaisseaux de guerre et deux frégates pris ou brûlés, causèrent à cette colonie un dommage de plus de vingt-cinq millions. Il est triste pour l'humanité, que les héros d'une nation ne soient jamais célèbres que par la ruine et le malheur d'une autre!

(35) Page 36.

L'escadre de Duguay-Trouin mit à la voile le 13 novembre pour revenir en France. Vers la hauteur des Açores, elle fut assaillie d'une tempête horrible qui dura douze jours. Tous les vaisseaux furent dispersés et en danger de périr. Celui de Duguay-Trouin fut presque abymé par une épouvantable colonne d'eau qui tomba sur le devant du navire, et l'en-

gloutit jusqu'à son grand mât. La secousse fut si violente, qu'elle fit dresser les cheveux à tout l'équipage ; et l'on crut toucher à l'instant où tout périssait. Quelle mort au retour d'une conquête ! Duguay-Trouin échappé de tant de périls, rentra dans le port de Brest le 12 février 1712 : c'était le jour même où mourut la duchesse de Bourgogne. Le deuil qui couvrait alors la France, ne permit pas à la nation de se livrer à la joie d'un si heureux succès.

(36) Page 36.

Duguay-Trouin est un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A son retour de Riojaneyre, tout le monde s'empressait de le voir. Le long des routes, le peuple s'attroupait autour de lui, et le regardait avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui est extraordinaire. Un jour qu'une grande foule était ainsi assemblée, une dame de distinction vint à passer. Elle demanda ce qu'on regardait ; on lui dit que c'était Duguay-Trouin. Alors elle s'approcha, et perça elle-même la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné. *Monsieur*, lui dit-elle, *ne soyez pas surpris ; je suis bien aise de voir un héros en vie*. Lorsqu'au retour de ses campagnes il arrivait à Saint-Malo, c'était un mouvement général dans la ville. Les mères le montraient à leurs enfants ; et, dans cet âge où l'on reçoit si aisément les impressions des autres, on apprenait à l'admirer, même avant de le connaître.

(37) *Ibid.*

La noblesse est une des distinctions les plus éclatantes, et qui flattent le plus la vanité des hommes ; cette institution n'est pas cependant de tous les pays. Elle est ignorée à la Chine, sans doute parce que la sagesse des lois y tient

lieu de tous les ressorts. Elle est inconnue dans presque tout l'Orient, parce que la crainte y étouffe l'honneur, et que par-tout où règne le despotisme, il n'existe qu'un seul homme. Elle s'est établie dans l'Europe, soit parce que tous les pays y ont été peuplés par des hordes de conquérants, et que la guerre est la principale source de l'inégalité; soit parce que, l'autorité des chefs y étant plus balancée, il a fallu plus de classes de citoyens pour former des contrepoids et des équilibres. Quoi qu'il en soit, elle est un des principaux ressorts de nos gouvernements modernes: elle est même très-utile aux États, toutes les fois que des ancêtres ne supposent pas des talents, et que les noms ne sont pas préférés aux vertus. Il faudrait encore que ces titres ne fussent pas prodigués, et sur-tout qu'ils ne fussent pas le prix de l'or. On sait comment Duguay-Trouin acquit les siens. Ses lettres de noblesse, conçues dans les termes les plus honorables, contiennent une partie de ses services; elles sont datées du mois de juin 1709. Ses armoiries avaient pour devise: *Dedit hæc insignia virtus.*

(38) Page 37.

Il y a sur mer beaucoup de ces hommes qui se sont créés eux-mêmes. J'ai déjà parlé de Jean Bart, qui commença par être pêcheur, et qui finit par être chef d'escadre; de Ruyter, qui, de mousse de vaisseau, devint lieutenant-amiral général de Hollande. L'amiral Tromp, si célèbre par ses victoires contre l'Espagne et l'Angleterre, était aussi un homme de fortune. Notre fameux Duquesne parvint de même au commandement à force de mérite. Il était fils d'un capitaine de vaisseau. Né en 1610, dès l'âge de dix-sept ans, il servit sous son père. Il combattit soixante ans sur mer, et se distingua toujours, ou par ses actions hardies, ou par

des victoires. Mais, ce qui a le plus contribué à sa réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut en tête le grand Ruyter; et quoique inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le 2 juin 1676. Dans le second de ces combats, Ruyter fut tué. L'Asie, l'Afrique et l'Europe ont été tour-à-tour témoins de sa valeur. Duquesne devint général des armées navales de France, et mourut le 2 février 1688, âgé de soixante-dix-huit ans. Duguay-Trouin, dont les commencements furent encore plus obscurs, s'éleva de même aux premiers grades de la marine. On ne saurait trop mettre de pareils exemples sous les yeux des citoyens : il faut qu'on sache que les grands talents peuvent mener aux grandes places, et que le mérite n'a pas toujours besoin d'aïeux.

(39) Page 37.

Duguay-Trouin fut nommé chef d'escadre au commencement d'août 1715, commandeur de l'ordre de Saint-Louis le 1er mars 1728, et lieutenant-général le 27 du même mois.

(40) Page 38.

Le désintéressement, vertu si rare, fut une des principales qualités de Duguay-Trouin. Pyrrhus disait aux ambassadeurs de Rome qui lui offraient des richesses : *Je ne suis pas un marchand, je suis un roi; je ne viens point chercher de l'or, mais combattre avec le fer.* Le même sentiment animait Duguay-Trouin, lorsqu'il commandait les vaisseaux de Louis XIV. Loin de changer la guerre en un trafic honteux, souvent, au sortir d'une action, on le vit prodiguer ses propres richesses pour récompenser la valeur de ses troupes.

(41) Page 39.

Il avait sur la discipline militaire les grands principes de l'antiquité. Il la regardait comme l'ame de la guerre, et le gage assuré des victoires. Jamais il ne laissa une belle action sans récompense, ni une faute sans punition. Sous lui, la discipline n'était pas seulement sévère; elle était quelquefois dure : mais, dans cette partie, l'excès même est utile.

(42) *Ibid.*

Le trait qu'on rapporte ici arriva en 1707, après le fameux combat entre la flotte anglaise et les deux escadres de Duguay-Trouin et de Forbin réunies. Le Roi avait accordé à Duguay-Trouin une pension de mille livres sur le trésor royal. Duguay-Trouin écrivit au ministre, pour le prier de faire donner cette pension à M. de Saint-Auban, son capitaine en second, qui avait eu une cuisse emportée à l'abordage du *Cumberland*, et qui avait plus besoin de pension que lui. *Je suis trop récompensé*, ajouta-t-il, *si j'obtiens l'avancement de mes officiers.*

(43) Page 41.

On ne doit pas s'étonner que l'architecture navale soit encore si défectueuse, tandis que l'architecture civile a été portée à un si haut degré de perfection. Ce n'est point ici le lieu de comparer ensemble ces deux espèces d'architecture : on remarquera seulement que l'une construit ses édifices sur un terrain solide, et que les bâtiments de l'autre sont exposés sans cesse à l'inconstance de l'eau et du vent. La première connaît la force et la qualité des matériaux qu'elle emploie; les bois que la seconde met en œuvre,

quoique de même nature, sont très-différents en qualité. Les maisons n'ont aucun effort extérieur à soutenir, aucune altération sensible à craindre; les vaisseaux ont à résister sans cesse au choc des vagues, aux secousses des vents, et dans les combats, à l'effet terrible des canons. Enfin les diverses parties des édifices sont presque toujours terminées par des lignes droites et des surfaces planes; le rapport de ces parties est facile à trouver, et la géométrie a déterminé depuis long-temps la valeur et la force des angles qu'elles forment: dans les vaisseaux, presque toutes les parties qui les composent, sont terminées par des lignes courbes; et cette figure curviligne est encore différente dans chaque partie. Personne n'ignore la difficulté de tracer toutes ces courbes, et de les concilier ensemble. Une autre cause qui nuit beaucoup aux progrès de l'architecture navale, c'est le secret que les constructeurs font de leurs méthodes particulières. On leur permet de les tenir cachées et de se les transmettre de père en fils, comme un riche patrimoine. Ces méthodes ainsi cachées ne peuvent être jugées par les savants, et réformées par le concours des lumières. Pour remédier à cet abus, il suffirait d'établir une loi qui ordonnât aux constructeurs de remettre aux amirautés leurs plans et leurs dessins. C'est une loi qui s'observe en Angleterre. Mais le plus grand obstacle qui s'oppose à la perfection de cet art, c'est la multitude infinie de connaissances sur lesquelles il est fondé, et sans lesquelles il ne sera jamais possible de déterminer quelles sont les proportions et le degré de courbure le plus avantageux pour favoriser l'impulsion de l'air, pour vaincre la résistance de l'eau, pour établir l'équilibre de toutes les parties, pour réunir la vitesse à la solidité. La principale difficulté consiste en ce que l'air et l'eau agissent en sens contraires sur le corps du navire, et qu'on ne connaît pas le degré de leur action, avec cette précision

qui serait nécessaire pour déterminer un grand nombre de problèmes.

(44) Page 41.

En 1723, M. le duc d'Orléans régent, qui s'intéressait à la Compagnie des Indes, avec cette ardeur qu'un caractère tel que le sien avait pour les entreprises nouvelles, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil des Indes. Le premier ministre le consultait assidûment, tant sur l'administration générale de la Compagnie, que sur les détails. Le duc d'Orléans qui n'avait que de grandes vues, et qui savait assez pour sentir le besoin de s'instruire, voulut que Duguay-Trouin eût avec lui des entretiens réglés sur le commerce. Cet objet si important pour les États modernes, était discuté dans des entretiens profonds. Le prince honorait le héros, et le héros instruisait le prince.

(45) *Ibid.*

En 1731, M. le comte de Maurepas procura à Duguay-Trouin le commandement d'une escadre que le Roi envoya dans le Levant. Cette escadre était destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans toute la Méditerranée. Elle partit le 3 juin, et alla successivement à Alger, à Tunis, à Tripoli, à Smyrne. Par-tout il reçut les plus grands honneurs, et régla les intérêts du commerce à l'avantage de la nation. Son escadre rentra dans le port de Toulon le 1er novembre.

(46) *Ibid.*

En 1733, la guerre s'alluma entre la France et l'Empire. Comme l'Angleterre faisait des armements considérables, la cour fit aussi armer à Brest, et donna le commandement

de cette escadre à Duguay-Trouin. Sa santé était déjà fort affaiblie; mais il parut ranimer ses forces pour servir l'État. On ne montra jamais plus d'ardeur, ni plus d'activité. Cependant ces préparatifs furent inutiles. La paix se fit avec l'Empereur, et les vaisseaux, sans être sortis de la rade, rentrèrent dans le port. Bientôt sa maladie augmenta, et il eut beaucoup de peine à se faire transporter à Paris. Les médecins jugèrent que tout leur art ne pouvait le secourir. Le 17 septembre, comme il sentait approcher sa fin, il écrivit au cardinal de Fleury, pour recommander sa famille aux bontés du Roi. Cette lettre d'un héros mourant toucha le cardinal jusqu'à lui faire répandre des larmes. Il la lut au Roi, qui en fut aussi attendri. Duguay-Trouin mourut le 27 septembre 1736. La nation le regretta; et ses ennemis convinrent alors que c'était un grand homme.

ÉLOGE

DE MAXIMILIEN

DE BÉTHUNE,

DUC DE SULLY.

Une triste expérience atteste à tous les pays et à tous les siècles, que le genre humain est injuste envers les grands hommes. Nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce qui est grand accable notre faiblesse. La postérité plus juste dépouille ce caractère. Un tombeau met un intervalle immense entre l'homme qui juge, et celui qui est jugé. C'est là que l'envie se tait, que les persécutions cessent, que les petits intérêts s'évanouissent. Peu à peu les passions disparaissent, et la vérité surnage. A mesure qu'on s'est éloigné de Sully, la gloire de ce grand homme a été mieux reconnue. On a mieux vu le bien qu'il a fait, lorsqu'on a cessé d'en jouir :

on a plus admiré ses ressources, lorsqu'on a eu les mêmes besoins. Sa réputation, faible d'abord et incertaine, est devenue ce qu'elle devait être ; semblable à ces arbres qui, nés au milieu des orages, se fortifient par les secousses, et s'affermissent par le temps. Ainsi, pour louer ce ministre, je n'aurai besoin que d'écouter la Renommée. La voix des siècles me dictera ce que je dois écrire.

Malheur à l'écrivain qui fait de l'art de penser un trafic de flatterie ! Ce n'est point ici l'éloge d'un homme; c'est une leçon pour les États et pour l'humanité entière. Mais surtout, s'il y avait un pays où les désordres et les malheurs fussent les mêmes, où les abus fussent changés en lois, les mœurs corrompues par l'avilissement , les ressorts de l'Etat relâchés par la mollesse, ce serait pour ce pays que j'écrirais. En développant les talents de Sully, je montrerais de grandes ressources; en peignant ses vertus, j'offrirais un grand exemple.

Je n'ignore point qu'il y a des temps où celui qui ose louer la vertu, est regardé comme l'ennemi de son siècle : mais je serais indigne de parler de Sully, si cette crainte pouvait m'arrêter. Ayons du moins le courage de bien dire , dans un siècle où si peu d'hommes ont le courage de bien faire. Les hommes vertueux m'en

sauront gré ; et l'indignation du vice sera encore un nouvel éloge pour moi.

Vous ne serez point séparé de cet éloge, ô vous, tendre ami de Sully, vous, le plus grand des rois et le meilleur des maîtres, vous, dont un citoyen ne peut prononcer le nom sans attendrissement ! Ah ! si vos cendres pouvaient se ranimer, vous peindriez vous-même Sully avec cette éloquence simple et guerrière qui vous était propre, et Sully serait mieux loué qu'il ne pourra l'être par les plus grands orateurs.

PREMIÈRE PARTIE.

Le moindre des mérites de Sully, fut d'être d'une naissance illustre (1). Il tenait, d'un côté, à la maison d'Autriche, de l'autre à la maison de France. C'en était assez pour corrompre une ame faible. La sienne ne trouva dans cet heureux hasard, que des motifs de grandeur. Il y puisa cet orgueil qui s'indigne des bassesses, et marche à la gloire par la vertu. La fortune lui accorda un nouvel avantage pour devenir grand ; car il était pauvre. Tandis qu'il était élevé à Rosni dans toute l'austérité des mœurs antiques, déjà croissait dans les montagnes et parmi les rochers du Béarn, cet autre enfant destiné à conquérir et à gouverner la France (2). Le ciel devait les unir

un jour pour le bonheur de l'État: cependant ils étaient encore faibles; et le sang coulait autour d'eux. Quatre batailles où les Français s'égorgèrent, servirent d'époque à l'enfance de Sully (3). De plus grands maux se préparaient encore. Quelle main pourra effacer du souvenir de la postérité, ce jour qui fut suivi de vingt-six ans de carnage, ce jour où le fanatisme changea un peuple doux en un peuple de meurtriers, et où, d'un bout de la France à l'autre, les autels furent inondés de sang ! Je te rends grace, ô ciel, de ce que Henri IV et Sully ne périrent pas dans cette journée. La mort de ces deux hommes seuls eût été plus funeste à l'État, que celle des soixante-dix mille citoyens qui furent égorgés.

L'éducation de Sully fut interrompue par ces revers. Il se vit obligé de renoncer à l'étude des langues : mais l'histoire, en lui mettant sous les yeux la vie des grands hommes, lui fit sentir qu'il était né pour les imiter. Les mathématiques accoutumèrent son esprit à ces combinaisons justes et rapides qui forment le guerrier et l'homme d'État. Son siècle même l'instruisit. Les fureurs religieuses dont il fut le témoin, et presque la victime, lui inspirèrent l'horreur du fanatisme. Le ravage des villes et des campagnes réveilla dans son cœur l'humanité. La faim, la soif, les

périls et les travaux formèrent son courage. Quoi donc! en voyant les mœurs faibles et corrompues de notre siècle, serions-nous réduits à envier ces temps des discordes civiles, où les États éprouvent des secousses, mais où les ames se fortifient par les épreuves? Sully n'est encore âgé que de seize ans, et déjà il commence à se signaler. Les premiers talents qu'il montra, furent ceux de la guerre.

Charles IX était mort, prince féroce et faible, esclave de sa mère, teint du sang de ses sujets. Henri III accourait du fond de la Pologne. Catherine, voluptueuse et cruelle, reine barbare et femme superstitieuse, tenait les rênes sanglantes de l'État. Les protestants plus terribles par leurs pertes, couraient venger les meurtres de la Saint-Barthélemi. Henri avait brisé ses fers; ce jeune prince volait de sa prison aux combats: Rosni le suit (4). Impatient de vaincre, il sert sans aucun titre que celui de volontaire. Les plaines de Tours furent le premier théâtre de sa valeur. Déjà il allarme le cœur sensible du roi de Navarre: ce prince loue son courage en blâmant sa témérité. Un drapeau lui est confié. ce devait être en ses mains l'étendard de la victoire. Il consacre à son maître le fruit de ses économies, et l'or qui était le prix de son sang. Plusieurs gentilshommes à sa solde font serment

de combattre et de mourir avec lui (5). Dès ce moment il ne fut attaché qu'à la seule personne du roi. C'était se dévouer aux périls et s'enchaîner à l'honneur. Henri, seul avec quelques guerriers, est enfermé dans une ville ennemie, et séparé de son armée : Sully combat à ses côtés contre tout un peuple (6) ; et le nouveau Parménion goûta la gloire de sauver aussi son Alexandre. Les périls renaissent avec les combats. Ici il est enveloppé, et ne voit plus que l'honneur de la mort ; ailleurs, l'épée à la main, il brave une armée (7). Henri blâme en vain ces excès de valeur. Ce qu'il défendait par ses discours, il l'autorisait par ses exemples : et Sully, dans les combats, était encore plus porté à imiter son maître, qu'à lui obéir.

La France, déchirée et sanglante, parut enfin se reposer. On vit les deux cours passer, en un instant, de la guerre aux plaisirs. Etrange contraste de fureurs et de voluptés ! Ces guerriers que la superstition avait rendus féroces, s'occupaient de galanterie, de festins et de danses. L'intérêt eut bientôt rompu une paix mal observée. Le roi de Navarre, à la tête de quinze cents hommes, attaque une place importante et bien défendue. La hache enfonce les portes; mais, dans l'intérieur de la ville, cent barrières qui s'élèvent arrêtent les vainqueurs (8). C'est à

l'histoire à peindre Sully, combattant ici à côté de son roi; à chaque pas livrant de nouvelles batailles, montant à de nouveaux assauts; exposé au feu des batteries, à la grêle des mousquets, aux pierres qui roulaient du haut des maisons; restant ainsi, pendant cinq jours et cinq nuits entières, sans quitter ses armes; dérobant à la hâte et sur le champ de bataille une nourriture ensanglantée, ne prenant de repos que debout, et adossé contre les maisons mêmes dont les débris s'écroulaient sur leurs têtes; en cet état, blessé et tout dégoûtant de sang, mais combattant toujours, et, d'une main, attaquant les ennemis, tandis que, de l'autre, il défendait son roi.

La guerre de ces temps-là n'était pas semblable à celle qui se fait aujourd'hui, où cent mille hommes opposés à cent mille hommes, forment des masses redoutables qui s'étudient, s'observent, combinent avec une sage lenteur tous leurs mouvements, et balancent avec un art terrible et profond la destinée des États. Les armées beaucoup moins nombreuses se portaient partout avec plus de rapidité. L'enthousiasme des guerres civiles se communiquant aux esprits, y répandait une chaleur qui osait tout et bravait tout. On voyait plus de coups de main, que d'actions combinées, plus de chocs que de batailles. Les combats plus fréquents avaient aussi moins d'in-

fluence. L'audace suppléait à la faiblesse des moyens. Les villes étaient prises et reprises tour-à-tour. On négociait, on combattait en même temps; et partout l'intrigue se mêlait à la guerre.

Je ne suivrai point Sully dans toutes les expéditions où il accompagna et servit Henri IV. On verrait partout les mêmes tableaux : des siéges, des combats, des périls, des blessures (9). Je passe rapidement sur ces objets, et je me hâte d'arriver à des époques plus importantes. Henri III n'était plus. Ce prince malheureux était mort, percé du poignard qu'avait aiguisé sa faiblesse. Le trône de la France, vacant par un assassinat, était disputé par la révolte et par l'intrigue. Mayenne avait pour lui le sang de Lorraine, ses talents et le fanatisme des peuples : le cardinal de Bourbon, un titre et le fantôme du pouvoir : Philippe II, l'or du Mexique, les foudres de Rome, et le génie du duc de Parme : Henri IV, ses droits, ses vertus, son épée et Sully.

Déjà Sully l'a rendu maître de Meulan, place importante. Mayenne s'avance à la tête de trente mille hommes. Henri n'en a que trois mille, et il ose combattre (10). Il confie à Sully un de ces postes qui multiplient les forces d'une armée, et décident les victoires. Sully combat et dispose. Il donne à la fois l'ordre et l'exemple.

Ses troupes sont enfoncées; il les rallie. De nouveaux ennemis succèdent à ceux qu'il a terrassés; et ses soldats s'épuisent. Il vole à Henri IV, et demande un renfort. *Mon ami*, lui dit le roi, *je n'en ai pas à vous donner, mais il ne faut pas perdre courage.* Sully revole à ses troupes; il leur annonce un prompt secours. Il ne les trompait pas : sa valeur, son intrépidité, son zèle pour l'État, son amour pour son roi, toutes ses vertus enflammées par le danger de Henri IV : voilà le secours qu'il leur apporte. Ces sentiments passent dans tous les cœurs; les blessés ne voient plus leur sang qui coule, les mourants se raniment; les bras se multiplient; et Sully vainqueur assure la victoire de Henri IV.

Paris est assiégé. Sully emporte un des faubourgs, et va semer l'effroi jusque dans l'enceinte de la ville. Il fait lever le siége de Meulan. Il défend contre une armée, une place sans murailles. Cependant les Espagnols se sont joints aux ligueurs. Mayenne avec d'Egmont marche contre Henri. Une bataille va décider du sort de la France (11). Les plaines d'Ivri virent Sully combattre avec intrépidité, jusqu'au moment où renversé, foulé aux pieds des chevaux, et percé de sept blessures, il demeura sans casque et sans armes, évanoui et abandonné sur le champ de bataille. Ce fut au sortir de ce combat, que

Henri, penché sur ses blessures, lui donna devant toute son armée, le titre de brave et de franc chevalier. Ce titre n'était pas de ceux qui décorent la vanité : c'était le titre des héros. Nobles Français, ce titre était celui de vos ancêtres : l'auriez-vous oublié? On l'achetait par le sang, on le soutenait par les vertus; il annonçait l'honneur, et ne le suppléait jamais. Sully le méritait sans doute. Il apprend que son roi forme un second siége de Paris; il s'y fait traîner. Ses pas chancelants ne peuvent encore le soutenir dans les combats; son bras en écharpe ne peut manier l'épée : mais sa tête peut servir son prince; sa voix peut enflammer les troupes. La vue même de ses blessures sera le signal du combat et l'exemple du courage. Bientôt son bras seconde sa valeur (12). Il prend Gisors; il vole au siége de Chartres, et peu s'en faut qu'il n'y périsse. Il concerte un projet pour faire tomber Mayenne entre ses mains; mais l'ardeur indomptable de Henri sauve le chef de la ligue. Au siége de Rouen (13), il brigue l'honneur de diriger une batterie : mais déjà l'envie lui dispute la gloire de servir l'État. On ne lui enlevera pas du moins celle de verser son sang à côté de son maître. Le duc de Parme était rentré pour la seconde fois en France (14). Le roi qui ne comptait jamais les troupes, marche vers lui. A la

tête de cent hommes, il ose en affronter trente mille ; action étonnante, et qui, pour être crue, a besoin du nom de Henri IV! Sully combat comme les Spartiates aux Thermopyles. Soixante de ses compagnons périssent à ses côtés, et son bras avec quarante hommes soutient le destin de la France contre une armée.

La nature avait donné à Sully le goût des siéges, et les talents pour l'attaque et la défense des places. Entraîné par cette impulsion, il avait approfondi l'art du génie ; art utile et terrible ! Cet art était encore loin d'être perfectionné ; et l'Europe attendait Vauban (15) ; mais Sully, dans cette partie même, eut la gloire qui caractérise le plus un grand homme, celle de devancer son siècle. Au siège de Dreux, ses ennemis osent insulter à ses mesures : son succès le venge (16). Il contribue à la prise de Laon. Ce fut là qu'il combattit pour la dernière fois contre les Français. En entrant dans cette place, il eût volontiers brisé son épée, instrument des guerres civiles : mais il espérait la laver dans un sang ennemi. Henri a déclaré la guerre aux Espagnols. Sully est appelé au siége de la Fère : il le dirige par ses conseils; il y pourvoit à la subsistance des troupes. Devant Amiens, il n'est pas moins utile à son roi; Amiens, dont la perte avait presque ébranlé le trône de Henri IV. La paix de

Vervins termine enfin tant de secousses. Mais bientôt la guerre se rallume aux pieds des Alpes. Le duc de Savoie, qui avait tout l'artifice d'une puissance faible, attire sur lui les armes du vainqueur de la ligue (17). Tout est prêt; Henri s'avance; et Sully, par ses succès, va terrasser à la fois les ennemis de la France et les siens. Il ose attaquer deux places situées sur un roc escarpé et inaccessible. Un sentier bordé d'abymes, était le seul chemin par où l'on pût y conduire du canon. Il fallait ensuite le porter à force de bras sur la cime d'une montagne; il fallait, pour établir des batteries, aplanir et tailler les pointes des rochers; il fallait découvrir dans la citadelle quelque endroit moins solide où le canon pût s'ouvrir un passage. Après tant d'obstacles, il en restait un plus difficile à vaincre, la jalousie des courtisans. Sully triompha de tout. Les ennemis de la France apprirent à le craindre, Henri IV, à l'estimer encore plus, et les courtisans acquirent un nouveau droit de le haïr.

Je m'arrête peu sur les actions militaires de Sully. Ce qui suffirait pour l'éloge d'un autre, est à peine le commencement du sien; et je traite ce grand homme comme a fait la postérité, qui a presque oublié le guerrier pour ne se souvenir que de l'homme d'État. Jetons un coup-d'œil rapide sur ses négociations, comme sur ses com-

bats; et nous contemplerons ensuite le spectacle que nous offre son ministère.

SECONDE PARTIE.

Lorsque la mort du dernier Valois eut ouvert à Henri IV le chemin du trône, ce prince jeta ses regards au dedans et au dehors de la France, pour voir ce qu'il avait à craindre ou à espérer. L'Angleterre, ébranlée par les caprices tyranniques de Henri VIII, faible sous Edouard VI, inondée de sang sous Marie, florissante et tranquille sous Elisabeth, jetait alors les fondements de sa grandeur, et paraissait disposée à soutenir en France un roi protestant. La Hollande combattait contre ses tyrans, et voyait dans leur ennemi un allié nécessaire. L'Allemagne, avilie sous Rodolphe, redoutait tout des Ottomans, et n'avait que peu d'influence sur ses voisins. La Suisse, libre et guerrière, avait besoin, par sa pauvreté, de vendre ses citoyens et son sang. L'Espagne, agrandie d'un nouveau monde, avait englouti le Portugal, menaçait l'Angleterre, et désolait la France. La Savoie observait la France embrasée. Rome avait lancé ses foudres. La Suède et le Danemarck n'étaient pas encore liés aux affaires du Midi. La Pologne n'était qu'un séjour de barbares. La Russie n'existait pas. Au

dedans du royaume était cette ligue protégée par l'Espagne, autorisée par les papes, et qui combattait au nom de Dieu contre les rois. On voyait, d'un côté, ce Mayenne, sage dans les conseils, lent dans l'exécution, excellent chef de parti, plus habile qu'heureux guerrier; d'Aumale ardent, impétueux, bravant les rois et la mort; Nemours, assez grand pour que Mayenne en fût jaloux; Mercœur, philosophe au sein de la révolte, et humain dans les guerres civiles; Brissac, esprit romanesque et singulier, voulant créer l'ancienne Rome sur les débris de la France; le cardinal de Bourbon, qui, par sa faiblesse, avait été forcé de devenir roi; Guise, redoutable par son nom seul; d'Epernon qui n'avait que de l'orgueil, et n'inspira jamais que de la crainte; Villars *, fier et emporté, plein de franchise et de valeur; Joyeuse, dévot par caprice, et guerrier par fanatisme; Villeroi honnête homme et homme d'État; enfin ce président Jeannin, trop vertueux pour un rebelle, aimant son pays, ennemi de l'Espagne, haï des Seize, l'ame du parti malgré le parti même, dont il modérait la passion et la fureur. On voyait, de l'autre côté, d'Aumont, sujet fidèle, et intrépide guerrier; Biron, qui avait commandé en chef

* Brancas-Villars, amiral.

dans sept batailles; son fils, à qui il ne manqua, pour être grand, que d'être toujours vertueux; Givri, aussi habile dans les lettres que dans la guerre; Crillon, dont le nom était celui de la valeur; Lesdiguières, de simple soldat devenu connétable, dans des temps où tous les hommes, par leur propre poids, se mettent à leur place; Montmorency, digne de porter un si grand nom; Mornai, le seul peut-être qui ait été extrême dans la religion, sans être fanatique; Sanci, magistrat, guerrier, négociateur, et ministre; Harlai, qui eut la gloire de souffrir pour son roi; Bouillon, génie inquiet et ardent, qui joignait toute l'activité de l'ambition à tout le flegme de la politique; le comte d'Auvergne, avide de cabales et de plaisirs; le comte de Soissons, brave, mais inconstant, peu attaché à son maître, jaloux de sa gloire, aveugle dans ses désirs, ayant besoin d'être agité, se tourmentant sans objet. Tels étaient au dedans et au dehors les dispositions, les talents, les vices ou les vertus de ceux qui combattaient ou servaient Henri IV. Pour réunir tant d'intérêts, calmer tant de passions, c'était peu de vaincre; il fallait encore négocier. Sully, guerrier et politique, secondait le roi par ses talents, comme il le servait par sa valeur.

A peine la ligue commençait à se former,

Henri l'avait envoyé à la cour de France pour en observer tous les mouvements (18). Il avait vu ce moment, avant-coureur des grands troubles, où chacun s'agite, observe, prend des mesures; où les amitiés se changent en partis, où les haines deviennent factions, où tous les intérêts particuliers pèsent sur l'État; où les petits cessent d'être étonnés du poids de la grandeur souveraine, et où les grands commencent à trafiquer de leur foi, et à mettre un prix à leur probité. Il avait suivi toutes les révolutions de la cour, et les progrès de ses différents systêmes. Il avait négocié, au péril de sa vie, le traité qui unit ensemble les deux rois (29). La mort de Valois lui ouvre une carrière plus vaste. Je le vois négocier avec tous les ligueurs, qui, par leur puissance, disposaient des forces de l'État, ou qui, par leur nom, influaient sur la fidélité des peuples. Villars, maître d'une place importante, lui oppose un courage fier et une colère aveugle (20); Sully, par le sang-froid, par la modération, par la franchise, triomphe de cette ame altière, et rend un citoyen à l'État. L'héritier des Guises vient combattre pour soutenir ce même trône, ébranlé par leurs mains (21). Sully ramène une foule de rebelles aux pieds de leur maître. Profiter de leur jalousie pour les diviser, de leur haine mutuelle pour leur inspirer l'amour du devoir; flatter

l'ambition par des dignités, l'intérêt par des richesses, la vanité par des éloges; estimer par le caractère et par l'impétuosité des passions, le prix que chacun met à sa haine ou à sa vengeance; calculer ce que chacun peut valoir à son nouveau maître, et quelle portion il entraînera avec lui en se détachant; flatter les puissants par la gloire de décider du destin de l'État, les petits par l'honneur de prévenir les grands; persuader à chacun que c'est dans lui qu'on a le plus de confiance; les engager tous à se hâter, pour ne pas se voir enlever la gloire de ce qu'ils auraient pu faire eux-mêmes : tel était l'art que Sully employait avec ces factieux obscurs qui forment la populace des partis, et n'ont d'autre politique que celle des passions ; mais avec les hommes d'un ordre supérieur, son art de négocier n'était que celui de présenter la raison armée de toute sa force. Il pesait les intérêts de la France, balançait les droits, détaillait les forces, retraçait l'horreur des guerres, la nécessité d'un chef, les vertus du roi; il faisait retentir au fond des cœurs la voix de la patrie qui redemandait ses citoyens, et déployait cette éloquence mâle, qui naît moins des lumières de l'esprit, que de la vigueur des sentiments.

Dans ces temps déplorables, la fidélité même était factieuse. En travaillant à ramener les li-

gueurs, il fallait affermir dans le devoir le parti de Henri IV. L'obéissance semblait être un bienfait, et non pas un devoir. Les catholiques, jaloux des protestants, et corrompus par l'Espagne, formaient des complots qu'ils croyaient sacrés, parce qu'ils y mêlaient le nom de la religion. Les grands, accoutumés à l'indépendance, craignaient de faire un roi sous lequel ils cesseraient d'être tyrans. Les protestants animés de cet esprit républicain, que les guerres civiles, l'exemple de la Hollande, et la persécution même fomentaient; d'abord appuis de Henri IV, mais le servant plutôt en conspirateurs qu'en sujets; indignés ensuite de partager avec des catholiques l'honneur de combattre pour lui; frémissant bientôt de le voir prêt à leur échapper; dans l'édit de Nantes, regardant tous les priviléges comme un droit, tous les refus comme injustice; devenus plus irréconciliables contre une religion qui avait triomphé d'eux, formaient au sein de l'État un peuple nombreux, toujours réprimé par l'autorité, et toujours luttant contre elle. C'était le génie de Sully, que Henri IV opposait à tant de factions (22). Sully veillait sans cesse : ou il annonçait de loin l'embrasement, toujours moins terrible lorsqu'il est prévu; ou il le prévenait en l'étouffant.

Quelles sont ces assemblées où des sujets pa-

raissent avoir des intérêts différents de ceux de l'État? Je reconnais le corps des protestants; assemblées redoutables, parce que réunis ils voient mieux leurs forces; parce que leurs passions concentrées dans un espace étroit, deviennent plus actives, et fermentent en s'unissant. Il eût été plus utile sans doute de proscrire ces assemblées; mais il ne restait à l'autorité encore chancelante, que la ressource de les permettre, pour laisser croire qu'elle aurait pu les défendre (23). Pour en prévenir les effets, il fallait un homme qui y présidât au nom du roi, et qui dirigeât tous les mouvements, en ne paraissant que les suivre; un homme qui fût assez ferme pour y soutenir l'honneur du trône, assez sage pour ne pas pousser trop loin des esprits emportés et extrêmes, qui eût de la souplesse pour manier les caractères, de la dignité pour en imposer, un mélange d'activité et de sang-froid, de l'adresse pour diviser, de l'éloquence pour réunir, l'art de tout pénétrer, beaucoup plus encore que celui d'être impénétrable. Cet homme était Sully. Il sut calmer les défiances, dissiper les bruits que répandait l'animosité, arrêter avec éclat les démarches les moins dangereuses, prévenir les autres sourdement et en silence, retenir les uns par la crainte, les autres par l'intérêt, quelques-uns par la honte, d'autres par l'honneur. Il n'y

avait pas une passion, pas un vice, pas une vertu dont il ne tirât quelque avantage pour assurer la tranquillité publique.

Cet art de commander aux esprits n'était pas renfermé dans les bornes de la France. Partout où Henri IV avait des intérêts à discuter, Sully portait le même empire. Je laisse à d'autres le soin de peindre ce grand homme, négociant avec la Suisse, la Savoie, Rome et Florence. Je me hâte de le suivre en Angleterre (24). Élisabeth n'était plus; et le fils de Marie Stuart occupait son trône. Henri IV avait formé le projet d'abaisser la maison d'Autriche. Ce prince irrité de l'orgueil de Charles-Quint, des complots de Philippe II, portant tout le poids des malheurs de François I, et celui de ses propres injures, avait résolu de venger la France, l'Europe et lui-même, et de terminer enfin cette grande querelle. Il fallait intéresser l'Angleterre à un projet qui devait armer la moitié de l'Europe contre l'autre. Sully part, instruit par son roi. En arrivant à Londres, il ne voit que des obstacles; une nation fière, magnanime, capable des plus vastes desseins, mais ennemie d'un peuple rival, concentrant ses projets et ses forces dans sa propre grandeur; une cour orageuse et divisée en factions; les partisans de la France se choquant contre ceux de l'Espagne; d'autres éga-

lement jaloux de ces deux Puissances; quelques-uns séditieux, avides de nouveautés, n'étant attachés à aucun parti, mais s'agitant pour ébranler; des ministres ardents pour leur fortune, peu occupés de celle de l'État, se refusant à un projet dont ils n'étaient point les auteurs; une reine hardie, entreprenante, passionnée pour le parti catholique, bravant par fanatisme l'autorité d'un époux et d'un maître; un prince juste, mais faible et irrésolu, plus théologien que roi, faisant des livres au lieu de combattre, sans fermeté au dedans, sans politique au dehors. Le génie de Sully lutte contre tant de difficultés. Tel qu'un général habile, et qui n'a pour combattre qu'un terrain inégal et désavantageux, promène partout ses regards, et observe autour de lui quels sont les postes qui peuvent l'appuyer; tel Sully, arrivé à la cour de Londres, observe tout ce qui peut traverser ou seconder sa négociation. Il juge la faiblesse du roi; il apprend à se défier des ministres; il combat les intrigues des Espagnols; il réveille dans les députés de la Hollande leur haine contre leurs tyrans; il excite la Suède et le Danemarck à étendre leur politique sur le Midi; il enflamme Venise par l'espoir de recouvrer son ancienne grandeur. Armé de toutes ces forces réunies, il revient ensuite sur le roi, il l'attaque, il le presse; il

lui présente les vastes desseins de Henri IV approuvés par Élisabeth; il lui fait voir l'Europe partagée en deux grandes factions : d'un côté, l'empereur qui n'a que des titres et de la faiblesse; le pape esclave honorable de l'Autriche; l'Espagne dévastée par l'Amérique; la Flandre espagnole ébranlée des secousses qu'elle éprouva sous Philippe II; la Savoie resserrée entre les grandes Puissances qui l'écrasent; les petits États d'Italie, faits pour dépendre de quiconque veut les conquérir ou daigne les acheter : de l'autre, la France pleine de ressources, et sortant plus terrible du sein de ses divisions; l'Angleterre, puissante par ses flottes, et plus encore par son génie; la Suède féconde en fer et en héros; le Danemarck, fier d'avoir autrefois ravagé l'Europe; Venise, commerçante comme Tyr, et conquérante comme Carthage; la Hollande déjà célèbre par quarante ans de victoires; enfin les États protestants de l'Allemagne et de la Suisse, enthousiastes de leur liberté comme de leur religion. Il passe au détail des projets; il expose les moyens; enfin il intéresse la vanité de Jacques, en lui peignant les rois d'Angleterre et de France à la tête de cette grande entreprise, remuant l'Europe, et faisant le sort des rois. Mais, ô faiblesse des grands hommes! pouvoir inévitable qui entraîne tout! Que sert à Sully de

triompher de tant d'obstacles, et d'unir l'Angleterre avec la France contre l'Autriche? La mort de Henri IV devait rendre inutiles tant de soins. Une partie de ce vaste plan était réservée à Richelieu; l'autre ne devait jamais être exécutée; et presque tout ce qui a été fait, devait encore être détruit par de nouveaux événements. Ainsi le monde politique a éprouvé encore plus de révolutions, qu'il n'est arrivé de changements sur la surface du globe.

Quelque talent qu'eût Sully pour négocier, le président Jeannin et le cardinal d'Ossat pouvaient peut-être lui disputer cette gloire: mais il en est une où il n'eut point de rivaux; c'est celle du ministère. Il y éclipsa tout ce qui avait paru jusqu'alors; il mérita de servir de modèle à la postérité.

TROISIÈME PARTIE.

Faibles orateurs, éloignés par nos constitutions modernes, de tout ce qui a rapport au gouvernement et aux affaires, est-ce à nous à traiter ces grands sujets qui embrassent le système politique des États? Ce serait aux orateurs des anciennes républiques, ou plutôt, s'il y avait un homme qui pût observer tous les empires, juger les lieux et les temps, suivre l'agrandisse-

ment, la décadence et la chute de tous les royaumes, connaître enfin toutes les causes et tous les effets, ce serait à lui à parler d'un ministre, et d'un homme d'État. Qui entreprendra de le peindre? Si je lui donne la sagesse et l'activité, l'esprit de détail et le génie des grandes choses; si je dis qu'il doit gouverner comme la nature, par des principes invariables et simples; bien organiser l'ensemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes; pour bien juger d'un seul ressort, regarder la machine entière; calculer l'influence de toutes les parties les unes sur les autres, et de chacune sur le tout; saisir la multitude des rapports entre des intérêts qui paraissent éloignés; voir d'où tout vient, et où tout va; lier les intérêts particuliers à l'intérêt général, les réunir en les contenant l'un par l'autre; faire concourir les divisions mêmes à l'harmonie du tout: si je dis qu'un ministre doit employer le moins de force possible pour chaque opération; éviter, presque autant que le mal, les demi-remèdes dans les grands maux; marcher au but sans trop voir les obstacles; distinguer dans les choses d'administration celles qui ont besoin de tout le poids de l'autorité, et celles qui ne sont jamais mieux administrées, que lorsqu'elles ne le sont point du tout; ne pas prendre l'état forcé d'un pays pour son état

naturel; ne pas s'écarter des principes généraux pour quelques inconvénients de détail ; ne pas croire qu'on peut déraciner tous les abus, ce qui serait le pire de tous; ne pas causer le malheur d'un État pour le bien d'une ville, ni les maux d'un siècle pour l'intérêt d'un instant : si j'ajoute qu'un ministre doit veiller sans cesse à retrancher de la somme des maux qu'entraînent l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, les nécessités du moment, la mollesse ou la corruption de ceux qui exécutent, le choc et le contraste éternel de ce qui serait possible dans la nature, et de ce qui cesse de l'être par les passions, je n'aurai encore tracé qu'une image imparfaite des qualités et des devoirs d'un homme d'État. Les opérations de Sully le peindront mieux que tous les discours. C'est en le voyant agir que nous mesurerons l'étendue de ses talents.

Il n'était pas encore surintendant; et déjà son maître le destine à réparer les maux de la France. Son premier mérite fut de les connaître. Il porte ses regards sur toute l'étendue du royaume, et il voit un État ébranlé par quarante ans de guerres civiles, en proie à tous les malheurs qu'une autorité faible et avilie avait pu introduire. Il commence par calculer les dettes de l'État. Il le trouve engagé avec l'Angleterre, la Suisse et la Hollande, qui avaient fourni à Henri IV des trou-

pes, des vaisseaux, du fer et de l'or, pour triompher de la ligue; avec les gens de guerre, dont le service et le sang n'avaient pas encore été payés; avec les traitants qui forçaient l'État à payer sa ruine; avec tous les officiers des différents ordres du royaume, qui réclamaient leurs gages et leurs pensions de plus de vingt années; avec les anciens esclaves des favoris, à qui les libéralités de Henri III avaient prodigué le sang du peuple; avec les créanciers des rentes, qui, en chargeant l'État de capitaux immenses, dévoraient dans l'oisiveté le fruit des travaux et des sueurs de la nation; enfin avec les chefs de la ligue, qui tous avaient vendu leur fidélité à leur nouveau maître. Il avait fallu acheter chaque place, payer chaque traité, estimer à prix d'or l'intérêt que chacun trouvait dans la révolte, comme si l'honneur de redevenir vertueux n'eût pas été la première des récompenses. Toutes ces dettes réunies formaient une somme de trois cent trente millions *. Sully passe à l'examen des revenus. Je souhaiterais que mon siècle pût être étonné en apprenant que le roi ne recevait que trente millions, tandis que le peuple en payait cent cinquante. Quelles étoient les sources de

---

* L'argent était alors à 22 liv. le marc. Ainsi la dette de l'État répondait à 810 millions de notre monnaie actuelle.

cet incroyable désordre? La faiblesse des rois, la rapacité des sujets. Outre les subsides imposés pour les besoins de l'État, chaque officier ou de guerre, ou de justice, ou de finance, levait des droits sur le peuple, qui était forcé de nourrir tant de tyrans. Tous les créanciers de l'État, soit étrangers, soit sujets, se payant par leurs propres mains, avaient jusque parmi les fermes du roi, des fermes à leur profit, et leurs brigands, sous le nom de commis, qui disputaient à ceux du prince le droit de dévorer le royaume. Les fermiers-généraux établissant des sous-fermes, et celles-ci étant subdivisées en d'autres qui se partageaient encore en d'autres branches, les revenus de l'État s'épuisaient en passant par tant de mains; semblables à ces masses d'eaux, qui, précipitées d'une grande hauteur, et roulant de cascades en cascades, de rochers en rochers, se dissipent en poussière, sont emportées par les vents sur des plaines éloignées, et trompent le bassin qui les attendait dans le fond du vallon. Cent millions de domaines avaient été aliénés presque sans titre. Une grande partie des revenus royaux avait été ou usurpée par les grands, ou vendue au plus vil prix par ceux mêmes qui furent employés à en constater l'état. Mais la plus grande source du désordre était les brigandages des officiers de finance. Qui pourrait détailler toutes

les ruses qu'avait inventées l'avarice pour s'approprier les revenus de l'État? On diminuait les recettes; on augmentait les dépenses; on multipliait les frais; on enflait les émoluments des charges; on faisait de doubles et de triples emplois; on falsifiait des articles, on en supprimait d'autres. Sully porte le flambeau dans toutes ces mines sourdes et profondes, où les receveurs puisaient l'or de la France. Il parcourt tous les registres, compare tous les états, vérifie tous les comptes; il les rapproche; il les combine. Je ne craindrai pas de le dire: ce travail obscur est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à Sully. L'ame d'un grand homme sent un plaisir secret, lorsqu'il s'agit dans un conseil, de braver, pour le bien de l'État, des ennemis puissants; son génie s'élève, lorsqu'il forme ces grandes combinaisons qui doivent influer sur le système de l'Europe: mais s'ensevelir dans des détails qui rabaissent continuellement l'esprit, et exigent toutes les petites attentions d'un instinct laborieux; consacrer à de pénibles calculs, cette même main accoutumée à conduire des armées; ce travail, dont les difficultés sont très-grandes, le fruit incertain, et où l'imagination n'est point soutenue par l'idée de la gloire, demande une ame plus forte que les opérations les plus éclatantes du ministère.

Sully poursuit l'examen de la France. Il observe dans tout le royaume les effets de ces abus. Il voit l'industrie étouffée, la circulation interrompue, les fonds de terre négligés ou sans valeur, le peuple dans la misère, le crédit anéanti, nulle ressource pour le présent, une ruine presque inévitable pour l'avenir. Cependant la France, comme un malheureux qui expire en se débattant, inquiète et tourmentée, s'agitait pour trouver un remède à ses maux. On avait créé un conseil de finances, espèce d'hydre encore plus funeste à l'État, que le surintendant qu'elle remplaçait (25). Les membres de ce conseil augmentaient les maux qu'ils devaient réformer. On les vit sous des noms empruntés, gouverner toutes les fermes du royaume, se faire adjuger à vil prix les baux des grandes entreprises, forcer par leurs délais les créanciers de l'État à réduire eux-mêmes leurs sommes, et les porter ensuite tout entières sur les comptes. On les vit refuser, pour les besoins de la guerre, ces mêmes trésors qu'ils prodiguaient pour leur luxe, et jouir à la fois de l'indigence du roi, de la misère du peuple, et du désordre de l'État. Tels notre siècle a vu dans une ville renversée par un tremblement de terre, des brigands chercher de l'or au milieu des cadavres et des ruines, et remercier le ciel du renversement de leur patrie.

C'en était fait de la France, sans un ministre tel que Sully. Tandis que tout se réunissait pour la perdre, il n'omit rien pour la sauver. Pour achever de s'instruire, il parcourt lui-même une grande partie des provinces du royaume. O vous, qui voulez connaître et guérir les maux d'un État, sortez de vos palais. Assis à vos tables voluptueuses, vous ignorez qu'il y a des milliers d'hommes qui meurent de faim. Dans les cours et autour du trône, le peuple est toujours heureux, un royaume est toujours florissant: c'est lorsqu'on voit les sillons de la campagne abandonnés, les charrues brisées, les chaumières désertes ou qui tombent en ruine; c'est lorsqu'on foule l'herbe qui couvre les rues solitaires des villes; c'est lorsqu'on rencontre sur les grands chemins des pères, des mères, de jeunes enfants qui fuient tous ensemble le doux sol de leur patrie, pour aller chercher des aliments sous un ciel plus heureux; c'est alors que le cœur se serre, que les larmes coulent: c'est alors que l'on commence à concevoir que la cour n'est point l'État, et que le luxe de quelques hommes ne fait pas le bonheur de vingt millions de citoyens.

Tel fut le spectacle qui frappa les regards de Sully. Mais, avec l'ame du citoyen, il portait l'œil du philosophe (26). En observant les maux, il étudiait les ressources. Il ne faut point que la

postérité ignore que Sully, dans ses recherches, éprouva de la part des financiers presque autant de difficultés et d'obstacles, que son maître en avait éprouvé de la part des ligueurs, lorsqu'il avait fallu conquérir chaque ville (27). L'homme de bien triompha; il parcourut ce royaume désolé, avec des vues également éclairées et bienfaisantes. Enfin les maux vont cesser, et la lumière va naître. Sully est armé de l'autorité de son roi; et il a toute la vigueur d'une ame qui veut faire le bien. Il commence par réformer les abus. Les officiers et les grands n'ont plus le droit de lever des contributions sur les provinces; et le peuple affranchi de ses tyrans, se félicite de n'avoir plus à payer qu'un maître. En vain d'Epernon (28), dans le Conseil, soutient la cause des concussionnaires; ce n'est point à Sully à trembler. Comme ministre, il écrase l'injustice; comme guerrier, il brave les menaces. Il poursuit sa carrière au milieu des orages. Il défend aux créanciers de l'État de lever par eux-mêmes aucun droit sur les fermes. Par cette ordonnance, les revenus furent arrachés des mains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse, de Florence, de Venise, et de tous les hommes les plus puissants du royaume. Henri IV est effrayé lui-même de la tempête qui s'élève contre Sully. Mais Sully est inébranlable. Il casse

dans les fermes la multitude des sous-baux. Il dresse un état général des finances, qui prévient les moyens honteux de s'enrichir. Il prescrit aux receveurs, de nouvelles formules de comptes. Les souterrains profonds qu'avait creusés l'avarice, sont découverts au grand jour; et les tigres qui s'y retiraient pour y dévorer sourdement les entrailles du peuple, cessent enfin d'avoir des repaires. Les fortunes injustes sont citées à des tribunaux. L'avarice rend compte de ses pillages (29). L'or qui s'est égaré hors des canaux publics, est forcé d'y rentrer. Si l'État ne retira point de ces établissements sévères tout le fruit qu'on espérait; si plusieurs des grands criminels échappèrent à la poursuite des lois, n'accusons point Sully : accusons et les intrigues et la vénalité, et la faiblesse de la nature pour le bien, et l'excès du mal même; car il arrive un point où l'or, qui est la source des crimes, sert lui-même à les couvrir, et où, à force d'être coupable, on devient innocent.

Tout prend une face nouvelle. Les fermes sont doublées; les étrangers en sont exclus; les courtisans n'ont plus d'influence, et cessent de vendre leur protection. Dès-lors les choix furent meilleurs : car, j'oserai le dire, ce qui est protégé, n'est presque jamais ce qui doit l'être. D'ailleurs celui qui corrompt, est déjà corrompu

et celui qui achète les autres, quel prix peut-il être estimé lui-même? Le temps de la tyrannie et des usurpations n'est plus. Quatre-vingt millions de domaines rentrent dans les mains du Souverain. Sully passe à une opération plus compliquée. On vérifie les rentes constituées sur l'État. Leur source, leur hypothèque, leur capital, l'époque de leurs différentes créations, tout est connu. Chaque engagement est discuté; chaque degré d'injustice ou de fraude est calculé. On éteint les unes, on rembourse les autres, on réduit celles qui devaient être réduites. L'équité sévère présida à tous ces jugements; et une opération qui ébranlait les fortunes de tant de particuliers, servit encore à établir le crédit public. On fait des lois pour arrèter les sommes qui passaient chez les nations voisines: mais les lois ne suffisent pas; il faut òter aux hommes l'intérêt de les violer. Sully eut recours à différents moyens, mais tous insuffisants (30). Louons ce grand homme du bien qu'il voulut faire, et rejetons sur son siècle celui qu'il ne fit pas. L'ordre rétabli dans les paiements les facilite. A chaque partie de la dépense est appliquée une partie des revenus. Les deniers ne sont plus engagés d'avance, d'une année à l'autre, parce que les assignations n'excèdent plus la portée de la recette. Un édit sévère défend de

reculer les paiements, et prévient ces traités honteux, où le créancier était obligé de trafiquer d'une partie de sa dette, pour acheter l'autre. Si quelqu'un était fatigué de ces détails, qu'il sache que les choses les plus petites en apparence, influent sur la grandeur des États. Tout, dans les réformes de Sully, tendait au soulagement du peuple. Les villes et les provinces sont déchargées du fardeau des dettes qui les accablent. Les vexations sourdes, les formalités odieuses, les remèdes devenus plus cruels que les maux, sont supprimés. Les priviléges souvent injustes et toujours dangereux, sont réduits à leur juste nombre; et la répartition plus égale rend les recouvrements plus faciles.

C'est ici le moment de développer les principes économiques de Sully, principes où il fut si bien secondé par l'humanité et par le génie de Henri IV. Comment ces deux hommes, qui avaient passé une grande partie de leur vie sur les champs de bataille, se trouvèrent-ils tout-à-coup formés dans l'art de gouverner? Est-ce que l'habitude des grands dangers accoutume à imaginer les grandes ressources? ou bien, est-ce que les motifs brillants, la gloire, les fatigues, les grands spectacles, le sort des nations que l'on a entre ses mains, élèvent l'homme et l'agrandissent, en lui faisant exercer toutes ses forces?

N'allons pas confondre la science du gouvernement économique avec la simple administration des finances. Celle-ci n'est qu'un mécanisme d'ordre et d'inspection : l'autre est la science de l'État. Elle pénètre à la source des richesses ; elle les augmente ; elle les dirige ; elle les distribue. Les listes de la vanité sont surchargées de noms de surintendants des finances : les fastes de la patrie ne comptent que Sully.

Par quel art funeste le système des impôts est-il devenu plus ruineux pour les États que la guerre, la peste et la famine? Si les campagnes sont dépeuplées ; si une partie des terres sont en friche ; si la France a perdu la moitié de ses revenus ; si tous les ressorts sont affaiblis et languissants, quelle en est la cause? C'est qu'on arrache des mains du laboureur les richesses destinées à reproduire les richesses, et que les revenus, épuisés dans leur source, ne peuvent plus rentrer dans le sein de la terre pour en faire germer d'autres. Aussi une des premières opérations de Sully, fut de remettre aux provinces vingt millions d'arrérages de taille ; et depuis il diminua d'année en année cet impôt, de deux millions. Ce grand ministre regardait la taille comme un impôt vicieux de sa nature, surtout cette taille arbitraire qui rend les possessions incertaines, et abandonne la propriété

aux caprices des tyrans (31). Jetez les yeux sur les campagnes: vous y verrez le laboureur forcé lui-même à étouffer son industrie, tremblant d'améliorer sa terre, faisant au ciel des vœux meurtriers pour que sa moisson ne devienne pas plus fertile, n'osant augmenter sa dépense, de peur que sa richesse ne soit un crime ; vous verrez le pauvre écrasé sous le poids de son travail, obligé de porter encore le fardeau du riche ; les exemptions vendues aux uns, devenir une source de terreur pour les autres ; la fécondité d'une terre, punie de la stérilité des champs voisins : vous verrez des oppresseurs barbares enlever d'une chaumière les vils meubles que l'indigence laissait à la nécessité ; le lit sur lequel une femme vient de donner un citoyen à l'État, dépouillé par des mains avides; les langes arrachés de dessus l'enfant qui vient de naître ; des malheureux traînés sur la poussière en se débattant, poussant des hurlements sous leur cabane, et disputant, avec la force du désespoir, la dernière gerbe qu'ils avaient cachée pour les besoins de leurs enfants. Quoi donc! les habitants de la campagne sont-ils des ennemis de l'État, dévoués à l'oppression et à la tyrannie? Malheur aux ames étroites et cruelles, qui osent penser qu'il est de la politique que le paysan soit misérable! comme si des paysans

n'étaient pas des citoyens; comme s'ils n'étaient pas nos bienfaiteurs; comme si le découragement et le désespoir excitaient plus au travail que l'aisance et la liberté! Telles étaient cependant les maximes que Sully avait tous les jours à combattre dans le Conseil. On le vit s'élever de même contre une autre espèce d'impôt établi sur toutes les denrées, parce que cet impôt n'était qu'une nouvelle surcharge sur les terres. On le vit déployer toute son indignation contre la gabelle (32), espèce de monstre qui a droit de ravager certaines provinces, qui force des hommes pauvres à acheter du sel quand ils manquent de pain, ne marche qu'au bruit des chaînes, empoisonne l'air qu'il respire, et flétrit l'agriculture partout où il imprime ses pas. « Sire, disait « Sully à Henri IV, vous avez extirpé du sein « de vos États la guerre civile, mais vos sujets « ne sont point encore en paix; des armées de « pirates assiégent leurs maisons : délivrez-les « enfin de leurs véritables ennemis, et faites cesser « des fléaux plus meurtriers pour la France, que « les batailles de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour et de Coutras. » Je ne m'arrêterai pas sur les corvées qui ravissent au laboureur, non plus son argent, mais ses bras, et qui, pour épargner à l'État le salaire de quelques ouvriers, lui coû-

tent, par le dépérissement de l'agriculture, une partie de ses revenus. Je ne m'arrêterai point sur la manière de lever l'impôt, plus onéreuse au peuple que l'impôt même (33). Partout le mal s'est glissé avec le bien; partout l'abus est né de la loi.

Rois, princes, ministres, écoutez tous le grand principe de Sully. L'agriculture est la base de la puissance. C'est l'agriculture qui crée et qui entretient les flottes; c'est elle qui enfante les armées; c'est dans les champs couverts d'épis que germe la victoire. Athènes et Rome désiraient des guerriers et des savants. Sully, pour faire fleurir la France, ne voulait que des laboureurs et des pâtres (34). Il encourage tous ces hommes utiles; il propose des récompenses à ceux qui remettront en valeur des terrains incultes; il va partout chercher des bras, pour fertiliser les terres. Sa voix appelait dans la France les huit cent mille Maures que la superstition chassait alors de l'Espagne. Par un réglement sage, il garantit les gens de la campagne de l'oppression des gens de guerre. « Soldats et laboureurs, leur « dit-il, d'où naissent ces divisions? Ceux qui « défendent la patrie, doivent-ils s'armer contre « ceux qui la nourrissent? » Il défend les cultivateurs contre une espèce d'ennemis encore plus redoutables, contre ceux qui venaient, au nom de

la loi, leur enlever au milieu d'un sillon, les bœufs, compagnons de leur travail, et jusqu'aux instruments du labourage. Tout change; l'agriculture renaît ; les campagnes deviennent fécondes ; la joie et la sérénité reparaissent sous les toits du laboureur. O jours de notre prospérité ! Alors la France, avec un tiers de plus d'habitants, nourrissait encore une partie de l'Europe ; alors nos bleds inondaient l'Angleterre, qui se voyait forcée de payer un tribut à nos campagnes. On ne saurait trop répéter, surtout aujourd'hui, que cette abondance fut l'heureux effet de la liberté des grains (35). Ce n'est pas que, dès ce temps-là même, il n'y eût de ces hommes, qui, chargés d'une petite partie de l'administration, mais incapables de voir et d'embrasser le tableau général, saisissent avidement l'occasion de décider d'une matière d'État, et, pour l'intérêt de quelques bourgades, font le malheur d'un royaume entier. Ces hommes osèrent défendre la sortie des bleds de leurs provinces; Sully déploya sur eux cette autorité qui est toujours bienfaisante, quand elle n'est sévère que pour être utile. « *Si chaque officier*, écri-
« vait-il au roi, *en faisait autant, votre peuple*
« *serait bientôt sans argent, et par conséquent*
« *votre Majesté.* » Paroles qui doivent instruire tous les gouvernements et tous les princes !

La liberté est l'ame du commerce ; il parcourt le monde, fuyant les lieux de l'oppression. Sully l'appelle et tâche de le fixer en France. Le commerce intérieur était chargé d'une foule de droits, que les grands avaient arrachés à une autorité faible ou peu éclairée. Les monopoles qui se présentent toujours sous une fausse idée de police, aux abus d'une liberté mal réglée, avaient substitué ceux de l'oppression. Sully combat tous ces tyrans avares (36). Il établit un Conseil de commerce, institution nécessaire, mais qui ne deviendra utile, que lorsque le négociant y sera réuni avec l'homme d'État. Le premier y portera les lumières de l'expérience : le second opposera les grands principes aux petits intérêts. Il entreprend de réunir la Seine avec la Loire. Il rend d'autres rivières navigables. Il fait percer et construire des grands chemins, non plus, comme chez les anciens Romains, pour que l'esclavage pût se communiquer rapidement d'un bout du monde à l'autre ; mais pour épancher l'abondance et porter les richesses. Il anime et protége l'industrie, mais il la tient au second rang, où elle doit être (37). En observant les nations, il avait vu l'or prendre sa source dans le Pérou, de là se répandre dans l'ancien monde, une partie aller s'engloutir dans les Indes, la plus grande portion rester en Eu-

rope; là, emportée d'un mouvement rapide, circuler sans cesse, mais dans son cours, se détourner des climats stériles, et couler, par une pente naturelle, sur les pays que l'agriculture rend féconds. Il jugea dès-lors que le produit des terres est la véritable richesse; que le trafic peut enrichir de petits États, mais que le commerce de propriété convient seul à une grande monarchie. Il n'encouragea donc que les manufactures de laine, soit parce qu'étant liées à la nourriture des troupeaux, elles deviennent encore pour les terres une nouvelle source de fécondité, soit parce que, le principal avantage de l'industrie étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la consommation, les manufactures les plus grossières sont aussi les plus utiles.

Le peuple, à qui tout ce qui est grand en impose, admire les grandes villes et les capitales immenses; le sage n'y voit que des colosses, qui paraissent servir à la décoration des États, et qui les écrasent. Sully regardait comme un des principes du gouvernement économique, de veiller à la diminution de ces grandes masses (38). Il voulait faire aimer à chacun l'héritage de ses pères; il voulait surtout que le laboureur conçût un noble orgueil de sa profession, et préférât l'honneur de régner sur les campagnes, à la honte

de vendre sa misère dans les villes. Le grand nombre des offices a toujours été mis par les hommes d'État, au nombre des fléaux publics (39): Sully voit le point où finit la nécessité, et où commence l'abus; et il réduit les offices à cette proportion. Le haut prix de l'intérêt de l'argent écrasait les nobles sous le poids des dettes, et nourrissait la paresse du peuple : cet intérêt fut réduit (40); les terres reprirent leur valeur; la classe active des citoyens trouva des ressources. C'est par le même principe qu'il remboursa pour cent millions de rentes : son œil était blessé de voir tant d'hommes payés par l'État pour être oisifs. Ce grand ministre voyait dans le corps politique l'enchaînement nécessaire des mœurs avec les lois (41); il travaillait donc à réprimer les vices, et surtout le luxe ce luxe bien plus funeste que les séditions et les guerres, parce que celles-ci ne donnent que des convulsions passagères à l'État, au lieu que l'autre le mine sourdement, en détruisant les vertus.

C'est par une administration fondée sur ces principes, que Sully, en moins de quinze ans, vint à bout de changer la face de la France. Mais il n'eût point amorti si promptement trois cent cinquante millions de dettes ; il n'eût point laissé quarante millions dans les coffres du Roi, si à tous ces moyens, il n'en eût joint un autre en-

core plus puissant : c'est l'économie. Je n'entends pas cette économie frivole qui consiste à retrancher quelques dépenses, et qui, ne portant que sur de petits objets, ne procurerait à l'État que de petites ressources ; j'entends cette économie réelle et toute-puissante, qui gouverne les trésors d'un empire comme les biens d'une famille, qui établit l'ordre, qui prévient les dissipations, et qui applique tout entier aux besoins de l'État, ce qui est la substance et le sang de l'État même. Rendons graces à Sully, de ce qu'il a donné aux ministres cet exemple d'une économie courageuse (42) ; et, si cela nous est permis, faisons des vœux pour qu'un si grand exemple ne demeure pas inutile aux nations.

Tant de vues, de soins et de travaux dans la partie économique, n'occupaient pas Sully tout entier. Son génie parcourt également toutes les parties du ministère. L'artillerie, la guerre, la marine, les arts, la religion, la politique, tout est l'objet de ses travaux et de ses succès (43). Que dis-je? ce grand homme servit la France, même lorsqu'il n'était plus. Il prépara le siècle de Louis XIV, et forma Colbert. Colbert et Sully ! Quels noms ! C'est un spectacle intéressant de rapprocher ces deux hommes célèbres, qui font époque dans notre histoire, et peut-être dans celle de l'Europe.

Destinés tous deux à de grandes choses, ils furent élevés au ministère à-peu-près dans les mêmes circonstances. Sully parut après les horribles déprédations des favoris et les désordres de la ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avait causés le règne orageux et faible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin. Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, et le roi privé de la plus grande partie de ses revenus; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux princes qui avaient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, assez courageux pour l'entreprendre, assez fermes pour le soutenir, désirant de faire de grandes choses, l'un pour la France, et l'autre pour lui-même. Tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'État; et les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations. Tous deux travaillèrent ensuite à accroître la fortune publique. Ils surent également combiner la nature des divers impôts; mais Sully ne sut pas en tirer tout le parti possible: Colbert perfectionna l'art d'établir entre eux de justes proportions. Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois, qui enrichissait et avilissait la cour, ôtèrent aux courtisans tout intérêt

dans les fermes. Tous deux firent cesser la confusion qui régnait dans les recettes, et les gains immenses que faisaient les receveurs : mais, dans toutes ces parties, Colbert n'eut que la gloire d'imiter Sully, et de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand homme. Le ministre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, assura des fonds pour chaque dépense; à son exemple, il réduisit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillèrent à faciliter les communications; mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc, dont Sully n'avait eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches et sur les habitants des villes, les remises accordées aux campagnes; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie importante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, et qui supplée à celles qu'on n'a pas, paraît n'avoir pas été assez connu par Sully, et assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des traitants furent réprimés par tous les deux; mais Sully connut mieux de quelle importance il est pour un État de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agriculture. Les monnaies attirèrent leur attention; mais Sully n'aperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux :

Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du barreau pouvait influer sur l'aisance nationale ; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que Sully ne put que désirer. L'un, dans un temps d'orages, et sous un roi soldat, annonça seulement à une nation guerrière qu'elle devait estimer les sciences : l'autre, ministre d'un roi qui portait la grandeur jusque dans les plaisirs de l'esprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir et de développer tous les talents. Sully entrevit le premier l'utilité d'une marine ; c'était beaucoup en sortant de la barbarie : nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le commerce fut protégé par les deux ministres : mais l'un voulait le tirer presque tout entier du produit des terres ; l'autre, des manufactures. Sully préférait avec raison celui qui, étant attaché au sol, ne peut être partagé ni envahi, et qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire : Colbert ne s'aperçut pas que l'autre n'est fondé que sur des besoins de caprice ou de goût, et qu'il peut passer, avec les artistes, dans tous les pays du monde. Sully fut donc supérieur à Colbert dans la connaissance des véritables sources du commerce ; mais

Colbert l'emporta sur lui du côté des soins, de l'activité et des calculs politiques dans cette partie ; il l'emporta par son attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que Sully augmenta quelquefois, par son habileté à combiner les droits d'entrée et de sortie ; opération qui est peut-être un des plus savants ouvrages d'un législateur, et où la plus petite erreur de combinaison peut coûter des millions à l'État. Il sera difficile d'égaler Colbert dans les détails et les grandes vues du commerce. Il sera difficile de surpasser Sully dans les encouragements qu'il donna à l'agriculture. Ce n'est pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands hommes, et n'ayons pas la manie d'être toujours extrêmes dans nos censures comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de Sully, voulut faire naître l'aisance dans les campagnes ; il diminua les tailles ; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une imposition arbitraire; il protégea par des réglements utiles, la nourriture des troupeaux ; il encouragea la population par des récompenses; mais, faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent presque inutiles ; il n'y avait point de richesse réelle ; l'État parut brillant, et le peuple fut malheureux; l'or que le trafic faisait circuler, ne parvenait point jusqu'à la

classe des cultivateurs ; le prix des grains baissa sans cesse, et l'on finit par la disette. Tels furent et les principes et les succès différents de ces deux grands hommes. Si maintenant nous comparons leur caractère et leurs talents, nous trouverons que tous deux eurent de la justesse et de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre et de l'activité dans l'exécution : mais Sully peut-être saisit mieux la masse entière du gouvernement ; Colbert en développa mieux les détails. L'un avait plus de cette politique moderne qui calcule ; l'autre, de cette politique des anciens législateurs, qui voyaient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert était une machine vaste et compliquée, où il fallait sans cesse remonter de nouvelles roues : le plan de Sully était simple et uniforme comme celui de la nature. Colbert attendait plus des hommes : Sully attendait plus des choses. L'un créa des ressources inconnues à la France : l'autre employa le mieux les ressources qu'elle avait. La réputation de Colbert dut avoir d'abord plus d'éclat : celle de Sully dut acquérir plus de solidité. A l'égard du caractère, tous deux eurent le courage et la vigueur d'ame, sans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un État : mais la politique de l'un se sentait de l'austérité de ses mœurs ; celle

de l'autre, du luxe de son siècle. Ils eurent la triste conformité d'être haïs; mais l'un, des grands, l'autre, du peuple. On reprocha de la dureté à Colbert, de la hauteur à Sully : mais, si tous deux choquèrent des particuliers, tous deux aimèrent la nation. Enfin, si l'on examine leurs rapports avec les rois qu'ils servaient, on trouvera que Sully faisait la loi à son maître, et que Colbert recevait la loi du sien ; que le premier fut plus le ministre du peuple, et le second plus le ministre du roi : enfin, d'après les talents des deux princes, on jugera que Sully dut quelque chose de sa gloire à Henri IV, et que Louis XIV dut une grande partie de la sienne à Colbert (44).

On ne connaîtrait point Sully tout entier, si l'on ignorait que ses vertus égalèrent ses talents. Que ne puis-je mettre sous vos yeux cette partie de ses Mémoires, où, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'État, il trace lui-même son portrait sans s'en apercevoir! Vous y verriez la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque qui dompte la nature, qui résiste à la volupté, et se refuse à tout ce qui peut énerver l'ame. Sully avait adopté ces vertus autant par principe que par caractère (45). A la cour il conserva l'antique frugalité des camps. Les riches voluptueux eussent peut-être

dédaigné sa table; mais les Du Guesclin et les Bayard seraient venus s'y asseoir à côté de lui. Le travail austère remplissait ses journées. Chaque portion de temps était marquée pour chaque besoin de l'État. Chaque heure, en fuyant, portait son tribut à la patrie. Ses délassements mêmes avaient je ne sais quoi de mâle et de sévère : c'était du repos sans indolence, et du plaisir sans mollesse. L'économie domestique l'avait formé à cette économie publique, qui devint le salut de l'État. Ses ennemis louèrent sa probité. Sa justice eût étonné un siècle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rebelles. Après la mort de son maître, on put le persécuter, mais on ne put réussir à en faire un mauvais citoyen. Il resta sujet malgré la cour. Il servit la reine qui l'opprimait. En entrant dans les finances (46), il ne craignit point de donner à la nation la liste de ses biens. En sortant de place, il osa défier son siècle et la postérité. Les présents qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les offraient. Comme ministre, il ne reçut rien des sujets : comme sujet, il ne reçut de son maître que ce qui était empreint du sceau des lois (47). On a déjà vu sa fermeté dans ses devoirs. La France se ligua contre lui, pour l'empêcher de sauver la France : il résista à tout; il eut le courage d'être haï. La noblesse, qui

n'inspire que de la vanité aux petites ames, lui inspira l'orgueil des grandes choses. Jamais on ne porta si loin ce vieil honneur, dont l'enthousiasme fit nos antiques chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs, et des jaloux (48) : il terrassa la calomnie par ses vertus; il humilia l'envie par ses succès. Il se vengea de ses ennemis, car il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien. Les méchants trouvaient en lui une ame inflexible et rigide; les malheureux y trouvèrent une ame sensible et compatissante. Dans la religion, zélé sans fanatisme, et tolérant sans indifférence, il était l'organe du roi auprès des protestants, il était le protecteur des catholiques auprès du roi : il fut adoré à Genève; il fut estimé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon père de famille (49), il donna un plus grand spectacle, il fut l'ami d'un roi (50). O Henri IV! ô Sully! ô doux épanchements des cœurs! soins consolants de l'amitié! C'était auprès de Sully que Henri IV allait oublier ses peines; c'était à lui qu'il confiait toutes ses douleurs. Les larmes d'un grand homme coulaient dans le sein d'un ami. La franchise guerrière et la douce familiarité assaisonnaient leurs entretiens. Il n'y avait plus de sujet; il n'y avait plus de roi; l'amitié avait fait disparaître les rangs. Mais cette amitié si tendre était en même temps courageuse et

sévère de la part de Sully. A travers les murmures flatteurs des courtisans, Sully faisait entendre la voix libre de la vérité. Il estimait trop Henri IV, il s'estimait trop lui-même, pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un et corrompu l'autre, était indigne de tous deux : aussi osa-t-il souvent déplaire à son maître. Je n'entrerai point dans le détail et de ses actions et de ses paroles. Il en est qui ne sont pas faites pour être senties dans des siècles corrompus. Les ames faibles les appelleraient téméraires; les ames basses les jugeraient criminelles : mais l'homme vertueux les honorera toujours comme il le doit. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que l'idée seule de Sully était pour Henri IV, ce que la pensée de l'Être suprême est pour l'homme juste : un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.

Faut-il qu'un commerce si noble ait été sitôt interrompu! Faut-il qu'un tel roi et un tel ministre aient si peu gouverné la France! O jour, ô moment horrible où Sully entendit tout-à-coup retentir autour de lui, Le roi est assassiné; le Roi n'est plus; où un serviteur fidèle, témoin du parricide, lui remit l'affreux couteau encore dégouttant de sang; où Sully, à travers les cris, les sanglots, les gémissements et les larmes de tout un peuple, se précipita vers le Louvre,

pour y voir, pour y embrasser encore une fois le corps de son ami et de son maître; où il serra dans ses bras, où il inonda de ses larmes, où il pressa mille fois contre son sein le jeune enfant, héritier de ce malheureux prince! Mais quels furent ses sentiments, lorsque, dans le palais dont toutes les murailles étaient couvertes des marques du deuil et de la mort, dans ce palais où étaient encore déposés les restes du roi, presque aux pieds de sa tombe, et à la lueur des torches funèbres, il aperçut la joie de la nouvelle cour; joie plus cruelle pour lui, que s'il avait vu enfoncer le couteau, et le sang de Henri IV couler sous ses yeux! Dès ce moment il prévit tout; il vit que la France avait été frappée avec son maître. Cependant il aimait trop l'État pour l'abandonner à ses nouveaux tyrans. Il lutte; il combat encore; il ose prononcer les noms de devoir et de justice : mais tout était changé; les choses en étaient venues à ce point, où les vertus d'un grand homme ne font que rendre son siècle plus coupable. Ne pouvant plus empêcher le mal, il ne lui reste que la gloire de n'en pas devenir complice (51). Il se dépouille de ses charges; il quitte la cour, et emporte avec lui ses vertus, ses services et l'ingratitude des hommes.

L'histoire a peint des sages dans la retraite,

des héros dans l'oppression; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de Sully dans le malheur. C'était la dignité de la vertu même, sur laquelle et les hommes, et les cours, et les rois ne peuvent rien. La grandeur qui était dans son ame, se répandait sur toute sa maison. Un nombre prodigieux de domestiques, une foule de gardes, d'écuyers, de gentilshommes, un luxe non de frivolité, mais de magnificence, un appareil imposant, le respect de mille vassaux, la subordination d'une famille illustre, des appartements immenses, et où les belles actions de Henri IV étaient représentées avec celles de son ministre, des parcs où régnaient la simplicité et la grandeur; au milieu de tous ces objets, Sully en cheveux blancs, conservant les modes antiques, portant sur sa poitrine l'image de Henri IV, la sainte gravité de ses discours, la majesté de ses regards, le siége plus élevé qui le distinguait au milieu de ses enfants, l'accueil honorable que recevaient dans sa maison tous les vieillards, le silence mêlé de crainte, et le respect des jeunes gens que leurs pères conduisaient par la main pour voir ce grand homme; tout cela réuni semblait offrir quelque chose de plus qu'humain, et portait dans les cœurs je ne sais quelle émotion qui élevait l'ame en l'étonnant. O mœurs trop différentes des nôtres!

C'est ainsi qu'il passa trente ans dans la retraite, sans se plaindre des hommes, ni de leur injustice, pleurant son ancien roi, fidèle au nouveau, estimé et haï de Richelieu, ayant survécu à tout, excepté à la vertu. Elle descendit avec lui dans sa tombe. La mort termina une carrière de quatre-vingt-deux ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'État, et le reste aurait pu l'être (52).

Un mausolée élevé à sa cendre nous a conservé les traits et la figure de ce grand homme; son ame nous a été transmise dans ses Mémoires. C'est là qu'elle habite et qu'elle respire encore. C'est là qu'elle juge les fautes et les crimes. C'est de là qu'elle porte un œil sévère sur les États, les Gouvernements et les peuples. Elle a instruit Colbert; elle instruira peut-être encore aujourd'hui quelqu'une de ces ames que la nature tient en réserve pour chaque siècle. Les titres et les terres de Sully ont passé à ses descendants : ses vertus sont un héritage qui appartient à tout le monde. Il est à celui qui osera s'en saisir. Qui, parmi nous, aura ce courage? S'il en est un, qu'il ne s'attende point aux douceurs d'une vie tranquille, et à cette faveur populaire, qui est l'idole des ames faibles. Il faut qu'il sache qu'un grand ministre est la victime de l'État, et que l'art de faire le bien n'est que trop souvent l'art

de déplaire aux hommes. Mais, s'il est digne de sauver la patrie, il aura d'autres récompenses, qui peut-être méritent d'être comptées; il aura, comme Sully, le suffrage des vrais citoyens, l'admiration des grandes ames, le témoignage de son cœur, les éloges de la postérité, et le regard de Dieu.

NOTES

SUR L'ÉLOGE

DU DUC DE SULLY.

(1) Page 83.

Maximilien de Béthune, baron de Rosni, duc de Sully, maréchal de France, et principal ministre sous Henri IV, naquit à Rosni, le 13 décembre 1560, de François de Béthune, baron de Rosni et de Charlotte Dauvet, fille d'un président de la chambre des comptes de Paris. La maison de Béthune était illustrée et connue dès le dixième siècle. L'histoire en fait une mention honorable dans les guerres des Croisades. Elle s'allia dans la suite avec différents princes de la maison de France, avec les empereurs de Constantinople, les comtes de Flandre, les ducs de Lorraine, les rois de Jérusalem, les rois de Castille, les rois d'Écosse, les rois d'Angleterre, avec la maison d'Autriche, avec les maisons de Courtenay, de Châtillon, de Montmorenci, de Melun, de Horn, etc. On peut dire du duc de Sully, qu'il soutint un si grand nom, ce qui est sans doute la première gloire après celle de le créer.

(2) *Ibid.*

Henri, roi de Navarre, qui, avec le secours de Sully, devait faire tant de bien à la France, était plus âgé que lui de

sept ans. Né le 13 décembre 1553 à Pau en Béarn, il fut élevé dans un château, parmi les rochers et dans les montagnes. Là, il était habillé et nourri comme les autres enfants du pays. On l'accoutumait à courir et à monter sur les rochers. Sa nourriture ordinaire était du pain bis, du fromage et du bœuf. Souvent même on le faisait marcher nu-pieds et nu-tête. Cette éducation mâle contribua sans doute à lui donner cette trempe d'ame vigoureuse et forte, qui en fit dans la suite un si grand homme. Il serait à souhaiter que nos mœurs nous permissent d'imiter de pareils exemples. La mollesse, vice ordinaire de notre éducation moderne, en affaiblissant les organes, détruit le principe des grandes choses, et fait, pour ainsi dire, mourir l'ame avant qu'elle soit née.

(3) Page 84.

Pendant l'enfance de Sully, il y eut quatre batailles livrées entre les protestants et les catholiques : celle de Dreux en 1562, celle de Saint-Denis en 1567, celles de Jarnac et de Montcontour en 1569, enfin la Saint Barthélemi, plus meurtrière que dix batailles, en 1572. Sully était alors âgé de douze ans, et avait été élevé dans la religion protestante. Il faisait ses études au collége de Bourgogne, mais il n'y demeurait pas. Sur les trois heures après minuit, le son de toutes les cloches et les cris confus de la populace, le réveillèrent. Il ne tarda point à être instruit de la cause du tumulte. Aussitôt il résolut d'aller gagner le collége de Bourgogne. Il prend sa robe d'écolier, et met sous son bras un gros livre d'église à l'usage des catholiques. En cet état il sort. En entrant dans la rue, il la voit inondée de sang; il voit des troupes de furieux qui couraient de toute part, enfonçaient les maisons, et criaient à haute voix : *Tue, tue; aux Huguenots, aux Huguenots.* Ce spectacle,

ces cris, tout augmente sa frayeur, et précipite ses pas. Trois corps-de-garde l'arrêtèrent successivement; chaque fois le livre d'heures qu'il portait le sauva. Arrivé enfin au collége de Bourgogne, il y trouva de nouveaux périls. Le portier lui refusa deux fois l'entrée, et le laissa dans la rue à la merci des assassins. Heureusement le principal du collége sut son danger. C'était un homme de bien, et qui ne croyait point qu'un assassinat fût un acte de religion. Il mena le jeune Sully dans son appartement : mais, en y entrant, Sully trouva encore deux prêtres, qui voulurent se jeter sur lui pour le mettre en pièces, citant les Vêpres Siciliennes, et disant que l'ordre était de tuer jusqu'aux enfants à la mamelle. Le principal l'arracha avec peine de leurs mains, et le fit conduire secrètement dans un cabinet, où il l'enferma sous clef. A quoi tient le sort des États! Peu s'en fallut que Henri ne fut tué le même jour. Le prêtre charitable qui conserva la vie à Sully, en sauvant un jeune enfant de douze ans, ne pensait point alors qu'il était le bienfaiteur de la France.

(4) Page 85.

La guerre civile qu'on avait crue éteinte par les massacres de la Saint Barthélemi, recommença en 1574. Mais le roi de Navarre ne recouvra sa liberté qu'en 1576. Rosni l'accompagna dans sa fuite. Il entra d'abord dans l'infanterie comme simple volontaire, et fit ses premières armes aux environs de Tours. Il se signala dans plusieurs détachements. Le roi de Navarre ayant appris qu'il se comportait avec plus de témérité que de prudence, le fit appeler, et lui dit : « Rosni, ce n'est pas là où je veux que vous hasardiez votre « vie. Je loue votre courage, mais je désire vous le faire « employer en une meilleure occasion. » La même année,

M. Lavardin son parent, lui fit prendre l'enseigne de sa compagnie Colonelle. Il est nommé pour défendre Périgueux, et ensuite Villeneuve en Agenois. A la prise de Réole, il commande cinquante hommes. Au siége de Villefranche en Périgord, montant à l'assaut avec son drapeau, il est renversé par le choc des piques et des hallebardes, dans un fossé profond où il pensa périr. Au siége de Marmande, commandant un corps d'arquebusiers, il est sur le point d'être accablé par un nombre supérieur. Le roi de Navarre couvert d'une simple cuirasse, vole à son secours, et lui donne le temps de s'emparer du poste qu'il attaquait.

(5) Page 85.

Les économies du jeune Rosni, jointes aux profits militaires qu'il avait faits dans cette campagne, le mirent en état d'entretenir à sa solde plusieurs gentilshommes, avec lesquels il ne s'attacha plus qu'à la personne du roi. Quoiqu'il n'eût encore que seize ans, il mit un ordre si réglé dans son domestique, qu'il vint à bout de soutenir un état qui paraissait au-dessus de sa fortune. Le roi de Navarre le remarqua, et conçut dès ce moment pour lui une très-grande estime. Il n'appartient pas à tout le monde de deviner les grands caractères par les petites choses. C'est ce que fit alors le roi de Navarre. Peut-être dans ce jeune officier, il vit déjà le ministre et le surintendant des finances.

(6) *Ibid.*

Le roi ayant surpris Eause, ville d'Armagnac, y entra à la tête de quinze ou seize hommes qui le suivaient de près. Comme on abattit sur-le-champ la herse du pont, le reste de son armée ne put le suivre, et demeura hors de la ville. Aussitôt les habitants sonnèrent le tocsin, et vinrent

attaquer cette petite troupe. On entendit plusieurs voix qui criaient : « Tirez à cette jupe écarlate, à ce panache blanc; « c'est le roi de Navarre. » Ce prince fondit, le pistolet à la main, sur plusieurs pelotons, et les dissipa : mais le nombre des ennemis augmenta, et le danger devint extrême. Le roi, adossé contre le portail d'une église, combattit assez long-temps, pour que son armée eût le temps d'enfoncer les portes, et de venir à son secours. Rosni, dans ce péril, partagea l'honneur de défendre son maître, et de le conserver à la France.

(7) Page 86.

Devant Mirande, Rosni et le jeune Béthune son cousin, se virent enveloppés d'ennemis. Ils combattirent long-temps sans autre espérance que celle de venger leur mort : déjà ils ne pouvaient plus soutenir leurs armes, lorsque le roi de Navarre envoya à leur secours. Devant Nérac, ce prince repoussa presque seul un gros de cavalerie qui s'était avancé pour le surprendre. Rosni, à son exemple, alla le même jour, avec douze ou quinze hommes, faire le coup de pistolet jusqu'à la portée de l'armée catholique. Le roi qui le remarqua, dit à Béthune : « Allez à votre cousin le baron « de Rosni; il est étourdi comme un hanneton; retirez-le « de là et les autres aussi, car ils seront tous pris ou tués. » Rosni obéit, et le roi qui vit son cheval blessé à l'épaule lui reprocha sa témérité avec la colère de l'amitié.

(8) *Ibid.*

Siége de Cahors en 1580. Il fut tel qu'on le peint ici; et l'on n'a rien exagéré. Rosni y fut renversé d'une grosse pierre qui avait été lancée d'une fenêtre. Peu de temps après, il fut blessé à la cuisse gauche. Le combat, dans

l'intérieur de la ville, dura cinq jours et cinq nuits entières, pendant lesquelles personne n'osa quitter ses armes pour un seul instant. Les soldats de Henri IV, tout couverts de sang, pouvaient à peine se soutenir. A la fatigue, à l'épuisement, au poids des armes, à l'excessive chaleur, se joignaient encore les blessures, qui achevaient de leur ôter ce qu'il leur restait de forces. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que les habitants, qui étaient infiniment supérieurs en nombre, venaient de recevoir de nouveaux secours. Les principaux officiers s'assemblent autour du roi, et le conjurent de se retirer. Ce prince, quoique blessé en plusieurs endroits, se tourne vers eux avec un visage riant, et leur dit d'un ton d'assurance : « Il est écrit là-haut ce qui doit « être fait de moi en cette occasion. Souvenez-vous que ma « retraite hors de cette ville, sans l'avoir assurée au parti, sera « la retraite de ma vie hors de ce corps ; il y va trop de mon « honneur : ainsi, qu'on ne me parle plus que de combattre, « de vaincre ou de mourir. »

(9) Page 88.

En 1580, Rosni, devant Marmande, eut un cheval tué sous lui. Enfermé dans Nérac avec le roi, il y fit plusieurs excès de valeur. Un jour on vint dire au roi que Rosni était pris et blessé. Aussitôt, malgré sa colère, il envoie des troupes pour le dégager, et il lui défend de sortir de la ville sans son ordre. Peu de temps après, s'étant rendu maître de Montségur, il charge Rosni de mettre cette place en état de défense. En 1586, Rosni est employé avec honneur dans différents siéges. A celui de Fontenai-le-Comte en Poitou, il conduisait l'artillerie. En 1587, avec six chevaux seulement, il défait et emmène prisonniers quarante hommes. A la bataille de Coutras, il contribue à la vic-

toire, en faisant servir à propos l'artillerie, qui ne consistait qu'en trois canons ; car, en ce temps-là, avec très-peu de forces, on faisait de grandes choses. En 1589, il met la ville de Tours en état de défense contre le duc de Mayenne, qui vint y assiéger Henri III. Au combat de Fosseuse, journée très-sanglante et très-meurtrière, il marcha lui-même cinq fois à la charge, eut son cheval renversé sous lui d'un coup de lance, et deux épées cassées entre ses mains. Enfin, au premier siége de Paris, il se vit plusieurs fois environné de la mort. Mais le roi de Navarre veillait toujours à le retirer des dangers où le précipitait son courage. Il me semble qu'on remarque dans la plupart des actions de ce temps-là, un caractère extraordinaire, soit que ce fût l'ame de Henri IV qui répandît cet esprit dans son armée, soit que ce fût un reste de l'antique chevalerie, qui, conservée dans ces temps de fanatisme et de troubles, mêlait je ne sais quoi de fier et de grand à l'atrocité naturelle des guerres de religion.

(10) Page 88.

Bataille d'Arques, le 20 septembre 1589. Le duc de Mayenne avait trente mille hommes, et le roi n'en avait que trois mille : mais il crut qu'il fallait faire quelque coup d'éclat pour relever la faiblesse de son parti. Jamais il ne parut si serein, ni si tranquille. Quelques moments avant le combat, on lui amena un prisonnier de distinction. Le roi alla à sa rencontre, et l'embrassa en souriant. Celui-ci cherchait qui partout des yeux une armée, témoignait au roi sa surprise de voir si peu de soldats autour de lui. « Vous ne les voyez pas tous, lui dit Henri IV avec la « même gaîté; car vous n'y comptez pas Dieu et le bon « droit qui m'assistent. » Le poste de Rosni était au bas

d'une chaussée, dont il fallait empêcher le passage. Mayenne y porta ses plus grands efforts. Rosni, à la tête de deux cents chevaux, en attaqua d'abord neuf cents des ennemis, et les fit reculer. Il fut ensuite repoussé par quatre nouveaux escadrons qui vinrent se joindre aux premiers. Soutenu par quelques secours, il les fait reculer une seconde fois. Enfin, il eut à soutenir avec sa petite troupe jusqu'à trois mille chevaux. C'est au sortir de cette bataille, que Henri IV écrivit à Crillon cette fameuse lettre : « Pends-toi, brave « Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais « pas ! » Il disait aussi avant cette journée, qu'il était roi sans royaume, mari sans femme, et guerrier sans argent.

(11) Page 89.

Bataille d'Ivri le 14 mars 1590. Henri IV, sur le point de la livrer, écrit à Rosni de le venir joindre promptement. Celui-ci, malgré toute sa diligence, ne put arriver qu'une heure et demie avant le combat. Le roi voulut lui montrer la disposition des deux armées. « Suivez-moi, lui dit-il, « afin que vous puissiez apprendre votre métier. » Pendant la bataille, Rosni, qui combattait à côté du roi, eut deux chevaux tués sous lui, et reçut lui-même sept blessures. Il tomba dans son sang, et demeura évanoui. Revenu à lui long-temps après, il se trouva seul sur le champ de bataille, environné de morts, désarmé et sans domestiques. Il croyait la bataille perdue, lorsque quatre des ennemis venant à lui, le prièrent de les recevoir pour ses prisonniers, et de leur sauver la vie. Ce fut ainsi qu'il apprit la victoire de Henri IV. Il se fit aussitôt transporter à Rosni, pour s'y faire guérir de ses blessures. Le roi y était alors. Ce fut un spectacle assez singulier de voir Sully couché sur un brancard fait à la hâte de branches d'arbres, environné de ses domes-

tiques qui portaient en triomphe les débris de ses pistolets et les tronçons de ses épées, accompagné de prisonniers, de drapeaux ennemis et de trophées d'armes, suivi de ses soldats, qui tous étaient décorés des marques honorables de leurs blessures, arriver à Rosni dans cette pompe militaire. Du plus loin que Henri IV le reconnut, il alla au devant de lui, et lui parlant plus en ami qu'en roi, lui témoigna les inquiétudes les plus obligeantes sur sa santé. Rosni le remercia, et lui dit *qu'il s'estimait d'avoir souffert pour un si bon maître*. Alors Henri lui répondit : *Brave soldat et vaillant chevalier, j'avais toujours eu très-bonne opinion de votre courage, et conçu de bonnes espérances de votre vertu : mais vos actions signalées et votre réponse modeste ont surpassé mon attente.... Et partant, en présence de ces princes, capitaines et grands chevaliers qui sont ici près de moi, vous veux-je embrasser des deux bras.* Alors il se jeta à son cou, et le serra tendrement. Il lui dit encore beaucoup de choses pleines d'une sensibilité touchante; et, en se séparant de lui : *Adieu, mon ami*, lui dit-il, *portez-vous bien, et soyez sûr que vous avez un bon maître.*

(12) Page 90.

En 1591, Rosni prend Gisors par le moyen d'une intelligence. Pendant le siége de Chartres, il fut presque assassiné au sortir d'un bois, par une troupe de cavaliers qui tirèrent sur lui à bout portant. N'étant pas encore remis de ses blessures, il forme un projet pour attirer Mayenne dans la ville de Mantes. Le chef des ligueurs s'avançait déjà, croyant avoir des intelligences sûres dans la place. Rosni, qui avait tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le roi. Ce prince, impatient de se trouver partout où il y avait des périls et des combats, accourt

aussitôt dans la ville, suivi de quarante hommes. Rosni l'apprend, court au devant de lui, et, d'un air fort ému : « Pardieu, Sire, lui dit-il, vous avez fait là une belle lévée « de boucliers, qui infailliblement empêchera le service que « nous voulions vous rendre. Eh quoi! n'avez-vous pas ac-« quis assez de gloire et d'honneur en tant de combats et « de batailles, où vous vous êtes trouvé plus que mille « autres de ce royaume, sans vouloir faire ainsi le carabin? » La colère de Rosni était assez bien fondée. En effet, on sut l'arrivée du roi, et les ennemis se retirèrent.

(13) Page 90.

Siége de Rouen en 1591 et 1592. Rosni et le maréchal de Biron y furent d'un avis opposé sur le lieu où il fallait commencer l'attaque. Biron voulait qu'on attaquât d'abord le château; Rosni, qu'on s'attachât au corps de la place, selon cette maxime qu'il citait souvent : *Ville prise, château rendu.* Cependant l'avis du maréchal l'emporta. Rosni ne réussit pas mieux à obtenir un poste dans l'artillerie. Il le brigua avec toute la chaleur d'un homme qui veut être utile. Mais apparemment on craignait déjà ses talents, et l'on eut l'adresse de lui donner l'exclusion. Il accompagnait du moins Henri IV dans tous les périls. A l'attaque d'une tranchée, pendant une nuit très-froide du mois de décembre, il fut renversé deux fois, et eut ses armes détachées et mises en pièces. Henri, toujours impétueux, s'était exposé dans cette action, jusqu'à faire désespérer de sa vie. Le lendemain Rosni lui porta la plainte commune de toute l'armée. Le roi l'interrompit par ces paroles : « Mon ami, je « ne puis faire autrement; car puisque c'est pour ma gloire « et pour ma couronne que je combats, ma vie et toutes cho-« ses ne me doivent rien sembler au prix. »

(14) Page 90.

Alexandre Farnèse, duc de Parme, un des plus grands hommes de guerre que l'Europe ait produits, servait par son génie la politique ambitieuse de Philippe II. Il combattait dans les Pays-Bas, des peuples qu'il regardait comme rebelles; et il venait soutenir des révoltés en France. Ces sortes de contradictions sont assez ordinaires dans la conduite des hommes. Henri IV, qui assiégeait alors la ville de Rouen, laissa la conduite du siége au maréchal de Biron; et avec un très-petit nombre de troupes, alla chercher le duc de Parme. Il prit seulement la précaution d'ordonner à trente hommes qu'il désigna, de ne point abandonner ses côtés en quelque occasion que ce pût être. On se doute bien que Rosni partagea la faveur de cet emploi aussi honorable que dangereux. Henri IV ayant joint l'armée ennemie proche le côteau d'Aumale, osa marcher au devant d'elle avec cent chevaux seulement. Tous les chefs furent consternés du péril où il allait s'exposer. Mais personne n'osait parler. Rosni, plus hardi que les autres, porta la parole. *Voilà un discours de gens qui ont peur,* lui dit Henri IV. *Je n'eusse jamais attendu cela de vous autres.* Rosni piqué de ce reproche, lui répliqua : *Il est vrai, Sire, nous avons peur, mais seulement pour votre personne. Que s'il vous plaît vous retirer, et nous commander d'aller pour votre service mourir dans cette forêt de piques, vous reconnaîtrez que nous n'avons point peur pour notre vie, mais pour la vôtre.* Ce discours toucha le roi, mais sans l'ébranler. On sait qu'après avoir perdu soixante hommes des cent qui l'accompagnaient, il fit une fort belle retraite, et sut avec quarante chevaux en imposer à un ennemi habile, et qui était à la tête d'une armée de trente mille hommes. Cette action fit

beaucoup de bruit. Le duc de Parme l'admira. La reine Élisabeth écrivit à Henri IV, pour le prier de ménager davantage une vie si précieuse ; et Mornay lui écrivit cette lettre si connue : *Sire, vous avez assez fait l'Alexandre ; il est temps que vous soyez Auguste. C'est à nous à mourir pour vous, et c'est là notre gloire ; à vous, Sire, de vivre pour la France, et j'ose vous dire que ce vous est devoir, etc.*

(15) Page 91.

On n'exagère rien, en disant que Sully était l'homme le plus habile de son temps pour l'attaque et la défense des places. Dans l'attaque, bien disposer ses lignes, savoir à propos les resserrer ou les étendre, ne leur donner que l'espace nécessaire, appuyer leurs différentes parties par des postes, établir entre elles une communication sûre et rapide ; reconnaître les avantages ou les obstacles que présente un terrain plus bas ou plus élevé, dur ou facile à ouvrir, sec ou marécageux ; choisir le lieu et l'instant le plus favorable pour ouvrir la tranchée ; marquer la distance la plus convenable pour les batteries, perfectionner la manière de les construire ; donner au canon l'inclinaison la plus avantageuse pour que ses coups aient le plus grand degré possible de force, de justesse et de rapidité ; calculer, pour la charge des mines, la somme des résistances et la qualité des poudres ; trouver toujours les proportions convenables à l'effet qu'on veut produire ; se servir des ouvrages déjà emportés pour battre les autres avec plus de succès ; enfin varier ses attaques selon les différentes constructions des places, et apprendre des règles mêmes à s'en écarter lorsque les règles sont forcées par des lois supérieures de lieux, de temps et de saisons : dans la défense, renverser les batteries de son ennemi par des batteries opposées ; détruire ses travaux, ou

les tourner contre lui-même; juger par la vue de ses premiers ouvrages, de tous ceux qu'il médite; connaître par leur progrès quel sera le moment de l'attaque; distinguer les attaques feintes, des véritables; mettre dans les sorties une prudence active et une vigueur sage; défendre chaque pouce de terrain comme la place entière; multiplier le siége en créant des obstacles; être partout sur les pas des assiégeants, à la tranchée, à la brèche, et jusque dans les entrailles de la terre; opposer partout la mort à la mort, et s'armer des ruines mêmes; enfin épier les hasards, plus forts quelquefois que les canons, les mines et les bombes : voilà quels étaient les principes et l'art de Sully. Il n'est pas inutile de remarquer que, dans le siècle où il vécut, l'art lui offrait beaucoup moins de ressources pour la défense des places que pour l'attaque. Celle-ci, par l'invention de la poudre, acquit presque tout-à-coup une force supérieure, au lieu que l'autre ne se perfectionna que lentement et par degrés. Le canon foudroyait les remparts avec une activité terrible, et l'on ne savait pas encore que la résistance la plus forte consiste dans l'exacte combinaison des lignes parallèles, perpendiculaires et obliques, qui, faibles quand elles sont séparées, perdent leurs défauts en se réunissant, et se fortifient par leurs rapports mutuels. L'on ignorait encore l'art de se mettre à couvert de la bombe, à laquelle même aujourd'hui les batteries restent toujours exposées. La mine enfin, qui, des trois attaques, est la plus terrible, la mine, qui ébranle, renverse et déracine tout, faisait déjà de grands ravages; et l'on ignorait encore l'art de la combattre par des contre-mines; art qui, même aujourd'hui, est, dit-on, assez imparfait, et qui, plus perfectionné peut-être, pourrait rendre les places imprenables. Sully suppléait, par l'intelligence et l'activité, à tout ce qui manquait alors du côté de l'art et des connaissances.

(16) Page 91.

Siége de Dreux en 1593. Il fallait se rendre maître d'une tour qui était à l'épreuve du canon. Rosni promit au roi de l'emporter. Ses ennemis osèrent trouver cette promesse ridicule. Le roi lui-même doutait un peu du succès. Cependant Rosni en vint à bout en six jours par la mine et la sape. Siége de Laon en 1594. Rosni avait la direction d'une batterie de six pièces de canon. Siége de la Fère en 1596. Il dura six mois. Par la vigilance et les soins de Rosni, rien ne manqua dans l'armée. Siége d'Amiens en 1597. Tout le monde sait comment cette ville fut surprise par les Espagnols. Tandis que toute la cour était consternée, Rosni s'occupait des moyens d'avoir des troupes et de l'argent. Bientôt le roi fut en état d'aller mettre le siége devant cette place. Rosni était partagé entre le soin de lever les deniers de l'État, et celui de les employer aux besoins de l'armée. L'abondance y était si grande, qu'on disait alors que *Henri IV avait mené Paris devant Amiens*. Ce fut la première armée qui eut un hôpital réglé, dans lequel les blessés et les malades eurent des secours qu'on ne connaissait point encore. Rosni faisait tous les mois un voyage au camp. Son ancienne ardeur pour la guerre se rallumait alors plus que jamais. Un jour le roi lui fit une réprimande sévère de ce qu'il s'était exposé, et lui défendit de se trouver à aucun poste où il y aurait du danger. Ces sortes de défenses honorent également le roi qui les fait, et le sujet qui les reçoit.

(17) Page 92.

Guerre contre le duc de Savoie en 1600, au sujet du marquisat de Saluces. Ce prince était venu à Paris en 1599 pour négocier lui-même son affaire. Ayant été à l'arsenal où

il devait souper avec le roi, il fut curieux de voir les magasins. Rosni le mena dans les ateliers où l'on faisait des préparatifs immenses d'artillerie. Le duc étonné lui demanda ce qu'il voulait faire de tant de canons. *C'est pour prendre Montmélian*, lui répondit Sully en riant. Le duc, un peu déconcerté, prit le parti de tourner la chose en plaisanterie. Montmélian passait pour la plus forte place de l'Europe. Dès que la guerre fut déclarée, Sully conseilla au roi de l'assiéger; mais il se trouva le seul de son avis, et tous les officiers s'y opposèrent. Pour déterminer Henri IV sur Montmélian, Sully alla mettre le siége devant Charbonnières, place presque aussi forte, et située sur un roc inaccessible. Il y essuya des fatigues incroyables. Enfin après quelques jours de travail, il promit au roi de le rendre maître de la place pour le lendemain. Il ne tint pas à ses ennemis que tout n'échouât. Tandis qu'il exposait sa vie, les courtisans étaient occupés à censurer ses opérations. L'un d'eux dit hautement que, s'il était dans la place, il saurait bien empêcher qu'elle ne fût prise d'un mois. *Allez donc*, leur dit-il à tous, excédé enfin de leurs discours; *et si je ne vous fais pas tous pendre aujourd'hui, je veux passer pour un fat*. En effet, la place se rendit le même jour. Même après ce succès, Sully eut beaucoup de peine à obtenir la permission de prendre Montmélian. Il y avait des hommes dans le Conseil qui redoutaient les succès de Sully, autant que le duc de Savoie lui-même. A la fin, le zèle l'emporta sur l'envie. Montmélian fut assiégé, et Sully commença à prouver qu'avec une artillerie bien servie, il n'y a plus de place imprenable.

(18) Page 96.

Sully fut aussi habile négociateur qu'excellent guerrier. Dès l'âge de vingt-trois ans, il avait étudié l'art de manier

les esprits, et de connaître les hommes. En 1583, temps où la Ligue commençait à se former, le roi de Navarre l'avait envoyé à la cour pour en suivre tous les mouvements. Il y avait vu Catherine de Médicis ne paraissant occupée que de plaisirs, et méditant d'éternelles intrigues; les Guises populaires, comme le sont d'abord tous les tyrans, flattant le peuple pour écraser le roi; les favoris impérieux et avides, poussant d'une main imprudente l'ame des Guises vers des situations extrêmes; le roi souffrant d'abord la ligue par indolence, l'autorisant ensuite par faiblesse, et bientôt se débattant contre elle, après s'être enveloppé dans ses piéges. Sully attentif à tout ce qui se passait autour de lui, en donnait des avis exacts au roi de Navarre. En 1585, il fit un second voyage à Paris, qui avait encore le même but. Henri III venait de se déclarer chef de cette ligue armée pour le détrôner. Sully s'adressa dans cette occasion à tous les Français qui aimaient encore l'État. Enfin, en 1588, après les barricades, monument singulier d'audace de la part d'un sujet, et de faiblesse de la part d'un roi, il suivit, par ordre de son maître, le comte de Soissons, pour étudier ses démarches, et observer le nouveau système qu'on allait suivre à la cour. C'est sans doute dans ces différentes circonstances, que Sully acquit cette connaissance supérieure des hommes, qu'il a montrée toujours depuis. En effet, pour apprendre à les connaître, il ne faut pas les étudier dans des temps de calme, et lorsque toutes les passions sont endormies. Un masque uniforme et trompeur couvre alors tous les visages. C'est dans les temps orageux, dans les grands intérêts, dans le choc des partis et des crimes, qu'il faut les voir. C'est alors que les ames se développent; que toutes les passions ont leur activité; que tous les hommes sont eux-mêmes. Dans ces moments d'agitation, la nature irrégulière et forte a un grand caractère, et tous ses traits sont mieux marqués. Telle avait

été l'école de Sully. Ceux qui ont lu ses Mémoires, savent d'ailleurs qu'il avait toute la pénétration et tout le sang-froid dont on a besoin pour bien observer et juger les hommes.

(19) Page 96.

En 1586, Sully avait déjà négocié un traité entre les deux rois; mais l'indécision, vice de toutes les ames faibles, entraîna bientôt Henri III d'un côté opposé : et le traité devint inutile. Enfin en 1589, après l'assassinat des Guises, Henri III ayant tâché vainement d'apaiser le duc de Mayenne qui ne daigna point pardonner à son roi, il fut moins éloigné de s'unir avec le roi de Navarre. Sully négocia encore ce traité, non point avec la grave lenteur de la plupart des plénipotentiaires, mais avec l'activité d'un homme qui voulait sauver la France. Un grand nombre de voyages qu'il fit avec précipitation, et sans prendre aucun repos, le firent tomber dangereusement malade. Le philosophe Mornay eut l'adresse de profiter de l'état de Sully, pour obtenir la gloire et la récompense du traité.

(20) *Ibid.*

Brancas-Villars, amiral de France, gouverneur de Rouen pour la ligue, fut un des hommes les plus estimables de son temps. Il était brave, désintéressé, plein d'audace, incapable de dissimulation, indigné contre tout artifice, mais emporté, ayant d'ailleurs plusieurs traits de ressemblance avec Henri IV. Il estimait beaucoup le roi, et n'en était pas moins estimé. Sully, en 1594, négocia avec lui pour le détacher de la ligue. Cette négociation fut d'abord secrète; ensuite elle fut traversée par des intrigues. Enfin, comme tout était sur le point d'être conclu, on persuada à Villars que Sully

avait formé le projet de s'emparer de sa personne pour le faire assassiner. Villars, à cette nouvelle, sentit toute la fureur qu'une trahison doit inspirer à une ame haute et d'une droiture austère. Il arracha le traité des mains de Sully, le déchira en mille pièces, et le jeta au feu. La modération de l'un calma enfin les emportements de l'autre. Tout fut éclairci. Villars fit pendre l'auteur de l'imposture, et signa son traité. Sully eut la gloire de donner en même temps à son roi, une place importante, un brave guerrier, et un fidèle sujet.

(21) Page 96.

La même année, Sully conclut un traité au nom du roi avec le duc de Guise : c'était le fils de celui qui avait été assassiné à Blois. Il n'eut ni les talents, ni les vices, ni la malheureuse célébrité de son père. On pourrait peut-être le comparer à Richard, fils de Cromwel : tous deux, nés d'un père qui avait ébranlé et gouverné un puissant État, moururent sujets obscurs, dans un pays dont ils avaient pensé être les Souverains.

(22) Page 98.

On ne saurait croire combien Henri IV avait de cabales à étouffer même dans son parti. Le fanatisme et l'ambition tournaient toutes les têtes. Quand Sully ne combattait pas, il négociait. En 1594, il quitte le siége de Laon, pour aller à Paris apaiser la fermentation des esprits agités par l'affaire des Jésuites. Peu de temps après, Henri IV l'envoie auprès du duc de Bouillon pour le raffermir dans le devoir, et observer les complots qui se formaient à Sedan. En 1595, il va à Rouen dissiper les brigues du duc de Montpensier. En 1597, il est chargé d'écrire aux chefs des protestants, qui, pendant le siége d'Amiens, cherchaient à inquiéter le roi,

pour en arracher de nouveaux priviléges. En 1598, il va dans la Bretagne qui n'était pas encore bien remise des troubles de la guerre, et tient les États à Rennes, pour hâter la levée des sommes qu'on avait promises. En 1603, il fait un voyage en Poitou, y dissipe les factions, et ramène au roi le cœur des protestants. En 1606, il fait échouer les desseins des calvinistes qui demandaient un synode national ; il concilie à la Rochelle le clergé et les protestants divisés. Enfin en 1614, il travaille par ordre de la régente, à prévenir ou apaiser les troubles excités par les princes et les grands du royaume. On lui doit cette justice, que ses talents ne servirent jamais qu'au bien de l'État. Sa politique n'eut rien d'artificieux; elle fut adroite sans être fausse, et vertueuse sans être rigide : c'était la politique d'un honnête homme qui dit toujours la vérité, et qui est assez estimé pour la faire croire.

(23) Page 99.

La principale de ces assemblées du corps protestant fut celle de Chatelleraut en 1605. Sully fut nommé par le roi pour y présider. Jamais son maître ne lui donna une plus grande marque de confiance; et, si l'on fait attention qu'il était protestant, on verra que jamais il ne se trouva dans une circonstance plus délicate. Le plan de conduite qu'il se traça à lui-même, fut de ne trahir ni sa religion, ni son prince, et de remplir en même temps les devoirs de protestant zélé et de sujet fidèle. Il marcha toujours entre ces deux lignes, sans s'en écarter. Aussi, dans toute cette assemblée, il joua le rôle d'un sage; au lieu que Mornay, avec son zèle aveugle et impétueux, ne parut qu'un enthousiaste qui veut armer des fanatiques. Sully présida encore deux fois à de pareilles assemblées : l'une à la Rochelle en 1607; et l'autre à Gergeau en 1608 ; et dans toutes les deux il ne fut pas moins utile à l'État et au roi.

(24) Page 100.

Sully, en 1586, traite avec les Suisses, et en obtient une promesse de vingt mille hommes pour son maître. En 1599, il négocie le mariage du roi avec Marie de Médicis. En 1600, il conclut un traité avec le cardinal Aldobrandini, légat du pape et médiateur pour le duc de Savoie. En 1604, il termine en faveur du roi une contestation avec le pape sur la propriété du pont d'Avignon. Mais c'est sur-tout dans son ambassade en Angleterre qu'il développa des talents supérieurs. Dès l'an 1601, Henri IV l'avait envoyé à Douvres, où il avait eu un secret entretien avec Élisabeth sur les moyens d'abaisser la maison d'Autriche. Cette reine protestante, ennemie implacable d'une puissance qui avait voulu la détrôner, occupée déjà des grandes idées de l'équilibre de l'Europe, était, par estime, par admiration et par intérêt, l'alliée et l'amie de Henri IV; et tous deux n'attendaient que le moment d'exécuter leurs vastes desseins : mais elle mourut en 1603. Henri IV sentit combien la mort de cette reine pouvait influer sur les affaires de l'Europe. Il craignit avec raison que le nouveau roi d'Angleterre ne fût pas aussi disposé qu'elle à entrer dans ses vues. Il lui envoya donc Sully avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour le fixer dans son parti, et armer l'Angleterre contre l'Autriche. Il faut lire dans les Mémoires mêmes tous les détails de cette négociation. On y trouvera la profondeur d'un politique, l'éloquence d'un homme d'État, cette activité d'esprit qui donne presque toujours les succès, ce coup-d'œil qui démêle les objets, même au milieu du trouble, et qui fait le grand négociateur, comme le grand général. On y remarquera surtout cet ascendant qu'un homme de génie sait prendre sur les caractères faibles, et sur les ames à petites passions.

(25) Page 109.

François d'O, surintendant des finances sous Henri III et au commencement du règne de Henri IV, avait tout ce qui aurait dû lui donner l'exclusion de cette charge. Il était dissipateur, indolent, passionné pour le jeu, tout occupé de ses plaisirs, mettant une vaine grandeur dans des prodigalités insensées, ne se refusant rien, tandis que le roi manquait de tout. Voilà l'homme qui gouvernait les finances. Il mourut en 1594 avec plus de quatre millions de biens, laissant l'État endetté de huit cent dix millions de notre monnaie actuelle. A sa mort, la charge de surintendant fut supprimée; et le roi créa un conseil de finances composé de huit personnes. Sully n'approuva point cette forme d'administration, parce qu'il est bien plus difficile de trouver huit hommes vertueux, que d'en trouver un seul. Sa façon de penser ne fut que trop justifiée. Les huit conseillers ne furent que huit concussionnaires à brevet. Les dissipations et les vols continuèrent avec plus de fureur qu'auparavant. Le roi, dans la guerre contre l'Espagne, ayant besoin de huit cent mille écus pour faire le siége d'Arras, les leur demanda, comme l'homme qui a besoin de pain en demande à un citoyen riche; il ne put jamais les obtenir. *Je suis*, écrivait ce bon prince à Sully, *fort proche des ennemis, et n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre ; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude ; et depuis deux jours je dîne chez les uns et les autres parce que mes pourvoyeurs n'ont plus moyen de rien fournir pour ma table.* Cependant les huit conseillers des finances tenaient à Paris d'excellentes tables, et leur luxe insultait à la misère publique. Il n'est pas inutile de répéter de pareils faits, pour qu'on sache jusqu'où peut aller l'audace de la déprédation dans un État mal gouverné depuis long-temps.

(26) Page 110.

La première opération de Sully fut de se transporter en 1596 dans les principales généralités du royaume, et d'envoyer dans les autres des hommes de confiance pour en connaître les forces et les revenus. En 1598, il fit un second voyage. Son attention s'étendait à tout : il examinait le climat de chaque province, les différentes espèces de terre, de culture, de production, les non-valeurs réelles ou supposées, leurs causes ou passagères ou constantes, la proportion entre les frais et le revenu, la qualité et le prix commun des denrées, la facilité des consommations, le nombre des habitants, leur caractère, la valeur de chaque homme dans les différents pays, les ressources des villes, le produit des manufactures, l'étendue et la qualité du commerce. Il observait sur les lieux mêmes ce que payait chaque province; la nature des impositions : celles dont la ressource est en même temps la plus étendue et la plus prompte; celles dont la perception coûte le moins et rapporte le plus; celles qui se combinent le mieux avec le climat, le sol, l'industrie des habitants; et celles qui sont plus à charge au peuple, qu'elles ne sont utiles à l'État. Il calculait partout la somme des richesses; il étudiait tout ce qu'une province reçoit, et tout ce qu'elle donne, comment y vient et par où s'écoule l'argent, quels sont les canaux ouverts, et ceux qui sont engorgés, enfin quelles sont les provinces où la capitale ne renvoie point les sucs qu'elle en reçoit, et où se trouve interrompue cette heureuse circulation qui fait la vie du corps politique. Sully, sur tous ces objets, ne s'en rapportait qu'à lui-même : car il faut des yeux pour voir. On sait que le duc de Bourgogne, dans un temps plus éclairé, ne put se procurer une connaissance exacte des provinces par les intendants mêmes.

(27) Page 111.

Dès que les membres du Conseil apprirent que Sully devait faire des visites dans les provinces, ils n'épargnèrent rien pour le traverser. L'opération était trop utile pour qu'ils n'en fussent pas épouvantés. Ils eurent recours à tout. Les receveurs-généraux, trésoriers, contrôleurs, greffiers et jusqu'aux moindres commis furent prévenus. Les uns s'absentèrent et laissèrent leurs bureaux fermés; d'autres firent voir des ordres qui leur défendaient de communiquer leurs registres et leurs états. En même temps on semait dans les provinces les bruits les plus odieux contre Sully; on profitait de son absence pour le noircir auprès du roi : on l'accusait d'ignorance, de dureté, d'étourderie ; on le peignait comme un tyran qui allait sucer le sang du peuple, et qui abusait de l'autorité du prince, pour le rendre odieux à ses sujets. Enfin le cri général fit impression sur le roi lui-même; et Sully reçut ordre de revenir. Henri IV qui, après la plus courte absence, l'embrassait toujours avec transport, le reçut très-froidement. Sully reconnut alors le danger qu'il y a de servir les rois loin d'eux. Il eut à se justifier des plus cruelles calomnies; et il en vint aisément à bout : mais il fallait encore éviter les soupçons pour l'avenir. Cinq cent mille écus qu'il avait ramassés dans ses voyages, et qui sans lui eussent été perdus pour le roi, furent déposés dans le Trésor royal. En même temps il prit des précautions pour qu'aucune partie de cette somme ne fût dissipée. On ne tarda point à sentir combien ces précautions étaient nécessaires.

Sanci, un des membres du Conseil, et le plus absolu des hommes, envoya demander à Sully, avec toute la fierté d'un despote, quatre-vingt-dix mille écus pour payer les Suisses.

Sully savait qu'il n'était dû que le tiers de cette somme. Il refusa. Son refus excita entre lui et Sanci une vive querelle qui éclata en présence du roi. Peu de temps après, Sully surprit encore les membres du Conseil à vouloir détourner deux cent mille écus du Trésor royal. Heureusement il avait gardé entre ses mains de quoi les confondre; et, dans le moment qu'ils croyaient triompher, en rejetant sur lui la dissipation de cette somme, il les convainquit lui-même, en présence du roi, de cet odieux brigandage. Ce fut là l'essai des contradictions et des noirceurs que Sully eut à essuyer au commencement de son ministère. Ces détails de la méchanceté ne sont indifférents pour aucun siècle. On s'étonne quelquefois qu'il se fasse si peu de bien dans les États : le philosophe, qui pèse les obstacles, doit peut-être s'étonner de ce qu'il y a encore des hommes qui ont le courage d'en faire.

(28) Page 111.

Ce fut en 1598 que parurent toutes ces déclarations, qui rendirent le roi propriétaire de ses revenus, et mirent le peuple à l'abri des concussions des sujets puissants. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tous les tyrans qui volaient le peuple, se plaignirent avec audace, comme si on les eût dépouillés d'un bien légitime; tant certains hommes s'accoutument à regarder l'injustice comme un de leurs droits! Le duc d'Épernon, par ces sortes de violences, se faisait tous les ans un revenu de près de quatre cent mille francs de notre monnaie. Il fut averti du jour où devait passer la déclaration qui lui ordonnait de n'être plus brigand ni concussionnaire; il se rendit au Conseil, bien résolu de l'empêcher. Là, au défaut de raisons, il eut recours aux insultes; et son insolence naturelle, aigrie encore par les réponses

fières de Sully, osa s'emporter jusqu'aux menaces. Sully répondit à l'outrage avec le ton d'un homme qui est accoutumé à ne rien craindre ; et tous deux en même temps portèrent la main sur la garde de leur épée. La salle du Conseil eût peut-être été ensanglantée, si l'on ne se fût jeté en foule au-devant d'eux. Le roi, instruit de cette querelle, loua beaucoup le zèle intrépide de Sully, et lui écrivit à l'heure même, de sa main, *lui offrant*, disait-il, *de lui servir de second contre d'Épernon.*

(29) Page 112.

Il y eut sous le ministère de Sully trois Chambres de justice, établies pour faire des recherches contre les financiers qui avaient malversé dans leurs emplois : l'une en 1601, l'autre en 1604, et la troisième en 1607. Cette dernière fut établie contre l'avis de Sully. Il avait reconnu par l'expérience des deux premières, que les principaux coupables échappent toujours. On retira cependant quelque avantage de ces poursuites : c'est que les lois commencèrent enfin à paraître quelque chose ; l'idée des mœurs fut réveillée ; le peuple s'aperçut que le gouvernement s'occupait de lui ; la noblesse apprit à ne pas confondre l'or avec l'honneur ; la nation commença à soupçonner que la pauvreté honnête pouvait avoir un prix. Au reste, Sully, dans ses Mémoires, est d'avis de supprimer entièrement ces Chambres de justice, comme des moyens inutiles. Ce n'est presque toujours que l'occasion d'un trafic honteux entre ceux qui ont besoin de protection, et ceux qui en ont à vendre.

(30) Page 113.

Il faut convenir que toutes les opérations de Sully sur les monnaies furent peu avantageuses. En 1601, il fit défendre

d'employer dans le commerce les monnaies étrangères. Le commerce fut interrompu par cette défense, parce que le crédit en fut affecté. Ces espèces étrangères se trouvaient en France en très-grande quantité : on les resserra par la répugnance de les porter à la Monnaie, à cause des droits considérables qu'on devait y retenir. Peu de temps après, Sully rendit une déclaration qui défendait de transporter hors du royaume aucune espèce d'or ou d'argent, sous peine de confiscation. On sent assez combien une pareille ordonnance est inutile. Ce n'est point par des déclarations que l'on peut retenir dans un pays les espèces d'or et d'argent; c'est par une administration sage, qui détermine en faveur de ce pays la balance du commerce. Sully lui-même ayant senti combien cette déclaration était insuffisante, crut y remédier par une ordonnance du mois de septembre 1602, qui haussa la valeur numéraire des espèces. L'expérience n'a que trop prouvé que c'est une mauvaise opération de toucher aux monnaies d'un État. Tout changement dans cette partie nuit prodigieusement au commerce, par l'extinction de la confiance, par le resserrement des bourses, par les embarras et le désavantage du change, par le renversement des fortunes. Ce qui trompa Sully, c'est qu'il s'imagina que le haussement de la valeur numéraire ferait cesser le transport chez l'étranger, en diminuant le profit. En effet, la proportion de l'or à l'argent de France, n'était pas tout-à-fait alors de 1 à 11, au lieu qu'en Espagne elle était de 1 à $13\frac{1}{3}$, en Angleterre de 1 à $13\frac{19}{40}$, en Allemagne de 1 à $12\frac{1}{6}$: ainsi les étrangers avaient du bénéfice à enlever notre or. Mais Sully ne remédia point du tout à cet inconvénient. La proportion nouvelle ne fut en France que de 1 à $11\frac{1}{6}$, parce que Sully, en haussant la valeur de l'or, avait en même temps haussé les monnaies d'argent : ainsi le désordre resta le même; et en 1609, on s'aperçut qu'il était encore devenu plus grand,

parce que les autres États avaient encore haussé leur proportion.

(31) Page 116.

Sully s'était convaincu par l'étude de l'histoire et par les réflexions, que l'agriculture est la base des États et la source des revenus publics. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait regardé la taille arbitraire comme un fléau de l'État, et qu'il ait désiré changer entièrement la forme de cette imposition. Il savait que la terre étant la source des revenus, doit être aussi la source des impôts, mais qu'ils doivent porter sur le produit, et non sur le travail. Or le produit total des terres se divise en deux parties : l'une est la rentrée des avances qui ont été faites pour l'exploitation; cette partie doit être sacrée pour le fisc, puisque c'est cet argent même qui est la source de la fécondité : l'autre portion est bénéfice; c'est elle qui constitue le revenu ; c'est sur elle seule que l'impôt doit être levé. Dans tout pays où le cultivateur ne retrouvera point du bénéfice en sus de ses avances, et de la somme dont il doit payer la protection du Souverain, il faudra nécessairement qu'il s'intéresse moins à la culture; que par conséquent cette culture diminue, et avec elle les revenus de l'État. Mais que serait-ce si, bien loin de retirer aucun bénéfice de son travail, l'impôt lui enlevait une partie même de la somme destinée à l'exploitation de sa terre? Alors il ne faudrait point s'étonner que la profession la plus malheureuse de toutes fût presque abandonnée, qu'une partie des terres restât en friche, et que tout l'ordre économique se trouvât dérangé par la suppression des revenus réels de l'État. Ce qu'il y aurait de plus effrayant, c'est que le désordre irait toujours en augmentant, parce que l'impôt, dirigé toujours sur le même plan, diminuerait d'année en année la somme

destinée pour la culture des terres. On a écrit beaucoup de livres sur cette matière; on en écrira encore beaucoup : mais ce ne sont pas les lumières qui nous manquent; il faut détruire les passions, qui sont un obstacle presque invincible à tout le bien qu'on peut faire. D'ailleurs un des grands malheurs de l'humanité, est d'être entraîné par l'habitude. Il est bien difficile de regarder comme un mal, ce qu'on a vu de tout temps. Que de choses excellentes on ne fait point, parce qu'on ne les a jamais faites!

(32) Page 117.

Sully, en plusieurs endroits de ses Mémoires, se récrie contre la gabelle. Il trouvait une dureté extrême à vendre fort cher à des pauvres une denrée très-commune. Personne n'ignore que certaines provinces sont assujéties à l'impôt sur le sel, tandis que d'autres en sont exemptes. On détermine la quantité que chacun doit prendre. On prescrit l'usage qu'on en doit faire. Il est défendu de revendre ce que l'on a au-delà de ses besoins. Les troupeaux, qui ne peuvent être préservés de plusieurs maladies que par le sel, languissent et meurent, parce que le paysan ne peut pas leur donner ce secours. On va même jusqu'à interdire à ces animaux mourants les bords de la mer, où l'instinct de leur conservation les conduit. Le commerce de la pêche est considérablement diminué par les formalités odieuses qui gênent la salaison. L'agriculture perd une quantité prodigieuse de bras, qui sont occupés au faux-saunage. Ces hommes, qui ne sont que des brigands, auraient pu être des citoyens. Ajoutez à cela des armées de commis, dont l'unique fonction est de faire la guerre aux sujets du roi; qui gardent les bords des fleuves, des rivières, et jusqu'aux bords de la mer, comme dans un pays ennemi; qui souvent soutiennent et livrent des batailles,

où ceux qui tuent deviennent meurtriers de leurs concitoyens, et où ceux qui sont tués sont des sujets perdus pour l'État. Ajoutez les emprisonnements, les saisies, les ventes, la diminution du commerce et du travail; ajoutez les frais de régie qui sont énormes; car chaque million pour le roi en coûte un autre au peuple, soit en frais, soit en non-valeurs. On ne cherche point ici le triste et vain plaisir de censurer ce qui est établi : mais, dans un ouvrage qui est consacré tout entier à l'utilité publique, il doit être permis de remarquer les défauts d'une imposition que Sully, Richelieu, Colbert, et tous nos plus habiles ministres ont également condamnée. Si elle a subsisté jusqu'à présent, c'est sans doute parce qu'il est bien plus facile de voir les abus que de les réformer. Dans tout changement politique, lors même que l'avantage est le plus assuré, les obstacles sont immenses. Il n'y a que le mal qui se fasse aisément.

(33) Page 118.

Ce n'est pas assez d'examiner la nature des impôts en eux-mêmes et par rapport à la culture des terres, il faut encore les comparer les uns aux autres. Il est des impôts qui se nuisent : il est des besoins qu'on ne peut satisfaire qu'aux dépens d'autres besoins. Que dirait-on d'un homme qui, en construisant une machine, multiplierait les roues sans choix, et ne prendrait point garde que le mouvement des unes doit nécessairement ralentir l'action des autres? C'est cependant ce qu'ont fait plusieurs prétendus politiques. La juste répartition des impôts est encore un des grands objets de l'homme d'État. Pour y parvenir, il faut connaître la valeur respective des provinces, connaissance qui dépend du rapport des productions, des manufactures, du commerce, de la population, des dépenses que l'État y fait.

Il faut que les non-valeurs entrent toujours dans les calculs; que la quotité de l'impôt soit toujours déterminée par la masse des revenus, et que l'une soit le thermomètre fidèle de l'autre; que les provinces ne paient pas au Souverain plus qu'elles n'en reçoivent; que la circulation aille toujours du centre à la circonférence, comme de la circonférence au centre; que chaque espèce de biens soit imposée selon sa qualité; que l'imposition dans les villes soit plus forte que dans les campagnes; et que le pauvre qui, dans la constitution sociale, est déjà écrasé par l'insolence et l'orgueil du riche, n'ait point encore un nouveau motif trop légitime de maudire la patrie, et de détester le nom de citoyen. Une chose surtout qui est très-difficile à déterminer, c'est la proportion de l'impôt avec le produit des terres: car les rapports qui paraissent proportionnels ne le sont point du tout. Par exemple, un douzième levé sur un petit produit, et un douzième levé sur un grand, ne sont pas, à beaucoup près, dans la même proportion pour les contribuables: le premier est une charge bien plus pesante que le second. Tous ces détails demandent des vues supérieures, un esprit exercé, et surtout le calcul de la probité. A l'égard de la régie, la meilleure serait sans doute celle où tout ce qui est imposé sur le peuple, serait au profit de l'État. Mais il faut se souvenir que les impôts sont régis par des hommes. Souhaitons du moins qu'on diminue, le plus qu'il est possible, le nombre des mains qui manient l'argent des sujets pour le faire passer au prince.

(34) Page 118.

Une des maximes de Sully était que le labour et le pâturage étaient les deux mamelles d'un État. Telle fut la base de son système, et le principe de ses opérations. Il fit un

grand nombre de réglements utiles pour encourager l'agriculture; mais tous avaient pour but, de procurer l'aisance au cultivateur: en effet c'est là le principal ressort. Il serait bien digne d'un siècle aussi éclairé que le nôtre, de tirer enfin cette classe d'hommes si utile, de l'état vil et malheureux où elle a été jusqu'à présent. L'ancienne Grèce, de ses premiers cultivateurs, fit des dieux. Il serait à souhaiter que parmi nous on les traitât seulement à-peu-près comme des hommes. Quoi! faut-il être à-la-fois nécessaire et avili? Ce serait aux grands à donner l'exemple: car ils peuvent donner l'exemple en tout, surtout dans une monarchie. Une vérité effrayante pour eux, c'est qu'ils ne peuvent subsister sans le laboureur, au lieu que le laboureur peut subsister sans eux. C'est une coutume assez générale partout, de placer des bataillons sur le passage des rois; un roi d'Angleterre, en traversant son pays, vit un autre spectacle: c'étaient deux cents charrues que les habitants d'une campagne vinrent ranger sur son passage. Ce trait est d'une éloquence sublime pour qui sait l'entendre. Il s'en faut bien que, dans notre Europe, avec toutes nos sciences et notre orgueil, nous ayons poussé la véritable science du gouvernement aussi loin que les Chinois. On sait que leur empereur, pour donner aux citoyens l'exemple du respect qu'on doit au labourage, tous les ans, dans une fête solennelle, manie la charrue en présence de son peuple. Nulle part l'agriculture n'est aussi honorée. Il y a même des places de mandarins pour les paysans qui réussissent le mieux dans leur art. Partout les hommes sont les mêmes. On les ménera toujours par les distinctions et les récompenses. Mais, avant qu'un paysan sache ce que c'est que l'honneur, il faut qu'il sache ce que c'est que l'aisance. Un cœur flétri par la pauvreté, n'a d'autre sentiment que celui de sa misère.

(35) Page 119.

La liberté des grains était liée nécessairement au système de Sully : aussi la soutint-il dans toutes les occasions avec la plus grande vigueur. En 1607, un juge de Saumur fut menacé de punition exemplaire, pour avoir défendu la sortie des blés hors du royaume. Tout semble nous inviter aujourd'hui à revenir à des idées si sages. S'il faut une autorité, nous avons celle de Sully. S'il faut des raisons, nous avons plusieurs excellents livres où l'utilité de ce système est démontrée. Tout le monde d'ailleurs est en état de voir par lui-même que la concurrence de l'étranger, entretenant un profit certain sur le prix de nos blés, et prévenant leur non-valeur, doit augmenter les revenus, exciter au travail, encourager la culture, et par conséquent accroître la population. S'il faut des exemples, nous avons celui de l'Angleterre et notre propre expérience. Sully, devenu ministre, rétablit par ce moyen l'agriculture qui était entièrement dépérie par les guerres civiles. La France devint le grenier de l'Europe. Elle jouit de cet avantage sous les règnes de Henri IV, de Louis XIII, et dans les premiers temps du règne de Louis XIV. L'abondance et le bon prix du blé entretenaient les richesses de la nation. En 1661, Colbert voulant favoriser les manufactures, fit défendre l'exportation des grains, pour que, la subsistance des ouvriers étant à bas prix, la fabrication et la main-d'œuvre se trouvassent moins chères que chez l'étranger. On ne tarda point à sentir les effets de ce changement. Bientôt la culture diminua. Dans les mauvaises terres, la valeur des productions n'équivalait plus à la dépense. On prit donc le parti de les abandonner. Peu-à-peu les campagnes ont dépéri; et la France qui produisait autrefois 70 millions de setiers de blé, aujourd'hui

en produit à peine quarante. D'un autre côté, l'Angleterre, avant qu'elle eût permis chez elle l'exportation des grains, était souvent obligée d'acheter des blés étrangers, parce qu'elle n'en recueillait point assez pour ses propres besoins. Mais elle adopta nos principes, à peu près dans le temps que nous y renonçâmes. En 1689, on proposa des récompenses à tous ceux qui vendraient des blés aux étrangers. En peu de temps l'agriculture fit des progrès rapides. Aujourd'hui une bonne récolte peut nourrir l'Angleterre pendant plusieurs années ; et elle est en état de vendre des blés à toutes les autres nations. C'est peut-être là l'époque de sa grandeur. Il a été prouvé dans les derniers temps, que l'exportation des grains lui avait valu en quatre années 170 millions 330 mille livres de France. La seule objection raisonnable contre ce système, est la crainte des disettes dans les mauvaises années. Mais il est prouvé que les disettes sont infiniment plus rares dans les pays où la liberté des grains soutient l'agriculture. Une partie de la nation a étudié et approfondi ces matières. Il ne nous reste plus qu'à profiter de nos connaissances. Il y a des préjugés utiles qu'il faut conserver dans un État; mais il en est d'autres qui en sont la ruine. On ne s'occupe aujourd'hui parmi nous que d'agriculture. On ne parle que d'encourager les laboureurs, que de défricher des terres : mais, tant que nos ports seront fermés, gardons-nous bien d'étendre notre culture. Qu'avons-nous besoin de moissons? Qu'avons-nous besoin de nouvelles terres ? Nos récoltes plus abondantes ne feraient qu'anéantir parmi nous la valeur du blé. Les avances ne seraient plus remboursées par les produits ; et les terres deviendraient un fonds stérile pour les propriétaires et pour le Souverain.

(36) Page 120.

Sully, dans le cours de son administration, fit plusieurs choses utiles pour le commerce. Il s'opposa surtout avec beaucoup de vigueur à une foule d'édits bursaux, portant création de mille petits droits sur différentes parties du commerce. Ces édits n'étaient pas pour le roi; c'étaient des gratifications qu'il accordait à ses courtisans, et qu'on lui arrachait par importunité. Il envoya un jour à Sully jusqu'à vingt-cinq édits pareils. Sully n'en approuva aucun, et sortit pour aller lui faire des remontrances. Il rencontra à la porte la marquise de Verneuil, qui lui fit des reproches de ce qu'il s'opposait ainsi à la bonne volonté du roi. *Tout ce que vous dites*, *madame*, lui dit Sully, *serait bon*, *si Sa Majesté prenait l'argent dans sa bourse; mais lever cela de nouveau sur les marchands, artisans, laboureurs et pasteurs, il n'y a aucune apparence. Ce sont eux qui nourrissent le roi et nous tous. Ils ont bien assez d'un maître, sans avoir encore tant de gens à entretenir.* Ces paroles remarquables peignent en même temps et le caractère et la politique de Sully. En 1603, le comte de Soissons, prince du sang, obtint la permission de lever un droit de quinze sous par ballot de toile qui sortirait du royaume. Il avait eu l'art de persuader au roi que c'était tout au plus un objet de trente mille livres par an. Sully, en calculant, trouva que cet impôt annuel n'était guère moindre que de 300 mille écus, et il empêcha l'exécution de l'édit. Le comte de Soissons irrité voulut faire périr le surintendant; et Sully, dans cette occasion, eut la gloire d'avoir exposé sa vie pour le peuple, comme il l'avait exposée pour le roi.

(37) Page 120.

La grande faute que l'on reproche à Colbert, c'est d'avoir donné aux manufactures le premier rang dans l'ordre économique. Il protégea beaucoup les arts et métiers, qui ne sont que les moyens d'ouvrer la matière première, et s'occupa peu de l'agriculture, qui fournit cette matière première à l'État. Cependant la fabrication n'est utile que par le prix qu'elle donne et le débit qu'elle procure aux produits des terres. Telle était la façon de penser de Sully. C'était là une des branches de son système. C'est pourquoi il fit toujours marcher l'agriculture avant l'industrie. Mais doit-on le louer ou le blâmer de son opposition aux manufactures de soie? Ce procès fut d'abord décidé contre lui. Depuis quelque temps la nation est revenue sur ses pas, et aujourd'hui l'on commence à douter. Tous ceux qui jugent de la prospérité d'un royaume par son éclat apparent, ceux qui s'imaginent que le luxe est la grandeur, et qu'une nation parée de tissus d'or et d'argent est la nation la plus riche, n'hésiteront pas à condamner Sully : mais ceux qui, à travers les surfaces, pénètrent dans l'intérieur des États; ceux qui pèsent, qui calculent, qui mesurent; ceux qui savent que le luxe des soies a parmi nous fait tomber les laines; que l'avilissement des laines a porté sur le nombre des troupeaux; que la diminution des troupeaux a altéré une des sources de la fécondité; ceux qui savent que l'agriculture en France ne rend aujourd'hui qu'un sixième de ce qu'elle rendait alors, et que, pour gagner quelques millions à fabriquer et à vendre de belles étoffes, nous avons perdu des milliards sur le produit de nos terres; ceux enfin qui ont calculé que deux millions de cultivateurs peuvent faire naître un milliard de productions, au lieu que trois millions d'artistes ne produiront à

l'État que 700 millions en marchandises de main-d'œuvre, ceux-là sans doute ne seront pas si prompts à condamner un grand homme.

(38) Page 121.

Sully regardait les grandes villes comme les tombeaux des États, parce qu'elles ne se forment jamais qu'aux dépens des campagnes. Il s'attachait donc à repeupler les bourgs et les villages. Il désirait surtout que la noblesse habitât dans ses terres. On a trop loué Richelieu de ce qu'il avait attiré tous les grands propriétaires à la cour. Cette politique a ruiné l'État. Elle a été du moins la première époque de la décadence de l'agriculture. Un homme qui souvent est inutile à Versailles, pourrait être dans sa terre le bienfaiteur de la nation. Et croyez-vous que, loin du manége et des intrigues, son ame n'eût point quelque chose de plus vigoureux et de plus mâle? Croyez-vous que dans les combats il eût moins de sang à verser pour la patrie? C'était bien là le sentiment de ce bon et généreux Henri IV. Ce roi qui avait plus de vues politiques, que semblait n'en promettre d'abord sa gaieté franche et militaire, déclara aux nobles qu'il voulait qu'ils s'accoutumassent à vivre chacun de leur bien, et à faire valoir leurs terres par eux-mêmes. Il riait de ceux qui venaient étaler à la cour des habits magnifiques, et qui *portaient,* disait-il, *leurs moulins et leurs bois de haute-futaie sur le dos*. Je sais que le luxe a fait un nom ridicule de ce nom de gentilhomme de campagne; mais je sais bien aussi que ces gentilshommes de campagne, respectables en effet, seraient alors respectés, parce que tous seraient utiles, et que plusieurs seraient grands. Je sais que l'honneur français se ressusciterait dans leurs châteaux; que les ames, en devenant plus simples, deviendraient plus fortes; que les terres seraient mieux cultivées, les villages plus riches,

l'agriculture plus en honneur, les fortunes des grandes maisons plus assurées, les revenus de l'État plus considérables. Je sais qu'en moins de cinquante ans peut-être, un pareil changement ferait une révolution dans nos mœurs, et qu'on ne verrait plus des hommes sourire avec pitié au nom de vertu, d'héroïsme et de dévouement pour la patrie.

(39) Page 122.

La multiplicité effrénée des offices, dit Sully, *est la marque assurée de la décadence prochaine d'un État.* Elle surcharge le peuple par le paiement des gages attribués à tant d'officiers, par la levée des droits qu'ils exigent dans leurs fonctions, par les priviléges qui les exemptent de partager les fardeaux : elle nuit surtout, parce qu'elle achève de répandre l'esprit de mollesse, la honte du travail, le goût des grandes villes, l'indépendance et l'esprit factieux de corps, enfin la trop grande estime de l'argent, qui procure en même temps deux choses qui ne devraient jamais être réunies : de l'oisiveté et des distinctions. Ce fut en 1603, que Sully travailla à cette grande réforme. Colbert fit la même opération, qui, de son temps, était devenue encore plus nécessaire. En 1664, ce ministre fit dresser un état général de tous les officiers du royaume. On en trouva 45,780, tandis que 6000 auraient suffi ; et depuis ce temps-là le nombre en est encore beaucoup augmenté parmi nous.

(40) *Ibid.*

On a toujours regardé comme une des plus utiles réformes de Sully, la réduction de l'intérêt du denier 10 et 12 au denier 16, en 1601. Le préambule de l'édit contient d'excellents principes sur cette matière : et les plus habiles écrivains

parmi les Anglais, le proposèrent depuis comme un modèle à imiter chez eux. Le cardinal de Richelieu en 1634, réduisit l'intérêt du denier 16 au denier 18; et dans son édit, ne manqua pas de citer celui qui avait été rendu sous Henri IV. Enfin en 1663, Colbert fit encore une nouvelle réduction du denier 18 au denier 20. Ces trois opérations sous trois règnes différents, furent également utiles à l'État. Le haut prix de l'intérêt était un appât qui engageait les particuliers à placer leur argent en contrats de rente, et à vivre dans l'oisiveté, au lieu de s'appliquer à la culture des terres, aux manufactures et au commerce. La réduction força les citoyens à enrichir l'État, et à s'enrichir eux-mêmes par le travail : elle fut encore un secours pour les nobles, qui purent acquitter plus aisément leurs dettes; et pour la partie industrieuse de la nation, qui trouva des fonds. Il est vrai que le prince n'est le maître que de l'intérêt légal de l'argent, c'est-à-dire de cette portion qui est aliénée à perpétuité par des contrats. A l'égard de l'argent qui reste dans la circulation pour les entreprises d'agriculture, de commerce ou d'industrie, c'est une marchandise dont le prix doit hausser ou baisser, selon qu'elle est plus ou moins commune. Si l'argent était rare, la diminution de l'intérêt légal ne produirait d'autre effet que de resserrer les bourses, et de faire disparaître les prêteurs : aussi les trois ministres qui firent successivement cette réduction, avaient déjà commencé à rétablir, par d'autres opérations utiles, l'aisance nationale, sans laquelle ils eussent vainement essayé de réduire l'intérêt. Il faut remarquer que c'est nous qui avons donné aux étrangers l'exemple de ces sortes de réductions; et aujourd'hui nous sommes obligés de proposer à notre patrie l'exemple de ces mêmes étrangers. Toutes les nations voisines paient l'intérêt de l'argent moins que nous. Elles ont maintenant sur la France le même avan-

tage, que la France avait autrefois sur elles. C'est pour nous une raison de plus de faire une réduction, que tant d'autres causes ont rendue nécessaire.

(41) Page 122.

Sully voyait, avec toute la douleur d'un citoyen, la plaie terrible que le désordre des finances avait faite aux mœurs. Il avait là-dessus les principes des anciens législateurs; et le surintendant de Paris eût été Lycurgue à Sparte, et Caton à Rome. Que nous sommes loin de cette façon de penser! Politiques d'un jour, nous avons tout réduit en calcul; nous avons combiné chaque point de grandeur que la population, le commerce, l'industrie, les arts peuvent ajouter à un État; et nous ne parlons pas des mœurs. On se plaint que tout a dégénéré. Que peut-on attendre d'un peuple où l'or est le premier des biens; où l'esprit mercenaire anéantit tout principe noble; où tout est marchandise, jusqu'à la vertu; où, dès qu'on a fait une bonne action, s'il s'en fait encore, on se hâte d'en demander le salaire en argent? Voilà le germe de la destruction. Point de mœurs, point d'État. Que l'or, d'une part, et l'honneur, de l'autre, soient remis chacun à leur place. L'or n'est qu'un moyen; vous perdez tout, si vous en faites une récompense. Vos vils métaux ne font que rétrécir les ames; la considération et l'honneur les élèvent et les agrandissent: aussi le sage ministre de Henri IV était indigné de voir les grands seigneurs de son temps, avides, pendant les guerres civiles, d'indépendance et d'autorité, éblouis, pendant la paix, du luxe des financiers, se rabaisser jusqu'à ne désirer plus que de l'argent. Il faut voir avec quelle éloquence il s'exprime dans ses Mémoires sur le luxe, sur la mollesse, sur le prix que nos passions mettent à l'or, sur le dépérissement du vieil honneur, la confusion des états,

l'abâtardissement des races, la supériorité que la généreuse noblesse devrait avoir sur les gens de fortune, la barrière qu'il faudrait élever entre ces deux ordres de citoyens, pour que l'exemple d'une opulente oisiveté ne vienne pas frapper, de trop près, des ames qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats, de sacrifices pour l'État et pour le roi. Son style alors s'élève et s'enflamme. Ce sont partout les expressions d'un guerrier philosophe, qui a l'ame également austère et grande, qui sent la vertu avec transport, et qui combat les vices avec la même intrépidité qu'il combattait les ennemis un jour de bataille. Ces sortes de détails se trouvent surtout dans les anciens Mémoires, bien moins agréables sans doute, mais plus utiles que les nouveaux. Ils ressemblent à ces médailles antiques que les connaisseurs aiment à retrouver, et qui sont toujours supérieures aux plus belles estampes que l'on a gravées d'après elles.

(42) Page 123.

Il n'est pas inutile d'observer que Sully entra dans le ministère des finances en 1595, et que le roi mourut en 1610. Dans cet intervalle de quinze ans, quoique Sully eût diminué les tailles de cinq millions, quoiqu'il eût réduit les droits intérieurs et autres petites impositions à la moitié; quoique les dépenses extraordinaires de l'État et du roi montassent à plus de 38 millions; cependant toutes les dettes de l'État, formant une somme de trois cent dix millions, furent acquittées; les revenus furent encore augmentés de quatre millions; et il se trouva dans les coffres du roi, soit réellement, soit en crédit, plus de quarante-un millions. Je laisse à décider la question, s'il est utile aux États que les rois amassent des trésors. Si c'est une faute, ce fut celle de trois de nos plus grands princes: de Charles V, de François I, et de Henri IV.

Pour moi, il me suffit de montrer l'effet rapide et incroyable d'une économie bien ménagée.

(43) Page 123.

Quoique Sully n'eût pas le titre de premier ministre, cependant il travailla sur toutes les parties de l'administration. Aucune des manières de faire du bien à l'État, ne lui était étrangère. En 1599, il fut nommé grand-maître de l'artillerie. Il la trouva dans un état aussi déplorable que tout le reste. Aussitôt il y donna ses soins; et dès 1604, l'arsenal se trouva garni de cent pièces d'artillerie, de deux millions de livres de poudre, de cent mille boulets, et de tout ce qu'il faut pour armer plus de vingt mille hommes. La plupart des fortifications des places tombaient en ruine; il les fit réparer, et en fit construire de nouvelles. Il n'y avait ni ordre, ni discipline dans les troupes. On retenait souvent la solde des soldats; et les officiers eux-mêmes étaient mal payés. Sully fit assurer le paiement. Il établit un hôpital militaire pour les invalides. Il forma le plan d'une école militaire pour la jeune noblesse. De ces deux établissements, le premier, comme on sait, a été perfectionné par Louis XIV : le second n'a été exécuté que sous Louis XV. Il dressa plusieurs plans de réforme pour les troupes, soit dans la guerre, soit dans la paix. Il fit lever les plans de toutes les places et côtes de Bretagne. La marine avant lui était entièrement négligée, ou plutôt elle n'existait pas. Il conseilla au roi de la rétablir. Il commença par faire visiter les côtes, examiner les ports, prendre des mesures pour les réparations. Il fit chercher des matelots et des pilotes, dont il excitait l'industrie par des récompenses. On répara le petit nombre de vaisseaux qui restaient encore; on en construisit de nouveaux. En peu de temps la France eut un très-grand nombre de galères sur la

Méditerranée. Dans l'intérieur du royaume, Sully veillait à une autre espèce de travaux : c'étaient ceux des bâtiments et des ponts et chaussées. Il fit réparer les grands chemins dans presque toute l'étendue du royaume, et les fit orner d'arbres qui subsistent encore dans différents endroits, où on les nomme des Rosnis. Le Berry lui dut un grand nombre de chaussées et de ponts qui facilitèrent le commerce dans des lieux jusqu'alors impraticables. C'est lui qui donna l'idée du canal de Briare, et qui la fit exécuter. En 1737, en travaillant aux écluses de ce canal, on trouva des médailles d'argent et de cuivre, dont l'une est empreinte des armes du duc de Sully : une autre porte cette inscription : 1607, *Maximilien de Béthune*, *duc de Sully, sous le règne de Henri IV, etc.* A Saint-Germain, il fit bâtir le Château neuf, étendre les jardins jusqu'aux bords de la Seine, et construire ces belles terrasses. Il présida de même aux embellissements que le roi fit faire à Monceaux et à Fontainebleau. Dans Paris, le Louvre fut fort augmenté. La grande galerie fut commencée en 1603. La place et la rue Dauphine, le Pont-Neuf, une partie de ce qui fait aujourd'hui le Pont-au-Change, un grand nombre de rues, plusieurs quais furent achevés ou construits. Nous jouissons aujourd'hui de tous ces travaux utiles, que Sully dirigea comme surintendant des bâtiments et grand-voyer de France. Il n'y a guère eu de grand homme d'État qui n'ait protégé les lettres. Sully fit donner une pension à Casaubon qui était un des plus savants hommes de son siècle. En même temps il s'occupait du soin de contenir deux religions rivales, d'éteindre les restes du fanatisme, d'appaiser les dernières secousses d'un parti puissant, et qui avait long-temps ébranlé la France. En 1604, il fit un Mémoire dont le but était de réunir les protestants et les catholiques dans les points qui les divisaient. S'il eût réussi, il eût épargné bien du sang à la France, et le dernier

siècle n'eût pas vu des millions d'hommes porter notre industrie à nos voisins. Attentif à tout ce qui pouvait intéresser la gloire de son maître, il veillait même au dehors. C'était lui qui était le dépositaire des vastes projets de Henri IV. Il dirigeait avec lui les négociations qui avaient pour but d'armer la moitié de l'Europe contre l'Autriche. En 1606, il engagea les Vénitiens à prendre le roi pour arbitre de leur fameux démêlé avec Paul V. La même année, il conseilla au roi de se rendre médiateur entre l'Espagne et les Pays-Bas. En 1609, il composa un Mémoire sur l'ouverture de la succession de Clèves, où il discute les droits de tous les princes intéressés à cette grande affaire. C'est ainsi que les vues et les soins de Sully s'étendaient à tout. Si l'on pense en même temps à ses travaux pour les finances, aux soins qu'il donnait à la police intérieure du royaume, à cette foule prodigieuse de mémoires et d'états qu'il composait sans cesse pour l'instruction du roi, aux audiences qu'il donnait tous les jours, à tous les conseils où il assistait, à tous les voyages qu'il était obligé de faire, à ce grand nombre de conversations si longues et si intéressantes qu'il avait avec Henri IV, on aura de la peine à concevoir comment un seul homme, dans un si court espace de temps, a pu exécuter tant de grandes choses.

(44) Page 129.

Le parallèle qu'on a osé faire entre Colbert et Sully, est fondé tout entier sur les faits : car ce n'est que par les faits, qu'on peut connaître et juger les hommes. Tant que les ministres sont vivants, on n'écrit guère sur eux que des panégyriques ou des satires. Ils sont trop puissants pour n'être ni flattés, ni haïs. Mais il vient un temps où l'on discute, où l'on blâme le mal sans aigreur, où on loue le bien sans

enthousiasme. Il y a même dans le gouvernement économique, des opérations qui ne peuvent être jugées tout de suite, et dont les effets, pour être aperçus, ont besoin de temps. On convient assez généralement aujourd'hui que Colbert avait pris une fausse route; que le système des manufactures, poussé trop loin, est devenu pour la France une cause de destruction. Mais, si cette erreur d'un grand homme nous faisait fermer les yeux sur tout le bien qu'il a fait, et sur celui qu'il a voulu faire, la nation ne mériterait pas de l'avoir eu pour ministre. On n'ajoutera rien ici à ce qui a été dit dans le parallèle. Cette matière est immense; elle demanderait un volume entier; et l'on ne peut ici présenter que des résultats. On remarquera seulement une différence essentielle entre les deux ministères. Sous celui de Sully, les financiers ne jouirent d'aucune espèce de considération ni d'autorité dans l'État. Sous Colbert, ils furent honorés et puissants : marque certaine qu'ils étaient devenus nécessaires. Les hommes justes seront toujours en droit de reprocher à ce ministre qu'il ait ôté à Mézeray sa pension d'historiographe, pour n'avoir point parlé des financiers avec assez de ménagement. Cet écrivain exact et rigide, dont tout le crime était d'avoir mis dans ses ouvrages les principes austères qui étaient dans son cœur, n'aurait pas sans doute été puni par Sully.

(45) Page 129.

Sully nous apprend lui-même dans ses Mémoires, quelle était sa manière de vivre, depuis qu'il fut ministre. Il se levait à quatre heures du matin, été et hiver. Les deux premières heures étaient employées à lire et à expédier les mémoires, qui étaient tous les jours mis sur son bureau. A six heures et demie, il était habillé, et se rendait au conseil,

qui commençait à sept pour finir à neuf, à dix et quelquefois à onze. Il passait le reste de la matinée avec le roi, qui lui donnait ses ordres sur les différentes charges dont il était revêtu. Au sortir de là, il revenait dîner. Sa table n'était pour l'ordinaire que de dix couverts. Elle était d'une frugalité qui épouvantait la plupart des seigneurs de la cour. On lui en fit souvent des reproches. Il répondait toujours par ces paroles d'un Ancien : *Si les convives sont sages, il y en a suffisamment pour eux; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie.* Après le dîner, il donnait une audience réglée. Tout le monde y était admis, jusqu'à un simple paysan. L'audience était libre, et la réponse était toujours prompte. Il travaillait ensuite ordinairement jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle était venue, il faisait fermer ses portes. Il oubliait alors toutes les affaires, et se livrait au doux plaisir de la société, avec un petit nombre d'amis. Il se couchait tous les jours à dix heures; mais, lorsqu'un événement imprévu avait dérangé le cours ordinaire de ses occupations, alors il reprenait sur la nuit le temps qui lui avait manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de son ministère. Henri IV, dans plusieurs occasions, loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'arsenal, il demanda en entrant, où était Sully. On lui répondit qu'il était à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses courtisans, et leur dit en riant : *Ne pensiez-vous point qu'on allait me dire qu'il est à la chasse, ou avec des dames ?* Une autre fois étant allé à l'arsenal dès sept heures du matin, il trouva Sully avec ses secrétaires, occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres et de papiers. *Et depuis quand êtes-vous là !* lui dit le roi. *Dès les trois heures du matin*, répondit Sully. *Eh bien, Roquelaure*, dit Henri IV, en se tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie-là ?*

(46) Page 130.

Sully, dans ses Mémoires, donne le détail des biens qu'il possédait lorsqu'il devint ministre. Il voudrait que tout homme d'État, en entrant en place, en fît autant. En 1611, après s'être démis de ses charges, il rend compte de tous ceux qu'il avait acquis pendant son ministère, et des moyens par lesquels il les avait obtenus. Profession admirable et digne d'un ministre vertueux!

(47) *Ibid.*

Il pensait qu'un ministre ne doit jamais rien recevoir des sujets. En 1594, il remit au roi un présent considérable que lui avait fait la ville de Rouen. Il ne voulut même recevoir une gratification du roi, qu'après qu'elle fut vérifiée à la Chambre des comptes. En 1597, un traitant eut l'audace de lui offrir un diamant de six mille écus pour lui, et un autre de deux mille pour son épouse. On se doute bien que c'était pour obtenir l'agrément d'une injustice. L'indignation fut la réponse de Sully. En 1599, le duc de Savoie, qui négociait à la cour de France pour obtenir la cession du marquisat de Saluces, tenta vainement de le gagner par des offres. Elles furent dédaignées. En 1600, ce prince eut encore recours au même moyen, et tâcha de soutenir sa cause, d'un portrait enrichi de diamants, qui pouvait valoir quinze ou vingt mille écus. Sully examina le portrait, loua beaucoup la boîte et les diamants, et les refusa. Il est bon de rappeler de temps en temps à notre siècle ces sortes d'actions, pour qu'on sache encore qu'elles sont possibles.

(48) Page 131.

Il est humiliant pour l'humanité qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme, sans avoir à parler des complots de

l'envie. Jamais personne n'y fut plus exposé que Sully. On lui eût pardonné peut-être d'avoir du mérite; mais on ne pouvait lui pardonner d'avoir toute la confiance du roi. Les femmes, les courtisans, les ministres, tous se liguèrent contre lui. C'est une chose remarquable qu'un serviteur si fidèle, un si tendre ami de son maître, ait été douze à quinze fois sur le point d'être disgracié. En 1601, on l'accusa d'être entré dans les complots du maréchal de Biron. Le roi ne fit qu'en rire, et en badina même avec lui. En 1602, on jeta dans l'esprit du roi des soupçons qui firent une impression plus profonde : *car*, dit Sully, *il n'y a rien dont il soit plus difficile de se défendre, que d'une calomnie travaillée de main de courtisan.* Cependant il vint aisément à bout de rassurer son maître. Il ne se passa point d'année où ses ennemis ne renouvelassent les mêmes attaques; mais ce fut en 1605, qu'ils lui portèrent les plus grands coups. Libelles, lettres anonymes, avis secrets, discours empoisonnés, calomnies atroces, tous ces moyens obscurs et bas, inventés par la faiblesse et par la haine, furent employés pour le perdre. Insensiblement le poison agit sur le cœur du roi; et ce prince qui était trop environné d'ingrats, pour ne pas soupçonner quelquefois ceux même qui ne l'étaient pas, alla jusqu'à croire que Sully voulait se faire chef de parti. Alors l'envie loua ce ministre pour la première fois. Elle exagérait ses talents pour qu'ils parussent plus redoutables. Sully averti de tout ce qui se passait, hésita sur ce qu'il devait faire. Cette fierté secrète que la vertu inspire, lui faisait regarder comme une honte, de se justifier. Cependant il prit le parti d'écrire au roi. Sa lettre était simple, mais noble, sans orgueil et sans bassesse, telle qu'un homme sûr d'être vertueux devait l'écrire. La réponse du roi fut courte, froide et circonspecte. Il ne lui donnait que le titre de *mon cousin*; il avait retranché le terme d'*ami*. Sully, après cette lettre

resta tranquille, et continua à servir l'État, en attendant sa disgrace. Trois mois se passèrent ainsi, pendant lesquels on fit agir de nouveaux ressorts, et l'on inventa de nouvelles noirceurs Cependant Henri IV voyant que rien de ce qu'on avait avancé contre Sully, ne se vérifiait, commença à faire des réflexions. Il craignit d'avoir été trompé. Ce prince était vif, mais bon, il revenait aisément sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur. Mais Sully était résolu de se taire, jusqu'à ce que le roi lui parlât lui-même. Tous deux étaient dans la situation de deux cœurs sensibles, qui, après s'être long-temps aimés, croient avoir à se plaindre l'un de l'autre, et pour qui cet état d'incertitude et de froideur est un état de tourment. Henri IV ne put le soutenir davantage. Il était à Fontainebleau; et son cœur agité depuis plusieurs jours, ne cherchait qu'à se soulager du fardeau qui l'accablait. Il eut enfin avec Sully un éclaircissement. Sully se justifia. Le roi lui nomma tous ses ennemis, et lui montra le plus violent des libelles qui avaient été faits contre lui. Cet entretien, qui était également nécessaire à tous les deux, dura plus de quatre heures. Il se passa dans une des allées du jardin. Les courtisans qui ne pouvaient entendre, observaient de loin : on peut juger de leur agitation. Ils tâchaient de prévoir par les gestes et par l'air du visage, quel serait le dénouement. Le roi voulut le leur apprendre lui-même. Il sortit de l'allée, en tenant Sully par la main, et demanda à tous les courtisans assemblés, quelle heure il était. On lui répondit qu'il était une heure après midi, et qu'il avait été fort long-temps. *Je vois ce que c'est,* dit ce prince, *il y en a auxquels il a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Rosni plus que jamais; et vous, mon ami,* poursuivit-il, *continuez à m'aimer et à me servir, comme vous avez toujours fait.* Ces paroles firent pâlir bien des visages : car ce

n'était point là ce qu'on attendait. Il est affreux de penser que, si dans ce moment le roi eut disgracié Sully, les trois quarts de la cour s'en seraient réjouis, et en eussent fait compliment au roi.

(49) Page 131.

Les titres de fils, de père, d'époux, ne sont point du tout indifférents dans l'éloge d'un grand homme. Ce sont les vertus privées qui font presque toujours les vertus publiques; et un homme est à la tête de l'État ce qu'il est dans l'intérieur de sa maison. Les premiers sentiments de la nature sont ceux qui forment l'ame : et la vertu qui gouverne, n'est que cette première honnêteté appliquée à de plus grands objets. On sent bien qu'il n'est pas ici question des talents. Il n'est que trop vrai qu'on peut avoir beaucoup de lumières avec beaucoup de vices.

(50) *Ibid.*

L'amitié de Henri IV et de Sully est un des plus beaux spectacles que présente l'histoire. C'est un objet attendrissant au milieu des guerres civiles, et parmi l'atrocité des factions. Sully n'avait encore que onze ans, lorsque son père le présenta au roi de Navarre qui en avait dix-huit. Le jeune enfant, un genou en terre, promit d'être toujours attaché à son nouveau maître. On ne se doutait point alors de tout ce que signifiait cette promesse. Sully, dans les combats, le servit de ses conseils, de son sang et de ses biens. En 1585, tous les chefs calvinistes voulaient faire de la France réformée, un état républicain. Sully, dans tous les conseils, soutenait la nécessité d'avoir un chef unique, qui donnât plus d'activité aux forces en les réunissant. Henri IV, au

sortir d'un de ces conseils, le tira à part et lui dit : *M. le baron de Rosni, ce n'est pas tout que de bien dire ; il faut encore bien faire. N'êtes-vous pas résolu que nous mourions ensemble ? Il n'est plus temps d'être bon ménager. Il faut que tous les gens d'honneur emploient la moitié de leurs biens pour sauver l'autre. Je m'assure que vous serez des premiers à m'assister. Non, non, sire*, lui répondit Sully, *je ne veux point que nous mourions ensemble, mais que nous vivions, et que nous cassions la tête à tous nos ennemis. J'ai encore pour cent mille francs de bois à vendre, que j'employerai à cela. Oh bien, mon ami,* lui dit le roi de Navarre en l'embrassant, *retournez-vous-en donc chez vous, faites diligence, et venez me retrouver au plutôt avec le plus de vos amis que vous pourrez, et n'oubliez pas vos bois de haute-futaie.* C'est ainsi que s'exprimaient ces ames naïves et guerrières. Henri, sans troupes, sans argent, sans secours, ne tarda point à recevoir de Sully quarante mille livres. Peu de temps après, cet ami fidèle ayant fait un second voyage dans ses terres, lui rapporta encore dix mille francs de la vente de ses bois. On a vu dans les notes précédentes, comment il le servait de son épée, et dans les négociations. On ajoutera seulement ici, qu'en négociant avec un ligueur qui était maître d'une place importante, Sully, pour avancer le traité, sacrifia une abbaye d'un revenu assez considérable, dont il jouissait. Henri IV avait un cœur fait pour sentir tout le prix de l'amitié ; mais la politique lui faisait presque un devoir de paraître indifférent. Les catholiques étaient jaloux qu'il aimât un Huguenot ; les protestants, qu'il eût de la confiance pour un homme de mérite. Cela vint au point que Henri IV et Sully convinrent tous deux d'agir en public avec la plus grande réserve, et de ne se parler qu'avec froideur. Souvent même le roi se cachait pour l'entre-

tenir; mais, dans le particulier, il régnait entre eux la plus douce familiarité. En 1592, Sully détermina le roi à se faire catholique; car il était persuadé qu'on peut se sauver également dans les deux religions. Henri IV affermi sur le trône, n'en aima pas moins celui qui l'avait aidé à y monter. Ce bon prince n'avait pas besoin d'être malheureux pour être sensible. Les lettres seules qu'il écrivit à Sully sur les affaires, sont au nombre de plus de trois mille. Il lui communiquait tous ses chagrins, tous ses plaisirs, et jusqu'aux plus petits détails de sa vie. *Mon ami,* lui mandait-il un jour, *venez me voir, car il s'est passé ce matin quelque chose dans mon sein, pourquoi j'ai affaire de vous.* Une autre fois il lui écrivit de Fontainebleau : *Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le plus grand chagrin que j'aie jamais eu. J'acheterais beaucoup votre présence, car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur, et par les conseils duquel je reçoive du soulagement.* On ne se lasserait point de transcrire tous ces témoignages de la sensibilité d'un roi. Il prenait le plus vif intérêt à tout ce qui regardait Sully et sa famille. Un jour il sut qu'un des fils de Sully était malade, il lui envoya aussitôt son premier médecin, et lui écrivit : *Vous savez que je ne vous aime point assez peu, pour que je n'y allasse moi-même, si ma présence y était nécessaire.* Sully, de son côté, aimait le roi, comme l'ami le plus tendre. Il s'empressait à le consoler de tous ses chagrins. On sait que Henri IV en eut de toute espèce. Outre l'embarras des affaires, et l'ennui du trône, il essuya toutes sortes de peines, et par les complots de sa cour, et par l'ingratitude de ses sujets, et par les orages même qui troublaient sa maison. Il eut plusieurs maladies cruelles. Il perdit des femmes qu'il adorait. C'était dans ces moments-là que Sully suspendait toutes les affaires pour aller consoler son ami. Dans ses maladies,

il ne le quittait point. En 1598, on crut que le roi mourrait : il avait une fièvre terrible, avec des redoublements. Ce prince crut lui-même qu'il n'en réchapperait pas. *Mon ami,* disait-il à Sully, dans un de ces moments, *je n'appréhende point du tout la mort ; vous le savez mieux que personne, vous qui m'avez vu en tant de périls dont il m'était si facile de m'exempter : mais je ne nierai pas que je n'aie regret de sortir de cette vie, sans avoir témoigné à mes peuples que je les aime comme s'ils étaient mes enfants, en les déchargeant d'une partie des impôts, et en les gouvernant avec douceur.* Tels étaient les sentiments que Sully recueillait de la bouche de ce bon roi mourant. Une réflexion bien naturelle en lisant tout ceci, c'est que ce fut un grand bonheur pour la France que ces deux ames se soient rencontrées. La mâle liberté avec laquelle Sully parlait à Henri IV, est connue de tout le monde. Il n'était pas moins austère pour son maître, que pour lui-même. On en trouve mille traits dans ses Mémoires ; je n'en citerai qu'un : c'est celui de la promesse de mariage faite par le roi à mademoiselle d'Entragues. Le roi la lui montra pour lui demander son avis. Sully la prit, la lut, et la mit en pièces sans rien dire. *Comment morbleu !* dit Henri IV, *que prétendez-vous donc faire ? Je crois que vous êtes fou. Il est vrai, sire,* lui répartit Sully, *je suis un fou ; et plût à Dieu que je le fusse tout seul en France !* Voilà qui peint mieux un caractère que tous les discours du monde.

(51) Page 133.

Henri IV fut assassiné le 14 mai 1610. Dès ce moment toute l'administration changea. On revint à l'ancienne méthode d'écraser le peuple pour enrichir les grands. Les

finances amassées par l'économie furent dissipées par les profusions. La cour ne fut plus qu'un théâtre de troubles, d'intrigues, de bassesses et de noirceurs politiques. Sully pénétré de chagrin voulut se retirer : mais sa famille, qui était bien-aise d'avoir un homme puissant, l'en empêcha. Enfin ses yeux se lassèrent de voir tant de maux. Le 26 janvier 1611, il se démit de ses charges de surintendant des finances et de gouverneur de la Bastille. Il quitta pour jamais la cour, et se retira dans ses terres. La faveur publique le suivit dans sa chûte. En sortant de Paris, il fut accompagné de plus de trois cents chevaux qui l'escortèrent par honneur. C'était le triomphe de la vertu en partant pour l'exil. Le 27, qui était le lendemain de sa démission, la reine, en considération de ses services, lui envoya un brevet de cent mille écus. Il semblait que ce fut le prix dont on voulait payer sa retraite. Il eut été honteux à Sully de l'accepter : aussi le refusa-t-il. A peine eut-il passé quelques jours dans sa terre, qu'il apprit qu'on songeait à profiter de sa retraite pour le perdre. On osait parler de lui faire son procès. Il fallut qu'un homme qui s'était pendant vingt ans immolé à l'État, descendît à se justifier. Il écrivit à la reine; et la reine par bonheur épargna un outrage à la nation. Plusieurs années après, un homme de la cour lui ayant acheté pour 1200,000 livres de terres qu'il ne paya point sur-le-champ, n'eut pas honte, lorsque la guerre fut déclarée aux protestants, de demander au roi la confiscation de tous ses biens. Voilà de ces traits qui pourraient dégoûter à jamais de faire du bien aux hommes, si rien pouvait en dégoûter le vrai citoyen. Colbert ne fut-il pas aussi abhorré de la France? Et le peuple ne voulut-il pas le déterrer, pour le traîner dans les rues?

(52) Page 135.

La retraite de Sully dura trente ans, pendant lesquels il ne parut presque jamais à la cour. Louis XIII l'ayant envoyé chercher pour lui demander son avis sur les affaires, il y vint quoique avec répugnance. Les jeunes courtisans cherchèrent à le tourner en ridicule sur son habillement qui n'était plus de mode, sur son maintien grave et sur ses manières. Sully s'en aperçut, et dit au roi : *Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter sur ses grandes et importantes affaires, au préalable il faisait sortir tous les bouffons et baladins de cour.* Quel homme! Il était né le 13 décembre 1560. En 1580, il fut fait chambellan du roi de Navarre, avec 2000 livres d'appointements. En 1594, secrétaire d'État. En 1596, membre du conseil des finances. En 1597, gouverneur de Mantes. En 1599, surintendant des finances, surintendant des fortifications et des bâtiments, grand-voyer, et grand-maître de l'artillerie. En 1601, gouverneur de la Bastille. En 1603, ambassadeur en Angleterre et gouverneur du Poitou. En 1606, duc de Sully, pair de France, et capitaine-lieutenant des gendarmes de la reine. En 1611, il quitta la cour et le ministère des finances. En 1634, il fut fait maréchal de France. Il mourut à Villebon le 22 décembre 1641, âgé de quatre-vingt-un ans. La duchesse de Sully, son épouse, lui fit ériger en 1642, une statue d'un très-beau marbre blanc, exécuté par un des plus fameux sculpteurs d'Italie. Elle est placée dans un cabinet du château de Villebon. Ce n'est pas là sans doute qu'elle devrait être. Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle fût dans la capitale, exposée aux yeux de tous les citoyens ? La même année, on lui éleva un mausolée à Nogent-le-Rotrou, dit le Béthune. C'est là qu'il est enterré avec la

duchesse de Sully son épouse, qui mourut à Paris en 1659, âgée de quatre-vingt-dix-sept ans.

Qu'il me soit permis, en finissant, de faire ici une réflexion. Si Henri IV n'eût point été assassiné, et qu'il eût vécu selon le cours ordinaire de la nature, il aurait pu régner aussi long-temps que Louis XIV. Alors Sully eût été trente ans de plus à la tête des finances; Louis XIII n'eût pas régné; Richelieu probablement n'eût pas été ministre; il fût resté peut-être dans la classe des hommes obscurs; la face de l'Europe eût été changée; et, sans offenser le génie d'un grand homme, la France eût été bien plus heureuse, parce que ce qui est utile, est toujours au-dessus de ce qui est grand. Il n'y aurait eu alors qu'un intervalle de vingt ans entre le ministère de Sully et celui de Colbert.

ÉLOGE

DE HENRI-FRANÇOIS

D'AGUESSEAU,

CHANCELIER DE FRANCE.

Il fut un temps parmi nous où la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la justice, était avilie par le mépris. Les nobles, aussi fiers qu'ignorants, tyrans subalternes d'un peuple esclave, du sein de leur oisiveté, ou du milieu de leurs tournois, osaient insulter aux travaux de la magistrature. La raison qui s'avance lentement sur les pas des arts et des sciences, commence enfin à dissiper ce préjugé barbare. Ceux qui servent également la patrie, ont un droit égal à ses éloges. Depuis que les hommes sont méchants et corrompus, il leur faut des armes et des lois. Les armes, ces instruments de la destruction et de la vengeance, servent de barrière à l'État, et font fleurir la liberté à l'ombre

de la victoire. Les lois, image de l'éternelle sagesse, font servir toutes les passions et tous les talents au bien public, protégent les faibles, répriment les grands, unissent les peuples aux rois, et les rois aux peuples. Sans les armes, l'État deviendrait la proie de l'étranger; sans les lois, il s'écroulerait sur lui-même.

Aussi, la Grèce répétait avec admiration les noms des Solon et des Lycurgue, avec ceux des Miltiade et des Léonidas. Rome se glorifiait autant de la censure de Caton que des victoires de Pompée : et les Chinois, ce peuple antique, si fameux dans l'Asie par la sagesse de ses lois, élèvent des arcs de triomphe aux magistrats comme aux guerriers.

Le même sentiment anime parmi nous l'académie française. L'honneur d'un éloge public qu'elle a accordé à Maurice, comte de Saxe, elle l'accorde aujourd'hui à Henri-François D'Aguesseau, chancelier de France.

Heureux qui est digne de peindre la vertu! Je n'espère point l'embellir; elle est trop au-dessus des ornements frivoles de l'esprit. Mais je lui rendrai hommage; je la présenterai dans sa majestueuse simplicité. Je peindrai dans D'Aguesseau le magistrat, le savant profond, l'homme juste : cet éloge ne peut être étranger à aucun pays, ni à aucun siècle. Mais si, parmi nous, il se trou-

vait quelqu'un qui fût insensible au charme des vertus, et qui n'aimât que le récit des siéges et des batailles, la nature s'est trompée en le faisant naître dans ces climats, et parmi des hommes instruits. Il y a des pays encore barbares, où l'industrie et le talent se bornent à l'art de se détruire; qu'il aille vivre parmi les sauvages et les tigres de ces déserts : je parle à des citoyens et à des hommes.

Si la distinction de la naissance n'est point une chimère, si elle a quelque chose de réel, c'est lorsque les ancêtres ont été vertueux : car la succession des dignités n'est rien, si on la compare à celle du mérite. D'Aguesseau recueillit en naissant ce double héritage de gloire et de vertu(1). Né d'une famille distinguée dans la robe, ses aïeux, toujours utiles à l'État, lui avaient préparé un nom illustre. Mais ne craignons pas de le dire : un homme tel que lui honore bien plus sa famille, qu'il n'en est honoré. Le ciel qui veillait sur lui, l'avait fait naître d'un père capable de lui donner toutes les lumières avec tous les exemples(2).

Ne croyez pas qu'il confie à des mains étrangères une si importante éducation. L'honneur de former un citoyen à l'État, est trop grand à ses yeux pour qu'il le cède à d'autres. On vit alors se renouveler l'ancienne discipline des

Spartiates et des premiers Perses, qui enseignaient les vertus à leurs enfants, comme ailleurs on enseigne les sciences.

C'était le temps où le calvinisme, trop persécuté peut-être, agitait, par ses dernières secousses, les provinces méridionales de la France (3). Chargé, dans ces provinces, du dépôt de l'autorité, le père du jeune D'Aguesseau remplissait ce dangereux honneur, avec la fidélité d'un sujet et l'humanité d'un citoyen. Au milieu de ces fonctions orageuses, il instruisait son fils (4). Il lui donnait des leçons de courage, en réprimant un peuple rebelle; de générosité, en prodiguant ses biens pour les malheureux; d'humanité, en épargnant le sang des hommes. Ainsi, parmi le fanatisme et la révolte, se formait cette ame noble et vertueuse, semblable à ces plantes salutaires qui croissent et s'élèvent au milieu des poisons qui les environnent.

Il est des grands hommes qui ne le sont que par les vertus: D'Aguesseau était destiné à l'être encore par les talents. Démosthène et Tacite, Platon et Descartes achèvent son éducation commencée par son père. Bientôt il se consacre à la défense de la justice. L'entrée du sénat lui est ouverte (5). Il y devient l'organe des lois et l'orateur de la patrie. Dès ce moment il se regarde comme une victime honorable, dévouée au bien

public. Je crois l'entendre, dans un de ces moments où il méditait sur ses devoirs, dire à la patrie (car il croyait qu'il y en avait une) : « Je « n'ai à t'offrir que ce que m'a donné la nature : « une vie courte et passagère; mais j'en déposerai « dans ton sein tous les instants; reçois le ser- « ment que je fais de ne vivre que pour toi ». Ce serment qu'il fit dans son cœur, il le remplit pendant quatre-vingts ans. Ainsi consacré à l'État, il renonce à toute autre passion. Appliqué sans relâche aux travaux de la magistrature, le devoir le ramène à des détails épineux, lors même que le génie semble les fuir; et, par un héroïsme bien rare, il préfère quelquefois l'avantage d'être utile, à l'honneur d'être grand.

Démêler l'erreur et le mensonge à travers le labyrinthe des procédures; dissiper les ombres dont la vérité est toujours couverte par elle-même, et celles dont l'obscurcit encore la méchanceté des hommes; approfondir les plus grandes questions, et ne pas négliger les plus simples; suppléer par la réflexion aux secours tardifs de l'expérience; arracher les épines dont les affaires sont semées, et y répandre l'ordre et la lumière; mêler partout la profondeur du raisonnement aux charmes de l'éloquence; diriger la balance de la justice, et lui donner le mouvement du côté où elle doit pencher : tels sont

les soins et les travaux qui l'occupent sans cesse dans la place d'avocat-général.

Ce parlement, qui, depuis tant d'années, était accoutumé à voir des hommes célèbres remplir cette honorable et pénible fonction, parut étonné lorsqu'il entendit D'Aguesseau pour la première fois. Le sénat crut voir revivre tous ses anciens oracles; le siècle de Louis XIV compta un grand homme de plus.

La gloire, qui pour tant d'autres n'est que le fruit du temps, et quelquefois même le tribut tardif de la postérité, plus juste pour D'Aguesseau, l'accompagne dès sa jeunesse. Cette gloire lui présageait son élévation. Un roi sous qui la France a développé toutes ses forces; sans qui peut-être elle n'aurait eu ni Colbert, ni Turenne, ni Bossuet; qui créa les grands hommes, et, ce qui est une seconde création pour l'État, qui sut les employer; Louis XIV parmi la foule des magistrats, avait démêlé le jeune D'Aguesseau, et dès-lors il l'avait regardé comme un de ces hommes nés pour être l'instrument du bonheur public.

Ce n'est point assez que, dans une monarchie, il y ait un Corps qui soit dépositaire des lois, qui les fasse exécuter par le citoyen, qui les rappelle au prince, dont le zèle courageux et sage concoure à l'ordre politique, et dont l'au-

torité inviolable préside à l'ordre civil : il faut que dans ce Corps il y ait un homme qui représente la patrie, qui veille à tous ses intérêts, qui les porte sous les yeux des magistrats, et qui suive tous ces ressorts multipliés, dont l'accord produit l'ordre général. D'Aguesseau est chargé d'un ministère si important (6). Sa jeunesse n'alarme point la France. La médiocrité se forme avec lenteur; les grands hommes le sont tout-à-coup, et ne passent point par ces degrés qui sont les marques de notre faiblesse. Placé entre l'autel et le trône, il veille, tel qu'un génie tutélaire, à la garde de ces bornes immuables qui séparent le sacerdoce et l'empire. L'étendue de ses fonctions ne rallentit point ses travaux. Son ame se multiplie pour ses concitoyens et pour son prince (7). C'était à Caton à être le censeur de Rome : c'était à D'Aguesseau à l'être du sénat de la France. Sous lui le faible apprit que ce n'est point être criminel, que d'être odieux à un homme puissant; et le pauvre connut avec étonnement que, malgré sa misère, il lui était encore permis de réclamer les lois (8). Protecteur des malheureux, ce titre qu'il tient de l'État, il le préfère à tous les titres qu'inventa la vanité, et que la bassesse donne à l'orgueil.

Pourquoi ne puis-je louer un homme illustre,

sans retracer les maux de la France? Attaquée par des ennemis heureux et implacables, elle soutenait avec peine une guerre ruineuse. Huit ans de combats avaient été huit ans de désastres. Ce fut alors qu'un hiver cruel, resserrant les entrailles de la terre, fit périr toute l'espérance des moissons; et Louis XIV, presque chancelant sur son trône, voyait d'un côté ses troupes fugitives et ses villes ouvertes; de l'autre, un peuple immense et mourant, dont les mains tendues vers lui, demandaient inutilement du pain. Le dirai-je? Il y avait des hommes qui tenaient renfermés dans des magasins les bleds, aliment nécessaire des malheureux; des hommes qui espéraient la famine et la mort, et calculaient chaque jour le degré de la misère publique, pour s'assurer du profit qu'on en pouvait tirer. D'Aguesseau combat ces hommes affreux. Il perce tous les détours où s'enveloppe la cruauté avare. Les secours se multiplient, les canaux de l'abondance sont rouverts; le barbare monopoleur frémit d'être obligé de rendre la vie aux malheureux.

Un cœur tel que le sien devait être inaccessible à tous ces vils intérêts qui dégradent les ames communes. Sera-t-il séduit par la faveur? Il ne voit rien dans l'univers qu'un homme puisse recevoir en échange pour sa vertu. Sera-

t-il intimidé par la crainte? Apres la gloire de faire le bien, la plus grande est celle d'être malheureux pour l'avoir fait.

Louis XIV trompé (10) (car les plus grands rois peuvent l'être) veut le forcer de se plier à une entreprise que réprouvent les lois : rien n'ébranle sa fermeté; il préfère à la volonté de l'homme, qui n'est que passagère, celle du législateur, qui est immuable. Cependant l'orage se forme. D'Aguesseau ne voit que le bien de l'État. Je dois tout à mon Roi, excepté le sacrifice de ses intérêts ou de ceux de son peuple. Il attend une disgrace pour récompense; mais les temps n'étaient pas encore arrivés. Tout change; la tempête se calme; et Aristide, quoique juste, reste encore dans sa patrie.

On eût dit que le ciel prêt à l'élever à la première place de la magistrature, voulait l'éprouver. Le chancelier meurt (11). Au même instant D'Aguesseau est revêtu de cette dignité. S'il en avait été moins digne, il aurait cru la mériter. Son élévation ne lui coûta pas même un désir. O vertu! tu n'es donc pas toujours persécutée sur la terre! Il est doux de pouvoir apprendre aux hommes, que quelquefois aussi les honneurs te cherchent, et viennent embellir ta simple modestie.

Porté tout-à-coup dans une place qu'il n'at-

tendait pas, ne désirait pas, mais dont il sent toute la grandeur, le nouveau chancelier contemple avec un effroi mêlé de respect, le nombre et l'étendue de ses devoirs. En effet, qu'est-ce qu'un chancelier? C'est un homme qui est dépositaire de la partie la plus importante et la plus sacrée de l'autorité du prince; qui doit veiller sur tout l'empire de la justice; entretenir la vigueur des lois, qui tendent toujours à s'affaiblir; ranimer les lois utiles, que les temps ou les passions des hommes ont anéanties; en créer de nouvelles, lorsque la corruption augmentée, ou de nouveaux besoins découverts exigent de nouveaux remèdes; les faire exécuter, ce qui est plus difficile encore que de les créer; observer d'un œil attentif les maux, qui, dans l'ordre politique, se mêlent toujours au bien; corriger ceux qui peuvent l'être; souffrir ceux qui tiennent à la constitution de l'État, mais, en les souffrant, les resserrer dans les bornes de la nécessité; connaître et maintenir les droits de tous les tribunaux; distribuer toutes les charges à des citoyens dignes de servir l'État; juger ceux qui jugent les hommes; savoir ce qu'il faut pardonner et punir dans des magistrats dont la nature est d'être faibles, et le devoir de ne pas l'être; présider à tous ces conseils où se discute le sort des peuples; balancer la clémence du

prince et l'intérêt de la justice; être auprès du Souverain le protecteur, et non le calomniateur de la nation.

Tel est le fardeau immense que porte D'Aguesseau. Il veut que la justice qui est dans son cœur, règne autour de lui. Elle l'accompagne dans les conseils des rois. Les viles intrigues, les noirceurs de la politique, tous ces crimes que l'on appelle science du Gouvernement, disparaissent devant lui. Il ose croire que ce qui est utile n'est pas toujours juste.

Je ne louerai point D'Aguesseau d'avoir eu assez d'humanité pour détester ces abus, qui font que la justice destinée à soulager le pauvre et le faible, n'est plus que pour le riche et le puissant; qui écrasent le bon droit par les formalités, et l'anéantissent par les lenteurs; qui égorgent le malheureux avec le glaive des lois; nourrissent l'avarice de quelques hommes de la substance de mille citoyens, et font un brigandage de la justice même. Pour détester de pareils abus, la probité suffit. Mais ce que je louerai dans lui, c'est d'être remonté jusqu'à la source du mal, en réformant les lois.

Le plus grand, le plus beau caractère de la législation, c'est l'unité de principes; c'est de partir toujours d'après les mêmes idées, de tendre au même but, d'établir une harmonie générale

entre toutes les lois, de s'approprier tellement à un peuple, qu'elle lui appartienne comme ses mœurs, son sol et son climat. Celle de la France n'eut jamais ce caractère. Elle fut presque toujours un mélange informe de lois qui se combattaient.

Dès l'origine, et sous la première race de nos rois vainqueurs des Romains, les lois des conquérants barbares se choquèrent contre les lois du peuple vaincu; et ces deux législations se mêlèrent sans pouvoir s'unir. L'une était celle d'un peuple guerrier, sauvage et simple, qui n'a à réprimer que l'abus de la force; l'autre, celle d'un peuple instruit, voluptueux et corrompu, et chez qui tous les besoins développés avaient fait naître toutes les lumières et tous les vices. Le christianisme adopté bientôt par les vainqueurs, vint encore mêler de nouvelles lois religieuses aux lois des Barbares et aux lois romaines.

Sous la seconde race, des lois portées dans l'assemblée de la nation par le Souverain, les grands et le clergé (car le peuple n'était pas au rang des hommes), créèrent, sous le nom de capitulaires, un nouveau droit, qui, fait pour suppléer aux lois des Barbares, ne les changea point, et ne fit que les suivre. Les lois se multiplièrent; et il n'y eut point encore de législation.

Bientôt l'anarchie féodale s'éleva : des usages prirent la place des lois. La fantaisie des tyrans imposa des règles bizarres à des esclaves. Les haines créèrent des législations opposées. La différence des lois devint une barrière entre les peuples. Chaque ordre de citoyens eut ses principes. On vit en même temps le code de la servitude pour le peuple, le code d'un honneur barbare pour la noblesse, le code romain pour le clergé, le code des combats pour les grands.

Après quelques siècles d'orages, la souveraineté commença à se ressaisir des droits usurpés sur elle. Pour réprimer la tyrannie des nobles, et combattre avec plus d'avantage une aristocratie tumultueuse et terrible, la domination appela à son secours la liberté, et brisa par intérêt les fers des peuples. Alors la nation exista. Ce fut l'époque d'une nouvelle espèce de droit, qui, sous le nom de chartes et d'affranchissements, créa des lois pour cette portion des français jusqu'alors avilie et esclave. Mais cette partie de la législation choquait les principes ou les abus de la législation féodale, qui, à son tour, réagissait contre elle. Les nouveaux droits des peuples se heurtaient contre les droits usurpés par les nobles ; et ceux-ci combattaient de toutes leurs forces les lois du Souverain, qui combattaient contre eux.

Cependant à travers tant de chocs, s'élevait un autre pouvoir. Le clergé réclamant du pied des autels contre la loi du brigandage et du meurtre, et mêlant avec art les intérêts sacrés aux intérêts humains, marchait par la religion à la grandeur. On le vit peu-à-peu élever des tribunaux dans ses temples, mettre les lois religieuses à la place des lois politiques, et régler les droits des Français d'après les décrets des pontifes de Rome. Delà l'autorité du droit ecclésiastique et des canons, qui décidèrent presque toujours les affaires civiles par des vues sacrées.

Il semble que la nation, agitée par ses malheurs et ses abus, également tourmentée et par les lois qu'elle avait et par celles qui lui manquaient, se tournât de tout côté, comme pour chercher un remède à ses maux. Vers le milieu du douzième siècle, le recueil des lois de Justinien, enseveli pendant près de cinq cents ans, reparut et passa dans le treizième, d'Italie en France. Bientôt le respect pour la grandeur romaine, et surtout le contraste de la grossièreté sauvage de nos lois, avec la profondeur et la sagesse de ces lois antiques, les firent adopter également par les magistrats et par les rois. Mais la législation d'un peuple maître de l'univers, pouvait-elle convenir à un peuple pauvre et opprimé qui secouait ses chaînes? L'état poli-

tique, les besoins ou les vices du climat, la forme des tribunaux, les distinctions des personnes, les distinctions des biens; chaque genre ou d'oppression ou de privilége, enfin la servitude, la noblesse et la souveraineté même, tout était différent; comment les lois auraient-elles pu être les mêmes? On voulut concilier ces lois étrangères qu'on admirait avec les lois nationales, qui, nées des abus et les combattant, paraissaient insuffisantes et nécessaires. Mais toutes ces parties mêlées ensemble se repoussaient. C'était vouloir assortir des ruines avec l'architecture d'un temple.

Enfin les ordonnances de nos rois, multipliées sous chaque règne selon les intérêts et les besoins, expliquant, commentant, réformant tant de lois différentes, ou en créant de nouvelles, détruisant tour-à-tour et détruites, vinrent se mêler à nos premières lois barbares, aux capitulaires, aux lois féodales, au droit ecclésiastique, au droit romain, et aux 285 codes de coutumes qui partageaient la France.

Tel a été pendant douze cents ans le cahos des lois françaises. Ce n'est pas que, dans différentes époques, plusieurs grands hommes ne se soient occupés de notre législation. Charlemagne commença, Charlemagne l'ornement de son siècle, et qui aurait pu être l'étonnement du nôtre;

mais le contraste était trop grand entre son siècle et son génie. Il fut obligé de suivre les anciennes idées en les dirigeant. La constitution même de l'État, et par conséquent la base des lois, n'étaient point fixes. Ce prince avait dans sa tête toute la vigueur de la souveraineté; mais la constitution penchait à l'anarchie, et n'attendait que les vices de ses successeurs. Tout se divisa; et ses lois, auxquelles il avait donné son caractère, ne purent subsister dans un état d'avilissement et de faiblesse.

Saint Louis, qui n'eut pas un vice, qui eut toutes les vertus peut-être, et qui ne fit des fautes que parce qu'il abusa quelquefois de ses vertus mêmes, quatre cents ans après, fut aussi le réformateur des lois; mais il chercha plutôt à corriger des abus, qu'à établir des principes. Sa législation resserrée dans ses domaines, fut plutôt un exemple qu'une loi. Il prépara une révolution, et ne la fit pas.

Charles VII, maître et conquérant de son royaume, voulant cimenter par les lois une réunion faite par les armes, ordonna de rédiger toutes les coutumes pour en faire une seule. Cent ans suffirent à peine pour cette rédaction. L'infidélité, la barbarie, l'ignorance, tout corrompit cet ouvrage; et ces matériaux informes, amassés depuis trois siècles, attendent encore une main qui les emploie.

Louis XI conçut le même projet d'uniformité; mais Louis XI ne méritait point de donner des lois à la France.

Sous Charles IX, le chancelier de Lhospital, grand homme parmi des furieux, et modéré au milieu de deux fanatismes qui se heurtaient, publia les lois les plus sages; mais il n'embrassa qu'une petite partie de la législation; et ceux qui voulaient commettre impunément des crimes, ne lui permirent point de servir plus longtemps l'État, le prince et les lois.

Enfin Louis XIV, né dans un siècle de calme et de grandeur, environné de tous les talents, avide de tous les genres de gloire, occupé tour-à-tour de tous les objets d'utilité, surtout de ceux qui avaient de l'éclat, maître absolu de tous les états, de tous les rangs, de toutes les provinces, joignant à l'autorité du trône celle de sa réputation et de ses conquêtes, tout puissant et par les forces réelles et par les forces d'opinion, enfin dominant avec cette supériorité de pouvoir qui peut asservir le préjugé même, conçut l'idée d'une réforme générale des lois. Tout favorisait ce dessein. Destiné à un règne de soixante et douze ans, il pouvait trouver en lui-même cette opiniâtreté pour les grands projets, qui manque à la nation. Il pouvait, par la fermeté de son caractère et de ses vues, réparer les changements

de ministres ou de magistrats. Il pouvait surtout mettre à profit toutes les lumières de son siècle, ou en faire naître de nouvelles. Mais les petites passions particulières traverseront éternellement les grandes vues du bien public. On réforma les procédures, on régla l'ordre de tous les tribunaux; on laissa subsister l'ancien désordre des lois; et la France, en voyant les belles ordonnances de Louis XIV, éprouva en même temps l'admiration, la reconnaissance et les regrets.

D'Aguesseau, après tant de siècles et d'efforts, frappé des mêmes abus, s'occupe aussi de la même réforme : mais, soit que l'exemple de plusieurs de nos rois, qui avaient inutilement pensé à cette grande entreprise, lui fit croire qu'elle était presque au-dessus des forces humaines; soit que, par les places qu'il avait remplies, trop accoutumé aux formes et à une certaine lenteur, qui, dans les monarchies, arrêtent les secousses, il portât encore les principes du magistrat dans les vues du législateur; soit même que son caractère, qui avait plutôt la marche de la circonspection, que celle d'une hardiesse vigoureuse et forte, s'imprimât, sans qu'il s'en doutât lui-même, à toutes ses opinions; en pensant que la réforme de nos lois était nécessaire, il crut qu'un si grand changement ne pouvait

être fait que par degrés; que les lois sont pour le peuple, presque aussi sacrées que la religion; qu'il y a des abus que leur antiquité même rend respectables, et qui se confondent presque avec les fondements des États; qu'il est quelquefois dangereux de trop se hâter de faire du bien aux hommes; qu'au lieu de renverser tout-à-coup ce grand corps, il valait mieux l'ébranler peu-à-peu, ou le réparer insensiblement, en travaillant sur un plan uniforme et combiné dans toutes ses parties; et qu'enfin, malgré le zèle des magistrats et des rois, cet ouvrage immense ne peut être que le fruit des siècles et du temps.

Nous exposons ces idées d'un chancelier célèbre sans les attaquer ni les défendre; et nous croyons que c'est aux hommes d'état et aux philosophes à les juger : nous dirons seulement que c'est d'après ces principes qu'il travailla sur les lois de la France. Pour célébrer les travaux d'un législateur, il faudrait l'être soi-même. Ce serait à Platon ou à Montesquieu à peindre D'Aguesseau. Vous le verriez, dans la rédaction des lois, parcourir d'un coup-d'œil tous les avantages qu'une loi peut offrir, tous les abus qui en peuvent naître, toutes les difficultés qui peuvent en retarder l'effet, tous les moyens par où l'artifice peut l'éluder, tous les rapports qu'elle peut avoir avec les mœurs, avec les préjugés,

avec les autres lois; comparer les avantages avec les abus; chercher le terme où le bien est le moins altéré par le mélange du mal : car c'est là toute la perfection dont est capable notre faiblesse. S'il ne changea point l'édifice entier de nos lois, du moins il s'occupa vingt ans à en reconstruire différentes parties; et il mérita, dans l'histoire de notre législation, de voir son nom joint au nom de Charlemagne, de saint Louis, de François I, du chancelier de Lhospital, de Louis XIV et du fameux président de Lamoignon (12).

Tant de travaux et de vertus prenaient leur source dans l'amour de la patrie. Ce sentiment tendre et sublime, qui est l'ame des républiques, qui, dans les monarchies, est à peine connu, et que les esclaves n'ont jamais senti, eût pu produire en lui ces mêmes prodiges que nous admirons dans l'antiquité, sans les croire; et si, pour sauver l'État, il eût fallu un Décius, D'Aguesseau l'eût été.

Déja vous pensez à ses disgraces et à la noble fermeté qu'il y fit paraître. Voici le plus grand spectacle que la terre puisse donner : l'homme vertueux aux prises avec la fortune.

Je vois une cour voluptueuse et politique, les intrigues de l'ambition au milieu de la licence, le génie des affaires dans le centre des plaisirs;

un prince né avec tous les talents, plein d'excellentes vues, ami de la justice, mais trop facile, manquant d'un point fixe pour appuyer ses vertus, environné de trop de méchants pour estimer les hommes; des courtisans ivres de nouveautés, se jouant de tout par flatterie, se calomniant par intérêt, courant à la fortune par la volupté; parmi eux deux hommes, dont l'un avait honoré l'État dans une place importante, ardent, plein de courage, d'un esprit délié, capable des plus grands projets, mais qui peut-être n'était pas insensible à l'ambition de la faveur; l'autre souple, adroit, connaissant mieux les hommes que les affaires, ami peu sûr, ennemi dangereux, habile à se rendre nécessaire, indifférent sur le choix des moyens.

Un étranger d'une imagination vaste, d'une réflexion profonde, mais plus habile à concevoir qu'à exécuter, cherchait alors par inquiétude ou par ambition, à mêler sa fortune avec celle de la France. Déja ce système qui changeait la mesure commune des biens, substituait le crédit à la réalité, utile et dangereux en ce que, dans un instant, il créait des richesses, avait ébloui la cour de Philippe. D'Aguesseau ose le combattre (13); il en reconnaît les avantages, mais il en prévoit les abus, et refuse d'être complice des maux de la France. Tant de vertu est

un crime. Déja les intrigues et les cabales se forment contre lui. La nation est alarmée; lui seul demeure inébranlable. Le coup le frappe sans l'étonner. Il reçoit l'arrêt de son exil d'un air aussi calme, que lorsqu'assis sur les tribunaux, il rendait la justice au peuple.

Les malheurs de la nation suivent de près sa disgrace (14). Ce système qui paraissait établi sur de si vastes fondements, chancelle tout-à-coup et menace d'écraser l'État. La présence de D'Aguesseau peut seule ranimer la confiance. Le fier étranger, auteur de tous nos maux, va lui-même implorer son secours. En le voyant, on crut revoir le sauveur de la nation; mais, parmi les convulsions violentes qui agitent l'État, une nouvelle secousse l'enlève encore à la France (15).

L'histoire qui venge la vertu, conservera le souvenir du jour où D'Aguessau, rappelé enfin de ce long exil, reparut dans la capitale. On eût dit que c'était la Justice exilée qui rentrait dans son empire. Les citoyens lui prodiguèrent cet accueil qui fait pâlir l'Envie, que l'autorité ne peut jamais arracher, et qu'il faut bien qu'elle respecte. Jamais il ne fut plus honoré : car le malheur imprime au grand homme un caractère qui a je ne sais quoi de sacré.

Depuis ce temps il fut permis à D'Aguesseau d'être juste. Tant de vertus seraient assez pour

la gloire d'un autre; mais ce n'est là qu'une partie de son éloge. Il était né pour être le modèle des savants et des sages, comme celui des magistrats.

La vérité n'habite point parmi le tumulte. Elle s'est cachée dans la solitude, où elle se plaît à vivre en silence; et, pour la posséder, il faut, pour ainsi dire, s'exiler du milieu des hommes. Cependant, à travers l'étendue des siècles, on aperçoit de temps en temps quelques génies rares qui, parmi les soins pénibles du gouvernement, se sont occupés à la chercher, et l'ont trouvée.

Tel fut dans Rome ce consul aussi vertueux qu'éloquent; tel en Angleterre ce chancelier Bacon, qui devança son siècle, et traça aux siècles suivants la route qu'ils devaient prendre; tel en France le chancelier de Lhospital, le bienfaiteur de la nation par ses travaux, et l'honneur de son siècle par ses lumières; tel parmi nous parut D'Aguesseau. Par quelle fatalité ces quatre grands hommes ont-ils tous éprouvé des disgraces (16)? Est-ce que la nature voulut leur vendre à ce prix les grands talents qu'elle leur accorda? Ou bien était-ce pour consoler le vulgaire qu'elle avait mis à une si grande distance au-dessous d'eux? Ou enfin est-ce là la marque distinctive des grands hommes, et faut-il, par

un ordre irrévocable, que tout ce qui est petit persécute tout ce qui est grand?

Dans les hommes ordinaires, les connaissances sont limitées par les bornes d'un seul objet. D'Aguesseau ne met à ses connaissances d'autres bornes que celles des sciences.

Rien de tout ce qui a été pensé sur la terre, ne peut lui échapper. Instruit de toutes les langues (17), il les rapproche l'une de l'autre, compare les différents degrés de leur énergie, étudie dans le langage les caractères des peuples, juge par le nombre des signes, du progrès de leurs connaissances, examine l'influence des mots sur les erreurs.

Tandis que sa mémoire recueille les trésors des langues, sa raison s'exerce à ranger ses idées dans l'ordre le plus naturel (18). Guidé par cette science, il perce les profondeurs de la métaphysique; mais aussi éloigné de la folle ambition de tout connaître, que de l'obstination plus insensée encore, à douter de tout, il sait s'arrêter. Il ramène ses regards sur lui-même, et aperçoit une chaîne de devoirs qui le lient, d'un côté, à l'Être suprême, de l'autre, à l'univers où il est placé.

L'étude de la morale le conduit à celle des lois qui n'en est qu'une branche. Je crois le voir élever d'abord ses regards vers la Divinité,

y contempler la justice, telle qu'elle est dans sa source ; descendre de là jusqu'aux lois des hommes, et les juger sur ce grand modèle (19).

Les lois de ce peuple qui fut conquérant et législateur, fixent d'abord son attention par cette hauteur de sagesse, qui a été le caractère des maîtres du monde.

Les lois émanées de cette puissance sacrée, qui sagement combinée avec le gouvernement, produit le bonheur et la tranquillité des peuples, mais qui dans tous les siècles a causé de violents orages, lorsque des mains hardies en ont ébranlé les limites, offrent à ses travaux des objets aussi délicats qu'importants.

Les lois de la France, malgré leur confusion, ne peuvent ni rebuter son génie, ni lasser sa patience.

De là il s'élève à des objets plus grands. Il considère les lois nées avec le genre humain pour maintenir la paix, pour limiter les maux de la guerre, et sur lesquelles un petit nombre de sages méditent en silence, tandis que l'ambition des rois tâche de les effacer dans des flots de sang.

Il passe ensuite au gouvernement des nations, décompose les ressorts de toutes ces machines immenses, observe celles qui, avec le moins de force, produisent les plus grands mouvements.

Je parcours toutes les sciences, et partout j'y trouve les pas de D'Aguesseau. Je le vois qui s'élève jusqu'à la sphère d'Euclide, d'Archimède et de Newton (20). Il franchit les barrières qui sont entre l'homme et l'infini; et, le compas à la main, mesure les deux extrémités de cette grande chaîne.

De ce monde intellectuel, l'histoire le ramène au sein de l'univers. Cette longue suite de révolutions, c'est-à-dire de malheurs et de crimes qui ont tant de fois changé la face du monde, vient s'offrir à lui; il apprend l'art profond de connaître les hommes, et l'art plus difficile encore de profiter de leurs faiblesses, pour les diriger au bien.

Je crains que la vie d'un seul homme ne paraisse trop courte pour de si vastes connaissances. J'ose attester tous ceux qui l'ont connu. Ils savent si je mêle la flatterie à l'éloge.

Dans l'âge des passions et des erreurs, D'Aguesseau n'a d'autre passion que l'étude. C'est là ce qui l'unit avec les écrivains les plus célèbres du siècle de Louis XIV (21). Il était digne d'avoir pour amis le sage auteur de l'Art poétique, et l'auteur sublime d'Athalie. Il n'avait point l'orgueil de protéger ces deux hommes, l'honneur de leur siècle; mais il apprenait d'eux à honorer un jour le sien.

Les grands hommes de l'antiquité ne sont plus; mais la partie la plus noble d'eux-mêmes, éternisée dans leurs écrits, survit à leurs cendres. D'Aguesseau admire cette ame forte ou sensible empreinte dans leurs monuments, et, en les admirant, il s'exerce à les imiter (22).

On sait avec quel succès il cultiva cet art qui fut celui des premiers philosophes, et qui embellit la pensée des charmes de l'harmonie : art ingénieux, souvent utile et toujours agréable, nommé frivole par ceux qui méprisent tout ce qu'ils ignorent, mais estimé par les vrais sages qui respectent tout ce qui tient aux talents (23). Ainsi, ce grand Leibnitz, historien, jurisconsulte, philosophe, et géomètre sublime, après avoir rencontré Newton sur les routes de l'infini, venait quelquefois parmi les muses ranimer son génie et en détendre les ressorts.

Mais déja la carrière de l'éloquence s'ouvre devant D'Aguesseau. Il semble tenir dans sa main toutes les passions, et les distribuer à son gré. Soit que dans de grandes causes il pèse de grands intérêts (24); soit que dans une censure salutaire il trace d'un pinceau hardi les vices des magistrats; soit que, par ses discours, il ranime l'éloquence dans ce corps d'orateurs, qui, libres par état, justes par devoir, utiles à la société sans en être esclaves, doivent toute leur dignité à leurs

lumières, et joignent l'indépendance du philosophe à l'activité du citoyen; partout il présente l'accord et des talents et des vertus. O jour où D'Aguesseau prononça l'éloge funèbre d'un grand magistrat (*), enlevé à la France dans la fleur de son âge! Jour aussi honorable pour l'humanité que pour la magistrature! Les larmes du parlement, les cris de l'admiration, les traits touchants de l'éloquence, le sentiment profond qui de l'orateur passait dans l'assemblée, l'orateur lui-même obligé de s'interrompre, et son silence plus admirable que son discours; quel spectacle! Qu'une telle éloquence est au-dessus de cet art frivole qui s'amuse à compasser froidement des mots!

C'était l'assemblage de tant de talents et de lumières, qui faisait regarder D'Aguesseau comme un homme extraordinaire dans l'empire des lettres. Cette passion basse et cruelle, qui pardonne quelquefois aux vertus, mais jamais aux talents, l'envie n'ose pas même lui disputer cette gloire. Déja son siècle prend pour lui le caractère de la postérité, et les hommes lui rendent justice comme s'il n'était plus. Les étrangers, que nos arts, nos goûts, et peut-être nos vices agréables attirent en France, s'empressent de le voir (25),

* M. Le Nain, avocat-général.

et remportent avec un sentiment d'admiration pour lui, une idée plus grande de l'esprit humain.

Mais il est un spectacle encore plus grand que celui de son génie : c'est son ame. Je ne crains pas de la peindre. En lui le savant est un sage ; et le magistrat n'a point à rougir des faiblesses de l'homme.

Le caractère de la véritable grandeur est la simplicité : j'ose le dire à ce siècle. La vertu dédaigne un vain faste qui ne pourrait que l'avilir en l'énervant. Ainsi pensaient nos ancêtres, simples dans leurs mœurs, comme rigides dans leur conduite. Faible postérité de ces grands hommes, qu'est devenu entre nos mains ce précieux héritage ? Nous avons substitué une fausse grandeur à une grandeur réelle. Cette antique simplicité ne subsiste plus que dans les images de nos aïeux : et déja même nos yeux, corrompus par le luxe, ne peuvent plus soutenir la vue de ces images sacrées.

D'Aguesseau, parmi la décadence générale de nos mœurs, sut conserver ces vertus que perdait la nation. Environné du luxe, le poison qui circulait autour de lui, ne put pénétrer jusqu'à son ame. C'était un Spartiate austère parmi le faste de la Perse. Sa maison fut l'asyle de la simplicité, et sa vie, la censure de son siècle.

Il savait que les vertus se forment à l'école de

la frugalité. Elle veille à la porte de sa maison comme d'un sanctuaire, pour en écarter la foule des vices qui escortent le luxe. Ennemi de la mollesse, une vie dure et laborieuse entretient sans cesse la vigueur de son ame.

O vous qui consumez le temps dans l'indolence et les plaisirs, qui le vendez pour un lâche intérêt, qui le tourmentez dans de pénibles bagatelles, qui payez même ceux qui vous en délivrent, contemplez D'Aguesseau, et apprenez à exister (26). Il voit la durée comme un espace dont il n'occupe qu'un point; il se hâte de jouir de cette existence passagère qui s'enfuit; il calcule les jours, les heures, les moments, il en ramasse toutes les parties; à mesure qu'elles naissent pour disparaître, il s'en empare, il les enchaîne par le travail, et fixe leur rapidité.

Celui qui était si saintement avare du temps, aurait-il été le prodiguer dans les intrigues de l'ambition? Que ceux que cette passion dévore, briguent à force de bassesses l'honneur de s'élever : qu'ils jouent le rôle d'esclaves, pour parvenir un jour à être tyrans : qu'ils prostituent leur dignité, pour obtenir le droit de déshonorer l'État dans une grande place; ces moyens honteux ne sont pas faits pour D'Aguesseau (27). Semblable à une divinité que la solitude consacre, et qui ne paraît que dans son temple, son destin est

d'être nécessaire aux hommes, et de ne leur rien demander.

Ne serait-ce pas insulter à une ame aussi généreuse, que de lui faire un mérite d'avoir foulé aux pieds l'intérêt ? Je sais que l'amour des richesses est la dernière et la plus vile des passions. Mais, à la honte de l'humanité, cette tache a souvent flétri de grands hommes. Chaque nation en a des exemples; chaque siècle a de quoi rougir. D'Aguesseau se fût reproché à lui-même d'avoir, je ne dis pas d'autres récompenses (car les richesses n'en sont une que pour les cœurs bas), mais d'autre fruit de ses travaux, que celui de faire du bien aux hommes (28). Il ne peut donc pas compter les trésors qu'il a amassés, les palais qu'il a construits, les terres qu'il a enfermées dans ses domaines; mais des biens plus nobles et plus dignes de l'homme, les vertus qu'il a acquises, les grandes actions qu'il a faites, les malheureux qu'il a sauvés, les familles indigentes qu'il soutient. Ce sont là ses richesses.

Il est digne d'être le bienfaiteur des hommes, car il ne s'en fait point un droit pour être leur tyran. Ses bienfaits n'ont rien de redoutable, ni d'humiliant pour ceux qui les reçoivent. Il n'exige pas même de reconnaissance : en servant l'infortune, il croit n'être que juste. Heureux encore s'il peut être caché!

L'amitié est faite pour le sage ; les cœurs vils et corrompus n'y ont aucun droit. L'homme puissant a des esclaves, l'homme riche a des flatteurs, l'homme de génie a des admirateurs, le sage seul a des amis. Quel homme fut plus digne d'en avoir que D'Aguesseau ? Ce sont les talents et les vertus qui désignent son choix. Ce serait à ceux qui ont joui de cet honneur, à le peindre tel qu'il était dans le commerce de la société. On verrait la modestie avec la gloire, la défiance de soi-même avec la plus vaste étendue de lumières. On remarquerait ce caractère de bonté, qui sied si bien aux grands génies : car il en est d'eux comme des rois, on leur sait gré de daigner être hommes.

Que ceux qui ne protégent les gens de lettres que par ostentation, et qui abusent de leurs besoins pour les avilir, soient humiliés par l'exemple de D'Aguesseau. Il respectait les savants, comme une portion choisie de citoyens qui ont renoncé à la fortune, pour l'art pénible et dangereux d'éclairer les hommes. Confident de leur génie, censeur de leurs ouvrages, digne de les apprécier, il leur prodiguait cette considération qui est le seul prix digne des talents.

Suivons-le dans l'intérieur de sa famille, nous y verrons un spectacle aussi noble que touchant. Père, époux, fils vertueux, il remplit ces devoirs

sacrés, comme dans les premiers âges du monde (29). Il adore la vertu dans son père, il l'a reçue en dot avec son épouse, il l'enseigne lui-même à ses enfants. Je vois cette famille auguste et simple, unie par les nœuds les plus tendres, vivre sous la garde d'une austère discipline, dans cette joie que la paix, la concorde et la vertu inspirent. C'est là que l'on apprend à ne pas rougir de la nature. Quel spectacle de voir un père savant et vertueux revêtu de la pourpre, assis sur le trône de la justice, entouré de ses jeunes enfants, former ces ames encore tendres, transporté de joie en voyant leurs vertus éclore, les serrer dans ses bras, les baigner de larmes de tendresse, les offrir à la patrie! O luxe! ô dignité de notre siècle! Jamais ta fausse grandeur ne donna un pareil spectacle au monde!

Avec tant de ressources, D'Aguesseau pouvait-il n'être pas heureux même dans l'exil? On sait trop combien, pour les hommes ordinaires, il est difficile de passer tout-à-coup de la vie active et tumultueuse des grandes places, à une vie tranquille et privée. L'ame accoutumée aux affaires, aux honneurs, aux courtisans et aux esclaves, transportée tout-à-coup dans la solitude, séparée de tous ces objets qui servaient d'aliment à son inquiétude ou à sa vanité, est reduite à se dévorer elle-même. Pour soutenir une pareille

épreuve, il faut cette philosophie de l'ame qui est si supérieure à celle de l'esprit, qui peut-être est la seule utile, et que les vastes connaissances ne donnent pas toujours.

D'Aguesseau partout égal à lui-même, porte dans la retraite ce calme profond qui l'avait accompagné dans les orages de la cour. La religion, les lois, l'amitié, sa famille, les sciences, les arts, c'est à dire tout ce qu'il y a de plus doux et de plus sacré sur la terre, occupent et partagent son temps (30). Autour de lui tout est tranquille. La vie champêtre retrace à ses yeux l'innocence des premiers âges du monde. Il cultive de ses mains l'héritage de ses pères. Souvent il se délasse à tracer lui-même le plan de ses jardins, où il réunit, comme dans sa conduite, ce double caractère de simplicité et de grandeur, qui lui était naturel : tant il est vrai que les goûts des hommes portent presque toujours l'empreinte de leurs mœurs.

Ainsi coulaient dans l'exil les jours d'un sage. Rappelé enfin aux fonctions de sa place, il ne s'arracherait qu'avec peine à sa retraite, s'il n'était consolé par la douceur de servir encore sa patrie ; il va lui consacrer les derniers jours de sa vieillesse. Chaque instant semble ajouter quelque chose à sa dignité. Tous ceux qui le contemplent, voient autour de lui soixante ans de

services et de travaux pour l'État. Sa vie tout entière l'environne, et répand sur lui un éclat qui attire tous les regards. Magistrats, courtisans, tout l'honorait, tout faisait des vœux pour lui; mais la nature ne fait que prêter les grands hommes à la terre; ils s'élèvent, brillent et disparaissent. Les maux de la vieillesse attaquent D'Aguesseau; et son ame n'habite plus que parmi des ruines.

Dans cet état, il se compare à ses devoirs, et rougit d'être encore puissant, lorsqu'il ne peut plus être utile. Il sait que l'homme est aux dignités, et que les dignités ne sont pas à l'homme. Il a accepté les honneurs en citoyen; il les a remplis en sage; il les quitte en héros dès qu'il ne peut plus les remplir, et donne encore un grand exemple, lorsqu'il ne peut plus rendre de grands services(31).

Dès ce moment, libre des liens qui l'attachaient à la terre, il ne s'occupe plus que des sentiments augustes de la religion. Cette vertu, si capable de nous élever l'ame, si nécessaire pour la consoler, avait accompagné D'Aguesseau dans tout le cours de sa vie (32). Chrétien sans ostentation et sans faiblesse, il voit la mort d'un œil serein, et l'attend avec confiance. Un Ancien dit en mourant : « O nature, je te rends un esprit plus parfait « que je ne l'avais reçu. Être éternel, j'ai ajouté

« à ton ouvrage ». D'Aguesseau, après quatre-vingts ans de vertus et de gloire, pouvait se rendre le même témoignage ; mais il eut une grandeur modeste à sa mort, comme pendant sa vie (33).

Tous ceux qui meurent sont honorés par des larmes. L'ami est pleuré par son ami, l'époux par l'épouse, le père de famille par ses enfants ; un grand homme est pleuré par le genre humain. Lorsque la pompe funèbre de D'Aguesseau traversait Paris, l'admiration et la douleur étaient le sentiment général de tous les citoyens. Le corps où avait habité cette ame vertueuse, quoique froid et inanimé, imprimait encore le respect ; semblable à ces temples qui long-temps ont servi de demeure à la divinité, la vue de leurs débris porte encore dans l'ame un sentiment involontaire de religion. Le vieillard disait à ses enfants : « Mes « fils, l'homme juste est mort. » Le faible et le malheureux s'écriaient : « Nous n'avons plus d'appui. »

Des milliers d'hommes meurent et sont aussitôt remplacés : mais la mort d'un grand homme laisse un vide dans l'univers, et la nature est des siècles à le remplir. Que du moins l'exemple de cet homme illustre qui n'est plus, vive parmi nous. Il n'est pas donné à tout le monde d'être grand ; mais chacun peut apprendre de lui à être juste.

M'est-il permis, en finissant, de faire un vœu pour le bonheur de la patrie ? Je souhaiterais qu'au milieu du palais sacré qui sert de temple à la Justice, on élevât la statue de ce grand homme. Ce serait parmi nous un monument éternel de religion, de simplicité et de vertu. Ce marbre muet exercerait sans cesse une censure utile sur les mœurs des magistrats ; et, lorsque nous ne serions plus, il annoncerait encore la vertu à nos derniers neveux.

NOTES HISTORIQUES.

(1) Page 195.

Henri-François D'Aguesseau naquit à Limoges le 27 novembre 1668. Sa mère, Claude le Picard de Périgny, était fille d'un maître des requêtes. Du côté de son père, il descendait d'une ancienne famille, qui a possédé des terres en Saintonge et dans l'île d'Oleron. L'histoire fait mention en 1495, d'un Jacques D'Aguesseau, gentilhomme de la reine Anne de Bretagne, femme de Charles VIII. Antoine D'Aguesseau, aïeul du chancelier, fut successivement maître des requêtes, président du grand conseil, conseiller au conseil d'État, intendant de Picardie, enfin premier président du parlement de Bordeaux. La réputation qu'il y a laissée, s'est perpétuée jusqu'à présent. Son éloge est consacré dans l'histoire de Saintonge.

(2) *Ibid.*

Henri D'Aguesseau, père du chancelier, fut d'abord conseiller au parlement de Metz, ensuite maître des requêtes, président du grand conseil, intendant de Limoges, de Bordeaux, de Languedoc, conseiller d'État, conseiller au conseil royal des finances, et enfin conseiller au conseil de régence. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-un ans, en 1716. Il avait tout le mérite que les grandes places suppo-

sent, mais qu'elles ne donnent pas. Juste, désintéressé, bienfaisant, ami des peuples, homme d'État, excellent père de famille; à tous ces titres il en joignait encore un, qui était commun à tous les grands magistrats, celui de savant.

(3) Page 196.

On sait combien les places d'intendant de provinces sont difficiles à remplir. Il faut soutenir les droits du prince et ne point opprimer les sujets, être juste sans être dur. La ligne qui marque les limites du devoir, est quelquefois imperceptible; un intendant marche sans cesse entre la haine des peuples et la crainte de la disgrace. Cette place si difficile par elle-même, le devenait encore plus par les circonstances, dans un pays où les peuples étaient révoltés par esprit de religion. On connaît la sévérité des édits de Louis XIV contre l'hérésie; il fallait les faire exécuter, et cependant ménager des sujets utiles; poursuivre des rebelles, et ramener ceux qui pouvaient l'être; joindre la fidélité que l'on doit aux ordres du prince, avec la pitié que l'on doit à des fanatiques. Telle fut la conduite que tint le père du chancelier. Aussi était-il adoré dans une place où c'est beaucoup que de n'être point haï. A la première nouvelle de sa mort, toutes les provinces où il avait été intendant, firent célébrer un service en son honneur. Cette marque de l'attachement des peuples après sa mort, le loue mieux que toutes les oraisons funèbres. Il avait beaucoup contribué à la construction du fameux canal de Languedoc, qu'on peut citer parmi le petit nombre d'ouvrages où l'utilité se joint à la grandeur.

(4) *Ibid.*

M. le chancelier n'eut presque d'autre maître que son père. Celui-ci s'appliquait à l'instruire au milieu de ses

pénibles occupations. Son fils l'accompagnait dans tous ses voyages, qui devenaient pour lui des espèces d'exercices littéraires. Il serait à souhaiter que tous les pères de famille qui sont éclairés, suivissent un pareil exemple, et qu'ils pensassent davantage, qu'ils sont comptables de tout le bien que leurs enfants pourraient faire un jour.

(5) Page 196.

M. D'Aguesseau fit le premier essai de ses talents dans la charge d'avocat du roi au Châtelet. Il y entra à l'âge de vingt-un ans, le 29 avril 1690; il ne l'exerça que quelques mois. On créa alors une troisième charge d'avocat-général au parlement. M. D'Aguesseau le père la demanda pour son fils. Louis XIV la lui accorda, par préférence à un autre sujet, en disant *qu'il connaissait assez le père, pour être assuré qu'il ne voudrait pas le tromper, même dans le témoignage qu'il avait rendu de son fils*. Il fut reçu avocat-général le 12 janvier 1691. Il y parut d'abord avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit : *Qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait.*

(6) Page 199.

Après avoir exercé dix ans la place d'avocat-général, il fut nommé procureur-général le 19 novembre 1700. Il succéda dans cette charge à M. de la Briffe. Il était à la campagne, dans le temps des vacances, lorsqu'il en apprit la nouvelle. Il n'avait que trente-deux ans. Louis XIV l'avait choisi pour remplir cette grande place, sur ce que le premier président de Harlay lui avait dit de son mérite. Cet illustre magistrat avait assez de lumières pour apprécier M. D'Aguesseau, et assez de vertu pour n'en être pas jaloux. Il sut rendre justice à un homme qui devait un jour l'effacer.

(7) Page 199.

Dans cette place, l'étendue immense de ses fonctions ne ralentit point l'activité de ses travaux. Un procureur-général est l'homme du roi, de la patrie et de la religion. M. D'Aguesseau remplit tous ces devoirs avec autant de sagesse que de zèle. Les affaires du domaine fournirent un champ vaste à ses recherches. Il déterra un grand nombre d'anciens titres ensevelis jusqu'alors dans l'obscurité. Il les fit valoir par des écrits solides, qu'on peut regarder comme d'excellents morceaux d'histoire et d'érudition. Attentif à tout ce qui pouvait intéresser son zèle, dans toute l'étendue du ressort du parlement, il réglait les juridictions, maintenait l'ordre des magistratures, entretenait la discipline dans les tribunaux, corrigeait les abus, prévenait l'effet des passions, arrêtait les excès mêmes du zèle. Ses réponses aux lettres des officiers qui le consultaient, formaient comme une suite de décisions sur la jurisprudence. Il fut l'auteur de plusieurs réglements autorisés par des arrêts, et chargé de la rédaction de plusieurs lois, par le chancelier Pont-Chartrain qui le consultait souvent, et lui prédit qu'il le remplacerait un jour. Desmarets, contrôleur général, et le meilleur ministre des finances depuis Colbert, avait pour lui la plus grande estime, et lui demandait souvent ses avis. Dès sa jeunesse, il était uni avec M. de Torci par la conformité des vues et des principes. Ainsi, sans chercher la faveur, sans empressement pour les affaires, il avait souvent part aux résolutions qui étaient prises dans le conseil de Louis XIV. Il fut plus d'une fois consulté par ce prince; et il composait alors sur les affaires d'État, des mémoires également profonds et bien écrits. C'était pour lui un nouveau genre de travail aussi utile que caché. On pouvait le comparer à ces sources, dont les eaux

conduites par de secrets canaux jusqu'aux lieux les plus élevés, sont ensuite versées par les fontaines publiques pour l'avantage des peuples. M. D'Aguesseau, dans la place de procureur-général, traita surtout d'une manière supérieure l'instruction criminelle. Une partie publique qui poursuit les crimes au nom de l'État, est un des plus sages établissements de nos gouvernements modernes. Par-là l'État peut se passer de la ressource vile et dangereuse des délateurs, qui, dans les gouvernements anciens, trafiquaient de l'honneur et du sang de leurs concitoyens. Mais, pour bien remplir cette fonction, il faut un magistrat qui sache ce que vaut la vie d'un homme. M. D'Aguesseau regardait la condamnation d'un citoyen comme une calamité publique. On a remarqué que, pendant tout le temps qu'il fut procureur-général, les exécutions furent extrêmement rares. C'est l'éloge ou de sa vigilance, ou de son humanité.

(8) Page 199.

De toutes les fonctions attachées à la charge de procureur-général, celle qui lui fut la plus chère, fut d'être, par état, le protecteur des faibles et des malheureux. Il serait à souhaiter que ces noms ne fussent pas même connus parmi nous. Mais, puisque l'imperfection des lois, l'inégalité qui est la suite de notre nature et de nos vices, rend ce désordre nécessaire, nous devons du moins savoir gré aux magistrats qui réparent ce désordre, autant qu'il est en eux, par la protection qu'ils donnent aux faibles. On conseillait un jour à M. D'Aguesseau de prendre du repos. *Puis-je me reposer*, répondit-il, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* Il descendait dans tous les détails qu'exige l'administration des hôpitaux. Ces maisons, monuments de grandeur et de misère, qui accusent la constitution de l'État par le grand nombre de

malheureux qu'elles renferment, mais qui font l'éloge de l'humanité par le secours qu'y reçoivent tous les besoins, étaient éclairées par sa vigilance, et soutenues par son zèle. Il en était le protecteur, encore plus par inclination que par devoir.

(9) Page 200.

Le fameux hiver de 1709 est une époque que la nation n'oubliera jamais. On faisait une guerre malheureuse; les sources du commerce étaient taries, les finances épuisées, le crédit anéanti, le peuple entier dans l'abattement. La famine vint encore se joindre à tant de maux. On n'exagère rien en disant que dans les campagnes les hommes se disputaient la pâture des plus vils animaux, et que des familles entières mouraient dans le désespoir. M. D'Aguesseau fut un de ceux qui contribuèrent le plus à sauver la France. Il avait prévu le premier cette calamité sur des observations qu'il fit à sa campagne; il en avait indiqué le remède, en conseillant de faire venir des bleds, avant que le mal eût produit une alarme générale. On le vit alors paraître souvent à la cour pour solliciter des secours trop lents; il présentait l'affreux tableau de toutes les misères humaines, dans des lieux où l'habitude d'être heureux ne rend que trop souvent les cœurs insensibles. En sollicitant des secours étrangers, il ne négligea point ceux qu'il pouvait trouver dans le sein de l'État. Il fit renouveler des lois utiles, il réveilla le zèle de tous les magistrats, il étendit sa vue dans toutes les provinces. Son activité et ses recherches découvrirent tous les amas de bleds qu'avait faits l'avarice pour s'enrichir du malheur public.

(10) Page 201.

Sur la fin du règne de Louis XIV, on crut M. D'Aguesseau menacé d'une disgrace. Il refusa constamment de donner ses

conclusions, pour une déclaration qu'il regardait comme contraire aux libertés de l'église gallicane; et, pour servir le prince, il hasarda de lui déplaire. Cependant M. D'Aguesseau est mandé à la cour. Dans Paris on craignait pour lui plus qu'une disgrace. Il n'en est point ébranlé. Toutes les fois qu'il allait à Versailles, avant de partir il avait coutume de dire adieu à son épouse. Ce jour il partit sans la voir; et elle, de son côté, évita sa présence, de peur de s'attendrir mutuellement dans leurs adieux. Le public qui aime toujours qu'il y ait un peu d'appareil à tout, et qui, dans les affaires qui font du bruit, veut ordinairement avoir un mot à citer, mit alors dans la bouche de madame D'Aguesseau un mot plein de courage. Mais la vertu la plus pure est celle qui a le moins de faste dans les paroles. Le mot put être pensé, mais ne fut point dit. M. D'Aguesseau part en silence, arrive à la cour, parle à Louis XIV avec tout le respect d'un sujet, et toute la fermeté d'un magistrat, et revient tranquillement à Paris, où le public était plus alarmé pour lui, que lui-même. Louis XIV mourut peu de jours après.

(11) Page 101.

M. le chancelier Voisin mourut d'apoplexie la nuit du 2 février 1717. Dès le matin, M. le régent envoya chercher M. D'Aguesseau. Il était sorti. Ce prince envoya chez lui de nouveau. L'on dit que M. D'Aguesseau était à l'église. On y alla. M. D'Aguesseau répondit qu'il entendrait après la messe ce qu'on avait à lui dire. Après la messe il monte en carrosse, arrive au Palais-Royal. M. le Régent, en le voyant, lui donne le nom de chancelier. M. D'Aguesseau s'en défend, fait des représentations au prince, allègue son incapacité pour une si grande place. M. le régent, pour la première fois, refusa de le croire. M. D'Aguesseau se vit enfin obligé de con-

sentir à son élévation. En revenant du Palais-Royal, il rencontra M. Joly de Fleury, qui était aussi mandé par M. le régent; il lui annonça qu'il était chancelier; *mais ce qui me console*, ajouta-t-il, *c'est que vous êtes procureur-général.* Il prêta serment au roi le lendemain. Il n'avait que quarante huit ans et quelques mois. Jamais choix ne fut plus approuvé. Tout le corps de l'État ressentit cette joie qu'un évènement heureux et imprévu donne à une nation sensible.

(12) Page 212.

Il y a long-temps qu'on se plaint de la diversité des lois en France, et du nombre prodigieux de coutumes qui la divisent. On souhaiterait que la nation unie sous un même prince, le fût aussi sous une même loi. Mais c'est là une de ces entreprises qui frappent par leur grandeur, et qui étonnent par leurs difficultés. M. D'Aguesseau, qui depuis long-temps avait conçu de grandes vues sur la législation, songea enfin à les remplir. Son dessein était d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois, sans en changer le fond, et d'y ajouter ce qui pouvait manquer à leur perfection. Pour bien exécuter son plan, il se proposa de travailler successivement à des lois qui se rapporteraient à trois objets principaux: les questions de droit, la forme de l'instruction judiciaire, et l'ordre des tribunaux. M. D'Aguesseau, malgré l'étendue de ses connaissances, ne crut pas qu'il dût se contenter de ses propres lumières. Il avait trop de génie pour ne point avoir recours à celui des autres. D'abord, par une lettre aussi éloquente que raisonnée, il annonce son plan de législation à toutes les cours souveraines. Il leur envoie ensuite la matière de chaque loi réduite en questions. Les mémoires envoyés par les cours étaient fondus et rédigés par les avocats les plus célèbres,

que M. le chancelier honorait de son choix. Le tout était ensuite discuté par les membres les plus savants du parlement de Paris, et le procureur-général faisait son rapport à M. le chancelier. La matière ainsi préparée était de nouveau distribuée aux maîtres des requêtes ; et la loi était fixée enfin dans un bureau de législation, auquel M. D'Aguesseau présidait. C'est ainsi qu'un seul homme répandait l'émulation et le travail dans tout le corps de la magistrature. Chaque loi était l'ouvrage de tout ce qu'il y avait de plus savants hommes dans l'État.

Le premier fruit de ces travaux parut en avril 1729. En révoquant le fameux édit de Saint-Maur, il rendit aux mères la succession de leurs enfants, succession que réclamait la nature, et dont cet édit les avait privées.

Le 15 janvier 1731, une déclaration du roi concernant les curés primitifs et les vicaires perpétuels, les mit en état d'obtenir une justice prompte sur les dîmes destinées à leur subsistance.

Le 5 février 1731, une déclaration du roi sur les cas prévôtaux et présidiaux, limita la juridiction des prévôts, des maréchaux et des présidiaux, étendue à un point qui devenait dangereux pour les citoyens.

En février 1731, parut encore une ordonnance des donations, qui prescrivit des règles simples sur cette manière de disposer de ses biens.

En août 1735, l'ordonnance des testaments établit un juste milieu entre la liberté excessive de tester et une contrainte rigoureuse, et fit cesser la diversité de jurisprudence sur une matière aussi importante.

En juillet 1737, l'ordonnance du faux débrouilla le cahos de l'ancienne procédure sur cette matière, et y répandit une clarté inconnue jusqu'alors.

En août 1737, l'ordonnance des évocations et règlements

de juges remédia aux abus qui avaient coutume de naître de ces procédures préliminaires, et diminua les frais et la longueur de l'instruction.

En 1738 parut ce fameux réglement du conseil, qui substitua, dans ce tribunal suprême, une forme de procéder courte et facile, à des procédures trop longues, et mit les parties en état de supporter la justice.

En août 1747, l'ordonnance des substitutions leur donna le juste degré de faveur qu'elles doivent et qu'elles peuvent avoir, et fit cesser les contestations éternelles sur cette matière, en mettant la clarté des principes à la place de la subtilité des anciennes lois.

En août 1748, l'édit sur les gens de main-morte, en leur assurant les biens qu'ils ont déja, leur défendit d'en acquérir de nouveaux, et rassura la France, qui craignait que ces corps qui ne meurent point, n'engloutissent à la fin tous les biens du royaume.

Enfin, en avril 1749 parut un édit pour réunir ensemble différents siéges royaux établis dans les mêmes villes, et diminuer par-là le nombre des tribunaux subordonnés les uns aux autres.

Outre ces lois qui s'étendaient à tous les temps et à tout le corps de l'État, il en fit quelques autres qui n'étaient pas moins sages, quoique d'une utilité plus bornée.

Le 6 février 1732 parut une déclaration du roi, portant défense de saisir la feuille de mûrier; loi qui protége et encourage l'industrie dans les provinces méridionales de la France, où l'insecte qui produit la soie, forme un des principaux objets du commerce.

Le 29 octobre 1740 parut une déclaration concernant la police des grains; loi importante pour mettre un frein à l'avarice, et prévenir les malheurs que la disette des grains produit dans un État.

Telles sont les lois que M. D'Aguesseau a données à la France. Nous osons dire que c'est le plus beau monument de sa gloire.

(13) Page 213.

Le duc d'Orléans, au commencement de sa régence, tint un conseil où le système de Law fut proposé. Quoique M. D'Aguesseau ne fût encore que procureur-général, il y fut appelé par le prince. Il fut d'avis qu'on rejetât le système. Son esprit accoutumé à envisager les objets sous toutes les faces, vit d'un coup d'œil tous les avantages, mais aussi tous les dangers de ce projet. Il savait combien les bornes qui séparent le bien du mal, sont incertaines ; combien il était aisé d'être emporté par le succès, dans une matière aussi glissante, dans une cour où les principes étaient si arbitraires. Le système fut en effet rejeté pour lors. Depuis, les choses changèrent. L'intérêt soutenu par l'intrigue l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince ; mais on désespéra de fléchir la résistance de M. D'Aguesseau, qui était alors chancelier. Il fut donc éloigné de la cour. Il partit pour l'exil avec la même gaîté qu'ont ordinairement ceux qui en reviennent. On connaît les vers qu'il reçut alors du cardinal de Polignac, et ceux qu'il fit pour y répondre. Ce badinage de l'esprit montre combien sa tête était libre : car, lorsqu'on est profondément rempli d'une disgrace, on n'a guère le loisir de faire des vers légers.

(14) Page 214.

En 1718, après la disgrace de M. le chancelier, la banque que Law avait tenue d'abord en son nom, fut déclarée banque du roi. Elle se chargea du commerce du Sénégal Elle obtint le privilége de l'ancienne compagnie des Indes,

fondée par Colbert, et depuis tombée en décadence. Enfin elle se chargea des fermes générales du royaume. Toutes les finances de l'État dépendirent d'une compagnie de commerce. Ses actions augmentèrent vingt fois au-delà de leur première valeur. Law, emporté par l'ivresse publique, fabriqua un nombre prodigieux de billets; et en 1719, la valeur chimérique des actions valait quatre-vingts fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le royaume. Une disproportion aussi énorme épouvanta tous les gens sensés. On se hâta de réaliser. Les anciens financiers, ennemis du système, tirèrent sur la banque royale des sommes considérables, et l'épuisèrent. Ce fut en vain qu'on chercha à changer ses effets en espèces : le crédit tomba, et le mouvement de cette machine immense et rapide s'arrêta tout à coup. C'était en 1720. Le gouvernement chercha les moyens de rétablir la confiance. On rappela de l'exil M. D'Aguesseau qui était l'idole de Paris. Law alla lui-même à Fresnes le chercher. Les sceaux qui avaient passé entre les mains de M. d'Argenson, lui furent rendus; mais les maux de la France n'étaient plus susceptibles de remèdes. Il eut seulement la douleur de voir de plus près le bouleversement des familles et les malheurs de la nation.

(15) Page 214.

La seconde disgrace de M. le chancelier arriva au mois de février 1722. Les sceaux lui furent ôtés pour la seconde fois, et il retourna à Fresnes. Il n'en fut rappelé qu'au mois d'août 1727. L'État fut redevable de son retour au cardinal de Fleury. Dans le même temps, M. d'Armenonville remit les sceaux; mais ils ne furent point encore rendus à M. le chancelier. Le parlement lui fit une députation, avant d'enrégistrer les lettres de M. Chauvelin. M. D'Aguesseau répondit

qu'il voulait donner l'exemple de la soumission. Les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737.

(16) Page 215.

C'est une chose remarquable, que ces quatre grands hommes aient été malheureux. Cicéron fut exilé par ses ennemis, pour avoir sauvé sa patrie. Bacon, chancelier d'Angleterre sous le roi Jacques I, et le plus grand peut-être des philosophes, fut accusé de s'être laissé corrompre par argent, condamné à une amende de 400 mille livres, et à perdre sa dignité de chancelier et de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire. Le chancelier de Lhospital, qui avait été sans cesse occupé à réparer les ruines de l'État ébranlé par les guerres civiles, devint suspect à la reine Catherine de Médicis, et prit le parti de se retirer de la cour. M. D'Aguesseau fut exilé deux fois. Il est bon de remarquer ces exemples, pour apprendre à se consoler lorsqu'on est malheureux.

(17) Page 216.

Les langues sont, pour ainsi dire, les avenues qui conduisent à l'empire des sciences. Pour parvenir à connaître les vérités, il faut commencer par connaître les signes. Cette étude ingrate, qui a rempli la vie entière de tant de savants, n'était pour M. D'Aguesseau qu'un amusement, comme il le disait lui-même. Il savait la langue française par principes, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe et d'autres langues orientales, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. On pouvait dire de lui qu'il était contemporain de tous les âges, et citoyen de tous les lieux. Il n'était étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle.

(18) Page 216.

Il avait étudié à fond la logique, qui n'est autre chose que l'art de conduire successivement l'esprit, de ce qu'il connaît à ce qu'il ne connaît pas. On lui fit lire d'abord ces ouvrages prétendus philosophiques, où l'on débitait, sous le nom d'Aristote, des sottises que ce philosophe n'avait jamais dites. Un esprit tel que celui de M. D'Aguesseau, n'était pas fait pour s'en contenter. Bientôt on lui mit Descartes entre les mains; il en sentit aussitôt la différence. Il admira les avantages de cette méthode, qui, en partant d'un point évident, conduit à une démonstration assurée. Dans la suite, il en fit toujours usage, soit pour s'instruire lui-même, soit pour convaincre les autres.

(19) Page 217.

Personne n'a plus approfondi que M. D'Aguesseau la science des lois. Son génie ardent l'entraînait à toutes les autres sciences; mais il s'appliquait à celle-ci par devoir. Il avait remonté aux principes du droit naturel, du droit des gens, du droit public : il avait lu et médité les lois romaines, les lois ecclésiastiques, les ordonnances de nos rois, les différentes coutumes de la France; il en avait recherché la source dans les antiquités du droit féodal, et s'était encore instruit des lois de tous les pays étrangers.

(20) Page 218.

Il avait un goût dominant pour les mathématiques. Son génie l'avait conduit jusqu'à ce qu'il y a de plus abstrait dans ces sciences. On l'a vu souvent, lorsqu'il était fatigué des affaires, prendre, pour se délasser, un livre de géométrie ou d'algèbre.

(21) Page 219.

Dans sa jeunesse, il était étroitement lié avec Racine et Boileau. Leur société faisait ses délices, et il ne s'en permettait point d'autre. Boileau, qui n'a été flatteur que pour Louis XIV, nomme M. D'Aguesseau avec honneur dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

(22) Page 219.

La lecture des anciens poètes fut, selon son expression, *une passion de sa jeunesse.* Un jour, il lisait un poète grec avec M. Boivin, si connu par sa vaste érudition. *Hâtons-nous*, dit-il, *si nous allions mourir avant d'avoir achevé!* Il avait une mémoire prodigieuse. Il lui suffisait, pour retenir, d'avoir lu une seule fois avec application; il n'avait point appris autrement les poètes grecs, dont il récitait souvent des vers et des morceaux entiers. A l'âge de quatre-vingt-un ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement devant lui une épigramme de Martial, il lui en récita les propres termes, en avouant qu'il n'avait point lu cet auteur depuis l'âge de douze ans. Il retenait quelquefois ce qu'il avait seulement entendu lire. Boileau lui ayant un jour récité une de ses pièces qu'il venait de composer, M. D'Aguesseau lui dit tranquillement qu'il la connaissait, et sur-le-champ la lui répéta toute entière. Le Satirique, comme on s'en doute bien, commença par entrer en fureur, et finit par admirer.

(23) *Ibid.*

M. D'Aguesseau faisait de très-beaux vers latins et français. Il conserva ce talent jusqu'à ses dernières années. Ayant été menacé de perdre son épouse, il composa une très-belle pièce

sur sa convalescence, et M. Boivin traduisit en vers grecs cette pièce latine d'un chancelier de France. Le talent de la poésie est un trait de ressemblance qu'il a de plus avec le chancelier de Lhospital.

(24) Page 219.

Il s'était fait par son éloquence la réputation la plus brillante. On disait de lui qu'il pensait en philosophe, et parlait en orateur. Son éloquence, pour se former, avait emprunté le secours de tous les arts et de toutes les sciences. La logique lui prêtait la méthode inventée par ce génie aussi hardi que sage, qui a été le fondateur de la philosophie moderne. La géométrie lui donnait l'ordre et l'enchaînement des vérités; la morale, la connaissance du cœur humain et des passions. L'histoire lui fournissait l'exemple et l'autorité des grands hommes; la jurisprudence, les oracles de ses lois. La poésie enfin répandait sur ses discours le charme du coloris, la chaleur du style, et l'harmonie du langage. Ainsi, dans M. D'Aguesseau, aucune science n'était oisive, toutes combattaient pour la vérité. On aurait cru que chacun de ses plaidoyers était le fruit d'un long travail. Cependant il n'en écrivait ordinairement que le plan, et réservait les détails et les soins d'une composition exacte, pour les grandes causes, pour les réquisitoires, ou pour les mercuriales qu'il prononçait à la rentrée du parlement. Il était pour lui-même le censeur le plus rigide de ses ouvrages; et l'idée qu'il s'était formée du beau était si parfaite, qu'il ne croyait jamais en avoir approché; c'est pourquoi il corrigeait sans cesse. Un jour il consulta M. D'Aguesseau son père, sur un discours qu'il avait extrêmement travaillé, et qu'il voulait retoucher encore. Son père lui répondit avec autant de finesse que de goût : *Le défaut de votre discours est d'être trop beau : il*

serait moins beau, si vous le retouchiez encore. Dans la mercuriale qu'il prononça après la mort de M. le Nain son ami, et son successeur dans la place d'avocat-général, il plaça un portrait de ce magistrat, qui fit une si forte impression sur lui-même et sur ses auditeurs, qu'il fut obligé de s'arrêter par sa propre douleur, et par des applaudissements qui s'élevèrent au même instant. Quel moment pour un orateur! On en compte peu de pareils dans l'histoire de l'éloquence.

(25) Page 220.

Beaucoup d'étrangers attirés par la grande réputation de M. D'Aguesseau, s'empressaient de le voir. L'abbé Quirini, depuis cardinal et bibliothécaire du Vatican, passionné pour les arts et pour tous les genres de connaissances, fut curieux, dans un voyage qu'il fit en France en 1722, de voir et d'entendre M. D'Aguesseau. Il alla le voir à Fresnes où il était alors. Né en Italie, et entrant chez un magistrat chargé de défendre les maximes de France: *Me voici*, dit-il, *dans le château où l'on forge les foudres contre le Vatican. Au contraire,* reprit D'Aguesseau, *ce sont les boucliers contre les foudres du Vatican, qui se forgent ici.* Le savant italien admira beaucoup la vaste érudition du chancelier français; et dans la suite, entretint avec lui un commerce de lettres. M. D'Aguesseau était de même en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe, qui le consultaient sur leurs ouvrages. Dans la dernière année de sa vie, il reçut un hommage très-flatteur de la part de cette nation philosophe, qui porte dans les sciences cet esprit de hauteur et d'indépendance, l'ame de sa politique, et nous dispute la gloire de l'esprit comme celle des armes. L'Angleterre consulta M. D'Aguesseau sur la réformation de son calendrier. M. le chancelier fit une réponse savante et pleine de réflexions utiles, que les Anglais suivirent.

(26) Page 221.

M. D'Aguesseau ne connut jamais les plaisirs, et ce qu'on appelle amusements. Son principe était, qu'il n'est permis de se délasser qu'en changeant d'occupations. Il ne faisait aucun voyage, même à Versailles, sans lire ou se faire lire en chemin quelque ouvrage de philosophie, d'histoire ou de critique. Ainsi la durée qui est si courte pour nous, s'étendait pour lui, et il vivait plus que le reste des hommes.

(27) Page 222.

Il ne demanda, ne désira jamais aucune charge. Les honneurs vinrent le chercher. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'était encore que procureur-général, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant!*

(28) Page 223.

Son désintéressement était tel qu'on le représente ici. Il n'aspirait qu'à être utile : et pendant 60 ans passés dans les premières charges de l'État, il n'eut pas même la pensée qu'il pouvait s'enrichir. Il aurait cru que c'était vendre ses services. Loin que sa fortune augmentât, elle fut diminuée par la révolution du système; on ne l'entendit jamais s'en plaindre. Il s'oublia lui-même pour ne s'occuper que des autres; et donna en tout l'exemple à la nation. Il n'a laissé d'autre fruit de ses épargnes que sa bibliothèque : encore n'y mettait-il qu'une certaine somme par an. Son esprit solide dans tous les goûts, n'aimait que les livres utiles; il méprisait ceux qui n'étaient que rares.

(29) Page 225.

M. D'Aguesseau aimait son père, comme il aimait la vertu, par tendresse et par admiration. Ces deux ames qui se connaissaient si bien, étaient étonnées l'une de l'autre, et s'inspiraient mutuellement du respect.

Anne Lefebvre d'Ormesson, mariée à M. D'Aguesseau en 1694, était digne de son époux et du nom qu'elle portait. C'est à son sujet que M. de Coulange, esprit aimable et facile de ce temps-là, dit qu'on avait vu, pour la première fois, les graces et la vertu s'allier ensemble. Elle mourut à Auteuil le premier décembre 1735. La douleur de M. D'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant à peine eut-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. On craignait que le poids des affaires, joint à celui de l'affliction, ne l'accablât. *Je me dois au public,* disait-il, *et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques.*

Je ne dirai rien des enfants de M. D'Aguesseau. C'est au public qui les connaît, à les louer. En ne rendant que justice, je craindrais de paraître flatteur, et c'est une tache que tout homme de lettres doit éviter.

(30) Page 226.

M. D'Aguesseau appelait le temps de son séjour à Fresnes, *les beaux jours de sa vie.* Il en employait une partie à l'étude des livres saints, sur lesquels il fit des notes savantes, après avoir comparé les textes écrits en différentes langues; une autre partie à rédiger les vues qu'il avait conçues sur la législation; une autre à exercer lui-même ses enfants sur les belles-lettres et sur le droit, et à composer pour eux un plan

d'etudes. Tels étaient les trois objets de son travail. Les mathématiques, les belles-lettres et l'agriculture formaient ses délassements. Le chancelier de la France se plaisait quelquefois à bêcher la terre. Tous ceux qui excellaient dans les arts ou dans les sciences, venaient en foule se rendre auprès de lui, pour profiter de son loisir et de ses réflexions. Il n'avait que des vues grandes et nobles; et ce goût de grandeur perçait jusque dans le plan qu'il fit pour embellir son parc.

(31) Page 227.

M. le chancelier jouit jusqu'à plus de quatre-vingt-un ans d'une santé vigoureuse, conservée par la sobriété et par l'égalité d'ame. Dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'obligèrent d'interrompre souvent son travail. Il résolut de quitter sa place, parce qu'il ne pouvait plus remplir qu'une partie de ses devoirs. Il y avait près de trente-quatre ans qu'il était chancelier. Il écrivit au roi pour lui demander la permission de se démettre de sa charge. Il dicta lui-même sa démission; il en signa l'acte, le jour même qu'il finissait sa quatre-vingt-deuxième année. Il le remit le lendemain à M. le comte de Saint-Florentin, secrétaire d'État; et ses deux fils allèrent avec ce ministre, remettre les sceaux au roi, qui lui conserva les honneurs de chancelier de France, avec une pension de cent mille livres.

(32) *Ibid.*

On peut assurer que M. D'Aguesseau était un véritable philosophe chrétien; la religion était le fondement de toutes ses vertus. Jamais il ne passa un jour de sa vie sans lire l'écriture sainte. Il éprouvait ce qu'on a déja dit de ce livre, qu'on ne pouvait le lire sans devenir plus vertueux.

Convaincu de la vérité de la religion, fidèle à tous les devoirs qu'elle impose, zélé pour l'honneur de l'église, affligé de ses malheurs, il répandait autour de lui, et parmi tous ceux qui l'approchaient, cet esprit de religion dont il était animé.

(33) Page 228.

M. D'Aguesseau mourut le 9 février 1751. Il porta même au-delà du tombeau l'horreur du luxe, et la simplicité qui fit son caractère. Il voulut que ses cendres fussent mêlées et confondues parmi celles des pauvres, dans le cimetière de la paroisse d'Auteuil, où son épouse était enterrée. Leurs enfants ont fait élever une croix au pied de leur sépulture, dont les marbres ont été donnés par le roi. Il est à remarquer que la France a perdu dans l'espace de deux mois, le maréchal de Saxe et le chancelier D'Aguesseau, les deux plus grands hommes qu'elle eût alors dans deux genres différents.



ÉLOGE

DE

RÉNÉ DESCARTES.

Lorsque les cendres de Descartes, né en France et mort en Suède, furent rapportées, seize ans après sa mort, de Stokholm à Paris; lorsque tous les savants rassemblés dans un temple rendaient à sa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant sa vie, et qu'un orateur se préparait à louer devant cette assemblée le grand homme qu'elle regrettait, tout à coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet éloge funèbre. Sans doute on pensait alors que les grands seuls ont droit aux éloges publics, et l'on craignit de donner à la nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avait eu que le mérite et la distinction du génie. Je viens, après cent ans, prononcer cet éloge; puisse-t-il être digne de celui à qui il est offert, et des sages

qui vont l'entendre! Peut-être au siècle de Descartes on était encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps seul juge les philosophes comme les rois. Le temps a détruit les opinions de Descartes, mais sa gloire subsiste. Il est semblable à ces rois détrônés, qui, sur les ruines mêmes de leur empire, paraissent nés pour commander aux hommes. Tant que la philosophie et la vérité seront quelque chose sur la terre, on honorera celui qui a jeté les fondements de nos connaissances, et recréé, pour ainsi dire, l'entendement humain. On louera Descartes par admiration, par reconnaissance, par intérêt même; car, si la vérité est un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce serait aux pieds de la statue de Newton, qu'il faudrait prononcer l'éloge de Descartes, ou plutôt ce serait à Newton à louer Descartes. Qui mieux que lui serait capable de mesurer la carrière parcourue avant lui? Aussi simple qu'il était grand, Newton nous découvrirait toutes les pensées que les pensées de Descartes lui ont fait naître. Il y a des vérités stériles, et, pour ainsi dire, mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature : il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Après Descartes, on a été plus loin que lui; mais Descartes a frayé la route. Louons

Magellan d'avoir fait le tour du globe, mais rendons justice à Colomb, qui, le premier, a soupçonné, a cherché, a trouvé un nouveau monde.

Tout, dans cet ouvrage, sera consacré à la philosophie et à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma nation, qui ne me pardonneraient point l'éloge d'un philosophe vivant; mais Descartes est mort, et depuis cent quinze ans il n'est plus; je ne crains ni de blesser l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger Descartes, pour voir ce que l'esprit d'un seul homme a ajouté à l'esprit humain, il faut voir le point d'où il est parti. Je peindrai donc l'état de la philosophie et des sciences au moment où naquit ce grand homme. Je ferai voir comment la nature le forma, et comment elle prépara cette révolution qui a eu tant d'influence. Ensuite je ferai l'histoire de ses pensées. Ses erreurs mêmes auront je ne sais quoi de grand. On verra l'esprit humain, frappé d'une lumière nouvelle, se réveiller, s'agiter et marcher sur ses pas. Le mouvement philosophique se communiquera d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant, au milieu de ce mouvement général, nous reviendrons sur Descartes; nous contemplerons l'homme en lui; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur, et nous

finirons peut-être par répandre des larmes sur ceux qui, pour le bien de l'humanité et leur propre malheur, sont condamnés à être de grands hommes.

La philosophie (1), née dans l'Égypte, dans l'Inde et dans la Perse, avait été, en naissant, presque aussi barbare que les hommes. Dans la Grèce, aussi féconde que hardie, elle avait créé tous ces systèmes qui expliquaient l'univers, ou par le principe des éléments, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par les combinaisons de masses, de figures et de mouvements, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matière. Dans Alexandrie, et à la cour des rois, elle avait perdu ce caractère original et ce principe de fécondité que lui avait donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres et des esclaves, elle avait été également stérile ; elle s'y était occupée, ou à flatter la curiosité des princes, ou à lire dans les astres la chute des tyrans. Dans les premiers siècles de l'église, vouée aux enchantements et aux mystères, elle avait cherché à lier commerce avec les puissances célestes ou infernales. Dans Constantinople, elle avait tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave et

par sa religion et par son gouvernement, elle avait eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'Occident, elle n'avait été qu'un jargon absurde et insensé, que consacrait le fanatisme et qu'adorait la superstition. Enfin, à la renaissance des lettres, elle n'avait profité de quelques lumières, que pour se remettre par choix dans les chaînes d'Aristote. Ce philosophe, depuis plus de cinq siècles, combattu, proscrit, adoré, excommunié, et toujours vainqueur, dictait aux nations ce qu'elles devaient croire. Ses ouvrages étant plus connus, ses erreurs étaient plus respectées. On négligeait pour lui l'univers; et les hommes, accoutumés depuis long-temps à se passer de l'évidence, croyaient tenir dans leurs mains les premiers principes des choses, parce que leur ignorance hardie prononçait des mots obscurs et vagues qu'ils croyaient entendre.

Voilà les progrès que l'esprit humain avait faits pendant trente siècles. On remarque, pendant cette longue révolution de temps, cinq ou six hommes qui ont pensé et créé des idées; et le reste du monde a travaillé sur ces pensées, comme l'artisan, dans sa forge, travaille sur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu plusieurs siècles de suite où l'on n'a point avancé

d'un pas vers la vérité; il y a eu des nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la masse des idées générales. Du siècle d'Aristote à celui de Descartes, j'aperçois un vide de deux mille ans. Là, la pensée originale se perd comme un fleuve qui meurt dans les sables, ou qui s'ensevelit sous terre, et qui ne reparaît qu'à mille lieues de là, sous de nouveaux cieux et sur une terre nouvelle. Quoi donc! y a-t-il pour l'esprit humain des temps de sommeil et de mort, comme il y en a de vie et d'activité? Ou le don de penser par soi-même est-il réservé à un si petit nombre d'hommes? ou les grandes combinaisons d'idées sont-elles bornées par la nature et s'épuisent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'esprit humain, dans cet engourdissement général, il fallait un homme qui remontât l'espèce humaine; qui ajoutât de nouveaux ressorts à l'entendement; qui se ressaisît du don de penser; qui vît ce qui était fait, ce qui restait à faire, et pourquoi les progrès avaient été suspendus tant de siècles; un homme qui eût assez d'audace pour renverser, assez de génie pour reconstruire, assez de sagesse pour poser des fondements sûrs, assez d'éclat pour éblouir son siècle et rompre l'enchantement des siècles passés; un homme qui étonnât par la grandeur de ses vues; un homme en état de rassembler

tout ce que les sciences avaient imaginé, ou découvert dans tous les siècles, et de réunir toutes ces forces dispersées, pour en composer une seule force, avec laquelle il remuât, pour ainsi dire, l'univers; un homme d'un génie actif, entreprenant, qui sût voir où personne ne voyait, qui désignât le but et qui traçât la route, qui seul et sans guide franchît, par-dessus les précipices, un intervalle immense, et entraînât après lui le genre humain : cet homme devait être Descartes. Ce serait sans doute un beau spectacle de voir comment la nature le prépara de loin et le forma : mais qui peut suivre la nature dans sa marche? Il y a sans doute une chaîne des pensées des hommes depuis l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne qui n'est ni moins mystérieuse, ni moins grande que celle des êtres physiques. Les siècles ont influé sur les siècles, les nations sur les nations, les vérités sur les erreurs, les erreurs sur les vérités; tout se tient dans l'univers; mais qui pourrait tracer la ligne? On peut du moins entrevoir ce rapport général; on peut dire que, sans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, Descartes peut-être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainsi, chaque philosophe, en s'égarant, avançait le terme. Mais, laissant là les temps trop reculés, je veux chercher, dans

le siècle même de Descartes, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé sa naissance, tout ce qui a pu servir à le former, en influant sur son génie.

Et d'abord j'aperçois dans l'univers une espèce de fermentation générale. La nature semble être dans un de ces moments où elle fait les plus grands efforts. Tout s'agite. On veut partout remuer les anciennes bornes; on veut étendre la sphère humaine (2). Vasco de Gama découvre les Indes; Colomb découvre l'Amérique; Cortès et Pizarre subjuguent des contrées immenses et nouvelles; Magellan cherche les terres australes; Drack fait le tour du monde. L'esprit des découvertes anime toutes les nations. De grands changements dans la politique et les religions ébranlent l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Cette secousse se communique aux sciences. L'astronomie renaît dès le quinzième siècle. Copernic rétablit le système de Pythagore et le mouvement de la terre : pas immense fait dans la nature! Tycho-Brahé ajoute aux observations de tous les siècles; il corrige et perfectionne la théorie des planètes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les comètes occupent dans l'espace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le législateur des cieux paraît; Képler confirme

ce qui a été trouvé avant lui, et ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il fallait de plus grands secours. Les verres concaves et convexes, inventés par hasard au treizième siècle, sont réunis trois cents ans après, et forment le premier télescope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faisaient sur les mers; il aborde à de nouveaux mondes. Les satellites de Jupiter sont connus. Le mouvement de la terre est confirmé par les phases de Vénus. La géométrie est appliquée à la doctrine du mouvement. La force accélératrice dans la chute des corps est mesurée; on découvre la pesanteur de l'air; on entrevoit son élasticité. Bacon fait le dénombrement des connaissances humaines, et les juge. Il annonce le besoin de refaire des idées nouvelles, et prédit quelque chose de grand pour les siècles à venir. Voilà ce que la nature avait fait pour Descartes avant sa naissance: et comme, par la boussole, elle avait réuni les parties les plus éloignées du globe; par le télescope, rapproché les dernières limites des cieux; par l'imprimerie elle avait établi la communication rapide du mouvement entre les esprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout était disposé pour une révolution; déja est né (3) celui qui doit faire ce grand change-

ment; il ne reste à la nature que d'achever son ouvrage, et de mûrir Descartes pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point sur son éducation (4); dès qu'il s'agit des ames extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il se donne à lui-même; elle consiste presque toujours à détruire la première. Descartes, par celle qu'il reçut, jugea son siècle; déja il voit au-delà; déja il imagine et pressent un nouvel ordre des sciences. Tel, de Madrid, ou de Gênes, Colomb pressentait l'Amérique.

La nature, qui travaillait sur cette ame et la disposait insensiblement aux grandes choses, y avait mis d'abord une forte passion pour la vérité. Ce fut là peut-être son premier ressort. Elle y ajoute ce désir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les siècles et à toutes les nations; désir qu'on ne s'était point encore avisé de calomnier; elle lui donne ensuite, pour le temps de sa jeunesse, une activité inquiète (5), ces tourments du génie, ce vide d'une ame que rien ne remplit encore, et qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle promène dans l'Europe entière et fait passer rapidement sous ses yeux les plus grands spec-

tacles (6). Elle lui présente, en Hollande, un peuple qui brise ses chaînes et devient libre, le fanatisme germant au sein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'État; en Allemagne, le choc de la ligue protestante et de la ligue catholique, le commencement d'un carnage de trente années; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie et le Holstein, les contre-coups de cette guerre affreuse; en Flandre, le constraste de dix provinces opulentes restées soumises à l'Espagne, tandis que sept provinces pauvres combattaient depuis cinquante ans pour leur liberté; dans la Valteline, les mouvements de l'ambition espagnole, les précautions inquiètes de la cour de Savoie; en Suisse, des lois et des mœurs, une pauvreté fière, une liberté sans orage; à Gènes, toutes les factions des républiques, tout l'orgueil des monarchies; à Venise, le pouvoir des nobles, l'esclavage du peuple, une liberté tyrannique; à Florence, les Médicis, les arts et Galilée; à Rome, toutes les nations rassemblées pour la religion, spectacle qui vaut peut-être bien celui des statues et des tableaux; en Angleterre, les droits des peuples luttant contre ceux des rois, Charles Ier sur le trône et Cromwell encore dans la foule (7). L'ame de Descartes, à travers tous ces objets, s'élève et s'agran-

dit; la religion, la politique, la liberté, la nature, la morale, tout contribue à étendre ses idées; car on se trompe, si l'on croit que l'ame du philosophe doit se concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe : il doit tout embrasser, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités se touchent, et la vérité universelle n'est elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain sous toutes les faces, Descartes se mêle dans ces jeux sanglants des rois, où le génie s'épuise à détruire, et où des milliers d'hommes assemblés contre des milliers d'hommes exercent le meurtre par art et par principes (8) : ainsi, Socrate porta les armes dans sa jeunesse. Partout il étudie l'homme et le monde; il analyse l'esprit humain; il observe les opinions, suit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur source. De ces opinions, les unes naissent du gouvernement; d'autres, du climat; d'autres, de la religion; d'autres, de la forme des langues; quelques unes, des mœurs; d'autres, des lois; plusieurs, de toutes ces causes réunies; il y en a qui sortent du fond même de l'esprit humain et de la constitution de l'homme, et celles-là sont à peu près les mêmes chez tous les peuples; il y en a d'autres qui sont bornées par les montagnes et par les fleuves; car chaque

pays a ses opinions comme ses plantes : toutes ensemble forment la raison du peuple. Quel spectacle pour un philosophe! Descartes en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raison humaine! Dès ce moment, il sentit s'ébranler tout l'édifice de ses connaissances; il voulut y porter la main pour achever de le renverser; mais il n'avait pas encore assez de force, et il s'arrêta. Il poursuit ses observations, il étudie la nature physique; tantôt il la considère dans toute son étendue, comme ne formant qu'un seul et immense ouvrage, tantôt il la suit dans ses détails. La nature vivante et la nature morte, l'être brut et l'être organisé, les différentes classes de grandeurs et de formes, les destructions et les renouvellements, les variétés et les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout sur la cime des Alpes, élevé par sa situation au-dessus de l'Europe entière, suivant de l'œil le cours du Pô, du Rhin, du Rhône et du Danube, et de là s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paraît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices, ou entre les pointes des rochers; quelquefois mesurant la hauteur de ces monta-

gnes de glace, qui semblent jetées dans les vallons des Alpes pour les combler, ou méditant profondément à la lueur des orages (9). Ah! c'est dans ces moments, que l'ame du philosophe s'étend, devient immense et profonde comme la nature; c'est alors que ses idées s'élèvent et parcourent l'univers. Insatiable de voir et de connaître, partout où il passe, Descartes interroge la vérité; il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la poursuit de pays en pays : dans les villes prises d'assaut, ce sont les savants qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague, dont il s'est rendu maître, la capitale d'un royaume conquis: Descartes n'y voit que l'ancien séjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y était encore récente; il interroge tous ceux qui l'ont connu; il suit les traces de ses pensées; il rassemble dans les conversations le génie d'un grand homme : ainsi voyageaient autrefois les Pythagore et les Platon, lorsqu'ils allaient dans l'Orient étudier ces colonnes, archives des nations et monuments des découvertes antiques. Descartes, à leur exemple, ramasse tout ce qui peut l'instruire; mais tant d'idées, acquises dans ses voyages, ne lui auraient encore servi de rien, s'il n'avait eu l'art de se les approprier par des méditations profondes, art si nécessaire au philosophe, si inconnu au vulgaire, et peut-

être si étranger à l'homme. En effet, qu'est-ce que méditer? c'est ramener au-dedans de nous notre existence répandue tout entière au dehors; c'est nous retirer de l'univers pour habiter dans notre ame; c'est anéantir toute l'activité des sens, pour augmenter celle de la pensée; c'est rassembler en un point toutes les forces de l'esprit; c'est mesurer le temps, non plus par le mouvement et par l'espace, mais par la succession lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans Descartes, avaient tourné en habitude (10); elles le suivaient partout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuses, il avait toujours un asyle prêt où son ame se retirait au besoin; c'était là qu'il appelait ses idées; elles accouraient en foule; la méditation les faisait naître; l'esprit géométrique venait les enchaîner. Dès sa jeunesse, il s'était avidement attaché aux mathématiques, comme au seul objet qui lui présentait l'évidence (11); c'était là que son ame se reposait de l'inquiétude qui la tourmentait partout ailleurs. Mais dégoûté bientôt des spéculations abstraites, le désir de se rapprocher des hommes le rentraînait à l'étude de la nature; il se livrait à toutes les sciences; il n'y trouvait pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la simplicité de son objet, mais il y trans-

portait du moins la méthode des géomètres; c'est d'elle qu'il apprenait à fixer toujours le sens des termes, et à n'en abuser jamais, à décomposer l'objet de son étude, à lier les conséquences aux principes, à remonter par l'analyse, à descendre par la synthèse. Ainsi, l'esprit géométrique affermissait sa marche; mais le courage et l'esprit d'indépendance brisaient devant lui les barrières pour lui frayer des routes. Il était né avec l'audace qui caractérise le génie; et sans doute les événements dont il avait été témoin, les grands spectacles de liberté qu'il avait vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie et dans la Bohême, avaient contribué à développer encore en lui cette fierté d'esprit naturelle. Il osa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raison. Mais, avant de détruire tous les préjugés qui étaient sur la terre, il fallait commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir? comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage et qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous? il fallait, pour ainsi dire, détruire son ame et la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point Descartes. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour secouer toutes les opinions. Il demande compte à ses sens de toutes les idées

qu'ils ont portées dans son ame; il examine tous les tableaux de son imagination, et les compare avec les objets réels; il descend dans l'intérieur de ses perceptions, qu'il analyse; il parcourt le dépôt de sa mémoire et juge tout ce qui y est rassemblé; partout il poursuit le préjugé; il le chasse de retraite en retraite; son entendement, peuplé auparavant d'opinions et d'idées, devient un désert immense, mais où désormais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de Descartes; voilà ses idées anciennes détruites: il ne s'agit plus que d'en créer d'autres; car, pour changer les nations, il ne suffit point d'abattre, il faut reconstruire. Dès ce moment, Descartes ne pense plus qu'à élever une philosophie nouvelle; tout l'y invite; les exhortations de ses amis, le désir de combler le vide qu'il avait fait dans ses idées, je ne sais quel instinct qui domine le grand homme, et, plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes moins misérables ou plus heureux; mais, pour exécuter un pareil dessein, il sentit qu'il fallait se cacher. Hommes du monde, si fiers de votre politesse et de vos avantages, souffrez que je vous dise la vérité: ce n'est jamais parmi vous que l'on fera ni que l'on pensera de grandes choses! vous polissez

l'esprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il besoin de vos vains ornements? sa grandeur fait sa beauté. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être; c'est là qu'il rassemble toutes les forces de son ame. Aurait-il besoin des hommes? n'a-t-il pas avec lui la nature? et il ne la voit point à travers les petites formes de la société, mais dans sa grandeur primitive, dans sa beauté originale et pure. C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instants sont représentés par une pensée, que le temps est au sage, et le sage, à lui-même. C'est dans la solitude surtout que l'ame a toute la vigueur de l'indépendance (13). Là, elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme et la superstition secouent sur leurs esclaves; elle est libre comme la pensée de l'homme qui existerait seul. Cette indépendance, après la vérité, était la plus grande passion de Descartes. Ne vous en étonnez point, ces deux passions tiennent l'une à l'autre. La vérité est l'aliment d'une ame fière et libre, tandis que l'esclave n'ose même lever les yeux jusqu'à elle. C'est cet amour de la liberté, qui engage Descartes à fuir tous les engagements, à rompre tous les petits liens de société, à renoncer à ces emplois qui ne sont trop souvent que les chaînes de l'orgueil. Il fallait qu'un

homme comme lui ne fût qu'à la nature et au genre humain. Descartes ne fut donc ni magistrat, ni militaire, ni homme de cour(14). Il consentit à n'être qu'un philosophe, qu'un homme de génie, c'est-à-dire rien aux yeux du peuple; il renonce même à son pays; il choisit une retraite dans la Hollande; c'est dans le séjour de la liberté qu'il va fonder une philosophie libre. Il dit adieu à ses parents, à ses amis, à sa patrie: il part(15). L'amour de la vérité n'est plus dans son cœur un sentiment ordinaire, c'est un sentiment religieux qui élève et remplit son ame. Dieu, la nature, les hommes, voilà quels vont être, le reste de sa vie, les objets de ses pensées: il se consacre à cette occupation aux pieds des autels. O jour! ô moment remarquable dans l'histoire de l'esprit humain! Je crois voir Descartes, avec le respect dont il était pénétré pour la Divinité, entrer dans le temple et s'y prosterner: je crois l'entendre dire à Dieu: « O Dieu! puisque tu m'as créé, je ne veux point mourir sans avoir médité sur tes ouvrages: je vais chercher la vérité, si tu l'as mise sur la terre; je vais me rendre utile à l'homme, puisque je suis homme; soutiens ma faiblesse, agrandis mon esprit, rends-le digne de la nature et de toi: si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, et ne me repentirai point d'être né. »

Je m'arrête un moment; l'ouvrage de la nature est achevé; elle a préparé avant la naissance de Descartes tout ce qui devait influer sur lui; elle lui a donné les prédécesseurs dont il avait besoin; elle a jeté dans son sein les semences qui doivent y germer; elle a établi entre son esprit et son ame les rapports nécessaires; elle a fait passer sous ses yeux tous les grands spectacles et du monde physique et du monde moral; elle a rassemblé autour de lui, ou dans lui, tous les ressorts; elle a mis dans sa main tous les instruments; son travail est fini; ici commence celui de Descartes. Je vais faire l'histoire de ses pensées; on verra une espèce de création; elle embrassera tout ce qui est; elle présentera une machine immense, mue avec des ressorts; on y trouvera le grand caractère de la simplicité, l'enchaînement de toutes les parties, et souvent, comme dans la nature physique, un ordre réel caché sous un désordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même (16). Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jeter les fondements; il faut creuser jusqu'à la source de la vérité; il faut établir l'évidence, et distinguer son caractère. Nous avons vu Descartes renverser toutes les fausses opinions qui étaient dans son ame: il fait plus, il s'élève à un doute universel (17). Celui qui s'est trompé

une fois, peut se tromper toujours. Aussitôt, les cieux, la terre, les figures, les sons, les couleurs, son corps même, et les sens avec lesquels il voyage dans l'univers, tout s'anéantit à ses yeux. Rien n'est assuré; rien n'existe. Dans ce doute général, où trouver un point d'appui? Quelle première vérité servira de base à toutes les vérités? Pour Dieu, cette première vérité est partout; Descartes la trouve dans son doute même : puisque je doute, je pense; puisque je pense, j'existe. Mais à quelle marque la reconnaît-il? à l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui est évident, c'est-à-dire ce qui est clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel est ce fameux doute philosophique de Descartes (18); tel est le premier pas qu'il fait pour en sortir, et la première règle qu'il établit. C'est cette règle qui a fait la révolution de l'esprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyse au doute. Décomposer les questions et les diviser en plusieurs branches; avancer par degrés des objets les plus simples aux plus composés, et des plus connus aux plus cachés; combler l'intervalle qui est entre les idées éloignées, et le remplir par toutes les idées intermédiaires; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes se déduisent aisément

les unes des autres, et que les énoncer, ce soit, pour ainsi dire, les démontrer: voilà les autres règles qu'il a établies, et dont il a donné l'exemple(19). On entrevoit déja toute la marche de sa philosophie. Puisqu'il faut commencer par ce qui est évident et simple, il établira des principes qui réunissent ce double caractère. Pour raisonner sur la nature, il s'appuiera sur des axiomes, et déduira des causes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer: Descartes a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connaître comme Dieu même connaît, c'est-à-dire par les principes; mais sa méthode n'en est pas moins la créatrice de la philosophie. Avant lui, il n'y avait qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenait plus à définir et à diviser, qu'à connaître; à tirer toutes les conséquences, qu'à découvrir les principes. Celle des scolastiques, absurdement subtile, laissait les réalités, pour s'égarer dans des abstractions barbares. Celle de Raymond Lulle n'était qu'un assemblage de caractères magiques, pour interroger sans entendre, et répondre sans être entendu. C'est Descartes qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement se rend compte à lui-même de toutes ses idées, calcule sa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il

part et le terme où il peut arriver; esprit de raison plutôt que de raisonnement, et qui s'applique à tous les arts comme à toutes les sciences.

Sa méthode est créée; il a fait comme ces grands architectes, qui, concevant des ouvrages nouveaux, commencent par se faire de nouveaux instruments et des machines nouvelles. Aidé de ce secours, il entre dans la métaphysique. Il y jette d'abord un regard; qu'aperçoit-il? une audace puérile de l'esprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries profondes, des mots barbares; car, dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connaître, a créé des signes pour représenter des idées qu'il n'avait pas, et il a pris ces signes pour des connaissances. Descartes vit d'un coup-d'œil ce que devait être la métaphysique. Dieu, l'ame, et les principes généraux des sciences: voilà ses objets (20). Je m'élève avec lui jusqu'à la première cause. Newton la cherche dans les mondes; Descartes la cherche dans lui-même. Il s'était convaincu de l'existence de son ame; il avait senti en lui l'être qui pense, c'est-à-dire, l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent est donc sujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection suppose l'idée d'un être plus parfait; de l'idée du parfait naît l'idée de l'infini.

D'où lui naît cette idée? Comment l'homme, dont les facultés sont si bornées, l'homme qui passe sa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle étroit, comment cet être si faible a-t-il pu embrasser et concevoir l'infini? Cette idée ne lui est-elle pas étrangère? Ne suppose-t-elle pas hors de lui un être qui en soit le modèle et le principe? Cet être n'est-il pas Dieu? Toutes les autres idées claires et distinctes que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'existence possible de leur objet: l'idée seule de l'être parfait renferme une existence nécessaire. Cette idée est pour Descartes le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés sont une émanation du premier être; si toutes les lois qui font l'ordre physique et l'ordre moral, sont ou des rapports nécessaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connaissant ce qui est le plus conforme à ses attributs, on connaîtra les lois primitives de la nature. Ainsi la connaissance de tous les êtres se trouve enchaînée à celle du premier. C'est elle aussi qui affermit la marche de l'esprit humain, et sert de base à l'évidence. C'est elle qui, en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai tout ce que ma raison me présentera comme évident.

Appuyé de ce principe, et sûr de sa marche,

Descartes passe à l'analyse de son ame. Il a remarqué que, dans son doute, l'étendue, la figure et le mouvement s'anéantissaient pour lui. Sa pensée seule demeurait; seule elle restait immuablement attachée à son être, sans qu'il lui fût possible de l'en séparer. Il peut donc concevoir distinctement que sa pensée existe, sans que rien existe autour de lui. L'ame se conçoit donc dans le corps. De là naît la distinction de l'être pensant et de l'être matériel. Pour juger de la nature des deux substances, Descartes cherche une propriété générale, dont toutes les autres dépendent. C'est l'étendue dans la matière; dans l'ame, c'est la pensée. De l'étendue naissent la figure et le mouvement; de la pensée naît la faculté de sentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue est divisible de sa nature; la pensée est simple et indivisible. Comment ce qui est simple appartiendrait-il à un être composé de parties? comment des milliers d'eléments qui forment un corps, pourraient-ils former une perception ou un jugement unique? Cependant il existe une chaîne secrète entre l'ame et le corps. L'ame n'est-elle que semblable au pilote qui dirige le vaisseau? Non, elle fait un tout avec le vaisseau qu'elle gouverne. C'est donc de l'étroite correspondance qui est entre les mouvements de l'un et les sensations ou pensées de

l'autre, que dépend la liaison de ces deux principes si divisés et si unis (21). C'est ainsi que Descartes tourne autour de son être, et examine tout ce qui le compose. Nourri d'idées intellectuelles, et détaché de ses sens, c'est son ame qui le frappe le plus. Voici une pensée faite pour étonner le peuple, mais que le philosophe concevra sans peine. Descartes est plus sûr de l'existence de son ame, que de celle de son corps. En effet, que sont toutes les sensations, sinon un avertissement éternel pour l'ame, qu'elle existe? Peut-elle sortir hors d'elle-même, sans y rentrer à chaque instant par la pensée? Quand je parcours tous les objets de l'univers, ce n'est jamais que ma pensée que j'aperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immense qui est entre elle et la matière? Ici Descartes reprend son analyse et le fil de sa méthode. Pour juger s'il existe des corps, il consulte d'abord ses idées. Il trouve dans son ame les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de situation, de mouvement, et une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'existence de la matière, comme objet mathématique, mais ne lui disent rien de son existence physique et réelle. Il interroge ensuite son imagination; elle lui offre une suite de tableaux où des corps sont représentés: sans doute

l'original de ces tableaux existe, mais ce n'est encore qu'une probabilité. Il remonte jusqu'à ses sens. Ce sont eux qui font la communication de l'ame et de l'univers, ou plutôt ce sont eux qui créent l'univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail, par une métamorphose rapide; la sensation devient idée, et l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui est hors d'elle. Les sens sont donc les messagers de l'ame; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport? Souvent ce rapport la trompe. Descartes remonte alors jusqu'à Dieu. D'un côté, la véracité de l'Être suprême; de l'autre, le penchant irrésistible de l'homme à rapporter ses sensations à des objets réels qui existent hors de lui : voilà les motifs qui le déterminent, et il se ressaisit de l'univers physique qui lui échappait.

Ferai-je voir ce grand homme, malgré la circonspection de sa marche, s'égarant dans la métaphysique, et créant son système des idées innées? Mais cette erreur même tenait à son génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des sens, à chercher dans son ame, ou dans l'essence de Dieu, l'origine, l'ordre et le fil de ses connaissances, pouvait-il soupçonner que l'ame fût entièrement dépendante des sens pour les idées? N'était-il pas trop avilissant pour elle,

qu'elle ne fût occupée qu'à parcourir le monde physique, pour y ramasser les matériaux de ses connaissances, comme le botaniste qui cueille ses végétaux; ou à extraire des principes de ses sensations, comme le chimiste qui analyse les corps? Il était réservé à Locke de nous donner, sur les idées, le vrai système de la nature, en développant un principe connu par Aristote, et saisi par Bacon, mais dont Locke n'est pas moins le créateur; car un principe n'est créé que lorsqu'il est démontré aux hommes. Qui nous démontrera de même ce que c'est que l'ame des bêtes? quels sont ces êtres singuliers, si supérieurs aux végétaux par leurs organes, si inférieurs à l'homme par leurs facultés? quel est ce principe qui, sans leur donner la raison, produit en eux des sensations, du mouvement et de la vie? Quelque parti que l'on embrasse, la raison se trouble, la dignité de l'homme s'offense, ou la religion s'épouvante. Chaque système est voisin d'une erreur; chaque route est sur le bord d'un précipice. Ici, Descartes est entraîné, par la force des conséquences et l'enchaînement de ses idées, vers un système aussi singulier que hardi, et qui est digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus sublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organisation tient lieu de prin-

cipe intelligent; dont tous les ressorts sont différents, selon les différentes espèces et les différents buts de la création; où tout est prévu, tout combiné pour la conservation et la reproduction des êtres; où toutes les opérations sont le résultat toujours sûr des lois du mouvement; où toutes les causes qui doivent produire des millions d'effets, sont arrangées jusqu'à la fin des siècles, et ne dépendent que de la correspondance et de l'harmonie de quelque partie de matière? Avouons-le: ce système donne la plus grande idée de l'art de l'éternel géomètre, comme l'appelait Platon. C'est ce même caractère de grandeur que l'on a trouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz; caractère plus propre que tout autre à séduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un instant dans une grande idée, que de se traîner sur des détails d'observation et sur quelques vérités éparses et isolées.

Descartes s'est élevé à Dieu, est descendu dans son ame, a saisi sa pensée, l'a séparée de la matière, s'est assuré qu'il existait des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ses connaissances, il va maintenant s'élancer dans l'univers physique. Il va le parcourir, l'embrasser, le connaître; mais auparavant, il perfectionne l'instrument de la géométrie dont il a besoin.

C'est ici une des parties les plus solides de la gloire de Descartes; c'est ici qu'il a tracé une route qui sera éternellement marquée dans l'histoire de l'esprit humain. L'algèbre était créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphysique, qui exprime tous les rapports par des signes universels, qui facilite le calcul en le généralisant, opère sur les quantités inconnues comme si elles étaient connues; accélère la marche, et augmente l'étendue de l'esprit, en substituant un signe abrégé à des combinaisons nombreuses; cette science, inventée par les Arabes, ou du moins transportée par eux en Espagne, cultivée par les Italiens, avait été agrandie et perfectionnée par un Français; mais, malgré les découvertes importantes de l'illustre Viète, malgré un pas ou deux qu'on avait faits après lui en Angleterre, il restait encore beaucoup à découvrir. Tel était le sort de Descartes, qu'il ne pouvait approcher d'une science, sans qu'aussitôt elle prît une face nouvelle. D'abord il travaille sur les méthodes de l'analyse pure. Pour soulager l'imagination, il diminue le nombre des signes; il représente, par des chiffres, les puissances des quantités, et simplifie, pour ainsi dire, le mécanisme algébrique. Il s'élève ensuite plus haut; il trouve sa fameuse méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adresse, où l'art, con-

duit par le génie, surprend la vérité, en paraissant s'éloigner d'elle; il apprend à connaître le nombre et la nature des racines dans chaque équation, par la combinaison successive des signes; règle aussi utile que simple, que la jalousie et l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a disputée à Descartes, et qui n'a été démontrée que depuis quelques années *. C'est ainsi que les grands hommes découvrent, comme par inspiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique et d'étude; et celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algèbre ainsi perfectionnée, il restait un pas plus difficile à faire. La méthode d'Apollonius et d'Archimède, qui fut celle de tous les anciens géomètres, exacte et rigoureuse pour les démonstrations, était peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépensent une quantité prodigieuse de forces pour peu de mouvement, elle consumait l'esprit dans un détail d'opérations trop compliquées, et le traînait lentement d'une vérité à l'autre. Il fallait une méthode plus rapide; il fallait un instrument qui élevât le géo-

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

mètre à une hauteur d'où il pût dominer sur toutes ces opérations, et, sans fatiguer sa vue, voir d'un coup d'œil des espaces immenses se resserrer comme en un point. Cet instrument, c'est Descartes qui l'a créé; c'est l'application de l'algèbre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les surfaces et les solides, en caractères algébriques; mais, ce qui était l'effort du génie, c'était, après la résolution du problème, de traduire de nouveau les caractères algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes sur lesquelles est fondée cette analyse, créée par Descartes. Ces vérités abstraites et pures, faites pour être mesurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence; et j'affaiblirais l'éloge d'un grand homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de remarquer ici que, par son analyse, Descartes fit faire plus de progrès à la géométrie, qu'elle n'en avait fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces; il donna une nouvelle marche à l'esprit humain. C'est l'analyse qui a été l'instrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'est l'analyse qui, dans les mains des Leibnitz, des Newton et des Bernoulli, a produit cette géométrie nouvelle et sublime,

qui soumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de Descartes. Quel est donc cet homme extraordinaire, qui a laissé si loin de lui tous les siècles passés, qui a ouvert de nouvelles routes aux siècles à venir, et qui, dans le sien, avait à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre? Il est vrai qu'il avait répandu sur toute sa géométrie une certaine obscurité; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses, il ne s'aperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimait, et qui sont des points d'appui nécessaires à la faiblesse; soit que son dessein fût de secouer l'esprit humain, et de l'accoutumer aux grands efforts; soit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux et faibles, il voulût les accabler de son génie, et les épouvanter de toute la distance qui existait entre eux et lui (22).

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'esprit de Descartes, c'est qu'il est le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les sciences, et de les faire servir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avait transporté dans sa logique la méthode des géomètres. Il se servit de l'analyse logique pour perfectionner l'algèbre; il appliqua ensuite l'algèbre à la géométrie; la géométrie et l'algèbre à la mécanique; et ces trois sciences combinées

ensemble, à l'astronomie. C'est donc à lui qu'on doit les premiers essais de l'application de la géométrie à la physique : application qui a créé encore une science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, Descartes marche à la nature ; il entreprend de déchirer ses voiles, et d'expliquer le système du monde. Voici un nouvel ordre de choses ; voici des tableaux plus grands, peut-être, que ceux que présente l'histoire de toutes les nations et de tous les empires (23).

Qu'on me donne de la matière et du mouvement, dit Descartes, et je vais créer un monde. D'abord il s'élève, par la pensée, vers les cieux, et de là il embrasse l'univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une seule et immense machine, dont les roues et les ressorts ont été disposés au commencement, de la manière la plus simple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps et de mouvements, il cherche la disposition des centres. Chaque corps a son centre particulier ; chaque système a son centre général. Sans doute aussi il y a un centre universel, autour duquel sont rangés tous les systèmes de la nature. Mais où est-il ? et dans quel point de l'espace ? Descartes place dans le soleil le centre du système auquel nous sommes attachés. Ce système est une des roues de la machine ; le soleil est le

point d'appui. Cette grande roue embrasse dix-huit cent millions de lieues dans sa circonférence, à ne compter que jusqu'à l'orbe de Saturne. Que serait-ce si on pouvait suivre la marche excentrique des comètes! Cette roue de l'univers doit communiquer à une roue voisine, dont la circonférence est peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troisième, cette troisième à une autre, et ainsi de suite, dans une progression infinie, jusqu'à celles qui sont bornées par les dernières limites de l'espace. Toutes, par la communication du mouvement, se balancent et se contrebalancent, agissent et réagissent l'une sur l'autre, se servent mutuellement de poids et de contrepoids, d'où résulte l'équilibre de chaque système, et de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle est l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, et dont toutes les roues sont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'est cette machine que Descartes conçoit, et qu'il entreprend de créer avec trois lois de mécanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'espace, de la matière et du mouvement. D'abord, comme toutes les parties sont enchaînées, que nulle part le méca-

nisme n'est interrompu, et que la matière seule peut agir sur la matière, il faut que tout soit plein. Il admet donc un fluide immense et continu, qui circule entre les parties et l'univers : ainsi le vide est proscrit de la nature. L'idée de l'espace est nécessairement liée à celle de l'étendue; et Descartes confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière; car on peut dépouiller successivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y restera, sans qu'on puisse jamais l'en détacher. C'est donc l'étendue qui constitue la matière, et c'est la matière qui constitue l'espace. Mais où sont les bornes de l'espace? Descartes ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'univers est donc illimité : il semble que l'ame de ce grand homme eût été trop resserrée par les bornes du monde ; il n'ose point les fixer. Il examine ensuite les lois du mouvement : mais qu'est-ce que le mouvement? c'est le plus grand phénomène de la nature, et le plus inconnu. Jamais l'homme ne saura comment le mouvement d'un corps peut passer dans un autre. Il faut donc se borner à connaître par quelles lois générales il se distribue, se conserve ou se détruit; et c'est ce que personne n'avait cherché avant Descartes. C'est lui qui, le premier, a généralisé tous les phénomènes, a comparé tous

les résultats et tous les effets, pour en extraire ces lois primitives; et puisque, dans les mers, sur la terre et dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'était-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature? Il se trompa, je le sais; mais, malgré son erreur, il n'en est pas moins l'auteur des lois du mouvement: car, pendant trente siècles, les philosophes n'y avaient pas même pensé; et dès qu'il en eut donné de fausses, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois mathématiciens célèbres* les trouvèrent en même temps : c'était l'effet de ses recherches, et de la secousse qu'il avait donnée aux esprits. Du mouvement il passe à la matière, chose aussi incompréhensible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, source et principe de tous les êtres, divisée et divisible à l'infini; qui se modifie par le mouvement; qui se compose et se décompose; qui végète ou s'organise; qui, par l'activité rapide de ses parties, devient fluide; qui, par leur repos, demeure inactive et lente; qui circule sans cesse dans des moules et des filières innombrables, et, par l'assemblage des formes, constitue l'univers. C'est avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

---

* Huyghens, Wallis et Wren.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois éléments si connus, formés par des millions de particules entassées, qui se heurtent, se froissent et se brisent; ces éléments emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres, et marchant par tourbillons; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui se place à différentes distances, à raison de sa pesanteur; la matière la plus déliée qui se précipite vers les centres, et y va former des soleils; la plus massive rejetée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutissent les tourbillons voisins trop faibles pour leur résister, et les emportent dans leur cours; tous ces tourbillons roulant dans l'espace immense, et chacun en équilibre, à raison de leur masse et de leur vitesse. C'est au physicien, plutôt qu'à l'orateur, à donner l'idée de ce système, que l'Europe adopta avec transport, qui a présidé si longtemps au mouvement des cieux, et qui est aujourd'hui tout-à-fait renversé. En vain les hommes les plus savants du siècle passé et du nôtre, en vain les Huyghens, les Bulfinger, les Malebranche, les Leibnitz, les Kircher et les Bernoulli, ont travaillé à réparer ce grand édifice; il menaçait ruine de toutes parts, et il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire

que ce système, tel qu'il est, ne soit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Personne encore n'avait conçu une machine aussi grande ni aussi vaste; personne n'avait eu l'idée de rassembler toutes les observations faites dans tous les siècles, et d'en bâtir un système général du monde; personne n'avait fait un usage aussi beau des lois de l'équilibre et du mouvement; personne, d'un petit nombre de principes simples, n'avait tiré une foule de conséquences si bien enchaînées. Dans un temps où les lois du mécanisme étaient si peu connues, où les observations astronomiques étaient si imparfaites, il est beau d'avoir même ébauché l'univers. D'ailleurs, tout semblait inviter l'homme à croire que c'était là le système de la nature; du moins le mouvement rapide de toutes les sphères, leur rotation sur leur propre centre; leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les lois de l'impulsion établies et connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'univers, enchaînement qui doit être formé par des liens physiques et réels; tout semble nous dire que les sphères célestes communiquent ensemble, et sont entraînées par un fluide invisible et immense qui circule autour d'elles. Mais quel est ce fluide? quelle est

cette impulsion ? quelles sont les causes qui la modifient, qui l'altèrent et qui la changent ? comment toutes ces causes se combinent-elles ou se divisent-elles, pour produire les plus étonnants effets ? C'est ce que Descartes ne nous apprend pas ; c'est ce que l'homme ne saura peut-être jamais bien ; car la géométrie, qui est le plus grand instrument dont on se serve aujourd'hui dans la physique, n'a de prise que sur les objets simples : aussi Newton, tout grand qu'il était, a été obligé de simplifier l'univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les astres dans des espaces libres ; dès lors plus de fluide, plus de résistance, plus de frottement ; les liens qui unissent ensemble toutes les parties du monde, ne sont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir : un tel univers est bien plus aisé à calculer que celui de Descartes, où toute action est fondée sur un mécanisme. Le Newtonien, tranquille dans son cabinet, calcule la marche des sphères, d'après un seul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du Génie, qui préside à l'univers, saisisse le géomètre, et le transporte tout à coup dans le monde de Descartes. « Viens, monte, franchis l'intervalle qui te sépare des cieux, approche de Mercure, passe l'orbe de Vénus, laisse Mars

derrière toi, viens te placer entre Jupiter et Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps, qui de loin te paraissent mus d'une manière uniforme? Vois leurs agitations et leurs balancements, semblables à ceux d'un vaisseau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui presse et qui bouillonne; vois et calcule, si tu peux, ces mouvements. » Ainsi, quand le système de Descartes n'eût point été aussi défectueux, ni celui de Newton aussi admirable, les géomètres devaient, par préférence, embrasser le dernier; et ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomènes connus et des découvertes nouvelles, osera reconstruire, avec plus d'audace et de solidité, ces tourbillons, que Descartes lui-même n'éleva que d'une main faible? ou, rapprochant deux empires divisés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulsion, en découvrant la chaîne qui les joint; ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue jusqu'à ce jour, qui nous rendra compte également, et des phénomènes des cieux et de ceux de la terre? Mais l'exécution de ce projet est encore reculée. Au siècle de Descartes, il n'était pas temps d'expliquer le système du monde: ce temps n'est pas venu pour nous; peut-être l'esprit humain n'est-il qu'à son en-

fance. Combien de siècles faudra-t-il encore, pour que cette grande entreprise vienne à sa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées se rapprochent de nous, et descendent dans la partie intérieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes de satellites déja connus? Combien de mouvements irréguliers assigner à leurs véritables causes? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes distances ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière? Combien attendre de hasards qui serviront mieux la philosophie que des siècles d'observations? Combien découvrir de chaînes et de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, ensuite entre tous les êtres éloignés? et peut-être, après ces collections immenses de faits, fruit de deux ou trois cents siècles, combien de bouleversements et de révolutions ou physiques ou morales sur le globe suspendront encore, pendant des milliers d'années, les progrès de l'esprit humain dans cette étude de la nature? Heureux si, après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ses connaissances au point où il avait été rompu! C'est alors peut-être qu'il sera permis à l'homme de penser à

faire un système du monde; et que ce qui a été commencé dans l'Égypte et dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris et développé en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre, s'achèvera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelque endroit sauvage de l'Amérique septentrionale ou des terres australes, tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de l'Océan, rejoint à la Méditerranée. Alors on se souviendra de Descartes, et son nom sera prononcé peut-être dans des lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde.

Il poursuit sa création; des cieux il descend sur la terre; les mêmes mains qui ont arrangé et construit les corps célestes, travaillent à la composition du globe de la terre; toutes les parties tendent vers le centre; la pesanteur est l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide, qui tend à s'éloigner, pousse vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper: ainsi, la matière n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devait changer; la pesanteur est devenue une qualité primitive et inhérente, qui s'étend à toutes les distances et à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la lune

dans son orbite, et fait tomber les corps sur la terre. On devait faire plus, on devait peser les astres, monument singulier de l'audace de l'homme. Mais toutes ces grandes découvertes ne sont que des calculs sur les effets; Descartes, plus hardi, a osé chercher la cause. Il continue sa marche; l'air fluide, léger, élastique et transparent se détache des parties terrestres plus épaisses, et se balance dans l'atmosphère; le feu naît d'une agitation plus vive, et acquiert son activité brûlante; l'eau devient un fluide, et ses gouttes s'arrondissent; les montagnes s'élèvent et les abymes des mers se creusent; un balancement périodique soulève et abaisse tour à tour les flots et remue la masse de l'Océan, depuis la surface jusques aux plus grandes profondeurs; c'est le passage de la lune au-dessus du méridien, qui presse et resserre les torrents du fluide contenus entre la lune et l'Océan. L'intérieur du globe s'organise, une chaleur féconde part du centre de la terre et se distribue dans toutes ses parties; les sels, les bitumes et les soufres se composent; les minéraux naissent de plusieurs mélanges; les veines métalliques s'étendent, les volcans s'allument, l'air dilaté dans les cavernes souterraines éclate et donne des secousses au globe. De plus grands prodiges s'opèrent; la vertu magnétique se déploie, l'aimant

attire et repousse, communique sa force et se dirige vers les pôles du monde; le fluide électrique circule dans les corps, et le frottement le rend actif. Tels sont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, et que Descartes entreprend d'expliquer. Il soulève une partie du voile qui les couvre; mais ce globe est enveloppé d'une masse invisible et flottante, qui est entraînée du même mouvement que la terre, presse sur sa face, y attache tous les corps : c'est l'atmosphère, océan élastique, et qui, comme le nôtre, est sujet à des altérations et à des tempêtes; région détachée de l'homme, et qui, par son poids, a sur l'homme la plus grande influence; lieu où se rendent sans cesse les particules échappées de tous les êtres; assemblage des ruines de la nature, ou volatilisées par le feu, ou dissoutes par l'action de l'air, ou pompées par le soleil; laboratoire immense, où toutes ces parties isolées et extraites d'un million de corps différents, se réunissent de nouveau, fermentent, se composent, produisent de nouvelles formes, et offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple et que recherche le philosophe. Descartes, après avoir parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déja on commençait dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée, le premier, avait découvert

sa pesanteur; Toricelli avait mesuré la pression de l'atmosphère; on l'avait trouvée égale à un cylindre d'eau de même base et de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point Descartes : elles étaient conformes à ses principes; il avait deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute montagne *; expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissait à proportion que la colonne d'air diminuait en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devait cette idée à Descartes? N'étaient-ils pas tous deux assez grands pour que cet aveu pût l'honorer ?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur et son ressort le rendent un des agents les plus universels de la nature : de son élasticité naissent les vents. Descartes les examine dans leur marche; il les voit naître sous l'impression du soleil qui raréfie les vapeurs de l'atmosphère; suivre entre les tropiques le cours de cet astre, d'Orient en Occident; changer de direction à trente degrés de l'équateur; se charger de particules glacées, en traversant des montagnes cou-

---

* Le Puy-de-Dôme, en Auvergne.

vertes de neiges; devenir secs et brûlants en parcourant la zone torride ; obéir sur les rivages de l'Océan au mouvement du flux et du reflux ; se combiner par mille causes différentes des lieux, des météores et des saisons; former partout des courants ou lents ou rapides, plus réguliers sur l'espace immense et libre des mers. plus inégaux sur la terre, où leur direction est continuellement changée par le choc des forêts, des villes et des montagnes qui les brisent et qui les réfléchissent. Il pénètre ensuite dans les ateliers secrets de la nature ; il voit la vapeur en équilibre se condenser en nuage; il analyse l'organisation des neiges et des grêles; il décompose le tonnerre, et assigne l'origine des tempêtes qui bouleversent les mers, ou ensevelissent quelquefois l'Africain et l'Arabe sous des monceaux de sable.

Un spectacle plus riant vient s'offrir ; l'équilibre des eaux suspendues dans le nuage s'est rompu ; la verdure des campagnes est humectée; la nature rafraîchie se repose en silence ; le soleil brille, un arc paré de couleurs éclatantes se dessine dans l'air ; Descartes en cherche la cause; il la trouve dans l'action du soleil sur les gouttes d'eau qui composent la nue ; les rayons partis de cet astre tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réflé-

chissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, et vont tomber sur le soleil qui les reçoit (25). Je ne cherche point à parer Descartes d'une gloire étrangère; je sais qu'avant lui, Antonio de Dominis avait expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière; mais je sais que ce prélat célèbre avait mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. Descartes expliqua ce phénomène d'une manière plus précise et plus vraie; il découvrit, le premier, la cause de l'arc-en-ciel extérieur; il fit voir qu'il dépendait de deux réfractions et de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité, c'est qu'on n'avait point encore analysé la lumière, c'est qu'on ne savait point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, et que c'est de la différence des angles, sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étaient réservées à Newton; mais, quoique Descartes ne connût pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène et globuleuse répandue dans l'espace, et qui, poussée par le soleil, communique en un instant son impression jusqu'à nous; quoique la fameuse observa-

tion de Roëmer, sur les satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie sept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du soleil à la terre, Descartes n'en explique pas avec moins de précision et les propriétés générales de la lumière, et les lois qu'elle suit dans son mouvement, et son action sur l'organe de l'homme; il représente la vue comme une espèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire et plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'espace, va saisir ce qui est hors de l'empire de tous les autres sens, et unit à l'existence de l'homme, l'existence des objets les plus éloignés. C'est par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige; elle est pour l'homme éclairé, ce que le bâton est pour l'aveugle. Par l'un, on voit, pour ainsi dire, avec ses mains; par l'autre, on touche avec ses yeux : mais, pour que la lumière agisse sur l'œil, il faut qu'elle traverse des espaces immenses; ces espaces sont semés de corps innombrables, les uns opaques, les autres transparents ou fluides. Descartes suit la lumière dans sa route, et à travers tous ses chocs; il la voit dans un milieu uniforme, se mouvoir en ligne droite; il la voit se réfléchir sur la surface des corps solides, et tou-

jours sous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorsqu'elle traverse différents milieux, changer son cours, et se briser selon différentes lois.

La lumière, mue en ligne droite, ou réfléchie, ou brisée, parvient jusqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel est cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une existence successive; où les espaces, les figures et les mouvements qui m'environnent, sont créés; où les astres qui existent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même; où, dans un demi-pouce de diamètre, est contenu l'univers? Quelles lois président à ce mécanisme? quelle harmonie fait concourir au but tant de parties différentes? Descartes analyse et dessine toutes ces parties, et celles qui ont besoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue, et celles qui se rétrécissent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir, et ces humeurs d'une nature, comme d'une densité différente, où la lumière souffre trois réfractions successives, et cette membrane si déliée, composée des filets du nerf optique, où l'objet vient se peindre, et ces muscles si agiles, qui impriment à l'œil tous les mouvements dont il a besoin. Par le jeu rapide et simultané de tous ces ressorts, les rayons

rassemblés viennent peindre sur la rétine l'image des objets, et les houppes nerveuses transmettent, par leur ébranlement, leur impression jusqu'au cerveau. Là finissent les opérations mécaniques et commencent celles de l'ame. Cette peinture si admirable est encore imparfaite, et il faut en corriger les défauts; il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil est renversée; il faut remettre les objets dans leur situation. L'image est double, il faut la simplifier; mais vous n'aurez point encore les idées de distance, de figure et de grandeur: vous n'avez que des lignes et des angles mathématiques. L'ame s'assure d'abord de la distance, par le sens du toucher et le mouvement progressif; elle juge ensuite les grandeurs relatives par les distances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil: des distances et des grandeurs combinées résulte la connaissance des figures. Ainsi le sens de la vue se perfectionne et se forme par degrés; ainsi l'organe qui touche, prête ses secours à l'organe qui voit, et la vision est en même temps le résultat de l'image tracée dans l'œil, et d'une foule de jugements rapides et imperceptibles, fruits de l'expérience. Descartes, sur tous ces objets, donne des règles que personne n'avait encore développées avant lui; il guide la nature, et apprend à l'homme à

se servir du plus noble de ses sens. Mais dans un être aussi borné et aussi faible, tout s'altère; cette organisation si étonnante est sujette à se déranger. Enfin, le genre humain est en droit d'accuser la nature, qui, l'ayant placé et comme suspendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur et celui de l'extrême petitesse, a également borné sa vue des deux côtés, et lui dérobe les deux extrémités de la chaîne. Grace à l'industrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du sable dissous par le feu, on a su faire de nouvelles routes à la lumière, rapprocher l'espace, et rendre visible ce qui ne l'est pas. Roger Bacon, dans un siècle barbare, prédit le premier ces effets étonnants; Alexandre Spina découvrit les verres concaves et convexes; Métius, artisan hollandais, forma le premier télescope; Galilée en expliqua le mécanisme. Descartes s'empare de tous ces prodiges; il développe et perfectionne la théorie; il la crée, pour ainsi dire, de nouveau, par le calcul mathématique; il y ajoute une infinité de vues, soit pour accélérer la réunion des parties de la lumière, soit pour la retarder, soit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, soit pour combiner celles qui, réunies, feront le plus d'effet. Il descend même jusqu'à guider la main de l'artiste qui façonne les verres : et, le compas

à la main, il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner et faciliter ses travaux. Tels sont les objets et la marche de la dioptrique de Descartes (26), un des plus beaux monuments de ce grand homme, qui suffirait seul pour l'immortaliser, et qui est le premier ouvrage où l'on ait appliqué, avec autant d'étendue que de succès, la géométrie à la physique. Dès l'âge de vingt ans, il avait jeté un coup d'œil rapide sur la théorie des sons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumière (27). Il avait porté une géométrie profonde dans cet art, qui, chez les Anciens, tenait aux mœurs, et faisait partie de la constitution des États; qui, chez les modernes, est à peine créé depuis un siècle; qui, chez quelques nations, est encore à son berceau; art étonnant et incroyable, qui peint par le son, et qui, par les vibrations de l'air, réveille toutes les passions de l'ame; il applique de même les calculs mathématiques à la science des mouvements; il détermine l'effet de ces machines, qui multiplient les bras de l'homme, et sont comme de nouveaux muscles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la résistance des poids, l'action des frottements, le rapport des vitesses et des masses, la combinaison des plus grands effets par les plus petites puissances possibles; tout est développé,

ou indiqué dans quelques lignes que Descartes a jetées presque au hasard (28); mais comme, jusque dans ses plus petits ouvrages, sa marche est toujours grande et philosophique, c'est d'un seul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient se présenter à lui; une machine plus étonnante, composée de parties innombrables, dont plusieurs sont d'une finesse qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant; machine qui, par ses parties solides, représente des leviers, des cordes, des poulies, des poids et des contre-poids, et est assujétie aux lois de la statique ordinaire; qui, par ses fluides et les vaisseaux qui les contiennent, suit les règles de l'équilibre et du mouvement des liqueurs; qui, par des pompes qui aspirent l'air et qui le rendent, est asservie aux inégalités et à la pression de l'atmosphère; qui, par des filets presque indivisibles, répandus à toutes ses extrémités, a des rapports innombrables et rapides avec ce qui l'environne; machine sur laquelle tous les objets de l'univers viennent agir, et qui réagit sur eux; qui, comme la plante, se nourrit, se développe et se reproduit, mais qui, à la vie végétale, joint le mouvement progressif; machine organisée, mécanique vivante, mais dont tous les ressorts sont

intérieurs et dérobés à l'œil, tandis qu'au dehors on ne voit qu'une décoration simple à-la-fois et magnifique, où sont rassemblés et le charme des couleurs, et la beauté des formes, et l'élégance des contours, et l'harmonie des proportions : c'est le corps humain. Descartes ose le considérer dans son ensemble et dans tous ses détails. Après avoir parcouru l'univers et toutes les portions de la nature, il revient à lui-même; il veut se rendre compte de sa vie, de ses mouvements, de ses sens. Qui lui expliquera un nouvel univers plus incompréhensible que le premier? Ce n'est point dans les auteurs qui ont écrit, qu'il va puiser ses connaissances, c'est dans la nature : c'est elle qui fait la raison d'un grand homme, et non point ce qu'on a pensé avant lui. On lui demande où sont ses livres. Les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il était prêt à disséquer. L'anatomie, créée par Hippocrate, cultivée par Aristote, réduite en art par les travaux d'Hérophile et d'Érasistrate, rassemblée en corps par Galien, suspendue et presque anéantie pendant près de onze siècles, avait été ranimée tout-à-coup par Vésale. Depuis cent ans elle faisait des progrès en Europe, mais les faisait avec lenteur, comme toutes les connaissances humaines qui sont filles du temps. Descartes eut aussi la gloire d'être un des premiers anatomistes de

son siècle ; mais, comme il était né encore plus pour lier des connaissances et les ordonner entre elles, que pour faire des observations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le suivait partout. En découvrant l'effet, il remontait à la cause ; en analysant les parties, il examinait leurs rapports entre elles et leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le fixer long-temps sur un petit objet; il veut voir l'ensemble de tout ce qu'il embrasse. Son esprit impatient et rapide court au-devant de l'observation. Il la précède plus qu'il ne la suit; il lui indique sa route; elle marche; il revient ensuite sur elle; il généralise d'un coup-d'œil et en un instant, tout ce qu'elle lui rapporte; souvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il résulter d'une pareille marche dans un homme de génie? Quelques erreurs et de grandes idées; des masses de lumière à travers des nuages. C'est aussi ce que l'on trouve dans le traité de Descartes sur l'homme (29). Il le composa après quinze ans d'observations anatomiques. Il suppose d'abord une machine entièrement semblable à la nôtre : quand il en sera temps, il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le mécanisme seul peut produire dans un pareil ouvrage : il lui met seulement dans le cœur un feu secret et actif, semblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'exécutent toutes les fonctions qui sont indépendantes

de l'ame. La respiration appelle et chasse l'air tour-à-tour; l'estomac devient un fourneau chimique, où des liqueurs en fermentation servent à la dissolution et à l'analyse des nourritures. Ces parties décomposées passent par différents canaux, se rassemblent dans des réservoirs, s'épurent dans leur cours, se transforment en sang, augmentent et développent la masse solide de la machine, et deviennent une portion d'elle-même. Le sang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables; il se sépare, il se réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, et ramené, par les veines, des extrémités vers le cœur. Le cœur est le centre de ce grand mouvement, et le foyer de la vie interne : c'est de là qu'elle se distribue. Au dehors tous les mouvements s'opèrent. Du cerveau partent des faisceaux de nerfs, qui s'épanouissent et se développent aux extrémités, et vont former l'organe du sentiment. Les uns sont propres à réfléchir les atomes imperceptibles de la lumière; les autres, les vibrations des corps sonores; ceux-ci ne seront ébranlés que par les particules odorantes; ceux-là, par les esprits et les sels qui se détacheront des aliments et des liqueurs; les derniers enfin, dispersés sur toute la surface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact et les

parties grossières des corps solides : ainsi se forment les sens. Chaque objet extérieur vient donner une secousse à l'organe qui lui est propre. Les nerfs qui le composent, ainsi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement jusqu'au cerveau : là est le réservoir de ces esprits subtils et rapides, partie la plus déliée du sang, émanations aériennes ou enflammées, et invisibles comme impalpables. A l'impression que le cerveau reçoit, ces souffles volatils courent rapidement dans les nerfs; ils passent dans les muscles. Ceux-ci sont des ressorts élastiques qui se tendent ou se détendent, des cordes qui s'allongent ou se raccourcissent, selon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en sort. De cette compression ou dilatation des muscles, résultent tous les mouvements. Les esprits animaux, principes moteurs, sont eux-mêmes dans une éternelle agitation; et, tandis que les uns achèvent de se former et se volatilisent dans le laboratoire, que les autres, au premier signal, s'élancent rapidement, une foule innombrable, dispersée déjà dans la machine, circule dans tous les membres, suit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, descend, remonte, et porte partout la vie, l'activité et la souplesse. Prenez maintenant une ame, et mettez-la dans cette machine : aussitôt naît un ordre d'opérations

nouvelles. Descartes place cette ame dans le cerveau, parce que c'est là que se porte le contre-coup de toutes les sensations; c'est de là que part le principe des mouvements; c'est là qu'elle est avertie, par des messagers rapides, de tout ce qui se passe aux extrémités de son empire; c'est de là qu'elle distribue ses ordres. Les nerfs sont ses ministres et les exécuteurs de ses volontés. Le cerveau devient comme un sens intérieur, qui contient, pour ainsi dire, le résultat de tous les sens du dehors. Là se forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image, quand il est présent; et c'est la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet est éloigné; et c'est l'imagination. Elle en fait au besoin renaître l'idée, avec la conscience de l'avoir eue; et c'est la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correspond une modification particulière dans les fibres du cerveau ou dans le cours des esprits; et c'est la chaîne invisible des deux substances. Mais l'ame a deux facultés bien distinctes; elle est à-la-fois intelligente et sensible. Dans quelques-unes de ses fonctions, elle exerce et déploie un principe d'activité, elle veut, elle choisit, elle compare; dans d'autres, elle est passive : ce sont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne se donne pas, et qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle est l'origine

des passions, présent utile et funeste. Le philosophe, errant au pied du Vésuve, ou à travers les rochers noircis de l'Islande, ou sur les sommets sauvages des Cordilières, entraîné par le désir de connaître, approche de la bouche des volcans; il en mesure de l'œil la profondeur; il en observe les effets: assis sur un rocher, il calcule à loisir et médite profondément sur ce qui fait le ravage du monde. Ainsi Descartes observe et analyse les passions (30). Avant lui on avait développé le moral; lui seul a tenté d'en expliquer le physique; lui seul a fait voir jusqu'où les lois du mécanisme influent sur elles, et où ce mécanisme s'arrête. Il a marqué, dans chaque passion primitive, le degré de mouvement et l'impétuosité du sang, le cours des esprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produisent dans les organes intérieurs. Il les suit au dehors; il rend compte de leurs effets sur la surface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux et tantôt terrible; quand l'harmonie des traits se dérange; quand les couleurs ou s'embellissent ou s'effacent; quand les muscles se tendent ou se relâchent; quand le mouvement se ralentit ou se précipite; quand le son inarticulé de la douleur ou de la joie se fait entendre, et sort par secousses du sein agité; quand

les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la sensibilité, ou ces marques terribles du désespoir impuissant; quand l'excès du sentiment affaiblit par degrés, ou consume en un moment les forces de la vie : ainsi les passions influent sur l'organisation, et l'organisation influe sur elles; mais elles n'en sont pas moins assujéties à l'empire de l'ame. C'est l'ame qui les modifie, par les jugements qu'elle joint à l'impression des objets. L'ame les gouverne et les dompte par l'exercice de sa volonté, en réprimant à son gré les mouvements physiques, en donnant un nouveau cours aux esprits, en s'accoutumant à réveiller une idée plutôt qu'une autre, à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuse ne suffit pas, il faut qu'elle soit éclairée. Il faut donc connaître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui existe. C'est par l'étude de ces rapports, qu'il saura quand il doit étendre son existence hors de lui par le sentiment, et quand il doit la resserrer : ainsi la morale est liée à une foule de connaissances qui l'agrandissent et la perfectionnent; ainsi toutes les sciences réagissent les unes sur les autres. C'était là, comme nous avons vu, la grande idée de Descartes. Cette imagination vaste avait construit un système de science universelle, dont toutes les parties se tenaient, et qui toutes

se rapportaient à l'homme. Il avait placé l'homme au milieu de cet univers; c'était l'homme qui était le centre de tous ces cercles tracés autour de lui, et qui passaient par tous les points de la nature. Descartes sentait bien toute l'étendue d'un pareil plan, et il n'imaginait pas pouvoir le remplir seul; mais, pressé par le temps, il se hâtait d'en exécuter quelques parties, et croyait que la postérité acheverait le reste. Il invitait les hommes de toutes les nations et de tous les siècles à s'unir ensemble; et, pour rassembler tant de forces dispersées, pour faciliter la correspondance rapide des esprits dans les lieux et les temps, il conçut l'idée d'une langue universelle, qui établirait des signes généraux pour toutes les pensées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres : projet que plusieurs philosophes célèbres ont renouvelé, qui sans doute a donné à Leibnitz l'idée d'un alphabet des pensées humaines; et qui, s'il est exécuté un jour, sera probablement l'époque d'une révolution dans l'esprit humain.

J'ai tâché de suivre Descartes dans tous ses ouvrages; j'ai parcouru presque toutes les idées de cet homme extraordinaire; j'en ai développé quelques unes, j'en ai indiqué d'autres. Il a été aisé de suivre la marche de sa philosophie et d'en saisir l'ensemble. On l'a vu commencer par

tout abattre, afin de tout reconstruire: on l'a vu jeter des fondements profonds; s'assurer de l'évidence et des moyens de la reconnaître; descendre dans son ame pour s'élever à Dieu; de Dieu, redescendre à tous les êtres créés; attacher à cette cause tous les principes de ses connaissances; simplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité et d'étendue, car c'est la marche du génie comme de la nature; appliquer ensuite ces principes à la théorie des planètes, aux mouvements des cieux, aux phénomènes de la terre, à la nature des éléments, aux prodiges des météores, aux effets et à la marche de la lumière, à l'organisation des corps bruts, à la vie active des êtres animés; terminant enfin cette grande course par l'homme, qui était l'objet et le but de ses travaux; développant partout des lois mécaniques qu'il a devinées le premier, descendant toujours des causes aux effets, enchaînant tout par des conséquences nécessaires, joignant quelquefois l'expérience aux spéculations, mais alors même maîtrisant l'expérience par le génie; éclairant la physique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les mécaniques; sublime même dans ses fautes, méthodique dans ses égarements (31), utile par ses erreurs, for-

çant l'admiration et le respect, lors même qu'il ne peut forcer à penser comme lui.

Si on cherche les grands hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois : Bacon, Leibnitz et Newton. Bacon parcourut toute la surface des connaissances humaines : il jugea les siècles passés, et alla audevant des siècles à venir ; mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta ; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire l'édifice. Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence ; mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux ; et ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner et accabler l'homme, que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, et démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme ; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avait donné la théorie de la pesanteur ; Képler, les lois des astres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaison et les rapports des forces centrales et des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes ; Descartes, sa méthode

pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connaissances pour la physique, et, plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres, qui étaient immenses, et de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde. Si maintenant je rapproche Descartes de ces trois hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avait des vues aussi nouvelles et bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Leibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités; géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel dans ses connaissances, comme dans ses talents, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche; ayant peut-être en étendue ce que Newton avait en profondeur; fait pour concevoir en grand,

mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnait aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable sans doute pour la connaissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles.

C'est ici le vrai triomphe de Descartes : c'est là sa grandeur. Il n'est plus, mais son esprit vit encore. Cet esprit est immortel; il se répand de nation en nation, et de siècle en siècle. Il respire à Paris, à Londres, à Berlin, à Leipsick, à Florence; il pénètre à Pétersbourg; il pénétrera un jour jusque dans ces climats, où le genre humain est encore ignorant et avili; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étaient les sciences au moment où Descartes parut; comment l'autorité enchaînait la raison; comment l'être qui pense avait renoncé au droit de penser. Il en est des esprits comme de la nature physique; l'engourdissement en est la mort : il faut de l'agitation et des secousses. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par les orages, que si tout demeurait dans un éternel repos. Descartes donna l'impulsion à cette masse immobile. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorsqu'on vit paraître tout-à-coup cette philosophie si hardie et si nouvelle! Peignez-vous des esclaves qui mar-

chent courbés sous le poids de leurs fers : si tout-à-coup un d'entre eux brise sa chaîne, et fait retentir à leurs oreilles le nom de liberté, ils s'agitent, ils frémissent, et, des débris de leurs chaînes rompues, accablent leurs tyrans. Tel est le mouvement qui se fit dans les esprits, d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette masse nouvelle de connaissances, que Descartes y avait jetée, se joignit à la fermentation de son esprit. Réveillé par de si grandes idées, et par un si grand exemple, chacun s'interroge, et juge ses pensées; chacun discute ses opinions. La raison de l'univers n'est plus celle d'un homme qui existait il y a quinze siècles, elle est dans l'ame de chacun; elle est dans l'évidence et dans la clarté des idées. La pensée, esclave depuis deux mille ans, se relève avec la conscience de sa grandeur. De toute part on crée des principes, et on les suit; on consulte la nature, et non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, travaillent sur le même plan. La méthode même de Descartes apprend à connaître et à combattre ses erreurs : tout se perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, et les méthodes, plus simples. L'algèbre, portée si loin par Descartes, est perfectionnée par Halley, et le grand Newton y ajoute encore. L'analyse est

appliquée au calcul de l'infini, et produit une nouvelle branche de géométrie sublime. Plusieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immense; l'Allemagne et l'Angleterre se divisent sur cette découverte, comme l'Espagne et le Portugal sur la conquête des Indes. L'application de la géométrie à la physique devient plus étendue et plus vaste. Newton fait, sur les mouvements des corps célestes, ce que Descartes avait fait sur la dioptrique, et sur quelques parties des météores. Les lois de Képler sont démontrées par le calcul; la marche elliptique des planètes est expliquée; la gravitation universelle étonne l'univers par la fécondité et la simplicité de son principe. Cette application de la géométrie s'étend à toutes les branches de la physique, depuis l'équilibre des liqueurs jusqu'aux derniers balancements des comètes dans leurs routes les plus écartées. Ces astres errants sont mieux connus; Descartes les avait tirés pour jamais de la classe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours, et fixe la marche de vingt-quatre comètes; les inégalités de la lune sont calculées; on découvre l'anneau et les satellites de Saturne; on fait, des satellites de Jupiter,

l'usage le plus important pour la navigation : les cieux sont connus comme la terre. La terre change de forme, son équateur s'élève, et ses pôles s'aplatissent; et la différence de ses deux diamètres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, sous le ciel de Stockholm, et parmi les glaces de la Russie. Toutes les sciences suivent cette impulsion générale. La physique particulière, créée par le génie de Descartes, s'étend et affermit sa marche par les expériences. Il est vrai qu'il avait peu suivi cette route; mais sa méthode, plus puissante que son exemple, devait y ramener. Les prodiges de l'électricité se multiplient. Les déclinaisons de l'aiguille aimantée s'observent selon la différence des lieux et des temps. Halley trace, dans toute l'étendue du globe, une ligne qui sert de point fixe, où la déclinaison commence, et qui, bien constatée peut-être, pourrait tenir lieu des longitudes. L'optique devient une science nouvelle, par les découvertes sublimes sur les couleurs. La dioptrique de Descartes n'est plus la borne de l'esprit humain : l'art d'agrandir la vue s'étend. On substitue, pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, et la réflexion de la lumière à la réfraction. La chimie, qui auparavant était presque isolée, s'unit aux autres sciences; on

l'applique à-la-fois à la physique, à l'histoire naturelle et à la médecine. La circulation du sang, découverte par Harvey, embrassée et défendue par Descartes, devient la source d'une foule de vérités; le mécanisme du corps humain est étudié avec plus de zèle et de succès. On découvre des vaisseaux inconnus, et de nouveaux réservoirs. Borelli tente d'assujétir au calcul géométrique les mouvements des animaux. Leuwenhoëk, le microscope à la main, surprend ces atomes vivants, qui semblent être les éléments de la vie de l'homme. Ruisch perfectionne l'art de donner, par des injections, une nouvelle vie à ce qui est mort. Malpighi transporte l'anatomie aux plantes, et remplit un projet que Descartes n'avait pas eu le temps d'exécuter. Son génie respire encore après lui dans la métaphysique. C'est lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination et des sens; c'est lui qui, dans Locke, combat et détruit les idées innées, fait l'analyse de l'esprit humain, et pose d'une main hardie les limites de la raison. C'est lui qui, de nos jours, a attaqué et renversé les systèmes (32). Son influence ne s'est point bornée à la philosophie. Semblable à cette ame universelle des Stoïciens, l'esprit de Descartes est partout; on l'a appliqué aux lettres et aux arts, comme aux sciences. Si, dans tous les gen-

res, on va saisir les premiers principes; si la métaphysique des astres est créée; si on a cherché dans des idées invariables les règles du goût pour tous les pays et pour tous les siècles; si on a secoué cette superstition qui jugeait mal, parce qu'elle admirait trop, et donnait des entraves au génie, en resserrant trop sa sphère; si on examine et discute toutes nos connaissances; si l'esprit s'agite pour reculer toutes les bornes; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme, c'est là l'ouvrage de Descartes. L'astronome, le géomètre, le métaphysicien, le grammairien, le moraliste, l'orateur, le politique, le poète, tous ont une portion de cet esprit qui les anime. Il a guidé également Pascal et Corneille, Locke et Bourdaloue, Newton et Montesquieu. Telle est la trace profonde, et l'empreinte marquée de l'homme de génie sur l'univers. Il n'existe qu'un moment; mais cette existence est employée tout entière à quelque grande opération, qui change la direction des choses pour plusieurs siècles (33).

Arrêtons-nous maintenant sur celui à qui le genre humain a eu tant d'obligations, et à qui la dernière postérité sera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de son vivant? quelles statues lui furent élevées dans sa patrie?

quels hommages a-t-il reçus des nations?... Que parlons-nous d'hommages, et de statues, et d'honneurs? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme? oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes? Parlons plutôt et des persécutions de la haine, et des tourments de l'envie, et des noirceurs de la calomnie, et de tout ce qui a été et sera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-dessus de son siècle. Descartes l'avait prévu; il connaissait trop les hommes pour ne les pas craindre; il avait été averti par l'exemple de Galilée. Il avait vu, dans la personne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs, chargée de fers, et traînée indignement dans les prisons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite et l'empoisonnement d'Aristote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies insensées contre Gerbert, les gémissements plaintifs de Roger Bacon sous les voûtes d'un cachot, l'orage excité contre Ramus, et les poignards qui l'assassinèrent (35), les bûchers allumés en cent lieux, pour consumer des malheureux qui ne pensaient pas comme leurs concitoyens; tant d'autres qui avaient été errants et proscrits sur la terre, sans asyle et sans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive et bannie du monde, tout l'avertissait du

danger qui le menaçait; tout lui criait que le dernier des crimes que l'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité n'est point à l'homme qui la conçoit, elle appartient à l'univers, et cherche à s'y répandre. Descartes crut même qu'il en devait compte au Dieu qui la lui donnait: il se dévoua donc (36); et, grace aux passions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de sa résolution.

Il y avait alors en Hollande un de ces hommes qui sont offusqués de tout ce qui est grand, qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du despotisme, insultent à ce qu'ils ne comprennent pas, couvrent leur faiblesse par leur audace, et leur bassesse par leur orgueil; intrigants fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent sans cesse le mot de Dieu et l'outragent, n'affectent de la religion que pour nuire, ne font servir le glaive des lois qu'à assassiner, ont assez de crédit pour inspirer des fureurs subalternes, espèces de monstres nés pour persécuter et pour haïr, comme le tigre est né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre Descartes (37). Il ne serait peut-être pas inutile à l'histoire de l'esprit humain et des passions, de peindre toutes les intrigues et la marche de ce persécuteur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le dessein de

perdre Descartes, travaillant d'abord sourdement et en silence, semant dans les esprits des idées et des soupçons vagues d'athéïsme, nourrissant ces soupçons par des libelles et des noirceurs anonymes, suivant de l'œil, et sans se découvrir, les progrès de la fermentation générale; au moment d'éclater, briguant la première place de son corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine; alors marchant à découvert, armant contre Descartes et le peuple et les magistrats, et les fureurs sacrées des ministres; le peignant à tous les yeux comme un athée, qui commençait par briser les autels, et finirait par bouleverser l'État; invoquant à grands cris la religion et les lois. Il faudrait raconter comment ce grand homme fut cité au son de la cloche, et sur le point d'être traîné comme un vil criminel; comment ensuite, pour lui ôter même la ressource de se justifier, on travailla à le condamner en silence et sans qu'il en pût être averti; comment son affreux persécuteur, s'il ne pouvait le perdre tout-à-fait, voulait du moins le faire proscrire de la Hollande, voulait faire consumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéisme est combattu; comment il avait déja transigé avec le bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le barbare

eût voulu que la flamme du bûcher pût être aperçue en même temps de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie et de l'Angleterre; déja même il se préparait à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que chassé de sept provinces, Descartes fût banni du monde entier, et que, partout où il arriverait, il se trouvât devancé par sa honte; mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails, c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'est à elle à flétrir ces magistrats qui, dupes d'un scélérat, servaient d'instruments à la haine et combattaient pour l'envie. Et que prétendaient-ils avec leurs flammes et leurs bûchers? croyaient-ils, dans cet incendie, étouffer la voix de la vérité? croyaient-ils faire disparaître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie et de l'autorité injuste de forger des chaînes et de dresser des échafauds; mais il ne dépend point d'elles d'anéantir la vérité et de tromper la justice des siècles.

Tel est le sort que Descartes éprouva en Hollande. Dans son pays je le vois presque inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué et combattu par les autres, recherché de quelques grands, comme un vain spectacle de curiosité, ignoré ou calomnié à la cour (38); je vois sa famille le traiter avec mépris; je vois

son frère, dont tout le mérite peut-être était de partager son nom, parler avec dédain d'un frère qui, né gentil-homme, s'était abaissé jusqu'à se faire philosophe (39), et mettre au nombre des jours malheureux, celui où Descartes naquit pour déshonorer sa race par un pareil métier. O préjugé! ô ridicule fierté des places et du rang! Il importe de conserver ces traits à la postérité, pour apprendre, s'il se peut, aux hommes à rougir. Où sont aujourd'hui ceux qui, à la vue de Descartes, souriaient dédaigneusement, et disaient avec hauteur : « C'est un homme qui écrit. » Ils ne sont plus. Ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement; son nom fait l'orgueil de ses compatriotes; sa gloire est un dépôt que les siècles se transmettent, et qui est sous la garde de la justice et de la vérité. Il est vrai que le grand homme trouve quelquefois la considération, de son vivant; mais il faut presque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. Descartes persécuté en Hollande et méconnu en France, comptait parmi ses admirateurs et ses disciples, la fameuse princesse palatine, princesse qui est du petit nombre de celles qui ont placé la philosophie à côté du trône (40). Elle était digne d'interroger Descartes, et Descartes était digne de l'instruire. Leur commerce n'était point un trafic de flatte-

rie et de mensonges de la part de Descartes, de protection et de hauteur de la part d'Élisabeth. Dieu, la nature, l'homme, ses malheurs et les moyens qu'il a d'être heureux, ses devoirs et ses faiblesses, la chaîne morale de tous ses rapports : voilà le sujet de leurs entretiens et de leurs lettres. C'est ainsi que les philosophes doivent s'entretenir avec les grands. La nature avait destiné à Descartes un autre disciple encore plus célèbre : c'était la fille de Gustave-Adolphe, c'était la fameuse Christine (41). Elle était née avec une de ces ames encore plus singulières que grandes, qui semblent jetées hors des routes ordinaires, et qui étonnent toujours, même lorsqu'on ne les admire pas. Enthousiaste du génie et des ames fortes, le grand Condé, Descartes et Sobieski avaient droit dans son cœur aux mêmes sentiments. « Viens, dit-« elle à Descartes, je suis reine et tu es philo-« sophe; faisons un traité ensemble; tu annon-« ceras la vérité, et je te défendrai contre tes « ennemis; les murs de mon palais seront tes « remparts. » C'est donc l'espérance de trouver un abri contre la persécution, qui seule put attirer Descartes à Stockholm. Sans ce motif, aurait-il été se fixer auprès d'un trône? qu'est-ce qu'un homme tel que Descartes a de commun avec les rois? Leur ame, leur caractère, leurs

passions, leur langage, rien ne se ressemble; ils ne sont pas même faits pour se rapprocher, leur grandeur se choque et se repousse; mais, s'il fut forcé par le malheur de se réfugier dans une cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir sa conduite. Il vécut tel qu'il avait vécu au fond de la Nort-Hollande. Il osa y avoir des mœurs et de la vertu; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur; il ne fut point le lâche complaisant des princes, ni des grands; il ne crut point qu'il devait oublier la philosophie pour la fortune; il ne brigua point ces places qui n'agrandissent jamais ceux qui sont petits, et rabaisseraient plutôt ceux qui sont grands. Et comment Descartes aurait-il pu avoir de telles pensées? Celui qui est sans cesse occupé à méditer sur l'éternité, sur le temps, sur l'espace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur qui, de son esprit, passe à son ame? celui qui mesure la distance des astres et voit Dieu au-delà; celui qui se transporte dans le soleil ou dans Saturne, pour y voir l'espace qu'occupe la terre, et qui cherche alors vainement ce point égaré comme un sable à travers les mondes, reviendra-t-il sur ce grain de poussière, pour y flatter, pour y ramper, pour y disputer ou quelques honneurs, ou quelques richesses? non; il vit avec Dieu et avec la nature. Il abandonne

aux hommes les objets de leurs passions, et poursuit le cours de ses pensées qui suivent le cours de l'univers ; il s'applique à mettre dans son ame l'ordre qu'il contemple, ou plutôt son ame se monte insensiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point Descartes de n'avoir été ni intrigant, ni ambitieux; je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaisant, pauvre à la fois et généreux, simple comme le sont tous les grands hommes, plein de respect, comme Newton, pour la divinité, comme lui fidèle à la religion, aimant à s'occuper dans la retraite, et avec ses amis, de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouverait pas dans cette idée si grande et si consolante, les plus doux moments de sa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne distinguaient point un homme aux siècles de nos pères; mais je remarquerai que, quoique sa fortune ne pût pas suffire à ses projets, jamais il n'accepta les secours qu'on lui offrit; ce n'était pas qu'il fût effrayé de la reconnaissance, un pareil fardeau n'épouvante point une ame vertueuse; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un homme, est un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence; peut-être faudrait-il choisir encore avec plus de soin ses bienfaiteurs que ses amis, si ces deux titres pouvaient se séparer : ainsi pensait Descartes (42).

Avec ses sentiments, son génie et sa gloire, il dut trouver l'envie à Stóckholm, comme il l'avait trouvée à Utrecht, à la Haye et dans Amsterdam. L'envie le suivait de ville en ville et de climat en climat. Elle avait franchi les mers avec lui; elle ne cessa de le poursuivre que lorsqu'elle vit entre elle et lui un tombeau (43) : alors elle sourit un moment sur sa tombe, et courut dans Paris, où la renommée lui dénonçait Corneille et Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort. Les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie : voilà ce que je vous annonce. Faut-il que, pour cela, vous renonciez à éclairer les hommes? Non, sans doute, et quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? êtes-vous les maîtres de dompter votre génie et de résister à cette impulsion rapide et terrible qu'il vous donne? n'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil, pour répandre sa lumière? N'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle est

éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférents, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent; mais, dans le même temps, il y a des ames avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent et pensent avec vous; songez que les Socrate et les Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis; songez que, dans les siècles à venir, il y aura d'autres ames qui vous entendront de même, et que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et qu'une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois, ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée; vivez pour tous les pays et pour tous les siècles; étendez votre vie sur celle du genre humain; portez vos idées encore plus haut: ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre ame? prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point faible et incertain, comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable, pen-

dant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, et qui dit à chacun de vous : « Essuie tes larmes; je viens te rendre justice et finir tes maux; c'est moi qui fais la vie des grands hommes; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageaient; c'est moi qui, du milieu des rochers et des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissants, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton ame est immortelle et que ton nom le sera. Le temps fuit, les moments se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, et tu vas vivre, et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes. »

NOTES HISTORIQUES.

(1) Page 254.

Comme le but principal de ce discours est de faire connaître la marche de l'esprit humain dans les sciences et dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne serait pas inutile de tracer ici un tableau court et rapide des opinions et des erreurs qui, avant Descartes, s'étaient élevées et étaient tombées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connaissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu à peu; quels sont les siècles dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les philosophes qui l'ont précédé, et tous ceux qui l'ont suivi : c'est le moyen de connaître ce qu'il tient des uns, et ce que les autres tiennent de lui. Ainsi on pourra mesurer le chemin qu'un seul homme a fait faire à tous les autres hommes.

La philosophie, née de nos besoins et de l'activité de ce principe qui nous tourmente et nous anime, est presque aussi ancienne que le monde. Dès que l'Homme vit luire des astres

sur sa tête, et sentit autour de lui la nature, il sortit de lui-même, il voulut voir et observer. Dès ce moment, des personnes choisies renoncèrent à toutes les passions pour celle de connaître. L'Égypte eut ses prêtres philosophes, la Perse ses mages, l'Inde et l'Éthiopie ses gymnosophistes, l'Assyrie ses chaldéens. Les Scythes vertueux et barbares, et les Celtes sauvages eurent, comme les Orientaux, des prêtres de la nature qui cherchaient la philosophie dans les forêts et sur les montagnes. Ceux qui étaient nés sous un ciel serein, portèrent leurs regards vers les cieux. Babylone et la Lybie eurent des observations astronomiques. Les disciples d'Atlas découvrent par les phases de la lune, le principe de sa lumière. On partage le temps et on règle l'année sur le cours du soleil. La géométrie naît sur les bords du Nil. L'Inde et la Perse deviennent le berceau des connaissances. L'homme porte ses regards autour de lui; il commence a distinguer les propriétés des corps, et jette les fondements de l'histoire naturelle : mais, dans ces premiers âges, la philosophie est encore barbare. L'esprit humain, dans son enfance, n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux et faible; il s'élance, il retombe, et chaque effort est suivi d'une chute.

Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs sens. Ce qui existait avait dû éternellement exister. Rien de tout ce que l'homme voit ne lui donne l'idée ni de création, ni d'anéantissement. On n'admit donc qu'une seule substance éternelle et indéfinie, indivisible, quoique divisée, dont le fond était immuable, mais qui avait des modifications passagères. La partie la plus pure formait l'Être suprême; les corps célestes et les génies étaient la seconde émanation de cette essence : enfin la lie de la matière avait formé les corps et le globe que nous habitons. Tout se déploie dans la nature par un enchaînement nécessaire de causes et d'effets. La

terre ensevelie sous les eaux, masse informe et bourbeuse, pénétrée par le soleil, et agitée par les secousses de l'air, se découvre, devient féconde, développe ses germes, et produit des masses organiques; mais la terre s'épuise et se consume; elle éprouve des révolutions et des embrasements; tout se déboîte et redevient chaos. Là finit la grande année du monde, qui doit être suivie d'une renaissance générale de l'univers. Telle était la philosophie des Orientaux, adoptée en partie par les Égyptiens, gravée en hiéroglyphes sur des colonnes, ou déposée dans les temples, sous la garde des dieux.

Bientôt, par des voyages savants, elle est portée de l'Égypte dans la Grèce. Thalès, le premier, a l'esprit de système, et rassemble en un corps toutes les connaissances isolées. Il avait lu dans les cieux, il avait perfectionné la géométrie, il osa entreprendre d'expliquer la nature; époque à la fois de grandeur et de faiblesse dans l'esprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même; il y répand une ame invisible et active qui organise ses moindres parties. Il admet l'eau pour principe universel; cet élément est la source de la fécondité, et la base de tous les corps.

La secte Ionique soutient, altère ou modifie les sentiments de son maître. L'univers est l'infini; tout en vient et tout s'y replonge. Cet infini est immuable, et tous les êtres créés n'agissent point. L'ordre éternel ne fait que se développer, et chaque être est entraîné par le mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre sont tour à tour admis comme souverains de la nature, et quelquefois tous quatre ensemble. Sous Anaxagore, la philosophie entrevoit une intelligence suprême. Plus de hasard ni de fatalité aveugle. La matière est partagée par Dieu même en des millions de particules, éléments inaltérables des corps, et semblables aux corps

même qu'ils doivent former. Ces parties similaires, mais divisées, tendent à se rejoindre pour former les différents êtres dont elles sont les principes.

Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'Occident les lumières de l'Inde et de la Perse; il enseigne le vrai système de l'univers. Les hommes, étonnés, apprennent que le soleil est immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes sont autant de soleils dispersés dans l'espace, et éclairant, chacun, un monde. Une harmonie éternelle préside au cours des astres, et les règle par ses accords. La doctrine des nombres s'établit, premiers fruits d'une fausse application de la géométrie à la physique; et l'esprit humain, pendant des siècles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'essence même de Dieu, et les mystères les plus profonds de la nature.

L'esprit humain prend une nouvelle route à la suite d'un homme passionné pour la vérité, mais qui, désespérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate est l'auteur de cette révolution; esprit supérieur à son siècle, comme Descartes; ennemi, comme lui, de la science des mots; comme lui, secouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence; comme lui, créateur d'une méthode, et inventeur d'une philosophie nouvelle.

Mais l'homme trop ignorant et trop hardi, ne pouvait consentir long-temps à ne connaître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avait tout expliqué par les nombres; Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le suivre dans sa métaphysique sublime, élevé au-dessus des sens et de la matière, dessinant un monde intelligible, image et production du premier être, son idée increée, plan et modèle de tout ce qui existe et qui existera à jamais. Le monde sensible n'est que cette idée éternelle et

manifestée au-dehors. L'être intellectuel est inaltérable et parfait. L'être matériel, incapable d'une stabilité d'essence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, se détruit et se reproduit sans cesse. De ce mouvement continuel et rapide naissent sans cesse de nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connaître; la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance, pour l'homme.

Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la secte Éléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse; rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les sens et la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette secte, et il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales.

Nouvelle révolution. Les mouvements renaissent. Le vide est admis. Des atomes innombrables, jetés par millions, et errant dans le vide, se choquent et s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses et de mouvements. De l'assemblage des atomes, résultent les corps; de l'assemblage des corps, résultent les mondes. Ce système s'agrandit. On donne à chacune de ces parties élémentaires passives un principe actif et divin. La vie circule avec le mécanisme, et les mondes s'arrangent.

Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder en Asie un empire qui doit s'élever et tomber avec lui, le précepteur d'Alexandre en fondait un autre qui devait subsister vingt

siècles. Aristote paraît; tout change. La matière, la forme et la privation s'emparent de l'univers. La matière, sujet éternel et passif, tend sans cesse au mouvement; elle appelle la forme; principe actif, qui vient s'unir à elle, et constitue son essence. La privation n'est qu'un néant nécessaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La nature, comme une force invisible, est répandue dans la masse universelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'assujétit impérieusement à toutes les formes, elle se subdivise elle-même en une infinité de formes qui naissent et se détruisent tour à tour; de là les changements des corps. La terre se gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus secrètes circulent dans toutes ses parties. Tel fut le dernier des grands systèmes que la Grèce créa sur l'univers.

Mille sectes rivales naissent de ces principales sectes; elles se subdivisent comme de petits États formés d'une grande monarchie. Au milieu de tant d'opinions, la philosophie fit peu de progrès. Il manquait une méthode pour apprendre. Au lieu d'observer, on cherchait la première essence des choses. Les hommes de génie, égarés par des idées métaphysiques, brillantes, déduisaient d'un principe arbitraire toute la constitution du monde. Loin de s'assujétir à la marche de la nature, ils commandaient à la nature de suivre la leur. La foule des disciples n'était que des troupeaux obéissants; on respectait un maître qu'il eût fallu juger. Toutes les écoles se combattaient; de là les disputes éternelles, les questions frivoles ou obscures, les arguments captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paraître savant plutôt que de l'être; tous les obstacles invincibles à la découverte de la vérité.

Cependant Athènes, le séjour et le centre de la philosophie, dégénère; son gouvernement se corrompt, les révolutions amènent l'esclavage. La philosophie se tait ou s'avilit;

la faveur des Ptolémée la rappelle en Égypte, mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'histoire des philosophes grecs ; on les explique, on les commente, sans aller au-delà. Dans Rome, même stérilité ; la langue, formée par des orateurs et des conquérants, se refuse même aux idées abstraites. Les philosophes, honorés, avilis, bannis et rappelés, égorgés ou placés sur le trône, au milieu de tant de révolutions et de sang, conservent le dépôt des connaissances sans l'augmenter : on a trouvé seulement une nouvelle méthode. Les Éclectiques naissent dans Alexandrie ; on choisit sans inventer, et il se forme une philosophie nouvelle du débris de toutes les anciennes.

La superstition s'étend avec l'effroi qu'inspirent les tyrans. La philosophie théurgique s'élève ; on prodigue les enchantements et les mystères ; on traîne des victimes humaines au fond des antres pour y découvrir l'avenir. La doctrine des génies, inventée par Platon, s'étend, et on en abuse. La philosophie n'est plus que l'art d'interroger les cieux ou les enfers. Un platonisme plus pur s'insinue dans l'église naissante ; et les ouvrages du disciple de Socrate sont presque mis sur l'autel, à côté des livres sacrés. Bientôt après, l'empire se divise ; Rome tombe. L'Europe est en proie aux barbares. La philosophie s'anéantit dans l'Occident ; elle se soutient encore dans l'empire de Byzance : mais cet arbre, desséché depuis neuf ou dix siècles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des philosophes grecs sont des bornes que l'audace humaine n'ose franchir.

Les révolutions se succèdent, et les Arabes s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philosophie aux conquêtes. Alors la connaissance des cieux renaît, de nouvelles tables astronomiques sont dressées. Les mathématiques reparaissent. La chimie commence à analyser les corps.

Pendant quatre siècles, quelque lumière perce à travers la barbarie du reste du monde; mais la science de la nature n'avance point. Une dépendance servile enchaînait les esprits. Platon avait soumis les premiers chrétiens; Aristote subjugue les Arabes. Accoutumés à croire et à servir, ils se soumettent aux livres d'Aristote, comme ils s'étaient soumis à l'Alcoran; ils adorent ce philosophe, comme ils adoraient leurs califes. O avilissement de l'esprit humain ! Il semble que la liberté soit un poids qui l'accable. Aristote règne sur une partie de l'univers; il domine à Samarcande et dans la Perse, comme en Afrique et dans l'Espagne.

Vers le onzième siècle, la scholastique s'étend surtout dans l'Occident; elle y prend naissance au milieu de la barbarie. Aristote s'empare encore de ce nouvel empire; mais on n'en sait pas même assez pour adopter ses erreurs. Ses sentiments, défigurés par les Arabes, sont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare, et le mélange des plus méprisables subtilités, les obscurcit encore. Cet état dura cinq siècles; heureusement il se fit une révolution. Des Tartares, en précipitant les Goths sur l'Occident, y avaient étouffé la philosophie; d'autres Tartares, sous le nom de Turcs, la font renaître.

La chute de Constantinople donne une secousse, et fait refluer les Grecs vers l'Italie. La nature se réveille après mille ans; de nouvelles lumières se répandent. Chacun veut étudier, chacun veut connaître; mais, sous tant de ruines, la route de la vérité s'est perdue : on se tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les mystères de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Égyptiens; on cherche la nature partout, excepté dans elle-même. La domination d'Aristote s'affermit de nouveau; et, en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le

seul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philosophie jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à peu près de la naissance de Descartes.

On voit que la connaissance générale du monde était très-peu avancée, si même elle était commencée. On avait cependant des connaissances certaines sur plusieurs objets; de ce nombre étaient les observations astronomiques faites en Grèce, dans Alexandrie, et du temps des Arabes: car, pour l'astronomie, il suffit de bien voir et de calculer un certain nombre de découvertes en géométrie: car cette science s'était accrue de siècle en siècle par les travaux de plusieurs grands hommes : ces vérités se trouvaient réunies dans Euclide, Apollonius, Archimède, Pappus et Diophante. En mécanique, plusieurs inventions admirables d'Archimède; en médecine, les ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux mêmes qui ont le génie de cet art; en anatomie, un excellent traité de Galien, où il avait rassemblé toutes les observations anatomiques faites avant lui, et où il en avait ajouté quelques-unes de nouvelles; enfin, sur l'histoire naturelle, le livre de Pline, où sont les plus grandes vues sur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail, et surtout le traité des animaux d'Aristote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connaissances réunies, que dix peut-être des plus savants hommes de l'Europe auraient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes : voilà, à ce que je crois, l'inventaire à peu près exact de toutes les richesses philosophiques des Anciens.

(2) Page 258.

Il y a, dans chaque siècle, un esprit général qui influe, sans qu'on s'en aperçoive, sur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il est très-sûr que le seizième et le dix-septième furent

marqués par de grands changements et de grandes découvertes. Navigation, commerce, politique, sciences, belles-lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenants et actifs qui font des choses extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, et changer ou en bien ou en mal tout ce qui est établi. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492; découverte des Indes par Vasco de Gama, en 1497; conquête du Mexique par Cortès, en 1518; du Pérou par Pizarre, en 1525; expédition de Magellan vers les terres australes, en 1519; voyage autour du monde par Drake, en 1577; établissement du protestantisme dans la moitié de l'Europe, vers 1525; Copernic, né à Thorn, en 1473, publia le vrai système du monde, en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, gentilhomme danois, dépensa plus de cent mille écus à l'astronomie; mort à Prague, en 1601. Képler, astronome allemand, auteur des fameuses lois sur le cours des planètes, né en 1571; mort à Ratisbonne, en 1630. Les verres concaves et convexes inventés en Italie, en 1295, par Alexandre Spina, religieux. Le premier télescope formé par Jacques Métius, Hollandais, en 1609. Galilée, auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, et de la théorie du mouvement dans la chute des corps; mort à Florence, en 1642. Le fameux Bacon, baron de Vérulam, né à Londres, en 1560; mort en 1626 : on sait tout ce que les sciences lui doivent, et quelles vues il avait, principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, et les travaux de tous ces hommes célèbres, ont contribué à former Descartes. Quelques auteurs cependant assurent qu'il n'avait point lu les ouvrages de Bacon, et il nous dit lui-même dans une de ses lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

(3) Page 259.

René Descartes, seigneur du Perron, dont on fait ici l'éloge, naquit à la Haye en Touraine, le 30 mars 1596, de Jeanne Brochard, fille du lieutenant-général de Poitiers, et de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison était une des plus anciennes de la Touraine. Il avait eu dans sa famille un archevêque de Tours, et plusieurs braves gentilshommes qui avaient servi avec distinction. Ils étaient vraiment dignes d'être nobles, car, dans le temps des guerres civiles, ils avaient toujours été fidèles au roi et à l'État. Son père, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe, profession qui n'est mise au-dessous de celle des armes que par un préjugé barbare. Au reste, ce n'est pas pour louer Descartes, que nous entrons dans tous ces détails, c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfants. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres ? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendants y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des charges dans le parlement de Bretagne. Madame la présidente de Châteaugiron, dernière de la famille, vient de mourir. On dit qu'elle avait dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec Descartes : il y a eu aussi une Catherine Descartes, nièce du philosophe, célèbre par son esprit et par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

(4) Page 260.

Descartes était né avec une complexion très-faible, et les médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourrait très-

jeune; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère presque en naissant, il fut très-redevable aux soins d'une nourrice qui suppléa à la nature par tous les soins de la tendresse. Descartes en fut très-reconnaissant. Il lui fit une pension viagère qui lui fut payée exactement jusqu'à sa mort; et, comme il n'était pas de ceux qui croient que l'argent acquitte de tout, il joignait encore à ses bienfaits les devoirs et l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore faibles par des études prématurées; il lui donna le temps de croître et de se fortifier. Mais l'esprit de Descartes allait au-devant des instructions. Il n'avait pas encore huit ans, déja on l'appelait le philosophe. Il demandait les causes et les effets de tout, et savait ne pas entendre ce qui ne signifiait rien. En 1604, il fut mis au collége de la Flèche. Son imagination vive et ardente fut la première faculté de son ame qui se développa. Il cultiva la poésie avec transport. Il créait des images, en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progression est dans la nature, et on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poésie lui demeura toujours, et, peu de temps avant sa mort, il fit des vers français à la cour de Suède. C'est une ressemblance qu'il eut avec Platon, et que Leibnitz eut avec lui. Il aimait aussi beaucoup l'histoire, et passait les jours et les nuits à lire; mais cette passion ne devait pas durer long-temps. On a une première avidité qu'on se hâte de satisfaire; on veut connaître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a su, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on se dégoûte, on laisse là les livres, on revient sur soi-même, et on n'étudie plus que la nature : telle a été la marche de Descartes. Il était encore à la Flèche en 1610, lorsque le cœur du plus grand et du meilleur des rois, assassiné dans Paris, y fut porté pour être déposé dans la chapelle des jésuites. Il fut

témoin de cette pompe cruelle, et nommé parmi les vingt-quatre gentilshommes qui allèrent au-devant de ce triste dépôt. Il étudiait alors en philosophie. Il y fit des progrès qui annoncèrent son génie; car, au lieu d'apprendre, il doutait. La logique de ses maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles ou dangereux; il s'occupait à l'en séparer, *comme le statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre, qui y est informée.* Leur métaphysique le révoltait par la barbarie de leurs mots et le vide des idées; leur physique, par l'obscurité du jargon, et par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquait pas. Les mathématiques seules le satisfirent; il y trouva l'évidence qu'il cherchait partout. Il s'y livra en homme qui avait besoin de connaître. Quelques auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au collége, sa fameuse *Analyse.* Ce serait un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui, à vingt-cinq ans, avait trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en soit de cette particularité, Descartes finit ses études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études est de s'imaginer savoir beaucoup. Descartes était déja assez avancé pour voir qu'il ne savait rien. En se comparant avec tous ceux qu'on nommait savants, il apprit à mépriser ce nom. De là au mépris des sciences, il n'y a qu'un pas. Il oublia donc et les lettres, et les livres, et l'étude; et celui qui devait créer la philosophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute espèce de connaissances. Voilà à peu près tout ce que nous savons des premières années de Descartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, et que l'esprit humain, après cinq mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne serait peut-être pas inutile de rassembler tout ce qu'on peut savoir sur l'éducation des hommes célèbres. Ce serait une espèce de physique expérimentale sur les ames, qui aurait son uti-

lité. Tous ces faits, réunis et comparés, pourraient conduire à des principes; et peut-être, à la fin, pourrait-on former un système complet qui aurait ses règles générales et particulières, selon les gouvernements, les religions, les climats, la force ou la faiblesse des organes, la trempe des caractères et des esprits, les rangs des citoyens, et les différents buts de chaque éducation. Mais peut-être est-on encore aussi éloigné d'un pareil système, qu'on l'est du système général du monde. Tout ce qui tient à l'homme est presque aussi inconnu que tout ce qui tient à la nature.

(5) Page 261.

Il était impossible que Descartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaisirs. En 1614 il fit à Paris l'essai d'une liberté dangereuse; mais son génie le ramena bientôt. Tout à coup il rompt avec ses amis et ses connaissances. Il loue une petite maison dans un quartier désert du faubourg Saint-Germain, s'y enferme avec un ou deux domestiques, n'avertit personne de sa retraite, et y passe les années 1615 et 1616, appliqué à l'étude, et inconnu à presque toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans, qu'un ami le rencontra par hasard dans une rue écartée, s'obstina à le poursuivre jusque chez lui, et le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger, par ce seul trait, du caractère de Descartes, et la passion que lui inspirait l'étude. Il est rare que ceux qui ne sont pas capables de choses extrêmes, fassent jamais rien de grand.

(6) Page 261.

Les voyages de Descartes méritent, je crois, une attention particulière dans son histoire. Tous les grands philosophes

de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa sa jeunesse à parcourir l'Asie, et à s'instruire en Égypte. Solon recueillit des connaissances chez tous les peuples savants. Pythagore étudia sous Phérécide et sous Thalès, voyagea dans l'Égypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèse et les principales villes d'Italie. Platon, après avoir vu plusieurs villes de la Grèce, fit un voyage de Memphis, y séjourna long-temps, observa une partie de l'Orient, et revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, et rapporta de ses voyages des connaissances innombrables. Parmi nous, il semble que les voyages soient moins nécessaires. Toutes les connaissances sont rassemblées dans les livres; et l'imprimerie a répandu ces livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers sans sortir de chez soi. Mais cet univers, composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel? Les idées acquises par une réflexion froide et lente, au fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives et aussi fortes, que celles qui naîtraient du spectacle du monde? L'homme qui lit, croit sur parole; l'homme qui voit, juge par lui-même : il interroge la nature, et peut lui arracher des secrets qu'elle avait cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres, par rapport à la nature, comme des copies, par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altèrent en passant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de son modèle. Ajoutez que chacun a sa manière de voir et de saisir les grands résultats; et la manière de l'un n'est presque jamais celle de l'autre. Ce n'est même qu'en parcourant successivement une foule de grands objets, que l'on accoutume son ame à bien voir et à comparer. L'esprit s'étend avec l'espace qu'il veut embrasser. Enfin, tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de son génie : on ne la connaît donc point, si on ne l'étudie dans elle-même. C'était là la grande

maxime de Descartes. Il n'avait, disait-il, d'autre livre que le monde. Il serait à souhaiter que tous les philosophes et les hommes de génie employassent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe serait parfaitement connu. L'histoire naturelle, qui tient à toutes les sciences physiques, ferait des progrès immenses ; l'histoire de l'homme, d'où dépend toute la science morale, serait enfin commencée. De ces deux objets réunis, combien résulteraient de connaissances, soit pour les arts, qui ne sont que l'imitation de la nature, soit pour le gouvernement et la législation, qui ne sont que l'art de diriger l'homme en société vers le bonheur! Mais, sur cet objet comme sur beaucoup d'autres, on est réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainsi, il faudrait, ce qui n'arrivera presque jamais, ou que les philosophes pussent être riches, ou que ceux qui sont puissants pussent être philosophes; il faudrait que tous les princes et tous les souverains conspirassent à une entreprise utile, et qui n'est que pour le bonheur des hommes.

(7) Page 261.

Descartes avait vingt-un ans lorsqu'il sortit de France pour la première fois. C'était en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un spectacle curieux, qu'un pays où tout commençait à naître, et où tout était l'ouvrage de la liberté. Mais s'il y vit un terrain nouveau créé, pour ainsi dire, et arraché à la mer, s'il vit le spectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce et des villes de la Hollande, il fut témoin des querelles sanglantes des Gomaristes et des Arminiens. On sait comment l'ambition du prince d'Orange voulut faire servir ces guerres de religion à sa grandeur. Barnevelt, âgé de soixante-seize ans, fut condamné, et mourut sur l'écha-

faud, pour avoir voulu garantir son pays du despotisme. Ce fut là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Descartes pour la connaissance de l'esprit humain. En 1619 il passa en Allemagne. Quelques années plus tôt, il y aurait vu ce grand Rodolphe, qui conversait avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ses ministres, et faisait avec Képler des tables astronomiques, tandis que les Turcs ravageaient ses États. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II, et il paraît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples, le maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 et 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche et dans la Bohême. En 1621, il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie, pénétra dans le nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stettin dans la Marche de Brandebourg, passa au duché de Mecklenbourg, et de là dans le Holstein, et enfin s'embarqua sur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avait pris à Embden un bateau pour lui seul et son valet. Les mariniers, à qui son air doux et tranquille, et sa petite taille n'en imposaient pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutaient pas qu'il entendît leur langage, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savait le hollandais. Il se lève tout à coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, et menace de percer le premier qui oserait approcher. Cette heureuse audace les intimida, et Descartes fut sauvé. A quoi tiennent les plus grands évènements de ce monde! Quatre ou cinq mariniers de la West-

Frise pensèrent disposer de celui qui devait faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportait César, d'Épire en Italie, aurait probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 et les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet électeur palatin, qui, pour avoir été couronné roi, était devenu le plus malheureux des hommes. Il passait sa vie à solliciter des secours, et à perdre des batailles. La princesse Élisabeth, sa fille, que sa liaison avec Descartes rendit depuis si fameuse, avait alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle était errante avec sa mère, et partageait des maux qu'elle ne sentait pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas espagnols, et s'arrêta à la cour de Bruxelles. La trève entre l'Espagne et la Hollande était rompue. Il y vit l'infante Isabelle, qui, sous un habit de religieuse, gouvernait dix provinces, et signait des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique et les Indes sous un habit de cordelier. Ces bizarreries de l'orgueil n'étonnaient point alors. En 1623, il fit le voyage d'Italie : il traversa la Suisse, où il observa plus la nature que les hommes ; s'arrêta quelque temps dans la Valteline ; vit à Venise le mariage du doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre et pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire, parce qu'elle se trouve établie ; et arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un jubilé qui attirait une quantité prodigieuse de peuples de tous les bouts de l'Europe. Ce mélange de tant de nations différentes était un spectacle intéressant pour un philosophe. Descartes y donna toute son attention. Il comparait les caractères de tous ces peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux, les manières de différentes écoles de peinture.

En 1625, il passa par la Toscane. Galilée était alors âgé de soixante ans; et l'Inquisition ne s'était pas encore flétrie par la condamnation de ce grand homme. En 1631, il fit le voyage d'Angleterre, et en 1634, celui de Danemarck. L'Espagne et le Portugal sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

(8) Page 262.

Descartes porta les armes dans sa jeunesse : d'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, et mérita de balancer la réputation de Farnèse; de là en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux religions opposées, l'ambition des chefs, le fanatisme des peuples, la fureur des partis, l'abus des succès, l'orgueil du pouvoir, et trente provinces dévastées parce qu'on se disputait à qui gouvernerait la Bohême. Il passa ensuite au service de l'empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du comte de Bucquoi, général de l'armée impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance et de plus de trente coups de pistolet, le dégoûta du métier des armes. Il avait servi environ quatre ans, et en avait alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au siége de la Rochelle, il combattit comme volontaire, dans une bataille contre la flotte anglaise. On se doute bien que l'ambition de Descartes n'était point de devenir un grand capitaine. Avide de connaître, il voulait étudier les hommes dans tous les états, et malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité. Il avait d'abord aimé cette profession, comme il l'avouait lui-même, sans doute parce qu'elle convenait à l'activité inquiète de son ame; mais dans

la suite un coup d'œil plus philosophique ne lui laissa voir que le malheur des hommes. Il regardait comme une infortune le funeste devoir de verser le sang de ses semblables, et ne savait quel nom donner à ces nations qui vont s'égorger en riant, et plaisantent sur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes sur la guerre; mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont faites les peuples, d'avoir le droit de se massacrer pour quelques arpents de terre, ou pour la pêche de quelques poissons.

(9) Page 264.

Ce fut en 1625, au retour de son voyage d'Italie, que Descartes fit ses observations sur la cime des Alpes. Il est peu d'ames sensibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inspire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuse et sauvage; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traversées, et le philosophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Descartes y composa une partie de son système sur les grêles, les neiges, les tonnerres et les tourbillons de vents. On pourrait le comparer à ce peintre célèbre qui, sur mer, au milieu d'une tempête, tenait son crayon, s'applaudissait en dessinant ces beautés terribles de la nature.

(10) Page 265.

Dès son enfance, Descartes avait l'habitude de mediter. Lorsqu'il était à la Flèche, on lui permettait, à cause de la faiblesse de sa santé, de passer une partie des matinées au lit. Il employait ce temps à réfléchir profondément sur les objets de ses études, et il en contracta l'habitude pour le reste de sa vie. Ce temps, où le sommeil a réparé les forces,

où les sens sont calmes, où l'ombre et le demi-jour favorisent la rêverie, et où l'ame ne s'est point encore répandue sur les objets qui sont hors d'elle, lui paraissait le plus propre à la pensée. C'est dans ces matinées, qu'il a fait la plupart de ses découvertes, et arrangé ses mondes. Il porta à la guerre ce même esprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver sur les frontières de la Bavière, dans un lieu très-écarté, il y passa plusieurs mois dans une solitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchait alors les moyens de créer une science nouvelle. Sa tête, fatiguée sans doute par la solitude ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des songes mystérieux. Il crut voir des fantômes; il entendit une voix qui l'appelait à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'historien de sa vie, que ces songes ne vinssent du ciel, et il y mêla un sentiment de religion. Au reste, ces sortes de faiblesse ne doivent pas étonner, même dans un grand homme. Ne connaît-on pas le génie de Socrate, le spectre de Brutus, le fantôme qui apparut à César sur les bords du Rubicon, l'abyme qui était sans cesse ouvert à côté de Pascal? Ce sont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêts ou troublée par une grande passion. Il semblerait cependant qu'un philosophe devrait être un peu plus exempt qu'un autre de ces sortes d'accès.

(11) Page 265.

La première étude qui attacha véritablement Descartes fut celle des mathématiques. Dans son enfance, il les étudia avec transport, et, en particulier, l'algèbre et l'analyse des Anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, et qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la géométrie.

En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problème à résoudre. Descartes vit un grand concours de passants qui s'arrêtaient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche était en flamand, qu'il n'entendait pas. Il pria un homme qui était à côté de lui de la lui expliquer. C'était un mathématicien nommé Beckman, principal du collége de Dordrecht. Ce principal, homme grave, voyant un petit officier français en habit uniforme, crut qu'un problème de géométrie n'était pas fort intéressant pour lui; et, apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudrait le problème. C'était une espèce de défi. Descartes l'accepta; le lendemain matin le problème était résolu. Beckman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme, et il se trouva que le militaire de vingt ans en savait beaucoup plus sur la géométrie que le vieux professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Souabe, il eut une aventure à peu près pareille, avec Faulhaber, mathématicien allemand. Celui-ci venait de donner un gros livre sur l'algèbre, et il traitait Descartes assez lestement, comme un jeune officier aimable, et qui ne paraissait pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques questions qu'il lui fit, il se douta que Descartes pouvait bien avoir quelque mérite. Bientôt, à la clarté et à la rapidité de ses réponses sur les questions les plus abstraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puissant génie, et ne regarda plus qu'avec respect celui qu'il croyait honorer en le recevant chez lui. Descartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus savants géomètres de son siècle. Il ne se passait pas d'année, qu'il ne donnât la solution d'un très-grand nombre de problèmes qu'on lui adressait dans sa retraite : car c'était alors la méthode entre les géomètres, à peu près comme les anciens sages, et même les rois de

l'Orient, s'envoyaient des énigmes à deviner. Descartes eut beaucoup de part à la fameuse question de la roulette ou de la cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi, quand une roue de carrosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le père Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes, qui en découvrit la tangente; usurpée par Torricelli, qui s'en donna pour l'inventeur; approfondie par Pascal, qui contribua beaucoup à en démontrer la nature et les rapports. Depuis, les géomètres les plus célèbres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Leibnitz et les Bernoulli y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand géomètre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, et y revenait sans cesse. C'est ainsi que La Mothe passa sa vie à écrire contre les vers, et à en faire.

(12) Page 267.

C'est un spectacle aussi curieux que philosophique, de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, et de voir tous les dégrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement, en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avait amené. Il serait à souhaiter que tous les inventeurs eussent fait de même; mais la plupart nous ont caché leur marche, et nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils aient craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de

Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvait dans les leçons de ses maîtres que des opinions, et il cherchait des vérités. Ce qui le frappait le plus, c'est qu'il voyait qu'on disputait sur tout. A dix-sept ans, ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avait appris : il rougit de lui-même, et puisqu'il avait eu les plus habiles maîtres, il conclut que les hommes ne savaient rien, et qu'apparemment ils ne pouvaient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf, il se remit à l'étude des mathématiques qu'il avait toujours aimées. A vingt-un, il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes et fort approuvées, il apprenait, dit-il, à se défier de l'esprit humain, et à ne point regarder l'exemple, la coutume et l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit, fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris et achevés par un seul homme : c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les statues, dans les tableaux, et même dans les plans de législation et de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, grossies des opinions de chaque philosophe, tous d'un esprit et d'un caractère différent. Cet assemblage, cette combinaison d'idées souvent mal liées et mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feraient les raisonnements justes et simples d'un seul homme? Son troisième pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfants avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugements souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice et par

nos maîtres. Ces jugements n'auraient-ils pas plus de vérité et plus d'unité, si l'homme, sans passer par la faiblesse de l'enfance, pouvait juger en naissant, et composer lui seul toutes ses idées? Parvenu jusque-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étaient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les aurait vérifiées; et ce fut son quatrième pas. Il voulait, pour ainsi dire, recomposer sa raison, afin qu'elle fût à lui, et qu'il pût s'assurer, pour la suite, des fondements de ses connaissances. Il ne pensait point encore à réformer les sciences pour le public; il regardait tout changement comme dangereux. Les établissements une fois faits, disait-il, sont comme ces grands corps dont la chute ne peut être que très-rude, et qui sont encore plus difficiles à relever, quand ils sont abattus, qu'à retenir quand ils sont ébranlés. Mais, comme il serait juste de blâmer un homme qui entreprendrait de renverser toutes les maisons d'une ville, dans le seul dessein de les rebâtir sur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la sienne, pour la reconstruire sur des fondements plus solides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ses desseins, qui consistait à détruire; et ce fut son cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'aperçus*, dit-il, *qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugés, que de brûler sa maison.* Il y travailla constamment plusieurs années de suite, et il crut à la fin en être venu à bout. Je ne sais si je me trompe, mais cette marche de l'esprit de Descartes me paraît admirable. Continuons de le suivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une société d'hommes qui n'avait pour but que la recherche de la vérité; on l'appelait la confrérie des Rose-croix. Un de ses principaux statuts était de demeurer cachée. Elle avait, à ce qu'on dit, pour fondateur un Allemand, né dans

le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choses merveilleuses. Il avait profondément étudié la magie, qui était alors une science fort importante. Il avait voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Espagne, avait vu sur la terre des sages et des cabalistes, avait appris plusieurs secrets de la nature, et s'était retiré enfin en Allemagne, où il vécut solitaire dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans. On se doute bien qu'il fit des prodiges pendant sa vie, et après sa mort. Son histoire ne ressembla pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un soleil dans la grotte où il était enterré, et ce soleil n'avait d'autre fonction que celle d'éclairer son tombeau. La confrérie fondée par cet homme extraordinaire, était, dit-on, chargée de réformer les sciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paraissait pas; et Descartes, malgré toutes ses recherches, ne put trouver un seul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle existait, car on en parlait beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivait pour et contre; et même en 1623, on fit l'honneur à ces philosophes de les jouer à Paris sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Descartes, déchu de l'espérance de trouver dans cette société quelques secours pour ses desseins, résolut désormais de se passer des livres et des savants. Il ne voulait plus lire que dans ce qu'il appelait *le grand livre du monde*, et s'occupait à ramasser des expériences. A vingt-sept ans, il éprouva une secousse qui lui fit abandonner les mathématiques et la physique; les unes lui paraissaient trop vides, l'autre, trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais, à la première occasion, il retournait à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les sciences abstraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il espérait trouver plus de secours pour cette science; mais il reconnut bientôt qu'il s'était trompé. Il vit que, dans Paris, comme à

Rome et dans Venise, il y avait encore moins de gens qui étudiaient l'homme que la géométrie. Il passa trois ans dans ces alternatives, dans ce flux et reflux d'idées contraires, entraîné par son génie, tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet et tourmenté, et combattant sans cesse avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans, que tous ces orages cessèrent. Alors il pensa sérieusement à refaire une philosophie nouvelle; mais il résolut de ne point embrasser de secte, et de travailler sur la nature même. Voilà par quels degrés Descartes parvint à cette grande révolution; il y fut conduit par le doute et l'examen. Il serait à souhaiter que tous les hommes imitassent son exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, et de n'avoir pas reçu une foule d'opinions : mais tout philosophe doit, au moins une fois dans sa vie, faire l'examen et la revue de ses idées, et juger tout ce qui est dans son ame. Cette méthode épargnerait bien des préjugés à la terre.

(13) Page 268.

L'indépendance dont il est ici question, est ce sentiment honnête et vertueux qui ne connaît d'autre assujétissement que celui des lois qui pratique tous les devoirs de citoyen et de sujet, qui ne peut souffrir d'autre chaîne; respecte les titres, mais n'estime que le mérite; ne fait sa cour à personne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même; se conforme aux usages établis, mais se réserve la liberté de ses pensées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, est le propre caractère de l'honnête homme; car il n'y a point de vraie honnêteté sans élévation dans l'ame. Celui qui est trop soumis aux hommes ne sera pas long-temps soumis aux lois; et pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère, que cette idée,

que, du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son ame. On retrouve ce sentiment en mille endroits des ouvrages de Descartes. *Je mets*, dit-il dans une de ses lettres, *ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter.* Ce sentiment influa sur la conduite de toute sa vie.

(14) Page 269.

Descartes fut très-long-temps incertain sur le genre de vie qu'il devait embrasser. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans les temps des troubles de la Valteline, il eut quelque envie d'être intendant de l'armée; mais ses sollicitations ne purent être assez vives pour qu'il réussît : il mettait trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéressait que sa fortune. En 1625, il fut sur le point d'acheter la charge de lieutenant-général de Châtellerault; et comme il était persuadé que, pour exercer une charge, il fallait être instruit, il manda à son père qu'il irait se mettre à Paris chez un procureur au Châtelet, pour y apprendre la pratique. Il faut avouer que c'était là un singulier apprentissage pour un homme tel que Descartes : il avait alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avait réussi, il est à croire que Descartes aurait fait comme le président de Montesquieu, et qu'il ne fût pas long-temps resté juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, et de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensait sans doute que c'était assez de remplir son devoir d'homme et de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

(15) Page 269.

Ce fut en 1629, sur la fin de mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande; il avait alors trente-trois ans. Comme sa résolution aurait paru extraordinaire, il n'en avertit ni ses parents, ni ses amis; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer : il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver; mais son parti était pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France. Le premier fut la raison du climat. Il craignait que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang-froid et du calme nécessaires pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ses desseins; mais son principal motif fut la passion qu'il avait pour la retraite, et le désir de vivre dans une solitude profonde. En France, il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parents ou ses amis; il eût été distrait par tous ces prétendus devoirs, qu'on s'est imposés pour remplir les vides du temps, et auxquels on ne devrait être assujéti que lorsqu'on ne peut faire mieux : au lieu qu'en Hollande il était sûr qu'on n'exigerait rien de lui. Il espérait vivre absolument inconnu, solitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperait de son commerce, tandis que lui s'occuperait à penser. Comme son grand but était la retraite, il prit toutes sortes de moyens pour ne pas être découvert : il ne confia sa demeure qu'à un seul ami chargé de sa correspondance. Jamais il ne datait ses lettres du lieu où il demeurait, mais de quelque grande ville où il était sûr qu'on ne le trouverait pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très-souvent de séjour, fuyant

sa réputation partout où elle le poursuivait, et se dérobant aux importuns qui voulaient seulement l'avoir vu. Il habitait quelquefois dans les grandes villes, mais il préférait ordinairement les villages ou les bourgs, et le plus souvent les maisons solitaires, tout-à-fait isolées dans la campagne. Quelquefois il allait s'établir dans une petite maison aux bords de la mer. On montre encore en plusieurs endroits les maisons qu'il a habitées, comme on voit à Saardam l'espèce de chaumière où logeait le Czar Pierre, dans le temps qu'il travaillait sur les chantiers de la Hollande : c'est ainsi que les hommes célèbres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avait pour la Hollande était si vif, qu'il cherchait à y attirer ceux de ses amis qui voulaient se retirer du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet ; on la verra peut-être avec plaisir. « Je ne suis point étonné, lui dit-il, qu'une « ame grande et forte, telle que la vôtre, ne puisse se plier « aux usages serviles de la cour. J'ose donc vous conseiller « de venir à Amsterdam, et de vous y retirer, plutôt que « dans des chartreuses, ou même dans les lieux les plus « agréables de France ou d'Italie. Je préfère même son « séjour à cette solitude charmante où vous étiez l'année der- « nière. Quelque agréable que soit une maison de campagne, « on y manque de mille choses qu'on ne trouve que dans « les villes. On n'y est pas même aussi seul qu'on le vou- « drait. Peut-être y trouverez-vous un ruisseau dont le « murmure vous fera rêver délicieusement, ou un vallon « solitaire qui vous jettera dans l'enchantement ; mais aussi « vous aurez à vous défendre d'une quantité de petits voi- « sins qui vous assiégeront sans cesse. Ici, comme tout le « monde, excepté moi, est occupé au commerce, il ne tient « qu'à moi de vivre inconnu à tout le monde. Je me promène « tous les jours à travers un peuple immense, presque aussi

« tranquillement que vous pouvez le faire dans vos allées.
« Les hommes que je rencontre me font la même impression
« que si je voyais les arbres de vos forêts, ou les troupeaux
« de vos campagnes; le bruit même de ces commerçants ne
« me distrait pas plus que si j'entendais le bruit d'un ruisseau.
« Si je m'amuse quelquefois à considérer leurs mouvements,
« j'éprouve le même plaisir que vous à considérer ceux qui
« cultivent vos terres; car je vois que le but de tous ces
« travaux est d'embellir le lieu que j'habite, et de prévenir
« tous mes besoins. Si vous avez du plaisir à voir les fruits
« croître dans vos vergers, et vous promettre l'abondance,
« pensez-vous que j'en aie moins à voir tous les vaisseaux
« qui abordent sur mes côtes, m'apporter les productions de
« l'Europe et des Indes? Dans quel lieu de l'univers trou-
« verez-vous plus aisément qu'ici tout ce qui peut ou inté-
« resser la vanité, ou flatter le goût? Y a-t-il un pays dans
« le monde où l'on soit plus libre, où le sommeil soit plus
« tranquille, où il y ait moins de dangers à craindre, où les
« lois veillent mieux sur le crime, où les empoisonne-
« ments, les trahisons, les calomnies soient moins connus,
« où il reste enfin plus de traces de l'heureuse et tranquille
« innocence de nos pères? Je ne sais pourquoi vous êtes si
« amoureux de votre ciel d'Italie. La peste se mêle avec l'air
« qu'on y respire; la chaleur du jour y est insupportable;
« les fraîcheurs du soir y sont malsaines; l'ombre des nuits
« y couvre des larcins et des meurtres. Que si vous craignez
« les hivers du nord, comment à Rome, même avec des
« bosquets, des fontaines et des grottes, vous garantirez-
« vous aussi bien de la chaleur, que vous pourrez ici, avec
« un bon poële ou une cheminée, vous garantir du froid?
« Je vous attends avec une petite provision d'idées philoso-
« phiques qui vous feront peut-être quelque plaisir; et, soit
« que vous veniez, soit que vous ne veniez pas, je n'en serai

« pas moins votre tendre et fidèle ami. » Cette lettre est très-intéressante : d'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, et la manière dont il y vivait; elle nous montre ensuite son imagination et le tour agréable qu'il donnait à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit : je ne sais s'il y a rien dans Balzac, où il y ait autant d'esprit et d'agrément. L'imagination brillante de Descartes se décèle partout dans ses ouvrages; et s'il n'avait voulu être ni géomètre, ni philosophe, il n'aurait encore tenu qu'à lui d'être le plus bel esprit de son temps.

(16) Page 270.

On s'est attaché dans cette partie de l'Éloge de Descartes, a bien faire connaître l'ordre et l'enchaînement qu'il a mis dans ses idées, le plan et la méthode de sa philosophie, et surtout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs comme des vérités qu'il a enseignées, sans cela le fil eût été rompu; mais on a indiqué les erreurs, et on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un système universel de connaissances est enchaîné; et pour ceux qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le tableau de l'esprit d'un grand homme.

(17) *Ibid.*

Le discours sur la méthode parut le 8 juin 1637; il était à la tête de ses *Essais de philosophie*. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, et ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors : c'est là qu'est l'histoire de son fameux doute. Il a depuis

répété cette histoire dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ses *Principes* et dans la première de ses *Méditations métaphysiques.* Il fallait qu'il sentît bien vivement l'importance et la nécessité du doute, pour y revenir jusqu'à trois fois, lui qui était si avare de paroles. Mais il regardait le doute comme la base de la philosophie, et le garant sûr des progrès qu'on pourrait y faire dans tous les siècles. Il faut remarquer que Descartes commença par où les Anciens avaient fini. Ils s'étaient servis du doute pour renverser toutes les sciences; Descartes s'en servit pour les reconstruire.

(18) Page 271.

Il n'est pas nécessaire d'avertir que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées : on sait qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devait. Il les regardait comme d'un ordre trop supérieur à la raison, pour vouloir les y assujétir. On voit partout dans ses ouvrages et dans ses lettres, qu'il distinguait le philosophe du chrétien ; et que, s'il parlait avec audace sur tous les objets de la raison, il ne parlait qu'avec soumission sur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce discours, où il s'agit du doute de Descartes, de l'examen de ses opinions et de sa grande maxime, *de ne regarder comme vrai que ce qui est évident.*

(19) Page 272.

Les règles de l'analyse logique, qu'on peut regarder comme la seconde partie de sa méthode, sont indiquées dans plusieurs de ses ouvrages, et rassemblées en partie dans un manuscrit qui n'a été imprimé qu'après sa mort. L'ouvrage est intitulé : *Règles pour conduire son esprit dans*

la recherche de la vérité. En voici à peu près la marche. Voulez-vous trouver la vérité? formez votre esprit, et d'abord rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connaître par lui-même. Pour bien connaître, ne cherchez pas cequ'on a écrit ou pensé avant vous, mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnaissez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre; l'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, et vous élever par degrés, des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions et toutes les branches, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez long-temps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité, et à la reconnaître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, et le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres; suivez surtout les découvertes où il y a de l'ordre et un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il essaie peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force et de l'étendue. Enfin, mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire et des sens, pour comparer ce qui est déja connu avec ce qui ne l'est pas, et découvrir l'un par l'autre. Descartes divise tous les objets de nos connaissances en propositions simples et en questions. Les questions sont de deux sortes: ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les résoudre, ou la connaissance qu'on en a est imparfaite. Le plan de Descartes était de donner trente-six règles, c'est-à-dire, douze pour chacune de ces divisions; il n'a exécuté que la moitié

de l'ouvrage. Mais il est aisé de voir par cet essai, comment il portait l'esprit de système et d'analyse dans toutes ses recherches; et avec quelle adresse il décomposait, pour ainsi dire, tout le mécanisme du raisonnement.

(20) Page 273.

Les *Méditations métaphysiques* de Descartes parurent en 1641. C'était, de tous ses ouvrages, celui qu'il estimait le plus. Il le louait avec un enthousiasme de bonne foi; car il croyait avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphysiques d'une manière plus évidente que les démonstrations de géométrie. Ce qui caractérise surtout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse démonstration de Dieu par l'idée, démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns et rejetée par les autres, et qu'il est le premier où la distinction de l'esprit et de la matière soit parfaitement développée: car, avant Descartes, on n'avait point encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'ame. Une chose remarquable, c'est que Descartes ne donna cet ouvrage au public que par principe de conscience. Ennuyé des tracasseries qu'on lui suscitait depuis trois ans pour ses *Essais de philosophie*, il avait résolu de ne plus rien imprimer. « J'aurais, dit-il, une vingtaine d'approbateurs et « des milliers d'ennemis; ne vaut-il pas mieux me taire, et « m'instruire en silence? » Il crut cependant qu'il ne devait pas supprimer un ouvrage qui pouvait fournir ou de nouvelles preuves sur l'existence de Dieu, ou de nouvelles lumières sur la nature de l'ame. Mais, avant de le risquer, il le communiqua à tous les hommes les plus savants de l'Europe, recueillit leurs objections et y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il consulta; Arnaud n'avait alors que vingt-huit ans. Descartes fut étonné de la

profondeur et de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en fallait de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes et de celles de Gassendi. Il fit imprimer toutes ces objections avec les réponses, à la suite des *Méditations;* et, pour leur donner encore plus de poids, le philosophe dédia son ouvrage à la Sorbonne. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, disait-il, *puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule.* Il n'avait point encore pris assez de précautions.

Ce livre, approuvé par des docteurs, discuté par des savants, dédié à la Sorbonne, et où le génie s'épuise à prouver l'existence de Dieu et de la spiritualité de l'ame, fut mis, vingt-deux ans après, à l'index à Rome.

(21) Page 276.

On a été étonné que, dans ses *Méditations métaphysiques*, Descartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Ses ennemis avaient beau jeu, et ils n'ont pas manqué de profiter de ce silence pour l'accuser de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ses lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage la distinction de l'ame et de la matière, il suivait nécessairement de cette distinction, que l'ame, par sa nature, ne pouvait périr avec le corps. Ce n'était donc pas seulement comme chrétien, mais même comme philosophe, qu'il croyait que l'ame est immortelle. Et comment se refuser à un dogme si consolant et si doux? Peut-on croire à un premier Être, juste et bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa faiblesse, son encouragement dans ses vertus? Ah! sans doute, il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les

inégalités cruelles de celui-ci soient réparées; où l'homme juste soit remis à sa place; où les oppressions cessent; où les persécuteurs n'aient plus de pouvoir; où l'homme soit enfin l'égal de l'homme, sans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Ilfaut que celui qui a souffert, ou qui est mort pour la vertu, puisse dire à Dieu : « Être juste et bon, « je ne me repens pas d'avoir été vertueux. » Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une si douce espérance? Pour moi, si j'avais le malheur de douter de ce dogme, je chercherais bien plutôt à me faire illusion. Je me garderais bien d'ôter cette consolation aux faibles, ce frein aux hommes puissants, cette ressource d'un avenir à tous les malheureux; je me garderais bien de m'avilir à mes propres yeux : car, plus l'homme aura une grande idée de son être, plus il sera disposé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

(22) Page 283.

La *Géométrie* de Descartes parut en 1637, avec le *Traité de la Méthode*, son *Traité des Météores* et sa *Dioptrique*. Ces quatre traités réunis ensemble formaient ses *Essais de philosophie*. Sa géométrie était si fort au-dessus de son siècle, qu'il n'y avait réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton, c'est ce qui arrive à presque tous les grands hommes. Il faut que leur siècle coure après eux pour les atteindre. Outre que sa géométrie était très-profonde et entièrement nouvelle, parce qu'il avait commencé où les autres avaient fini, il avoue lui-même, dans une de ses lettres, qu'il n'avait pas été fâché d'être un peu obscur, afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément, on n'aurait pas manqué de dire qu'il n'avait rien écrit de nouveau,

au lieu que la vanité humiliée était forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaisir les géomètres en Europe qui sont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, et deux dans les Pays-Bas espagnols. Il est difficile qu'un pareil dénombrement se fasse sans quelques petits mouvements de vanité. Mais l'orgueil qui anime à faire de grandes choses, est quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs, il serait peut-être aussi dangereux qu'inutile, de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de sa supériorité. C'est peut-être un contre-poids nécessaire contre la cabale et l'envie, toujours trop occupées à le rabaisser. Une particularité remarquable, c'est que cette *Géométrie* si étonnante fut faite à la hâte. Descartes la composa dans le temps qu'on imprimait ses *Météores*, et il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

(23) Page 284.

Presque toute la physique de Descartes est renfermée dans son livre des *Principes*. Cet ouvrage, qui parut en 1644, est divisé en quatre parties. La première est toute métaphysique, et contient les principes des connaissances humaines. La seconde est sa physique générale, et traite des premières lois de la nature, des éléments de la matière, des propriétés de l'espace et du mouvement. La troisième est l'explication particulière du système du monde et de l'arrangement des corps célestes. La quatrième contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées sur tous ces grands objets. Quoique aujourd'hui il soit resté peu de choses de sa physique, il y a peu de ses erreurs qui n'aient influé sur les vérités nouvelles, et dans les idées

mêmes qui sont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui sert au moins à faire connaître l'homme, s'il ne sert point à instruire le philosophe. Ce qui caractérise le plus Descartes dans sa physique, c'est d'avoir le premier envisagé l'univers comme une grande machine, et d'avoir voulu tout expliquer par les lois du mécanisme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, et a donné la clef de mille découvertes.

(24) Page 295.

Traité des Météores, imprimé en 1637, comme on l'a déja dit. Ce fut un des ouvrages de Descartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reste, ce ne serait pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philosophique; mais quelquefois aussi les hommes font grace à la vérité. C'est le premier morceau de physique que Descartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquait les phénomènes, et l'on commença à croire qu'il pouvait y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin, mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

(25) Page 298.

Les Anciens avaient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le mécanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les *Questions naturelles* de Sénèque, un morceau intéressant sur ce sujet; c'est un des monuments les plus curieux de la physique ancienne. En 1590, Antonio de Dominis, évêque de Spalatro, en Dalmatie, et chassé de son évêché par l'Inquisition, écrivit son petit *Traité sur l'arc-en-ciel*. Il développa cette idée des Anciens, la confirma par des expériences,

et mit beaucoup de justesse et de sagacité dans l'explication de la plupart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, le surpassa en plusieurs choses. Enfin, Newton a perfectionné l'explication de Descartes, et y a ajouté tout ce qui y manquait. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complète. Il est bien étonnant, dit un de nos plus célèbres philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, et qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

(26) Page 303.

Traité de la Dioptrique, imprimé aussi en 1637, à la suite du discours sur la Méthode. C'est le plus bel ouvrage de Descartes après sa *Géométrie*. Il n'en a fait aucun où il y ait si peu d'erreurs et autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage: l'une est que partout il est observateur, et qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de système qui l'a si souvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie, qu'il l'applique continuellement à la physique.

(27) *Ibid.*

Traité de Musique, composé par Descartes, en 1618, dans le temps qu'il servait en Hollande. Il n'avait alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort. Il fut commenté et traduit en plusieurs langues, mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devait être approfondie que long-temps après par un homme célèbre, dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort, et qu'on a justement appelé le Descartes de la musique.

(28) Page 304.

Il s'en faut de beaucoup que le *Traité de Mécanique* de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte, en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, père du fameux Huyghens. C'était un présent que le génie offrait à l'amitié. Il espérait dans la suite refondre cet ouvrage, et lui donner une juste étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après sa mort, par cette curiosité naturelle qu'on a de rassembler tout ce qui est sorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

(29) Page 306.

Tout le monde connaît Descartes comme métaphysicien, comme physicien et comme géomètre : mais peu de gens savent qu'il fut encore un très-grand anatomiste. Comme le but général de ses travaux était l'utilité des hommes, au lieu de cette philosophie vaine et spéculative qui jusqu'alors avait régné dans les écoles, il voulait une philosophie pratique, où chaque connaissance se réalisât par un effet, et qui se rapportât tout entière au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philosophie devaient être la médecine et la mécanique. Par l'une, il voulait affermir la santé de l'homme, diminuer ses maux, étendre son existence, et peut-être affaiblir l'impression de la vieillesse : par l'autre, faciliter ses travaux, multiplier ses forces, et le mettre en état d'embellir son séjour. Descartes était surtout épouvanté du passage rapide et presque instantané de l'homme sur la terre. Il crut qu'il ne serait peut-être pas impossible d'en prolonger l'existence. Si c'est un songe, c'est du moins un beau songe, et il est doux de s'en occuper. Il y a même un coin de gran-

deur dans cette idée ; et les moyens que Descartes proposa pour l'exécution de ce projet, n'étaient pas moins grands : c'était de saisir et d'embrasser tous les rapports qu'il y a entre tous les éléments, l'eau, l'air, le feu, et l'homme ; entre toutes les productions de la terre et l'homme ; entre toutes les influences du soleil et des astres, et l'homme ; entre l'homme enfin, et tous les points de l'univers les plus rapprochés de lui : idée vaste, qui accuse la faiblesse de l'esprit humain, et ne paraît toucher à des erreurs, que parce que, pour la réaliser, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudrait une intelligence supérieure à la nôtre. On voit par là dans quelle vue il étudiait la physique. On peut aussi juger de quelle manière il pensait sur la médecine actuelle. En rendant justice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui se sont appliqués à cet art utile et dangereux, il pensait que ce qu'on savait jusqu'à présent n'était presque rien, en comparaison de ce qui restait à savoir. Il voulait donc que la médecine, c'est-à-dire, la physique appliquée au corps humain, fût la grande étude de tous les philosophes. « Qu'ils se liguent tous ensemble, disait-il dans un de « ses ouvrages ; que les uns commencent où les autres auront « fini. En joignant ainsi les vies de plusieurs hommes et les « travaux de plusieurs siècles, on formera un vaste dépôt de « connaissances, et l'on assujétira enfin la nature à l'homme.» Mais le premier pas était de bien connaître la structure du corps humain. Il commença donc l'exécution de son plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1629 : il continua cette étude pendant plus de douze ans, observant tout et expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisait presque point, comme on l'a déja dit plus d'une fois ; c'était dans le corps qu'il étudiait les corps. Il joignit à cette étude celle de la chimie, laissant toujours les livres et regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il composa son *Traité*

de l'homme. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie et aussi neuve. La manière dont il explique tout le mécanisme et tout le jeu des ressorts, dut étonner le siècle *des qualités occultes* et *des formes substantielles*. Avant lui, on n'avait point osé assigner les actions qui dépendent de l'ame, et celles qui ne sont que le résultat des mouvements de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'était point achevé quand Descartes mourut; il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

(30) Page 310.

Descartes composa son *Traité des passions* en 1646, pour l'usage particulier de la princesse Élisabeth. Il l'avait envoyé manuscrit à la reine de Suède, sur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la sollicitation de ses amis, en 1649. Son dessein, dit-il, dans la composition de cet ouvrage, était d'essayer si la physique pourrait lui servir à établir des fondements certains dans la morale: aussi n'y traite-t-il guère les passions qu'en physicien. C'était encore un ouvrage nouveau et tout-à-fait original. On y voit, presque à chaque pas, l'ame et le corps agir et réagir l'un sur l'autre, et l'on croit, pour ainsi dire, toucher les liens qui les unissent.

(31) Page 313.

Après avoir parcouru le tableau général des découvertes et des pensées de Descartes sur toutes les sciences, il ne serait peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs, et comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avait

commencé par douter de tout. Il était vivement frappé de cet amas d'erreurs qui composaient, pour ainsi dire, la raison des hommes. La plupart de ces préjugés lui paraissaient nés du rapport des sens ; et ce n'était que par des méditations profondes et des spéculations intellectuelles, qu'il était parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença par croire que les sens étaient des guides trompeurs pour la raison humaine, et que leur rapport ne pouvait assurer d'aucune vérité. Ce fut là, si on ose le dire, la première erreur de ce grand homme, et celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui aurait aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos sensations, jugement tout-à-fait étranger aux sensations mêmes. Descartes, persuadé que les sens ne pouvaient être un moyen assuré de connaître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avait dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étaient attachées, et d'après lesquels elle devait juger et rectifier tous les rapports de ses sens. L'ame n'avait pu se donner ces principes à elle-même; ils étaient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées, Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples, et cette erreur était encore de la plus grande conséquence; car, puisqu'il faut que l'esprit humain, dans ses opérations, aille toujours du plus simple au plus composé, il est très-important de savoir quelles sont ces idées simples par où il faut commencer. La vraie métaphysique nous apprend que les idées simples sont les premières qui résultent des sens et de la réflexion. Descartes, au contraire, devait croire, d'après son système, que c'étaient des notions abstraites, c'est-à-dire des principes. Dès-lors il dut rejeter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les causes, au lieu de commencer par les effets : aussi telle a été sa marche. Il commença la chaîne de sa philosophie par la première cause, qui est Dieu. De ce

sommet élevé, il crut embrasser toutes les causes generales; et liant toujours ses idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir de quelques principes déduire toutes les vérités possibles. Celui qui avait d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaisir oisif de la méditation entraîna ce grand homme; et laissant à d'autres le travail obscur et lent des observations, il ne s'occupa plus qu'à voir l'univers en grand; mais malheureusement la vérité n'est pour l'homme que le résultat d'une infinité de détails. Dès ce moment, il est aisé de voir comment, de conséquence en conséquence, Descartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les grands principes de la nature sont et seront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner? comment lier ensuite toutes les parties du système de l'univers, sans qu'il y ait jamais de vide? Quand Descartes trouvait la chaîne interrompue, n'était-il pas obligé d'y suppléer par la conjecture? Dès-lors l'esprit de système prenait la place de la vérité. Enfin, suivant cette marche, il fallait commencer par définir pour connaître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment rassembler ces idées, que par l'étude des faits? On voit donc qu'il était nécessaire que Descartes se trompât. C'est l'abus des notions abstraites, c'est une fausse application de la métaphysique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avait égaré avant lui Pythagore, Aristote et Platon. Je ne finirai point cet article sans remarquer que Descartes est parti du même point que Bacon, du doute général, ou du renversement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes opposées: l'un, celle des connaissances acquises par les sens; l'autre, celle des spéculations intellectuelles. Newton est venu, qui, averti par la logique de Descartes, a repris la route de Bacon; et c'est aujourd'hui celle que l'on suit en Europe.

(32) Page 320.

On va donner une notice très-courte de tous les philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance et de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent à fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle; le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son système de l'attraction, en 1687; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il avait toujours été traité avec la plus grande distinction par la reine Anne, qui le fit chevalier, et par le roi Georges. Il fut enterré à Westminster, dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avait été souvent refusé à la plus haute noblesse. Il avait joui pendant plus de trente ans d'une charge très-considérable, et laissa en mourant sept cent mille livres de biens.

Halley, célèbre astronome, né à Londres en 1656, six ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, et digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça dans toute l'étendue du globe une ligne où commence la déclinaison de l'aiguille. Il mourut en 1742, âgé de quatre-vingt-six ans.

Leibnitz, né à Leipsick en 1646, homme d'une érudition immense, qui eut tous les goûts et toutes les espèces de génie. Il publia, en 1684, ses règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui disputa l'honneur de cette invention, qu'elle attribuait à Newton; ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'esprit hu-

main, que ces deux grands hommes étaient inventeurs, chacun de leur côté. Le génie de Leibnitz est assez connu; voici un trait de son esprit : il allait un jour, par mer, de Venise à une ville voisine; c'était dans une petite barque où il se trouvait seul et sans suite. Il s'éleva une furieuse tempête; le pilote italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il était cause de ce malheur; en conséquence il proposa à ses camarades de le jeter dans la mer. Leibnitz, qui heureusement les entendit, tira de sa poche un chapelet, et le tourna entre ses mains d'un air dévot; c'est ce qui le sauva. On a vu comment Descartes se tira d'affaire dans une circonstance à peu près semblable. L'un dut la vie à son chapelet, et l'autre, à son courage. Leibnitz est mort en 1716.

Huyghens, dont il est souvent parlé dans cet ouvrage, grand astronome et grand géomètre, fils d'un des plus intimes amis de Descartes, né à la Haye, en 1629, attiré en France par M. de Colbert qui lui fit donner une forte pension. C'est lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne et le troisième satellite. Il appliqua aussi le premier le pendule aux horloges, et en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les télescopes, et fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de soixante-six ans.

Harvey, célèbre médecin anglais, né en 1577, dix-neuf ans avant Descartes. On sait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier, la circulation du sang. Toute la vieille école de médecine se déchaîna, comme elle devait, contre cette nouveauté. Descartes, que le mot de nouveauté n'effrayait pas, s'en déclara hautement le défenseur, et en donna de nouvelles démonstrations. Harvey mourut en 1657, sept ans après Descartes, âgé de quatre-vingts ans. Il avait été médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célèbre professeur de philosophie et de mathé-

matiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux sur le mouvement des animaux. Il est le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organisés.

Leuwenhoek, fameux observateur, passa plus de soixante ans à faire des microscopes et à s'en servir. Il a fait plusieurs observations microscopiques sur le nerf optique, sur le sang, sur la sève des plantes, sur la texture des arbres; mais ce qui l'a rendu plus célèbre, c'est la découverte des animaux spermatiques qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter. Il paraît que l'époque de cette découverte est l'an 1677. Hartsoeker, beaucoup plus jeune que lui, et qui n'avait alors que vingt-un ans, la lui disputa, et prétendit l'avoir faite le premier, en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne la publia point alors; c'était un procès à peu près semblable à celui de Leibnitz et de Newton sur un sujet très-différent.

Ruysch, un des plus grands hommes de la Hollande, anatomiste, médecin et naturaliste. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avait été inventé par Graaf et Swammerdam. Perfectionner ainsi, c'est être soi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps l'admiration de tous les étrangers, et une des merveilles de la Hollande; ce cabinet était composé d'une très-grande quantité de corps injectés et embaumés, dont les membres avaient toute leur mollesse, et qui conservaient un teint fleuri, sans dessèchement et sans rides. Les momies de M. Ruysch prolongeaient en quelque sorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Égypte ne prolongeaient que la mort. On eût dit que c'étaient des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce spectacle, il y avait mêlé plusieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes aussi injectées, et des

coquillages très-rares, le tout orné d'inscriptions tirées des meilleurs poètes. Le czar Pierre, à son premier voyage en Hollande, en 1698, fut transporté de ce spectacle; il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, et qui semblait lui sourire. A son second voyage, en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à Pétersbourg: c'était une conquête digne d'un souverain. Ruysch, qu'un de ses confrères appelait modestement *le plus misérable des anatomistes*, et que l'Europe appelait *le plus grand*, était né à la Haye, en 1638, douze ans avant la mort de Descartes, et mourut à Amsterdam, en 1731, âgé de quatre-vingt-treize ans.

Malpighi, célèbre anatomiste italien, et professeur en médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ses plus beaux ouvrages est son Anatomie des Plantes. Descartes avait eu la même idée.

Malebranche, un des plus grands philosophes de son siècle, et un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris, en 1638. Jusqu'à vingt-six ans, il s'était appliqué à l'étude des langues et de l'histoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un libraire, il tomba par hasard sur le *Traité de l'Homme*, de Descartes; il le feuilleta, entreprit une science dont il n'avait point d'idée, et se sentit né pour elle. Il acheta le livre, le lut avec empressement, et même avec un tel transport, qu'il lui en prenait des battements de cœur qui l'obligeaient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible et inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes; et les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendraient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Malebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avait composé son livre de la *Recherche de la vérité*. L'auteur y est cartésien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'est comme Descartes. Il ne paraît pas l'avoir

suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de soixante-dix-huit ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre, né en 1632, pendant les guerres civiles de Charles I. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et sentit de bonne heure le vide de tout ce qu'on enseignait alors. Les premiers livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie furent ceux de Descartes. Sa méthode surtout fit une forte impression sur lui, et il est vrai que c'est là qu'il apprit à le combattre. Comme il était souvent malade, il voyagea beaucoup pour sa santé. Il demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande, il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre, et on lui ôta une place qu'il avait. Dans la suite on reconnut que les livres n'étaient pas de lui; mais la place ne lui fut pas rendue. Sous le règne de Guillaume, prince d'Orange, on lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695, il fut fait commis du commerce et des colonies anglaises, place qui lui rapportait environ vingt-trois mille livres de notre monnaie. Il s'en démit en 1700, à cause de la faiblesse de sa santé. Il mourut en 1704, âgé de soixante-treize ans.

(33) Page 321.

En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la géométrie, sur la physique, sur les lettres, sur les arts et toutes les sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation et au gouvernement des États. L'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible est une des branches de philosophie des plus intéressantes; et peut-être, dans toute l'Europe, est-elle moins avancée que

n'était la physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissants à renverser; il y a d'anciens systèmes à détruire; il y a des opinions et des coutumes funestes, et qui n'ont cessé de paraître telles, que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchissent si peu, qu'un mal qui se fait depuis cent ans leur paraît presque un bien. Ce serait une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce comme il examina toutes ses idées, de faire une revue générale des coutumes, des usages et des lois, comme il fit la revue des systèmes, et de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'*évidence*. Cette entreprise serait bien digne d'un gouvernement sage, et qui voudrait rendre les hommes heureux; mais serait-il permis de se flatter du succès? Les idées, une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes? Que de difficultés pour secouer un usage même indifférent! On dirait que les ames sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

(34) Page 322.

C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'Inquisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avait déja quatre ans que Descartes travaillait en Hollande. L'emprisonnement de Galilée fit une si forte impression sur lui, qu'il fut sur le point de brûler tous ses papiers; alors les ouvrages de Descartes n'auraient jamais paru; il n'eût point fait de révolution. Aucune impulsion donnée aux esprits; aucune méthode pour découvrir la vérité. La philosophie, ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard; et la nature, en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un pre-

seut inutile. Voilà ce que l'Inquisition a pensé coûter aux hommes.

(35) Page 322.

L'histoire de Socrate est trop connue, et il est inutile d'en parler; tout le monde sait qu'il fut l'apôtre et le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une Intelligence suprême qui avait donné l'ordre, la vie et les proportions au monde. En conséquence il fut chargé de fers et traîné en prison. Sans l'éloquence de Périclès qui défendit un sage opprimé, Anaxagore subissait le sort de Socrate. Aristote, accusé dans Athènes par un prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où, fatigué des persécutions et des calomnies, il s'empoisonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans sa patrie, se retira à la campagne, pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne, dans le dixième siècle, et l'un des plus grands génies qu'aient produits ces siècles barbares, fut accusé d'être magicien, parce qu'il était mécanicien, chimiste et géomètre; il est vrai que par la suite il devint pape, sous le nom de Sylvestre II. Roger Bacon, Anglais et moine, homme encore plus supérieur à son siècle, et qui, par son génie, devina plusieurs découvertes des siècles suivants, fut accusé d'être sorcier comme Gerbert, à cause de ses inventions mécaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, son général le fit mettre au cachot; il y resta jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à savoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus savants du seizième siècle, fut dénoncé comme criminel d'État devant François I, parce qu'il combattait Aristote, et invitait tous les savants à faire des découvertes nouvelles. On le persécuta, on le flétrit, on brûla ses livres, on lui défendit d'enseigner dans le royaume. Enfin, à la Saint-Barthélemi, ses ennemis profitèrent de

cette malheureuse occasion pour le faire assassiner. Il serait très-aisé de grossir cette liste ; mais tous les noms qu'on pourrait y ajouter n'apprendraient rien de plus.

(36) Page 323.

Il est très-sûr que Descartes prévit toutes les persécutions qui l'attendaient. Il avait souvent résolu de ne rien faire imprimer, et il ne céda jamais qu'aux plus pressantes sollicitations de ses amis. Souvent il regretta son loisir, qui lui échappait pour un vain fantôme de gloire. Newton, après lui, eut le même sentiment ; et au milieu des querelles philosophiques, il se reprocha plus d'une fois d'avoir perdu son repos. Ainsi les hommes qui ont le plus éclairé le genre humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reste, Descartes ne fut jamais plus philosophe que lorsque ses ennemis l'étaient le moins. Il n'avait point ce fanatisme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles, comme nouvelles, et qui veut paraître le précepteur du genre humain. L'enthousiasme peut échauffer quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de se tenir sur leurs gardes. Descartes crut donc qu'il valait mieux miner insensiblement les barrières, que de les renverser avec éclat. Il voulut cacher la vérité comme on cache l'erreur. Il tâcha de persuader que ses principes étaient les mêmes que ceux d'Aristote. Sans cesse il recommandait la modération à ses disciples ; mais il s'en fallait bien que ses disciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étaient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes ; la persécution les animait encore, et ajoutait à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile ; mais ses disciples jouissaient avec orgueil des lumières de leur maître, et insultaient à l'ignorance qu'ils avaient à combattre. Ce n'était pas le moyen d'avoir raison.

(37) Page 323.

Gisbert Voétius, fameux théologien protestant, et ministre d'Utrecht, né en 1589, et mort en 1676; il vécut quatre-vingt-sept ans, tandis que Descartes mourut à cinquante-quatre. Il était tel qu'on l'a peint dans ce discours. On se reprocherait même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes, est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639, par des thèses sur l'athéisme. Descartes n'y était point nommé; mais on avait eu soin d'y insérer toutes ses opinions, comme celles d'un athée. En 1640, seconde et troisième thèses, où était renouvelée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, et professeur de médecine, soutenait la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle de l'athéisme. Ordonnance des magistrats qui défendent d'introduire des nouveautés dangereuses. En 1641, Voétius se fait élire recteur de l'université d'Utrecht. N'osant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le disciple comme hérétique. Quatrième thèse publique contre Descartes. En 1642, décret des magistrats pour défendre d'enseigner la philosophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvaient de toute part, et le philosophe était tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ses méditations. En 1643, Voétius eut recours à des troupes auxiliaires; il alla les chercher dans l'université de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'associa à ses fureurs. C'était un de ces méchants subalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, et qui trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, sont assez vils pour nuire sous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros livre contre Descartes, dont le but était

de prouver que la nouvelle philosophie menait droit au *scepticisme*, à l'*athéisme* et à la *frénésie*. Descartes crut enfin qu'il était temps de répondre. Il avait déja écrit une petite lettre sur Voétius; et celui-ci n'avait pas manqué de la faire condamner comme injurieuse et attentatoire à la religion réformée, dans la personne d'un de ses principaux pasteurs. Dans sa réponse contre le nouveau livre, Descartes se proposait trois choses : d'abord de se justifier lui-même, car jusqu'alors il n'avait rien répondu à plus de douze libelles; ensuite de justifier ses amis et ses disciples; enfin, de démasquer un homme aussi odieux que Voétius, qui, par une ignorance hardie, et sous le masque de la religion, séduisait la populace, et aveuglait les magistrats; mais les esprits étaient trop échauffés; il ne réussit point. Sentence contre Descartes, où ses lettres sur Voétius sont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les magistrats travaillèrent à lui faire son procès secrètement, et sans qu'il en fût averti. Leur intention était de le condamner comme athée et comme calomniateur; comme athée, parce qu'il avait donné de nouvelles preuves de l'existence de Dieu; comme calomniateur, parce qu'il avait repoussé les calomnies de ses ennemis. Voilà, dans de certains moments, quelle est la justice des hommes. Descartes apprit par une espèce de hasard qu'on lui faisait son procès; il s'adressa à l'ambassadeur de France, qui heureusement, par l'autorité du prince d'Orange, fit arrêter les procédures déja très-avancées. Il sut alors toutes les noirceurs de ses ennemis; il sut toutes les intrigues de Voétius. Ce scélérat, pour faire circuler le poison, avait répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht des hommes chargés de le décrier. Il voulait qu'on ne prononçât son nom qu'avec horreur. On le peignit aux catholiques comme un athée, aux protestants comme ami des jésuites. Il y avait dans tous les

esprits une si grande fermentation, que personne n'osait plus se déclarer son ami. Il est donc des temps où l'innocence même du grand homme est abandonnée, et où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide! En lisant l'histoire des persécutions qu'essuya Descartes, on pourrait demander s'il est du devoir du philosophe de sacrifier son repos pour enseigner la vérité aux hommes. Qui osera décider cette question? Qui, parmi nous, se croit assujéti à un devoir si noble? Un misanthrope demanderait : les hommes en valent-ils la peine? Non sans doute, répondrait un autre, mais la vérité!

(38) Page 325.

Depuis que Descartes se fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France, en 1644, 1647 et 1648; dans le premier, il vit très-peu de monde, et n'apprit qu'à se dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut la connaissance de M. de Chanut, depuis ambassadeur en Suède. Comme leurs ames se convenaient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêlait à l'admiration pour un grand homme, un sentiment plus tendre et plus fait pour rendre heureux. Il sollicita auprès du cardinal Mazarin, alors ministre, une pension pour Descartes. On ne sait pourquoi la pension lui fut refusée. En 1648, les historiens prétendent qu'il fut appelé en France par les ordres du roi. L'intention de la cour, disait-on, était de lui faire un établissement honorable et digne de son mérite; on lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension, et il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette espérance, il arrive à Paris; il se présente à la cour. Tout était en feu : c'était le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avait fait payer à un de ses parents l'expedition du brevet, et qu'il en devait l'argent. Il le paya en effet; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avait

acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avaient appelé, furent curieux de le voir, non pour l'entendre et profiter de ses lumières, mais pour connaître sa figure. « Je m'aperçus, dit-il dans une de « ses lettres, qu'on voulait m'avoir en France, à peu près « comme les grands seigneurs veulent avoir dans leur ména- « gerie un éléphant, ou un lion, ou quelques animaux rares. « Ce que je pus penser de mieux sur leur compte, ce fut de « les regarder comme des gens qui auraient été bien aises de « m'avoir à dîner chez eux; mais, en arrivant, je trouvai « leur cuisine en désordre et leur marmite renversée. » Au reste, il ne faut point omettre ici le juste éloge dû au chancelier Séguier qui distingua Descartes comme il le devait, et le traita avec le respect dû à un homme qui honorait son siècle et sa nation.

(39) Page 326.

Il s'en fallait de beaucoup que toute la famille de Descartes lui rendît justice, et sentît l'honneur que Descartes lui faisait; il est vrai que son père l'aimait tendrement : il l'appelait toujours son cher philosophe. Mais le frère aîné de Descartes avait pour lui très-peu de considération. *Ses parents*, dit l'historien de sa vie, *semblaient le compter pour peu de chose dans sa famille, et ne le regardant plus que sous le titre odieux de philosophe, tâchaient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son père. Ce vieillard respectable, doyen du parlement de Bretagne, mourut en 1640, âgé de soixante-dix-huit ans; on n'instruisit Descartes ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avait déja près de quinze jours que ce bon vieillard était enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du

monde la plus tendre. Il se justifiait d'habiter dans un pays étranger, loin d'un père qu'il aimait; il lui marquait le désir qu'il avait de faire un voyage en France, pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction; car alors les pères bénissaient encore leurs enfants; et cette cérémonie pure et sainte était pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avait déja un mois que son père était mort. On se souvint alors qu'il y avait dans les pays étrangers une autre personne de la famille, et on lui écrivit par bienséance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles et les derniers embrassements de son père Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangements qu'il fit avec lui dans ses affaires de famille, et les règlements de succession. Ce frère était un homme intéressé et avide, et qui savait bien que les philosophes n'aimaient point à plaider: en conséquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philosophique. Il faut convenir que les neveux de Descartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritait; mais le nom de Descartes était alors le premier nom de la France.

(40) Page 326.

Élisabeth de Bohème, princesse Palatine, fille de ce fameux électeur Palatin qui disputa à Ferdinand II les royaumes de Hongrie et de Bohème, née en 1618. On sait qu'elle fut la première disciple de Descartes; elle eut encore un titre plus cher : elle fut son amie; car l'amitié fait quelquefois ce que la philosophie même ne fait pas : elle comble l'intervalle qui est entre les rangs. Élisabeth avait été recherchée par Ladislas IV, roi de Pologne; mais elle préféra le plaisir de cultiver son ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un trône. Sa mère, dans son enfance, lui avait appris six langues. Elle

possédait parfaitement les belles-lettres. Son génie la porta aux sciences profondes. Elle étudia la philosophie et les mathématiques; mais, dès que les premiers ouvrages de Descartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jusqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même; Descartes lui trouva un esprit aussi facile que profond. En peu de temps, elle fut au niveau de sa géométrie et de sa métaphysique. Bientôt après, Descartes lui dédia ses *Principes;* il la félicite d'avoir su réunir tant de connaissances dans un âge où la plupart des femmes ne savent que plaire. Cette dédicace n'est point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paraît toujours un philosophe qui pense. *Comment,* dit-il, *à la tête d'un ouvrage où je jette les fondements de la vérité, oserais-je la trahir?* Il continua jusqu'à la fin de sa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette princesse fut malheureuse. Descartes la consolait alors. Malheureux et tourmenté lui-même, il trouvait dans son propre cœur cette éloquence douce qui va chercher l'ame des autres, et adoucir le sentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante et presque sans asyle, Élisabeth se retira enfin dans une abbaye de la Westphalie, où elle fonda une espèce d'académie de philosophes à laquelle elle présidait. Le nom de Descartes n'y était jamais prononcé qu'avec respect. Sa mémoire lui était trop chère pour l'oublier. Elle lui survécut près de trente ans, et mourut en 1680.

(41) Page 327.

C'est une chose remarquable que Descartes ait eu pour disciples les deux femmes les plus célèbres de son temps. On en a vu presque dans chaque siècle, qui ont joint l'empire de l'esprit à celui de la beauté. Les graces qui leur étaient naturelles n'empêchaient point qu'elles n'eussent de l'étendue

et de la profondeur dans l'esprit. Si ces exemples sont rares, c'est que les femmes ne sont presque jamais ce qu'elles pourraient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le sentiment, la plupart dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureusement elles commencent à sentir un peu plus leur avantage. Si Descartes vivait dans ce siècle et parmi nous, y a apparence qu'il ne regretterait ni Élisabeth, ni Christine. Il trouverait encore des femmes capables de le juger et de l'entendre; il trouverait dans leur amitié ces charmes qui adoucissent les travaux et consolent de l'envie. Je ne m'étendrai point sur l'histoire de Christine; tout le monde la connaît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette reine à lire les ouvrages de Descartes. En 1647, elle lui fit écrire pour savoir de lui en quoi consistait *le souverain bien*. La plupart des princes, ou ne font pas ces questions-là, ou les font à des courtisans plutôt qu'à des philosophes; et alors la réponse est facile à deviner. Celle de Descartes fut un peu différente; il faisait consister le souverain bien dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, et dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu. C'était une belle leçon de morale pour une reine; Christine en fut si contente, qu'elle lui écrivit de sa main pour l'en remercier. Peu de temps après, Descartes lui envoya son *Traité des passions*. En 1649, la reine lui fit faire les plus vives instances pour l'engager à venir à Stockholm; et déja elle avait donné ordre à un de ses amiraux pour l'aller prendre et le conduire en Suède. Le philosophe, avant de quitter sa retraite, hésita long-temps; il est probable qu'il fut décidé par toutes les persécutions qu'il essuyait en Hollande. Il partit enfin, et arriva au commencement d'octobre à Stockholm. La reine le reçut avec une distinction qu'on dut remarquer dans une cour. Elle commença par l'exempter de tous les assujétissements des cour-

tisans; elle sentait bien qu'ils n'étaient pas faits pour Descartes : elle convint ensuite avec lui d'une heure où elle pourrait l'entretenir tous les jours et recevoir ses leçons. On sera assez étonné quand on saura que ce rendez-vous d'un philosophe et d'une reine était à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Christine, passionnée pour les sciences, s'était fait un plan de commencer la journée par ses études, afin de pouvoir donner le reste au gouvernement de ses États; elle n'accordait au repos que le temps qu'elle ne pouvait lui refuser, et n'avait d'autre délassement que la conversation de ceux qui pouvaient l'instruire. Elle fut si satisfaite de la philosophie de Descartes, qu'elle résolut de le fixer dans ses États par toutes sortes de moyens. Son projet était de lui donner, à titre de seigneurie, des terres considérables dans les provinces les plus méridionales de la Suéde, pour lui et pour ses héritiers, à perpétuité. Elle espérait ainsi l'enchaîner par ses bienfaits. Malgré les bontés de la reine, il paraît que Descartes eut toujours un sentiment de préférence pour la princesse Palatine, soit que, celle-ci ayant été sa première disciple, il dût être plus flatté de cet hommage, soit que les malheurs d'une jeune princesse la rendissent plus intéressante aux yeux d'un philosophe sensible. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il employa tout son crédit auprès de Christine pour servir Élisabeth; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réussir; car la reine de Suède, assez grande pour aspirer à l'amitié de Descartes, ne l'était point assez pour consentir à partager ce sentiment avec un autre.

(42) Page 329.

Les qualités particulières de Descartes étaient telles qu'on les indique ici. On doit lui en savoir gré; la vertu est peut-

être plus rare que les talents, et le philosophe spéculatif n'est pas toujours philosophe pratique. Descartes fut l'un et l'autre. Dès sa jeunesse, il avait raisonné sa morale. En renversant ses opinions par le doute, il vit qu'il fallait garder des principes pour se conduire. Voici quels étaient les siens : 1° D'obéir en tout temps aux lois et aux coutumes de son pays. 2° De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir. 3° De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. 4° De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses désirs plutôt que l'ordre du monde, et que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là, pour ainsi dire, la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'était fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui, de son côté, ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'allait pas au-delà de six ou sept mille livres; c'était être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins et qui voulait étudier la nature; car il y a une foule de connaissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un désir. Il avait sur les richesses un sentiment bien honnête, et que tous les cœurs ne sentiront pas; il estimait plus mille francs de patrimoine, que dix mille livres qui lui seraient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande; il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres; il les remercia, et se chargea de la reconnaissance sans se charger du bienfait : *c'est au Public*, disait-il, *à payer ce que je fais pour le Public.* Il se faisait riche en diminuant sa dépense. Son habillement était très-philosophique, et sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut tou-

jours vêtu d'un simple drap noir. A table, il préférait, comme le bon Plutarque, les légumes et les fruits à la chair des animaux. Ses après-dînées étaient partagées entre la conversation de ses amis et la culture de son jardin. Occupé le matin du système du monde, il allait le soir cultiver ses fleurs. Sa santé était faible, mais il en prenait soin sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle; Descartes en était vivement persuadé, et il s'appliquait sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes; *mais*, écrivait-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort*. Il cherchait la solitude, autant par goût que par système. Il avait pris pour devise ce vers d'Ovide : *Benè qui latuit, benè vixit, Vivre caché, c'est vivre heureux;* et ces autres de Sénèque : *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi, Malheureux en mourant, qui, trop connu des autres, meurt sans se connaître lui-même*. Il devait donc avoir une espèce d'indifférence pour la gloire; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde, on met un prix à cette fumée, mais le solitaire a une autre manière de voir. Il apprécie l'opinion, et les discours des hommes ne sont presque plus un besoin pour lui. Descartes craignait la réputation, et s'y dérobait. Il la regardait surtout comme un obstacle à sa liberté et à son loisir, les deux plus grands biens d'un philosophe, disait-il. On se doute bien qu'il n'était pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces sociétés où l'on dit d'un ton facile des choses légères, et où l'on parcourt vingt objets sans s'arrêter sur aucun. On pourrait dire de lui qu'il avait reçu son esprit en lingot, plus qu'en monnaie courante. D'ailleurs, la conversation est un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer et de vivre seul

l'avait rendu taciturne; mais ce qu'on ne croirait peut-être pas, c'est qu'elle ne lui avait rien ôté de son enjouement naturel. Il avait toujours de la gaîté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philosophie n'exempte pas des fautes; mais elle apprend à les connaître et à s'en corriger. Descartes avouait ses erreurs, sans s'apercevoir même qu'il en fût plus grand. C'est avec la même franchise qu'il sentait son mérite et qu'il en convenait. On ne manquait point d'appeler cela vanité; mais, s'il en avait eu, il aurait pris plus de soin de la déguiser. Il n'avait point assez d'orgueil pour tâcher d'être modeste. Ce sentiment, tel qu'il fut, n'était point à charge aux autres. Il avait dans le commerce une politesse douce, et qui était encore plus dans les sentiments que dans les manières. Ce n'est point toujours la politesse du monde, mais c'est sûrement celle du philosophe. Il évitait les louanges comme un homme qui leur est supérieur. Il les interdisait à l'amitié; il ne les pardonnait pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ses ennemis d'autre tort que celui de les humilier par sa modération; et il eut ce tort très-souvent. La calomnie le blessait plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût personnelle. *Quand on me fait une offense*, disait-il, *je tâche d'élever mon ame si haut*, *que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.* L'indignation était pour lui un sentiment pénible; et, s'il eût fallu, il eût plutôt ouvert son ame au mépris. Au reste, ces deux sentiments lui étaient comme étrangers; et ce qui se trouvait naturellement dans son ame, c'étaient la douceur et la bonté. Cette ame forte et profonde était très-sensible. Nous avons déja vu son tendre attachement pour sa nourrice. Il traitait ses domestiques comme des amis malheureux qu'il était chargé de consoler. Sa maison était pour eux une école de mœurs, et elle devint pour plusieurs une école de mathématiques et de sciences. On rapporte qu'il les instruisait avec la bonté d'un

père; et quand ils n'avaient plus besoin de son secours, il les rendait à la société, où ils allaient jouir du rang qu'ils s'étaient fait par leur mérite. Un jour l'un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous?* lui dit-il, *vous êtes mon égal, et j'acquitte une dette.* Plusieurs qu'il avait ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables. J'ai déja rapporté quelques traits qui font connaître sa vive tendresse pour son père. Je ne prétends pas le louer par là; mais il est doux de s'arrêter sur les sentiments de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux faiblesses de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de quatre-vingts ans dans la plus grande austérité de mœurs. Il y a apparence que Descartes, né avec une ame très-sensible, ne put se défendre des charmes de la beauté. Quelques auteurs ont prétendu qu'il était marié secrètement; mais, dans un de ces entretiens où l'ame abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille, nommée Francine. Elle naquit en Hollande, le 13 juillet 1635, et fut baptisée sous son nom. Déja il pensait à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation; mais elle mourut tout à coup entre ses bras, le 7 septembre 1640; elle n'avait que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort: jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur de sa vie. Depuis il aimait à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçait souvent le nom de sa chère Francine; il en parlait avec la douleur la plus tendre, et il écrivit lui-même l'histoire de cette enfant, à la tête d'un ouvrage qu'il comptait donner au public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il voulait du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé et trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes; mais je plains ceux pour qui ces prétendues faiblesses d'un grand homme

ne le rendraient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon et tendre, Descartes dut avoir des amis; il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'à Rome; il en eut dans tous les états et dans tous les rangs. Il ne pouvait point se faire que, de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là, il les payait avec sa gloire; mais il réservait aux autres cette amitié simple et pure, ces doux épanchements de l'ame, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obscure, et que rien ne remplace dans les ames sensibles. La plupart des hommes veulent que l'on soit reconnaissant de leurs bienfaits; « Pour moi, disait « Descartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent « l'occasion de les servir. » Ce beau sentiment, qu'on a tant répété depuis, et qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses lettres. A l'égard de Dieu et de la religion, voici comme il pensait. Jamais philosophe ne fut plus respectueux pour la divinité. Il prétendait que les vérités mêmes qu'on appelle éternelles et mathématiques, ne sont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce sont des lois, disait-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un roi fait des lois dans son royaume. Il trouvait ridicule que l'homme osât prononcer sur ce que Dieu peut et ce qu'il ne peut pas. Il n'était pas moins indigné que ceux qui traitaient de Dieu dans leurs ouvrages, parlassent si souvent de l'*infini*, comme s'ils savaient ce que veut dire ce mot. Les catholiques l'accusèrent d'être calviniste, les calvinistes, d'être pélagien; sur son doute, on l'accusa d'être sceptique; plusieurs l'accusèrent d'être déiste, et l'honnête Voétius, d'être athée. Voilà les accusations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuisa son génie à trouver de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, et à les présenter dans toute leur force. Dans tous ses ouvrages, il parla toujours avec respect de la religion révélée. Dans tous

les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de catholique. Dans son voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu il fit un pélerinage à Notre-Dame de Lorette. Dans ses *Méditations métaphysiques*, et dans ses lettres, il donna deux explications différentes de la transsubstantiation. Dans son voyage en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices sacrés qui se faisaient dans la chapelle de l'ambassadeur. Dans sa dernière maladie, il se confessa et communia de la main d'un religieux, en présence de l'ambassadeur et de toute sa famille. Est-ce là un calviniste? est-ce là un pélagien? est-ce un sceptique, un déiste, un athée? Jusqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres! Jusqu'à quand ira-t-on chercher dans la religion des armes pour les perdre plus sûrement, et faire servir ce qu'il y a de plus sacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance et à la haine! On ne saurait trop s'élever contre cet esprit de fureur; on ne saurait trop venger l'homme juste et religieux que la calomnie outrage. Il est vrai que Descartes est enfin justifié, mais c'est après sa mort. J'ai tâché de rassembler en peu de mots toutes ses qualités personnelles; il y a souvent des rapports entre l'homme et le philosophe, qu'on est bien aise de saisir; et, quand il n'y en aurait pas, les moindres détails sur un homme célèbre intéressent encore.

(43) Page 330.

Descartes fut attaqué, le 2 février 1650, de la maladie dont il mourut. Il n'y avait pas plus de quatre mois qu'il était à Stockholm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid, et du changement qu'il fit à son régime, pour se trouver tous les jours au palais à cinq heures du matin. Ainsi il fut victime de sa complaisance pour la reine; mais il n'en eut point du tout pour les médecins sué-

dois qui voulaient le saigner. *Messieurs*, leur criait-il, dans l'ardeur de la fièvre, *épargnez le sang français*. Il se laissa saigner au bout de huit jours, mais il n'était plus temps; l'inflammation était trop forte. Il eut du moins, pendant sa maladie, la consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenait à sa santé. La reine envoyait savoir deux fois par jour de ses nouvelles. Monsieur et madame de Chanut lui prodiguaient les soins les plus tendres et les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle était présente à tout; elle le servait elle-même pendant le jour; elle le soignait durant les nuits. M. de Chanut qui venait d'être malade, et encore à peine convalescent, se traînait souvent dans sa chambre, pour voir, pour consoler et pour soutenir son ami. Ah! c'est dans ces moments où tout nous échappe, c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser et d'attendrir. Descartes mourant serrait par reconnaissance les mains qui le servaient; mais ses forces s'épuisaient par degrés et ne pouvaient plus suffire au sentiment. Le soir du neuvième jour, il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il fallait mourir. On courut chez M. de Chanut; il vint pour recueillir le dernier soupir et les dernières paroles d'un ami; mais il ne parlait plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui implorait Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 février, à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya aussitôt son secrétaire au palais, pour avertir la reine à son lever, que Descartes était mort. Christine, en l'apprenant, versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des rois, et lui élever un mausolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda et obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière parmi des catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, et

quatre personnes de marque qui étaient aux quatre coins du cercueil : voilà quelle fut la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de son ami et d'un grand homme, fit élever sur son tombeau une pyramide carrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avait été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha ses ossements sur les cendres qui restaient, et on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les déposa dans l'église de Sainte-Geneviève. Le 24 juin 1667, on lui fit un service solennel avec la plus grande magnificence. On devait, après le service, prononcer son oraison funèbre; mais il vint un ordre exprès de la cour, qui défendit qu'on la prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple, contre la muraille, au-dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions : l'une latine, en style lapidaire, et l'autre en vers français. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais, pour que son éloge fût prononcé, il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans, et que cet éloge d'un grand homme ait été ordonné par une compagnie de gens de lettres.

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A L'AUTEUR
DE L'ÉLOGE DE DESCARTES.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, monsieur, le présent dont vous m'avez honoré, et la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre résident, chez qui le paquet est resté long-temps, a retardé mon plaisir, et je me hâte de vous témoigner ma reconnaissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable. Ce n'est point là un discours académique; c'est un excellent ouvrage d'éloquence et de philosophie. Autrefois nous donnions pour sujet du prix, des textes faits pour le séminaire de S. S.....; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'a la suite d'un écrit si sublime, il se trouve une approbation de deux D.......: elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il est admirable, malgré leur suffrage.

On ne lit plus Descartes; mais on lira son Éloge,

qui est en même temps le vôtre. Ah! monsieur, que vous y montrez une belle ame et un esprit éclairé! Quel morceau que l'histoire de la persécution du nommé Voët contre Descartes! Vous avez employé et fortifié les crayons de Démosthène, pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaisir de ne pas oublier le petit conseiller de province, qui méprisait le philosophe son frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, et je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre, car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de Descartes de ses chimères, et vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons était un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poème épique sur le Czar Pierre. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philosophie sublime dans votre poème. Le siècle est monté à ce ton-là, et vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites, dans votre éloge de Descartes, un Éloge de la solitude, qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, et y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poésie et la philosophie m'ont donné. J'ai dans ma masure un ami qui est, comme moi, votre admirateur, et avec qui je voudrais passer le reste de ma vie; c'est M. D......, qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais, si vous

daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que, dans l'été, nous avons un peu de monde, et même des spectacles; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir : vous feriez renaître ces temps que nos petits-maîtres regardent comme des fables, où les talents et la philosophie réunissaient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, et, permettez-moi de le dire, pour votre ami.

V.......

A LA MÉMOIRE
DE MADAME GEOFFRIN.

On oublie trop aisément le mérite qui n'est plus. Le monde, entraîné par ces vaines distractions qu'il nomme amusements, se rappelle avec une froide indifférence la mémoire de ceux qui l'ont le plus intéressé. Bientôt ce faible souvenir échappe et reste effacé pour jamais. Les larmes de la nature et de l'amitié coulent en silence, et leurs regrets ne sont pas entendus. Heureux qui pourrait leur servir d'interprète, qui saurait peindre la bonté, la vertu, et des qualités aimables qui ont fait long-temps le bonheur et le charme d'une société nombreuse! Il est si doux de s'arrêter sur le souvenir des personnes qui nous ont été chères! il est même consolant de retracer leur image: c'est une manière de vivre encore avec elles et de prolonger, du moins par une illusion, cette durée si courte de la vie humaine, si courte aux yeux surtout de l'amitié et de la reconnaissance.

La femme respectable que nous regrettons fut digne d'inspirer ces sentiments. Ses qualités personnelles lui donnèrent un grand nombre d'amis; son nom fut connu chez les étrangers; et, par des circonstances singulières, elle fut accueillie et honorée de plusieurs Souverains. Une des choses qui la distingua le plus, fut le mérite d'avoir un caractère à elle, mérite si rare dans le monde. Les femmes surtout, plus esclaves de l'opinion, semblent condamnées à ne jamais sortir du cercle étroit des conventions et de l'usage. A moins qu'elles n'aient une raison supérieure, trop souvent il en est de leur ame comme du son de leurs voix, qui se ressemblent presque toutes, parce qu'il leur est défendu d'y mettre de l'accent. Madame Geoffrin eut ce courage d'esprit qui suit ses propres idées. Elle osa être heureuse à sa manière.

Son premier but fut le bonheur; mais elle ne voulut point, comme tant d'autres, abandonner le sien au hasard; elle en fit l'étude et l'occupation de sa vie. Dans l'âge où l'on jouit de tout sans calculer rien, elle s'occupait déja de l'avenir. La plupart des femmes cherchent à étendre et à prolonger leur jeunesse; madame Geoffrin voulut, par sa raison, aller au-devant d'un âge plus avancé. Elle effaça, pour ainsi dire, par des nuances insensibles, ce passage de la jeunesse à l'âge

mûr, et se résolut à être de bonne heure ce qu'elle devait être le reste de sa vie.

Son goût naturel la portait à la simplicité. Éloignée de cette espèce d'ostentation en tout genre qui cherche à frapper les yeux, elle voulait seulement que rien ne leur déplût, et qu'on ne fût averti que par réflexion, qu'autour d'elle tout était bien. Elle avait fait passer le rabot sur les sculptures de son appartement ; image de sa conduite pour elle-même, et de ce qu'elle exigeait dans les autres. *Rien en relief* semblait sa devise. Toute exagération dans les modes, dans les parures, dans le discours même, la blessait, comme un son faux blesse une oreille juste.

On peut dire qu'elle était simple dans sa singularité même. C'est que sa singularité était, pour ainsi dire, fondue dans son caractère. Elle n'annonçait ni travail, ni effort.

Elle parut mettre un grand prix à toutes les choses extérieures : elle savait que le monde est pressé de juger, et qu'il juge presque toujours sur ces premiers objets qui sont les plus exposés à ses regards. Aussi disait-elle : « J'ai toujours tâché de me distinguer le moins qu'il était possible dans les petites choses, afin que l'on me pardonnât plus aisément la singularité dans les grandes. » Il y a une philosophie réelle à se rapprocher ainsi de la foule sur certains objets, pour

avoir la liberté de sa raison sur le reste : c'est comme ces impôts que paie avec joie un riche propriétaire, pour jouir en paix du reste de son bien.

Elle eut des moments dans sa vie où elle attira nécessairement les regards; mais alors même elle conserva toujours son caractère. Tel fut son voyage de Pologne. Elle ôta, pour ainsi dire, à une démarche si extraordinaire tout ce qu'elle put lui ôter pour la faire paraître presque une chose commune. Elle n'annonça point ce projet avant de l'exécuter; elle n'en parla jamais après son retour, et ne mit pas même d'affectation dans son silence. A la cour d'un roi, elle fut ce qu'elle était à Paris et dans sa maison. Un caractère factice, et qui a l'ambition de paraître, est toujours inquiet et quelquefois embarrassé; les circonstances nouvelles l'agitent; un caractère vrai et naturel, dans toutes les situations, n'a besoin que de rester ce qu'il est. Madame Geoffrin suivit alors cette règle, moins par système que par ce fonds de raison qui ne l'abandonna jamais. Elle refusa toutes les marques de considération, excepté celles de l'amitié; et chacun rendit à sa simplicité modeste les égards que la vanité partout dispute à la vanité.

Cette raison constante, qui fut la règle générale de sa conduite, elle cherchait encore à l'inspirer

à ses amis. Tout ce qui était ardent autour d'elle l'inquiétait : elle craignait l'impétuosité des idées, comme celle des sentiments, et croyait que la raison même avait tort quand elle était passionnée. Son premier mouvement fut toujours d'arrêter tout ce qui tendait à l'excès. Elle était dans le moral comme cette divinité des Anciens, qui maintenait ou rétablissait les limites. Aussi modéra-t-elle souvent ses amis dans des occasions importantes. Elle tempérait les opinions comme les caractères. Souvent, dans la chaleur des discussions, elle empêchait que la voix ne s'élevât, parce que les mouvements de l'ame suivent presque toujours ceux de la voix, et montent, pour ainsi dire, avec elle. Elle voulait que l'expression du caractère dans la société fût comme les muscles dans les belles figures des statuaires et des peintres, où ils doivent être plus sentis que prononcés.

Avec de tels principes, et, pour ainsi dire, cette tempérance de raison, madame Geoffrin ne devait pas connaître l'enthousiasme qui se jette tout entier d'un côté, pour ne rien voir de l'autre : aussi personne ne fut jamais plus éloigné de l'esprit de parti. Elle avait vu naître et s'étendre parmi nous cette épidémie, effet du mouvement rapide des sociétés, de la foule des prétentions, d'une oisiveté inquiète qui s'exerce et

se tourmente sur les objets de ses goûts, sorte de délire qui a produit des guerres civiles d'opinions, et donne à la société des tyrans. L'esprit général n'avait pu la gagner. Elle n'avait pas même le besoin et le mérite de s'en défendre; mais elle le combattait dans les autres. Elle ne persuadait pas toujours, parce que rien ne fatigue tant l'esprit de parti, que la modération. Il lui serait quelquefois plus facile de se jeter avec violence dans le parti opposé, que d'être modéré dans le sien. Elle ne l'ignorait pas: aussi, souvent ne se donnait-elle point la peine de combattre. Elle usait de sa raison comme de sa fortune : elle en était économe dès qu'elle ne pouvait être utile aux autres. Une de ses maximes était de ne jamais heurter de front les passions violentes, mais de les laisser éteindre, en leur ôtant ce degré de force que leur donne toujours la résistance.

Cependant cette raison si sage n'était jamais froide. Par un contraste singulier, la sagesse de l'esprit se trouvait unie en elle avec la vivacité du caractère. Ce mélange donnait à sa raison je ne sais quoi de piquant, et quelquefois une sorte d'impatience de se montrer, qui était involontaire, et dont elle ne s'apercevait pas elle-même. On sait qu'elle fut très-liée avec Fontenelle. Ce philosophe, qui calculait tout avec la double précision d'un esprit juste et d'une ame tranquille,

s'entretenait un jour avec elle : « N'est-il pas vrai, lui dit-elle, que j'ai souvent raison ? — Oui, lui dit Fontenelle, mais vous l'avez trop tôt. » Un moment après il tira sa montre et la regarda : « Votre raison, ajouta-t-il, est comme ma montre, elle avance. »

Cette espèce de raison un peu impatiente, quand elle est jointe à l'esprit, n'est pas sans intérêt, surtout dans les grandes sociétés, où elle semble mettre plus de mouvement. Elle disait elle-même en riant, qu'elle s'était fait dans le monde un état de *grondeuse*. Son autorité, son âge, son esprit, cette considération générale qui est le premier des droits, lui permettait d'exercer ce ministère dangereux avec les personnes de tous les rangs ; mais elle y mettait plus d'art, à mesure que les convenances l'exigeaient. Elle faisait alors comme ces législateurs sages, qui plient un peu les lois aux mœurs. Il y a des préjugés et des ridicules même qui ont besoin d'être traités avec circonspection. Madame Geoffrin connaissait toutes ces nuances, et avait, pour ainsi dire, le tarif de raison des différents états, comme des différents caractères. Elle proportionnait le régime de chacun à sa force : et ceux sur qui elle exerçait le moins cette espèce d'empire, n'étaient pas toujours ceux qu'elle estimait le plus.

On voit par là quel était son genre d'esprit,

et sur quels objets surtout il s'était porté. Quoiqu'elle eût passé une grande partie de sa vie avec les hommes de son siècle les plus distingués par leurs connaissances et leurs talents, cependant elle ne s'était jamais appliquée à ces sortes d'études que les préjugés ou l'éducation ont rendues comme étrangères à son sexe, et dont il lui est presque défendu de faire usage. Elle n'estimait en tout genre que le luxe d'utilité, et n'ambitionnait point des connaissances dont les femmes ne peuvent guère jouir, que comme l'avare, de ses trésors. Le nom de *Savante*, que des étrangers quelquefois lui donnaient, d'après sa célébrité et ses liaisons, semblait l'effrayer. Elle rejetait ce grand nom avec respect, et avouait ingénuement qu'elle n'en était pas digne. Dans ces occasions, il n'aurait tenu qu'à elle, avec un peu d'art, de laisser soupçonner qu'elle voulait dissimuler des avantages réels; cet art n'est pas inconnu même à des hommes; mais elle était trop loin de vouloir usurper un mérite qu'elle n'avait pas : elle ne permit jamais qu'on prît sa franchise pour de la modestie.

Elle avait donc cultivé son esprit par la réflexion bien plus que par l'étude. L'éducation que donnent les sciences et les livres n'est pas toujours bien assortie au caractère, aux besoins, à l'esprit même de la personne qui la reçoit; et,

quand ces convenances ne se trouvent point, elle est alors comme ces parures étrangères qui ne vont point à la figure, et qui empèchent quelquefois la liberté et la grace des mouvements. Mais l'éducation qu'on se donne par ses propres idées, a le mérite de convenir parfaitement à la personne même : elle prend tous les plis du caractère, et embellit l'esprit qu'on a, sans le changer; car on ne change jamais son genre d'esprit, sans y perdre. Telle fut la culture que madame Geoffrin se donna à elle-même.

Toutes ses observations se portèrent sur la connaissance de la société des hommes. C'était sa philosophie de tous les jours, et peut-être l'origine de sa célébrité.

Personne peut-être n'a mieux réussi dans l'art singulier de surprendre et de démêler les caractères, même par les petites choses. Cet art est nécessaire à qui veut connaître les hommes, dans le monde surtout, où la politesse et la crainte du ridicule ont effacé tous les grands traits. Mais il suppose une vue très-fine, le talent de saisir les rapports délicats qui sont entre les manières et les mœurs, entre l'accent de la voix et le caractère, entre le maintien et les passions même qui se cachent. Tout mouvement a une expression pour qui sait la connaître. Madame Geoffrin trouvait une physionomie aux formes extérieures

même qui semblent en avoir le moins : aussi savait-elle peindre les caractères et les hommes, d'une manière originale et frappante. Elle avait de ces mots heureux qui échappent à une imagination vive, et qui voit tout ce qu'elle peint. Mais elle rendait toujours des idées fines par des images familières. On peut dire que ses portraits avaient l'expression du genre flamand, mais avec une familiarité plus noble dans les figures.

Cet art de connaître les hommes était joint à une connaissance très-juste de la société en général, et de ce qu'on appelle *public*; connaissance qui me paraît tenir à la première, mais qui en est cependant très-différente. Elle savait tout ce qui meut et dirige l'opinion.

C'est avec tous ces moyens réunis, qu'elle était parvenue à se former et à maintenir une société qui a été long-temps célèbre : tous les arts comme tous les talents y étaient admis; et chacun était sûr d'y trouver la considération qui lui était assignée par l'estime publique. Ces sortes de sociétés qui, pour subsister, veulent n'être pas contraintes, mais qui, avec la liberté des démocraties, en ont quelquefois les agitations et le mouvement, ont besoin d'un certain pouvoir qui les tempère. Il semble que ce pouvoir ne peut être mieux qu'entre les mains d'une femme. Elle a un droit naturel que personne ne lui dispute,

et qui, pour se faire sentir, n'a pas besoin de se montrer. Madame Geoffrin usait de cet avantage. Chez elle la réunion de tous les rangs comme de tous les genres d'esprit empêchait qu'il n'y eût aucun ton qui dominât. Elle ne cherchait point à y occuper trop de place. Elle paraissait le plus détachée de tout amour-propre, et savait le mieux intéresser celui des autres. On sait qu'elle avait l'art de faire valoir l'esprit de ceux qui lui parlaient, et de renvoyer chacun content de lui-même. C'est à elle que fut dit ce mot si connu de l'abbé de Saint-Pierre. Ils avaient longtemps conversé ensemble. Vous avez été charmant aujourd'hui, lui dit-elle. « Je ne suis qu'un instrument, « répondit-il, et vous en avez bien joué. » Mais cet art, elle l'avait sans affectation; car l'envie de plaire doit se cacher un peu pour réussir.

Il y a des genres d'esprit qui ont leurs bornes naturelles dans les choses même dont ils s'occupent. L'esprit de société a cette sorte de mérite, qu'il peut croître sans cesse par de nouvelles observations, et par l'usage habituel que l'on en fait. Madame Geoffrin croyait avoir remarqué en elle cette espèce de progrès. Elle comparait un jour son esprit à un rouleau plié qui se développe et se déroule par degrés. Peut-être à ma mort, disait-elle, le rouleau ne sera-t-il pas déployé tout entier.

La nature lui avait donné de la sensibilité; mais elle ne croyait pas que ce fût un moyen de bonheur aussi sûr que la raison. Elle se livrait tout entière à l'une, au lieu qu'elle se défia toujours de l'autre, et parut la craindre. Elle voulait que sa raison la guidât; elle ne se laissait qu'entraîner par sa sensibilité: encore l'observait-elle toujours de près, de peur qu'elle ne vînt à troubler ce système raisonnable de bonheur qui, pour elle, avait tant de prix. En général, elle redoutait toutes les émotions vives, et tâchait de s'y dérober. On l'a vue, dans la crainte d'être trop émue, affecter quelquefois de se fâcher, pour échapper à l'attendrissement.

Ce combat contre elle-même donnait à sa sensibilité une sorte de brusquerie aimable, sous laquelle elle paraissait à demi-voilée. Mais déguisée ainsi, cette sensibilité n'en était que plus piquante, soit parce qu'on l'attendait moins et qu'elle étonnait davantage, soit parce qu'elle semblait involontaire et presque forcée; et par là elle flattait plus ceux qui pouvaient en être l'objet. La sensibilité brusque est souvent une grace, dans une femme surtout, dont le sexe adoucit toujours ce qu'il y a de tranchant, et amène des retours aimables. Elle plaît et surprend encore dans la vieillesse, parce qu'elle contraste avec cet âge, où le caractère, comme le mou-

vement, s'éteint. On aime à lui retrouver encore la chaleur et la vie du sentiment.

Madame Geoffrin avait sur l'amitié, des idées que l'esprit seul ne donne pas, et qu'on ne peut trouver qu'au fond d'un cœur sensible. « Parler de « ceux qu'on aime, disait-elle, fait à l'amitié ce « que la culture fait aux plantes : *ce parler* re- « double et nourrit le sentiment que l'on a. Il y « a une partie de notre ame, disait-elle encore, « qui n'appartient pas au public. Dire à chaque « instant dans la société tout ce que l'on pense, « c'est priver l'amitié de son droit le plus doux. »

On sait combien elle jouissait du bonheur de ses amis : mais on sait en même-temps combien elle était affectée quand ils cessaient d'être heureux. On remarquait en elle cet abattement qui décèle le tourment de l'ame. C'était trop d'avoir à supporter à la fois et les maux de ses amis et les siens.

Mais si la sensibilité de son cœur lui était quelquefois pénible, elle s'en consolait par la bonté. Ce dernier sentiment lui était cher, parce qu'il est plus calme et ne fatigue point : il donne des plaisirs sans agitation. Aussi aimait-elle à s'y abandonner; et il était devenu le sentiment habituel de sa vie. Sa bonté se répandait, comme une lumière douce, sur tout ce qui était autour d'elle, sur ses amis, sur ses domestiques mêmes;

espèce de société intérieure et secrète, dont ceux qui n'ont que des vertus d'éclat s'occupent si rarement. Elle veillait à leur bonheur, comme à une partie du sien. Les fautes involontaires qu'ils auraient pu commettre, c'était elle qui tâchait de les leur faire oublier, en les rassurant dans leur frayeur, en soulageant leur embarras timide: le remords de ces ames craintives et honnêtes semblait un poids pour elle-même; elle s'empressait de les en délivrer.

Il y a une bonté froide et paresseuse qui ne se refuse à rien, mais qui ne va au-devant de rien. Celle de madame Geoffrin avait pris la teinte de son caractère: elle était vive et agissante comme elle. Cette activité sans objet, vice de la société actuelle, était en elle une activité de bienfaisance. Chercher le besoin, connaître et voir par elle-même les détails de l'infortune, soulager des familles, encourager des talents, recommander le mérite obscur, procurer des travaux à des hommes habiles et ignorés, solliciter quelquefois des hommes puissants pour réparer ou des injustices ou des malheurs: telle était l'occupation et la douce habitude de sa vieillesse. Quand elle avait fait quelque bien, elle n'avait plus de regret à la journée qui s'écoulait: en voilà encore une d'employée, disait-elle; et, dans la même espérance, elle attendait le lendemain, dont elle fai-

sait le même usage. Ainsi elle consacrait ses heures; ainsi elle attachait à chacun de ses jours un souvenir intéressant. A mesure que ses années s'accumulaient, et semblaient user en elle les ressorts de la vie, elle réchauffait son cœur par cette passion si douce. C'est d'elle qu'on put dire véritablement :

Elle a pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Sa vie était donc une suite continuelle de bienfaits. Mais comme elle savait leur ôter cet appareil imposant dont l'orgueil se plaît quelquefois à les entourer! Comme elle paraissait elle-même y faire peu d'attention! Comme elle semblait les avoir oubliés! Dans sa manière de donner, elle s'effaçait, pour ainsi dire, elle-même, autant qu'il était possible. Les remerciments lui causaient une colère aimable et presque sérieuse: on eût dit qu'elle les trouvait non seulement importuns, mais ridicules. Tous ceux qui ont vécu avec elle, savent qu'elle ne craignait rien tant que le bruit de la reconnaissance. Cet éclat semblait corrompre à ses yeux la pureté du bienfait. Sa bienfaisance avait une sorte de pudeur délicate comme l'amour, qui est plus heureux par le mystère, se plaît à cacher son bonheur, et s'embellit encore du voile qui le couvre. On l'a

entendue souvent faire une apologie plaisante et presque un éloge des ingrats, qui n'importunent jamais; qui, par des indiscrétions maladroites, n'excitent jamais de tracasserie; qui ne donnent point dans le public un air de vanité à ce qu'on a fait tout bonnement pour être utile; qui sont avec le bienfaiteur, d'une merveilleuse intelligence pour dérober aux regards ce qu'il veut tenir caché; enfin sur le secret desquels on peut compter comme sur le sien même. On ne leur rend point assez de justice, disait-elle en riant, et ils ne sont point du tout estimés ce qu'ils valent.

Ce n'est pas que son cœur ne fût sensible à cet hommage si doux de la reconnaissance. Celui qui ne sentirait pas ce plaisir, pourrait-il être digne du nom sacré de bienfaiteur? et quelle ame noble pourrait jamais accepter des bienfaits à un prix aussi humiliant? La reconnaissance seule peut consoler la juste fierté de celui qui reçoit, et rétablir une sorte d'égalité entre le bienfaiteur et lui! Oui, le commerce des bienfaits est une religion qui veut un culte. Madame Geoffrin était bien loin de cet orgueil insultant qui le repousse; mais elle voulait que ce culte fût secret. Elle croyait à la reconnaissance qui s'acquitte, non point en discours, mais en sentiments. Enfin, pour prix de ses bienfaits, elle

voulait être aimée. Son cœur ne s'y méprenait pas : elle savait distinguer, et lisait avec plaisir dans les regards de ses amis, ces sentiments si purs, cette correspondance secrète qu'établissent des souvenirs toujours présents, quoiqu'on n'en parle jamais. Aujourd'hui qu'on ne doit plus à sa mémoire que la tendresse et le respect, il est permis de s'affranchir de cette contrainte qu'avait imposée sa délicatesse. Ses amis ont acquis le triste droit de parler; et leur voix reconnaissante s'est élevée de concert autour de son tombeau.

Cet usage si noble qu'elle faisait de sa fortune, tenait chez elle à un esprit d'ordre, qui devenait un des principaux instruments de ses vertus. L'usage du monde lui avait appris que le faste est presque toujours avare; il flétrit les vertus, en épuisant les trésors. Elle avait donc cultivé en elle cette économie qui modère l'usage des richesses pour les rendre utiles, et sait jouir plus noblement de ce qu'elle épargne. Elle employait au luxe des bienfaits tout ce qu'elle retranchait au luxe de vanité. Par un sacrifice plus rare, souvent elle prit sur ses fantaisies, ses goûts même, ce qu'elle accordait à sa bienfaisance. Enfin, pour ne pas lui nuire, elle savait la régler; et, de tous les genres de mérite qu'elle eut, c'est peut-être celui qui coûta le plus à sa

raison ; car il est quelquefois plus difficile de régler ses vertus, que ses passions.

On voit que madame Geoffrin avait tout arrangé pour être heureuse, et ses sentiments, et ses idées, et le plan de sa vie entière. Mais, par la vivacité de son imagination, et cette sensibilité qui est, pour l'ame, ce qu'une complexion délicate est pour le corps, elle devait redouter plus qu'une autre la douleur et les peines. Aussi n'avait-elle point cette philosophie hardie et fière qui ose envisager les maux, et se plaît à les braver. La sienne plus douce et plus timide, et par là peut-être plus vraie, détournait ses regards des peines de la vie. Elle les évitait plutôt qu'elle ne songeait à les vaincre. Elle tâchait d'oublier tout ce qui pouvait importuner son bonheur; et tirant parti du présent, retranchait, pour ainsi dire, à l'infortune tout ce que la mémoire et la prévoyance peuvent y ajouter. Pour laisser dans son ame moins d'entrée à la douleur, elle s'entourait, autant qu'il était possible, d'idées et d'impressions agréables. Cependant, pour ses maux personnels, elle avait plus de force qu'elle ne croyait en avoir; et, quand il en était besoin, elle retrouvait ce courage qui sait résister et souffrir.

Jamais personne n'eut au même degré, peut-être, l'esprit convenable à chaque situation. Elle

en a donné une bien triste preuve dans la maladie qui l'a enlevée à ses amis, et dans cette mort prolongée, qui, pendant plus d'un an, l'a fait survivre à elle-même. Frappée de paralysie, attachée à un lit de douleur, elle avait perdu l'exercice de son caractère; mais celui de sa raison lui restait. Dans une situation si cruelle, elle a paru aussi calme que si elle n'eût jamais connu d'autre genre de vie que celui auquel elle était condamnée par la nature. Tendre et touchant ressouvenir! Dans cet état même, elle s'occupait encore d'actions de bienfaisance; et c'est la seule habitude de sa vie, à laquelle il lui a été impossible de renoncer.

Telle a été cette femme respectable et chère, qui a si long-temps fixé les yeux de la société; qui, avec des liaisons très-étendues, sut encore avoir des amis; qui sut mériter la considération, sentiment d'autant plus flatteur, que, dans tous les rangs, il ne s'accorde jamais qu'à la personne qui fit honorer la fortune, et fit aimer la vieillesse; dont l'esprit toujours animé fut toujours sage, et dont le caractère, même en sachant se plier à propos, ne perdit jamais de son ressort; enfin qui, dans tout le cours de sa vie, fonda son bonheur sur sa raison, et ses plaisirs sur sa bonté. Sa mémoire sera intéressate pour tous ceux qui l'ont connue, restera chère à tous ceux

qui l'ont aimée. En traçant ce portrait, qui n'est point un éloge, je n'ai cherché qu'à satisfaire le sentiment de mon cœur. Si quelqu'un de ceux que toute louange importune, et qui ont le triste et malheureux talent d'exercer une censure froide et cruelle, voulait blâmer ce juste hommage, ah! que du moins il pardonne à l'amitié, qu'il pardonne à la reconnaissance, et qu'il soit encore permis de verser une larme sur la tombe de ceux dont on a respecté et chéri les vertus!



ANECDOTES

SUR LE CARACTÈRE

DE MADAME GEOFFRIN.

PARMI les gens de lettres qui ont reçu des bienfaits de madame Geoffrin, d'Alembert (1), Thomas (2) et Morellet (3) se sont distingués par leur empressement

(1) Madame Geoffrin donna d'abord à d'Alembert une rente viagère de 600 livres; depuis elle en ajouta une de 1300, et enfin une de 4000 livres.

(2) Thomas ayant eu un mal d'yeux qui l'empêchait de travailler, madame Geoffrin le força d'accepter une rente viagère de 1200 livres, et depuis elle y joignit une somme de 6000 livres.

(3) Quoique Morellet eût écrit en faveur de la liberté du commerce aux Indes orientales (opinion que madame Geoffrin ne partageait pas), elle se rendit un jour chez lui. Après l'avoir *grondé* d'avoir fait ces *méchants mémoires* qui n'avaient pas avancé sa fortune, elle ajouta : *Donnez-moi votre nom et votre extrait de baptême, et passez demain chez mon notaire, vous en retirerez un contrat; j'ai placé* 15000 livres *sur votre tête : n'en dites rien à personne et ne me remerciez pas.*

à répandre des fleurs sur son tombeau. Cet hommage de la reconnaissance honore également ceux qui l'ont offert et la femme célèbre qui en était digne par ses vertus.

Voici quelques-unes des maximes de madame Geoffrin :

« L'économie est la source de l'indépendance et de « la libéralité. »

« Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin « de l'amitié. »

Elle avait fait graver ces deux maximes sur ses jetons.

« Il y a trois choses que les femmes de Paris jettent « par la fenêtre : leur temps, leur santé et leur argent. »

« Le moyen de ne pas s'ennuyer avec les autres, est « de leur parler d'eux-mêmes. »

« Il ne faut solliciter les hommes en place que lors- « qu'on est sûr d'obtenir. »

« De toutes les manières d'obliger les malheureux, « la plus commode est de leur faire soi-même le bien « qu'ils veulent que vous obteniez des autres pour « eux. »

« Il ne faut point donner de conseils à ceux qui en « ont besoin, ni faire des reproches à ceux qui les « méritent, ni chercher à amuser ceux qui s'ennuient. »

« Il ne faut pas défendre ses amis attaqués dans le « monde en les justifiant de l'article sur lequel on les « accuse, mais en les louant des bonnes qualités qu'on « ne leur conteste pas. »

« Il faut louer son ami à la manière de ceux à qui

« vous voulez en donner une bonne idée, et non pas « à la vôtre et à la sienne. »

« Il ne faut louer les gens qu'on aime et qu'on es- « time, qu'en général, et jamais par les détails. »

Madame Geoffrin avait fait encadrer cette maxime orientale :

« Si tu fais du bien, jette-le dans la mer; et si les « poissons l'avalent, Dieu s'en souviendra. »

« Ceux qui obligent rarement, disait madame Geof- « frin, n'ont pas besoin de maximes usuelles; mais « ceux qui obligent souvent doivent obliger de la ma- « nière la plus agréable pour eux-mêmes; aussi disait- « elle qu'elle voulait se payer *par ses mains*, et qu'elle « savait bien goûter *toute seule* la satisfaction qu'il y « avait à obliger. C'est pour s'épargner ce qu'elle appe- « lait les *inconvénients de la reconnaissance*, qu'elle « aimait les ingrats, et qu'elle faisait souvent l'éloge « de l'ingratitude. »

Le trait suivant prouve la bonté de madame Geof- frin. Ses domestiques lui observaient depuis quelque temps que sa laitière la servait mal : « Je le sais bien, « disait-elle, mais je ne puis en changer. — Et pour- « quoi, madame ? — C'est que je lui ai donné deux « vaches. — On se récrie sur cette étrange raison. — « Eh oui, dit-elle, elle vendait du lait à ma porte; mes « gens vinrent me dire qu'elle était au désespoir de la « perte de sa vache; et, comme ils m'avertirent trop « tard, je lui en donnai deux, une pour remplacer « celle qu'elle avait perdue, et l'autre pour la consoler « de tout le chagrin qu'elle avait eu pendant huit jours :

« vous voyez bien que je ne peux pas changer cette « laitière-là. »

Ce trait de bonté en rappelle un du même genre de l'immortel archevêque de Cambrai. Pendant la guerre de 1709, le palais de ce prélat fut la retraite de tous les malheureux que l'invasion de l'ennemi avait forcés de prendre la fuite. Fénélon se promenait au milieu d'eux pendant le temps qu'il leur faisait distribuer des aliments. Ayant aperçu à une des tables qu'il avait fait dresser dans ses appartements un jeune paysan qui ne mangeait point et qui était profondément affligé, il se plaça à ses côtés pour connaître les motifs de sa douleur; il lui dit pour le consoler, qu'on attendait des troupes qui chasseraient les ennemis, et qu'il retournerait bientôt dans son village. *Je n'y retrouverai plus ma vache*, répondit le paysan; *ce pauvre animal me donnait beaucoup de lait, et nourrissait mon père, ma femme et mes enfants.* Fénélon lui promit de venir à son secours si les ennemis s'emparaient de sa vache; mais voyant que ses promesses ne consolaient pas le jeune paysan, le vertueux prélat demanda une indication précise de la chaumière qu'habitait ce paysan, à une lieue de Cambrai; il partit ensuite à dix heures et demie du soir, à pied, avec son sauf-conduit et un seul domestique. Il se rendit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, et alla en donner avis sur-le-champ à ce pauvre laboureur.

C'est peut-être le plus beau trait de la vie de Fénélon. Malheur aux cœurs durs qui pourraient l'entendre raconter sans en être attendris!

Les lecteurs sensibles me sauront gré peut-être d'avoir rapproché le trait de bienfaisance de Fénélon de celui de madame Geoffrin. Quant aux ames froides, elles pourront facilement se dispenser de lire ces deux anecdotes ; elles en trouveront ailleurs qui pourront piquer leur curiosité.

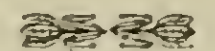
Je terminerai cette note en citant une lettre de madame Geoffrin au baron de Gleichen, qui lui écrivait qu'elle était connue et considérée dans toute l'Europe, et qui la louait de sa modestie :

« J'ai ri, mon cher baron, en voyant le nom de « l'Europe joint au mien. Qu'est-ce que je suis dans « l'Europe, et à quoi tiennent mes succès près des « étrangers? à quelques médiocres dîners. Vous me « parlez de ma modestie comme d'une vertu dont vous « me faites un mérite; je ne serais qu'une impertinente, si je n'étais pas ce que vous appelez modeste. « Ce n'est pas modeste que je suis, mon cher baron, « parce que modestie n'est modestie qu'en raison des « grands avantages qu'on lui sacrifie : or je n'ai pas la « plus petite offrande à lui faire; mais ne croyez pas « que mon néant, que je reconnais vis-à-vis des autres, « m'anéantisse vis-à-vis de moi : je me sens une ame « élevée, de la raison et des vertus.

« Je reste donc humble, mais je le suis avec dignité; « c'est-à-dire qu'en m'abaissant moi-même, je ne souffrirais pas d'être abaissée par personne.

« Voilà, mon cher baron, le portrait de mon ame, « très-ressemblant : celui de mon cœur serait aussi « bon à faire; j'en laisse le soin à mes amis et amies. « Adieu. »

En faisant ainsi son portrait, madame Geoffrin n'a pas cherché à dissimuler qu'elle savait s'apprécier et s'estimer. On permettra sans doute cet amour-propre à une femme célèbre qui, pendant plus d'un demi-siècle, fit sa société intime des gens de lettres les plus distingués, tels que Fontenelle, Montesquieu, l'abbé de Saint-Pierre, Mairan, Hume, Algarotti, Helvétius, Maupertuis, Buffon, Thomas, Marmontel, Morellet, etc. etc.



RELATION

DE LA CAPTIVITÉ

DU GRAND FRÉDÉRIC

DANS LES PRISONS DE CUSTRIN,

ET DU SUPPLICE DU JEUNE KATT, SON FAVORI.

Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, et Georges II, roi d'Angleterre, quoique beaux-frères, et élevés presque ensemble, conçurent l'un pour l'autre, de très-bonne heure, une antipathie qui, passant des personnes aux affaires, influa sur les plus grands évènements. Sophie Dorothée, reine de Prusse et sœur du roi d'Angleterre, n'omit rien pour leur réconciliation. On avait proposé depuis long-temps les doubles mariages du prince royal avec une princesse d'Angleterre, et du prince de Galles avec la princesse royale de Prusse; elle jugea ce moyen un des plus avantageux qu'elle pût employer : elle s'en occupa donc avec ardeur, mais moins encore pour réunir ces deux maisons, quoiqu'elle le

désirât vivement, que pour soustraire le prince royal au joug du despotisme que le roi appesantissait sur lui chaque jour.

Cette négociation, reprise et abandonnée plusieurs fois, devint plus vive en 1730; mais le comte de Seckendorf, qui faisait à Berlin les fonctions de ministre de l'empereur, sans en avoir le titre, se servit de l'ascendant que son adresse lui avait donné sur le roi de Prusse, pour l'éloigner de cette double alliance, et le porter à quelque procédé qui le brouillât sans retour avec le roi d'Angleterre. Il conseilla à ce prince de proposer seulement le mariage de sa fille avec le prince de Galles, en déclarant que, si sa proposition n'était pas acceptée dans un temps limité, il ne serait plus question de cette affaire.

Frédéric-Guillaume se prêta aux insinuations de Seckendorf, et, sans égard pour la réponse qu'il devait attendre, il chercha à établir la princesse royale avec quelque prince allemand. Un jour il entra subitement dans la chambre de la reine, suivi du prince Henri, Margrave de Brandebourg, et d'un ministre évangélique: « Allons, « madame, lui dit-il, puisque Guillelmine est ici, « il faut la marier sur-le-champ avec Henri; le « ministre va prononcer les paroles, et les pau-« vres enfants iront ensuite se coucher. » La jeune princesse s'évanouit, et l'affaire ne fut pas pous-

sée plus loin. Cependant le roi d'Angleterre, à la sollicitation de sa sœur, envoya à Berlin le chevalier Hottam, pour tâcher de lever les difficultés qui s'opposaient au double mariage; mais, Frédéric-Guillaume s'étant emporté d'une manière indécente dans la première audience particulière qu'il lui accorda, le ministre, qui crut la dignité de son maître blessée, refusa les excuses que le roi voulut lui faire faire, et repartit sur-le-champ.

La reine vit avec la plus grande douleur échouer cette négociation; la famille royale n'en fut pas moins affligée. Le roi tourmentait sans relâche ses enfants par ses caprices et par les plus indignes traitements; il ne pouvait pardonner au prince royal son désir d'épouser la princesse d'Angleterre. Il disait hautement qu'il ne le marierait qu'à l'âge de trente ans, ou quand il n'en aurait plus le désir. Les rigueurs les plus humiliantes, des menaces terribles et répétées sans cesse, enfin des coups même qu'il lui donnait dans ses accès de colère, tout avait jeté ce jeune prince dans le désespoir. Il écrivit à la princesse royale, que son amitié pour elle l'avait jusqu'alors retenu; mais que, ne pouvant plus soutenir sa situation, il était enfin résolu à chercher un asyle. Son dessein était de passer en France, et le ministère lui avait fait dire qu'il y

serait bien reçu. Le hasard lui offrit bientôt l'occasion qu'il cherchait pour s'échapper.

Le roi était dans l'usage de parcourir tous les ans quelques provinces de ses États ; il partit donc au commencement de juillet pour la Westphalie. Sa défiance le fit balancer long-temps s'il permettrait au prince royal de l'accompagner ; il s'y détermina enfin, mais après avoir pris toutes sortes de précautions pour éclairer ses démarches.

On comptait à peine un mois depuis leur départ, lorsqu'il arriva de Wesel à Berlin un courrier de la part du roi, portant des ordres au feld-maréchal Natzmer de s'assurer de la personne de M. Katt, lieutenant dans les gendarmes, et de le prendre en vie, s'il était possible. Les mêmes nouvelles annoncèrent que le prince royal était arrêté.

On n'ignora pas long-temps la cause de cet évènement : M. Katt était un jeune homme de dix-huit ans, chevalier de Malte et proche parent de M. Katt, feld-maréchal et gouverneur de la ville de Berlin. Le prince royal, dont il était le favori, avait concerté avec lui le projet de son évasion. La veille même du départ pour le voyage de Westphalie, le roi l'avait maltraité de la maniere la plus cruelle ; il fit part à M. Katt de sa dernière résolution. Celui-ci épouvanté à l'ap-

proche du péril, et ne songeant qu'avec frayeur aux suites terribles d'une pareille entreprise, dépêcha aussitôt un exprès au prince, pour le supplier d'y renoncer. On ne sait si la lettre fut interceptée, ou s'ils furent trahis par l'infidélité d'un valet de chambre; quoi qu'il en soit, leur captivité fut une suite de la découverte que le roi avait faite du projet de son fils.

Cette nouvelle répandit le deuil dans toute la ville de Berlin. La violence du caractère du roi était connue. La reine cessa de tenir cour, et toute la famille royale fut dans la désolation.

Le roi arriva à Postdam le 26 août; le lendemain, il se rendit à Berlin. Le silence et l'effroi le suivirent partout. Sa première démarche fut de faire conduire M. Katt à son palais, où il l'interrogea lui-même; il le dégrada ensuite de noblesse, le priva de sa charge militaire, lui arracha la croix, et le fit revêtir d'un sarrau de toile en sa présence.

La situation du prince royal excitait surtout la compassion; on l'avait d'abord conduit à Mitwald, village à cinq milles de la capitale, d'où il fut transféré quelques jours après dans la forteresse de Custrin. On commença par lui ôter son régiment, sa compagnie des grands grenadiers et le drapeau des Cadets. Ses chevaux furent vendus; le roi, aidé d'un page, jeta lui-même

dans des tonneaux sa bibliothèque composée de quatre mille volumes, qu'il envoya à Hambourg pour y être vendue à l'encan. On mit des barreaux de fer à ses fenêtres. Il avait une aversion invincible pour la bière, il y eut des ordres de ne pas lui servir d'autre boisson. On le réduisit à une misérable tasse d'étain pour boire; on lui ôta jusqu'à ses peignes. Il fut défendu, sous peine de la vie, au seul homme qui entrait dans sa chambre pour lui porter à manger, de s'entretenir avec lui. Il conserva cependant sa gaîté au milieu de ses souffrances; la fermeté qu'il montra dans les interrogatoires qu'il subit, le fit admirer. Lorsqu'on lui annonça qu'il ne lui était assigné que huit gros par jour pour sa nourriture, il répondit, en faisant allusion à l'avarice sordide de son père, qu'il lui était indifférent de souffrir la faim à Custrin ou à Postdam; mais accablé à la fois par la multitude de ses maux, privé des choses les plus nécessaires, couvert de vermine, traité plus durement que le plus grand des criminels, il tomba dangereusement malade.

Cependant tous les soins que le roi se donna pour éclaircir les soupçons que son caractère défiant lui inspirait, ne purent lui procurer aucune lumière. Il ne savait à quoi s'arrêter; tantôt il croyait que le dessein de son fils avait été de passer en Angleterre, pour s'y marier avec la

princesse qui lui avait été promise; tantôt il s'imaginait que ce complot couvrait une conspiration contre sa vie; mais ce qui mortifiait le plus son orgueil, c'est qu'il était convaincu qu'on le regardait comme un tyran, et qu'il passait pour tel aux yeux de toute l'Europe.

Seckendorf avait excité les premiers transports de sa colère, et l'entretenait dans son ressentiment. Quelques puissances ayant tenté d'intercéder pour le prince royal, il déclara à leurs ministres qu'il verrait avec peine qu'on voulût se mêler de ses affaires domestiques. La cour de Vienne feignit aussi de vouloir offrir son entremise; mais elle le fit avec cette mollesse qui montre que l'on craint de réussir; le comte de Seckendorf même, quoique parent de M. Katt, prit le parti de s'éloigner, sous prétexte d'affaires.

Frédéric-Guillaume paraissait résolu de faire mourir le prince royal; il ne le nommait plus son fils : ce n'était plus que le *fripon*, le *vaurien*, le *coquin*, le *malheureux* enfermé à Custrin. Le général Genckel, envoyé de Hollande, ayant cru apercevoir un moment favorable pour l'adoucir, voulut lui représenter le projet du prince comme un tour de jeunesse, qu'il était de sa bonté de pardonner. Le roi transporté à ce seul mot, et ne pouvant plus parler à force de colère, appliqua le doigt sur son bras, voulant répéter, par

ce signe, le mot si connu : « Que quand on avait du mauvais sang, il fallait se le faire tirer. »

Tous ceux qui avaient eu le malheur d'approcher le jeune prince ou d'en être aimés, se virent exposés aux cruels ressentiments du roi. L'amitié de la princesse royale pour son frère pensa lui devenir funeste.

Frédéric-Guillaume s'était rendu si redoutable à ses sujets, que M. Meinderhagen, son ministre à la Haye, ayant manqué M. Duett, soupçonné d'être un des complices du prince royal, et que le roi lui avait donné ordre de faire arrêter, mourut subitement d'effroi.

Avant sa détention, le prince royal allait jouer quelquefois de la flûte chez un maître d'école de Postdam, qui donnait des concerts dans sa maison : cet homme avait une fille de quinze à seize ans, qui avait une très-jolie figure. Malgré sa beauté et les visites du prince, elle passait pour très-sage; la malignité, toujours prompte à soupçonner, n'avait pas même osé attaquer sa réputation. Le prince royal, pour donner au père une faible marque de sa générosité, envoya à sa fille un habit d'une simplicité conforme à son état, qu'il fit même passer par les mains de ses parents. Le roi l'ayant su, ordonna qu'elle fût interrogée et qu'on lui fit un rapport. Comme il avait résolu de la trouver coupable, quoique

son innocence fût bien reconnue, il prononça lui-même sa condamnation. Cette jeune personne, aussi intéressante par son innocence que par sa beauté, fut promenée par toute la ville, fouettée par la main du bourreau, enfermée ensuite à Spandaw, et son père et sa mère furent chassés du pays.

Cependant la triste situation du prince intéressait tout le monde, et fixait sur lui les yeux de l'Allemagne. Le roi, pour n'avoir trouvé aucun indice des projets qu'il avait soupçonnés, n'en était que plus furieux. Il pardonnait moins encore à son fils de n'avoir point avoué que son projet réel était de déserter. Son intention était, s'il eût arraché cet aveu, de faire passer la volonté pour le fait, et de faire juger le prince comme déserteur; il était sûr alors que la loi prononcerait la peine de mort contre lui.

Enfin, après de longues incertitudes, il se détermina à renvoyer l'affaire devant un conseil de guerre; ce conseil se tint à deux milles de Berlin. Le prince d'Anhalt ayant refusé d'y présider, M. de Schulembourg, lieutenant-général, fut choisi pour le remplacer. Le roi ordonna, dans les termes les plus forts, à tous ceux qui le composaient, de juger Frédéric comme un officier ou comme un simple soldat. Il avait fait écrire à la tête de tous les actes du procès:

Actes de déposition de la cause de désertion de ce fripon de Frédéric qui réside à Custrin.

Au reste, sa cruauté ne suspendit pas son avarice; il fixa aux commissaires une table si modique, qu'il les mit dans l'obligation de précipiter leur jugement, pour ne pas courir le risque de mourir de faim.

Mylins, faisant les fonctions d'auditeur général, accusa le prince, sous le nom du lieutenant-colonel Fritz; mais il s'éleva aussitôt de grands débats sur la difficulté de le condamner sous ce titre; on fit même au roi de vives représentations. Des juges ordinaires auraient plié sous son despotisme; un conseil militaire eut le courage d'y résister. M. Katt fut condamné à être cassé et enfermé; mais le conseil déclara que, malgré les ordres du roi de juger un certain homme nommé le colonel Fritz, convaincu de désertion, ils ne pouvaient prononcer sur un rapport de cette nature.

Le roi parut peu satisfait de ce jugement; on ne lui en eut pas plutôt rendu compte, qu'il agrava lui-même la sentence en condamnant le malheureux Katt à avoir la tête tranchée devant les fenêtres et sous les yeux du prince royal.

L'ordre qu'il donna pour son exécution est trop singulier pour ne pas le citer; il portait que « le lieutenant Katt ayant tramé une déser-

« tion avec *le soleil levant*, il ne concevait pas « sur quelles raisons frivoles s'était fondé le con- « seil de guerre pour ne pas le condamner à « perdre la vie; que, dans sa jeunesse, il avait par- « couru les écoles et appris le proverbe : *Fiat* « *justitia et pereat mundus!* qu'ainsi il voulait, « par égard pour la justice, que Katt, quoiqu'il « eût, selon les lois, mérité pour ses crimes de « *læsæ majestatis* d'être tenaillé et pendu, fût « seulement mis à mort par le glaive, par con- « sidération pour sa famille. Il était encore or- « donné au conseil de guerre de dire à Katt, en « lui annonçant cette nouvelle, que sa majesté « en avait de la peine; mais qu'il valait mieux « qu'il mourût, que de voir la justice bannie du « monde. Le 1er novembre 1730. »

Le jour de l'exécution fut fixé au 6 novembre. L'infortuné Katt fut conduit à Custrin; on fit les apprêts de cet affreux spectacle sur les remparts de la ville, au-dessous des fenêtres du prince royal. On l'éveilla, le même jour, à cinq heures du matin, pour l'avertir de l'exécution; le roi avait même ordonné qu'on le forçât à en être le spectateur, s'il refusait de l'être volontairement. Vers les dix heures du matin, un détachement de gendarmes amena M. Katt jusqu'au cercle que formait la garnison de la place. Il n'y fut pas plutôt, que le prince parut à la fenêtre,

accompagné de deux capitaines. Après avoir fixé quelque temps ses yeux baignés de larmes sur son ami infortuné qui allait mourir, il lui cria en français, d'une voix tendre : « Mon cher Katt, « je vous demande pardon de vous avoir préci- « pité dans le malheur où vous êtes. » Le lieutenant lui répondit sans émotion : « Monseigneur, « si j'avais dix vies à perdre, je les donnerais « volontiers pour réconcilier votre altesse royale « avec le roi son père. » Il s'approcha ensuite d'une petite élévation de sable destinée à l'exécution ; il se déshabilla tranquillement, se mit à genoux, et, d'une main, ayant envoyé un baiser au prince, comme pour dernier adieu, il enfonça, de l'autre, son bonnet sur ses yeux, et dans le même instant la tête fut emportée. A cette vue, le prince royal perdit connaissance et tomba, comme s'il eût été frappé du même coup. Le silence fit bientôt place aux cris de l'indignation; on accusait hautement la cruauté du roi. Ce fut en vain qu'il menaça de faire couper la langue à ceux qui oseraient juger sa conduite; on n'en fut que plus empressé à lui rendre justice : chacun nommait de son véritable nom un maître odieux qui, ne pouvant se procurer l'affreux plaisir de faire périr son fils, avait cherché du moins à jouir de ses tourments, en le forçant d'être le témoin de la mort d'un ami, et qui osait

encore insulter à la justice, en couvrant de ce nom la plus injuste des cruautés.

La colère du roi étant satisfaite en partie par le supplice de l'infortuné Katt, les sentiments paternels commencèrent à se faire entendre à son cœur; il adoucit peu à peu l'état de son fils, et, après quelques mois, il lui donna la ville de Custrin pour prison. Il le maria ensuite avec une princesse de Brunswick, nièce de l'impératrice.

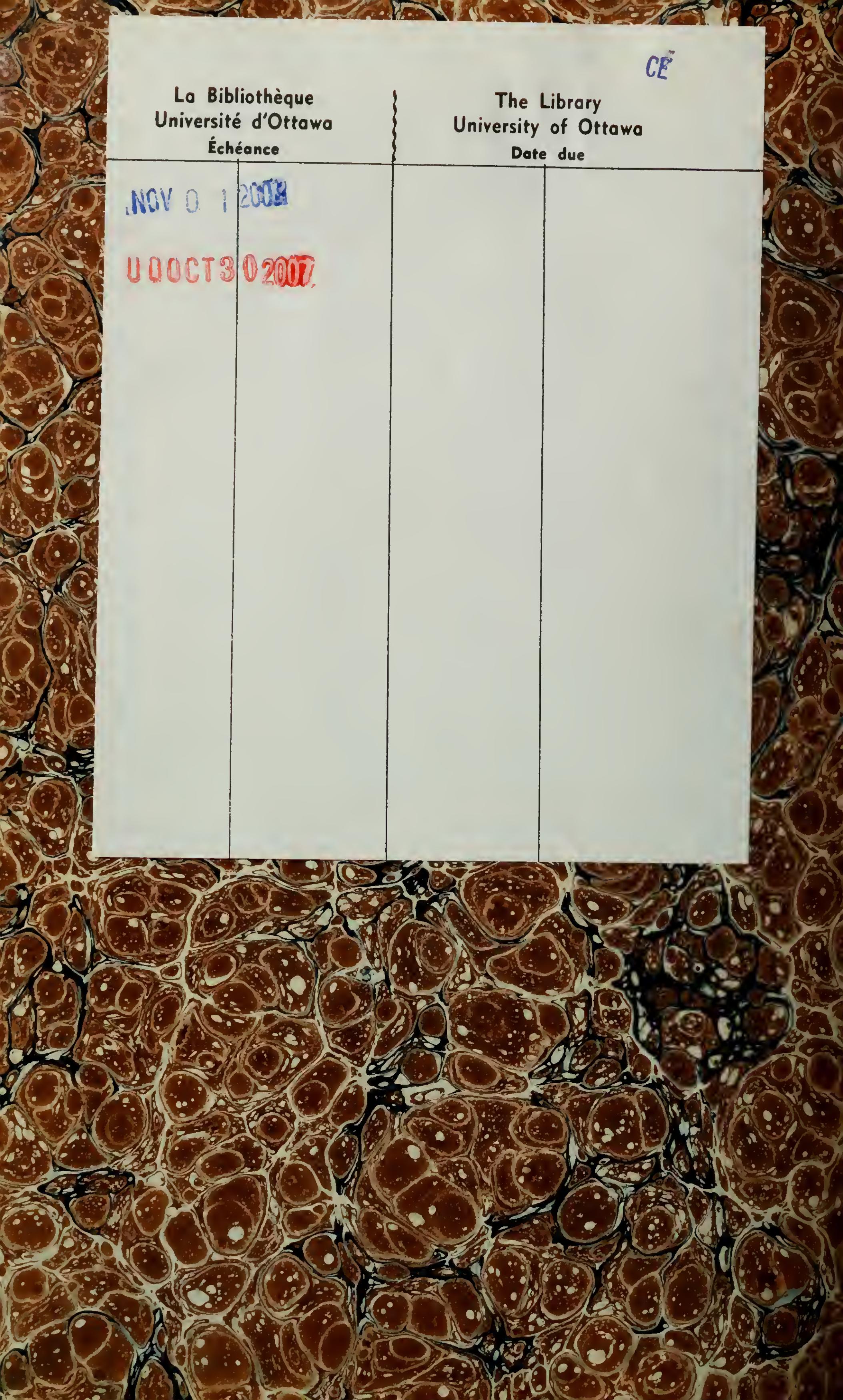
Telles sont les véritables circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la captivité du grand Frédéric dans les prisons de Custrin.

FIN DU TOME III.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME III.

FIN DE LA TABLE.



CE
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
NOV 0 1 2007
U O OCT 3 0 2007

